



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

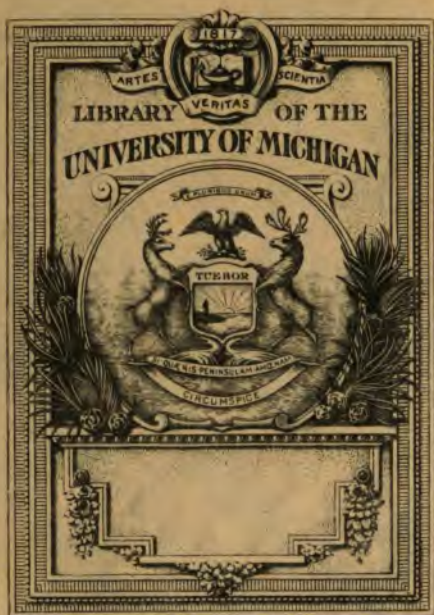
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

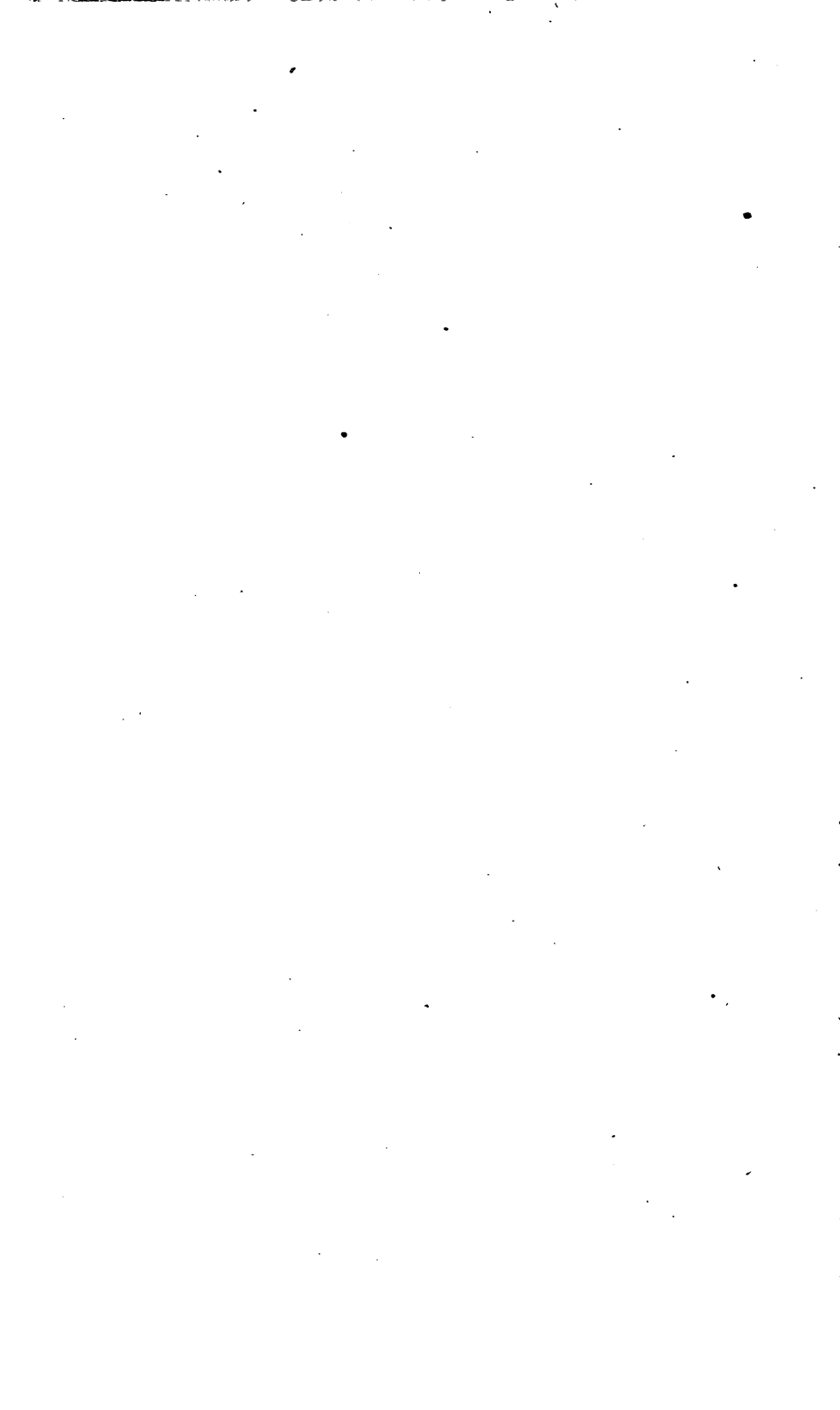
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 680612



DRAMATIC FUND  
OF THE DEPARTMENT OF  
ROMANCE LANGUAGES





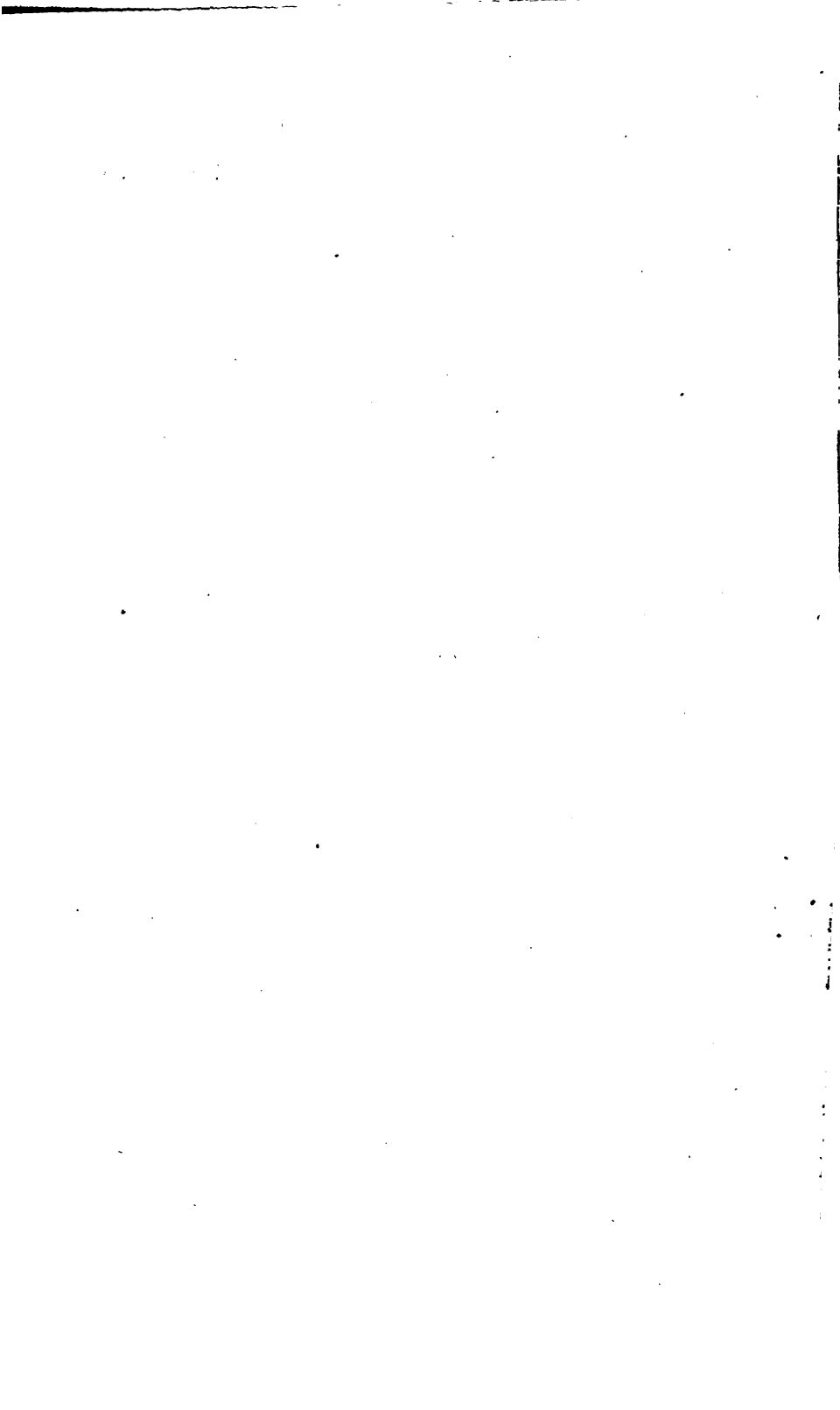
PQ

1213

A2

D7

V.12





# CLARISSA.

OU

## LA FEMME ET LA MAITRESSE,

Drame en trois Actes et en six Tableaux;

PAR MM.

*Auguste*

**ANICET-BOURGEOIS ET P. TOURNEMINE,**

MUSIQUE DE M. ADRIEN, BALLET DE M. BLACHE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,  
SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,  
LE 22 JUILLET 1829.



**PARIS,**

**BEZOU, LIBRAIRE,**

ÉDITEUR DU THÉÂTRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N<sup>o</sup>. 29,

vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

1829.

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

Sir WILMORE, baronnet.....	M. VALTER.
HARRY, son frère naturel.....	M. BEAUVALET.
Sir NELSON, juge.....	M. RAVET.
JOBSON, intendant de WILMORE.....	M. BARON.
LE PRÉSIDENT DES ASSISES.....	M. PÉCRUS.
JAMES, au service de WILMORE.....	M. JOLY.
ROBERTZ, aubergiste.....	M. SALLÉ.
UN CONSTABLE.....	M. GILBERT.
UN GEOLIER.....	M. ROCHET.
UN GREFFIER.....	M. DUHAN.
UN CONSTABLE.....	M. BOURGEOIS.
UN PAYSAN.....	M. CLAIRVILLE.
JENNY, femme de WILMORE.....	MAD. WSANNAZ.
CLARISSE, maîtresse de WILMORE.....	MAD. CHARTON.
LOUISA, fille de ROBERTZ.....	MLE. ÉLÉONORE.
LUCILE.....	MLE. EDELIN.
UNE SERVANTE DE ROBERTZ.....	MLE. FODOT.

---

*La Scène est aux deux premiers actes à Londres.  
Au troisième, à quelques milles seulement.*

---

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNOW,  
rue Git-le-Cœur, n°. 7.

Souv. Dram. 7d.  
Rom. Angl.  
6-30-32

# CLARISSE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN SIX TABLEAUX.



## ACTE PREMIER.

### 1<sup>er</sup> Tableau.

Le Théâtre représente un boudoir élégant, n'occupant que les deux ou trois premiers plans du Théâtre. — Un canapé, une Psyché, quelques fauteuils, une table à thé et des vases de fleurs meublent cette pièce, qu'éclairent plusieurs candelabres chargés de bougies.



### SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, seule, assise sur le canapé, tient à la main un livre qu'elle laisse tomber.

Il ne vient pas!... Ah! que cette opulence qui m'environne, et que je dois à son amour, me pèse quand il n'est pas près de moi. Jenny le retient peut-être... L'existence, les droits de cette femme me condamnent à une douleur éternelle... Elle est son épouse, et moi!... (*Se levant.*) Que dis-tu, malheureuse! as-tu le droit de te plaindre?... Mais toi, cher Wilmore, tu n'as pas mérité le sort qui te menace... Entraîné par un faux ami, tu marches à ta ruine... Sa ruine!... Eh! comme les autres, n'y ai-je pas contribué? n'ai-je pas aussi creusé l'abîme qui va l'engloutir? Ah! que ma conduite a été vile et méprisable! Mais je ne t'aimais pas alors, et maintenant je donnerais ma vie, pour racheter la honte d'un passé dont le souvenir me poursuit sans cesse. Ah! Wilmore, que ne t'offrais-tu plutôt à mes regards... J'aurais été moins indigne de toi, peut-être...

( Elle retombe sur son canapé. )

6. 12-37 21.525

## SCÈNE II.

CLARISSE, LUCY.

LUCY.

Madame, voici une corbeille qu'on vient d'apporter pour vous.

CLARISSE, *se levant.*

Pour moi!... Et de quelle part?

LUCY.

Est-il besoin de le demander? cela ne peut être qu'une nouvelle galanterie de M. Wilmore.

CLARISSE.

Encore!

LUCY, *ouvrant la corbeille.*

Bon dieu! les jolies choses!

CLARISSE.

Que de dépenses inutiles!

LUCY.

C'est que tout cela est d'un goût, d'une élégance... et chaque jour amène une surprise de ce genre... Des fleurs, des dentelles, des diamans... Ah! des diamans superbes... Que vous êtes heureuse!

CLARISSE, *soupirant.*

Heureuse!

LUCY.

Sans doute. Un cachemire, un écrin! cela doit être si agréable à recevoir... Ah! pourquoi James n'est-il pas un mylord!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Sir Wilmore!

CLARISSE, *avec empressement.*

Faites entrer.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, WILMORE, HARRY, *un peu à l'écart.*

WILMORE, *avec gaieté.*

Je viens, sans façon, prendre le thé chez toi.

CLARISSE.

Lucy, servez-nous.

WILMORE.

Et je te demande la permission d'admettre aujourd'hui, dans notre intimité, le meilleur de mes amis.

CLARISSE, *saluant.*

Monsieur... ( *Harry s'avance ; elle s'arrête interdite.* ) Que vois-je ?

HARRY, *humblement.*

Il m'a fallu compter beaucoup sur votre indulgence, Madame, pour accepter une invitation faite sans votre aveu.

CLARISSE, *d'un air contraint.*

Monsieur...

WILMORE, *bas à Harry.*

N'est-il pas vrai qu'elle est charmante ?

CLARISSE, *à part.*

Que vient-il faire ?

LUCY.

Monsieur, tout est prêt.

WILMORE.

C'est bien, laissez-nous. Ma chère Clarisse. ( *Il la conduit à sa place.* ) Viens donc, Harry, place-toi là, près de moi. Tu as reçu, ma bonne amie, la corbeille que James avait ordre de te remettre ?

CLARISSE.

Vous méritez bien des reproches : est-ce ainsi que vous suivez mes conseils, que vous écoutez mes prières ?

WILMORE.

Allons, ne parlons plus de cela. Eh bien ! mon cher Harry, tout le bien que je t'ai dit de ma Clarisse te semble-t-il maintenant exagéré ?

CLARISSE.

Wilmore ! ces éloges...

HARRY.

Vous sont dus, Madame, et je conçois maintenant combien il doit être difficile de vous résister.

WILMORE.

A la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle rendre hommage à la vérité. Avoue que, lorsque tu me blâmais, tu ne me croyais pas si heureux ?

( *Mouvement de Clarisse.* )

HARRY, *avec intention.*

Vous devez me pardonner, Madame ; car je vous vois aujourd'hui pour la première fois.

CLARISSE, *à part.*

Le fourbe !

WILMORE, *à Sophie.*

Oh ! c'est que tu ne peux te faire une idée de la sagesse de mon ami, de la sévérité de ses principes ! il me gronde sans cesse ; et, juge pourtant de la bonté de son âme, un instant après il m'ouvre sa bourse, et serait, j'en suis sûr, capable pour moi des plus grands sacrifices.

HARRY.

Devez-vous parler de si légers services, lorsque, depuis près de dix ans, chaque jour de ma vie a été marqué par un de vos bienfaits.

WILMORE.

Mes bienfaits, dis-tu ? Eh ! quel mérite y a-t-il donc à avoir aidé un ami qu'un sort injuste accablait ? (*Avec intention.*) Le hasard d'une naissance l'avait condamné au malheur dès le berceau, tandis qu'il m'avait donné un nom, une fortune que je n'avais pas plus mérités que toi : j'ai rétabli la balance, voilà tout.

CLARISSE.

Homme généreux !

WILMORE.

D'ailleurs, en t'assurant, à la mort de mon père, un sort indépendant, ne me suis-je pas ménagé la plus précieuse ressource ? Géné, depuis quelque temps, par des dépenses peut-être un peu folles, tu es venu généreusement à mon secours, et ces billets que dernièrement encore...

CLARISSE, *vivement.*

Des billets ?...

HARRY, *de même.*

A quoi bon faire connaître ?...

WILMORE.

Pourquoi n'avouerais-je pas ce que tu as fait pour moi ?... Je veux que Clarisse t'apprécie comme moi.

CLARISSE.

Cher Wilmore ! que votre âme est noble et généreuse ! et qu'ils seraient coupables ceux qui ne répondraient pas à tant d'abandon par la plus sincère amitié !

( Elle lance un coup d'œil expressif à Harry. )

WILMORE.

Près de vous, mes bons amis, je ne puis avoir ce chagrin à redouter. (*Il se lève.*) Mais une affaire importante m'appelle près d'ici, et je vais...

HARRY.

Comment, une affaire à cette heure?

WILMORE.

Oui, j'ai donné rendez-vous à Mac-Ormann, et je ne puis y manquer.

HARRY.

Quoi! cet usurier?... ( *A mi-voix.* ) Est-ce encore pour lui emprunter de l'argent?

WILMORE.

Eh bien! oui. Je voulais te le cacher, mais j'en ai le plus pressant besoin. Tu sais que ce soir, pour donner le change à mes créanciers, et surtout à M. Wormes, de la plus terrible de tous, je donne un bal. J'aurai une partie de la meilleure société de Londres, et te l'avouerai-je? mon embarras est tel que s'il me fallait seulement perdre 30 guinées, je ne saurais, en ce moment, où les prendre.

CLARISSE, *qui dès les premiers mots est allée à son secrétaire.*

Tenez, mon ami, ce portefeuille contient 300 livres, acceptez-les; c'est un prêt qu'à mon tour je suis heureuse de vous faire.

HARRY.

J'espère, Madame, que Wilmore vous refusera. Voici deux billets de 1, 00 livres sterlings qui pourront lui suffire, et il est plus naturel qu'il s'adresse à moi.

WILMORE.

Il a raison, ma Clarisse, garde ce portefeuille... je n'avais pas besoin que tu me fisses une telle offre pour apprécier ton cœur.

CLARISSE, *avec douleur.*

Il me refuse... et c'est à lui...

HARRY.

Cette fois, vous changerez ces billets chez Tom, près le pont de Westminster.

WILMORE.

Pourquoi n'irai-je pas chez Vilfred? nous n'en sommes qu'à deux pas; il me connaît...

HARRY, *bas.*

Et c'est précisément pour cela. Vous lui avez déjà changé la semaine dernière. Voulez-vous, lorsque chaque jour vous demandez de nouveaux délais à vos créanciers, faire voir que vous avez de l'argent?

WILMORE.

Je n'y pensais pas... J'irai chez Tom; mais viens avec moi.

HARRY.

Je ne le puis... il faut que je rentre un instant. Nous nous reverrons à votre soirée.

WILMORE.

Conduis - moi toujours jusqu'à ma voiture. Adieu, chère Clarisse; je t'ai refusé, mais tu n'en as pas moins de droits à ma reconnaissance. Nous ne nous reverrons que demain.

( Il lui baise la main. )

HARRY, *saluant.*

Madame... ( *A voix basse.* ) Je vais revenir... attends moi. ( *Mouvement d'effroi de Clarisse.* ) Je vous salue.

WILMORE, *en sortant.*

A demain!

( Ils sortent tous deux par la porte du fond. — Clarisse reste atterrée des mots que lui a dit Harry. )

## SCÈNE IV.

CLARISSE, *seule*, puis LUCY.

CLARISSE.

Il va venir!.... ces mots seuls ont suffi pour jeter l'effroi dans mon âme... Que me veut-il? que signifie les regards qu'il a lancés sur moi?... croit-il trouver encore dans la malheureuse Clarisse la complice d'une trahison nouvelle? Ah! combien il s'abuse... le temps est passé où je l'écoutais sans rougir... Cependant, il faut le recevoir: ma sûreté, l'intérêt de Wilmore, tout l'exige... Songeons à n'être point surprise. ( *Lucy paraît.* ) Je n'y suis pour personne.

LUCY.

Cela suffit, Madame.

( Elle sort. )

CLARISSE, *seule encore.*

Il arrivera par cet escalier dérobé dont il a voulu que je lui donnasse la clé... N'est-ce pas lui que j'entends?... non... je me trompais... Jamais sa visite ne m'inspirera tant d'effroi. Que vient-il me proposer?... Le motif est donc bien grave, puisqu'il n'a pas craint, pour me voir, d'accompagner Wilmore jusqu'ici. Pour la première fois il a eu cette audace!... Encore



un crime sans doute. Ah! Wilmore, celle qui prit autrefois le coupable engagement d'aider à ta perte, jure aujourd'hui de vivre et de mourir pour te défendre et te sauver. Cette fois... je ne m'abuse pas... on monte l'escalier... on ouvre... c'est lui!... Remettons-nous.

## SCÈNE V.

CLARISSE, HARRY.

HARRY, regardant partout.

Tu es seule... fort bien.

CLARISSE.

Ne craignez-vous pas que, malgré les ordres que j'ai donnés, Wilmore...

HARRY.

Il est loin de me croire ici, et ne viendra pas troubler l'entretien qu'il faut que j'aie avec toi.

CLARISSE.

Que pouvez-vous me vouloir ?

HARRY.

Pourquoi ce ton de reproche?... As-tu donc oublié déjà ce que j'ai fait pour toi?... ne te souvient-il plus de ce temps où, grâce à mes soins, un jeune homme riche, aimable, t'éleva jusqu'à lui, et te fit connaître un bonheur auquel tu ne devais jamais prétendre. Ce bonheur est mon ouvrage, et tu m'en dois le prix.

CLARISSE.

Ah! je ne me rappelle que trop un passé dont je voudrais pouvoir effacer le souvenir!... Mais quel prix osez-vous exiger de moi?... Vous ne m'avez choisie, je le sais maintenant, que pour servir d'instrument à la ruine de votre malheureux ami... Venez-vous réclamer le partage de ses dépouilles?... Ah! si l'abandon de tout ce que je possède peut vous satisfaire, je n'hésite pas à tout sacrifier pour me débarrasser de votre odieuse présence!...

HARRY.

Encore!...

CLARISSE.

Votre vue me rappelle trop d'opprobres, et me fait trop rougir de moi-même!... Depuis long-temps mon cœur a rompu le pacte infame qui nous unissait.

*Clarisse.*

HARRY.

Tu te trompes!... il n'est pas temps de séparer ta cause de la mienne... tu dois me servir encore.

CLARISSE.

Jamais!

HARRY, *lui saisissant la main.*

Ecoute, et garde-toi de me résister; car il y va de ta vie!...

CLARISSE.

Malheureux! tu oserais?...

( Elle fait un mouvement. )

HARRY, *l'arrêtant.*

Silence, ou tu es morte!...

CLARISSE.

O ciel! voulez-vous donc m'assassiner?

HARRY.

Non, je ne veux pas commettre un crime inutile; mais je ne balancerai pas si tu le rends nécessaire.

( Il va à la porte du fond et la ferme au verrou. )

CLARISSE.

Ah! le cœur me manque!

HARRY.

Allons, remets-toi. Tu n'as rien à craindre si tu consens à m'obéir.

CLARISSE.

Qu'exigez-vous? Parlez, parlez vite!

HARRY.

Tu es encore trop émue. (*Il lui présente un flacon.*) Prends. Ce n'est point de l'or que je viens réclamer de toi... Je pourrais te reprocher ton fol amour pour un homme qui ne sera bientôt plus en état de te récompenser... Je viens, au contraire, te donner les moyens de resserrer encore ces nœuds qui te sont devenus si chers.

CLARISSE.

Vous!... comment?

HARRY.

Wilmore est poursuivi par ses créanciers, il ne pourra longtemps rester à Londres: il faut donc qu'il fuie, et qu'il fuie avec toi.

CLARISSE.

Avec moi?

HARRY.

Il t'aime, ton éloquence sera persuasive; elle saura trouver le chemin de son cœur. Il faut que tu l'entraînes... il faut....

CLARISSE.

Quel intérêt avez-vous donc à l'éloigner? Quelle nouvelle trahison méditez-vous? Wilmore consentira-t-il jamais?... Des liens sacrés ne l'attachent-ils pas à Londres?

HARRY.

Ce sont ces liens qu'il faut rompre.

CLARISSE.

Les rompre!... T'aurais-je donc enfin deviné?

HARRY.

Que veux-tu dire?

CLARISSE.

Ai-je enfin découvert la source de cette haine que je ne pouvais définir?

HARRY.

Garde-toi de penser...

CLARISSE.

Non! tu voudrais vainement t'en défendre; ce trouble, que tes efforts ne peuvent me dérober, ne me laisse plus aucun doute. Tu aimes... et c'est l'épouse de ton bienfaiteur... c'est...

HARRY.

Silence! je te défends de prononcer son nom!

CLARISSE.

Misérable!... Ainsi c'est pour mieux t'assurer ta proie que tu veux que j'entraîne ton ami!

HARRY.

Eh bien! oui... c'est assez me contraindre, tu sais tout.

CLARISSE.

Et tu ne crains pas que j'instruise enfin Wilmore...

HARRY.

Il ne te croirait pas, et tu te perdrais en essayant de me trahir... D'ailleurs, je saurai bien te condamner au silence et t'obliger à servir encore ma haine.

CLARISSE.

De la haine contre le plus généreux des hommes!

HARRY.

En me faisant son éloge, tu ajoutes encore à l'aversion qu'il m'inspire. Mais puisque le sort t'a désignée pour m'aider à perdre l'homme que je déteste, deviens donc, malgré toi-même, la seule confidente de tous mes secrets, la complice de tous mes desseins. Apprends que, depuis mon enfance, Wilmore a

fait le tourment de ma vie... Elevé près de lui, je le voyais entouré de sa famille, comblé des caresses de sa mère, tandis que moi, j'avais été rejeté dès ma naissance par les auteurs de mes jours qui ne daignèrent pas même me laisser un nom. Une main étrangère avait élevé mon enfance, une main étrangère encore soutenait mes premiers pas dans ce monde où je m'avançais sans naissance et sans nom ; j'en fus bientôt repoussé, tandis que Wilmore, au contraire, en devint l'ornement et l'idole. Si quelquefois on daignait jeter les yeux sur moi, c'est parce qu'il était mon protecteur. Un outrage plus sanglant encore m'était réservé. Une femme avait enflammé mon cœur ; elle était sans fortune, je pouvais prétendre à sa main ; mais Wilmore, que la fatalité plaçait toujours là, sur mon chemin, se présenta. Son rang, sa fortune lui valurent bientôt la préférence ; il devint, il y a deux ans, l'époux de la seule femme que j'aie aimée. Je voulais d'abord l'immoler à ma jalousie, mais ma vengeance n'eût point été satisfaite. Plus que sa mort, je voulus sa ruine et son déshonneur. Je dévorai ma haine, et j'attendis. L'heure est venue enfin. Il y a cinq mois, le hasard t'offrit à ma vue ; tes traits avaient frappé mes yeux ; bientôt ils surent toucher le cœur de Wilmore. Sous le charme de tes chaînes, il oublia tout. Grâce à toi, la ruine de Wilmore fut plus prompte ; elle est consommée. C'est son honneur maintenant qu'il me reste à flétrir ; j'en ai trouvé les moyens, et il dépend de moi de le rendre plus malheureux, plus à plaindre que je ne le fus jamais.

## CLARISSE.

Et j'ai prêté l'oreille à cette horrible révélation !... Eh quoi ! ton âme a calculé de sang-froid une vengeance aussi perfide ?... Ah ! je suis bien méprisable, sans doute ; mais je sens à l'horreur que tu m'inspires quelle barrière le remords élève maintenant entre nous deux !... Et j'ai pu servir d'instrument à tant de perversité !... acheter au prix de l'infamie cet or, ces bijoux que je foule aux pieds (*Elle les arrache de sa parure.*), en maudissant la bassesse de mon âme, et le monstre qui m'a perdue !... Mais Wilmore saura tout, et je cours (*Harry fait un mouvement.*) Ah ! malheureuse ! qu'allais-je faire ! Je lis dans tes regards quel sort tu me réserves, et ce ne serait que morte que Wilmore me retrouverait. D'ailleurs, tu l'as dit, il n'en croirait ni mes discours ni mes sermens. Ah ! mes larmes seules peuvent encore le sauver !... Harry, j'embrasse tes genoux ; tu as dévoré sa fortune, consommé sa ruine, mais au nom du ciel, Harry, ne le déshonore pas !

HARRY, *la relevant.*

Son sort dépend de toi... Si tu hésites à suivre mes instructions, si Wilmore ne quitte pas cette ville avec toi, dès demain c'est fait de lui peut-être.

CLARISSE.

Grand dieu!

HARRY.

Des billets que tout-à-l'heure encore je viens de lui prêter...

CLARISSE.

Eh bien!

HARRY.

Ils sont faux. Un de mes amis, un graveur nommé Schmit, a fait une planche de billets de banque... et nous sommes associés.

CLARISSE.

Malheureux!

HARRY.

Quelques jours encore, et je n'aurai plus rien à reprocher à la fortune; alors je quitterai Londres pour n'y jamais rentrer. D'ici là, si, contre mon attente, mon secret était révélé... ce ne serait pas moi que la justice atteindrait.

CLARISSE.

Qui donc?

HARRY.

Ton smant!... Sans le savoir, il m'a servi; lui seul a mis en circulation ces dangereuses valeurs. En cédant à mes vœux, en fuyant avec Wilmore, aucun péril ne le menace plus; et dans un autre pays, vous pourrez en paix vivre l'un pour l'autre. Si tu l'aimes, tu n'hésiteras pas... Je t'ai livré tous mes secrets, et maintenant, pour gage de ta discrétion, tu vas me livrer ta vie... Jusqu'au bout, tu seras ma complice, oui, ma complice, je le veux. Prends cette plume et écris... Ah! pas de retard... il le faut.

CLARISSE, *à part.*

Horrible situation!

( Elle se place au pupitre. )

HARRY, *dictant.*

« Mon cher Harry, j'ai placé ce matin une partie de vos  
» billets, nous en partagerons le produit quand vous voudrez;  
» apportez m'en d'autres, Wilmore et moi... »

CLARISSE.

Jamais je n'écrirai ce nom.

HARRY.

Quoi ?

CLARISSE, avec force.

Plutôt la mort.

HARRY.

Eh bien ! soit. « Je puis les faire passer facilement. » A présent, signe.

CLARISSE.

Quel usage prétendez-vous donc faire de cet écrit ?

HARRY.

Il me servira de preuve contre toi si tu tentais de me trahir.

CLARISSE.

Je l'ai relu, il ne peut perdre que moi... j'obéis.

( Elle signe. )

HARRY.

Fort bien. Je suis tranquille maintenant ; et toi-même, tu n'as rien à redouter. Demain, tu reverras Wilmore, arrache-lui son consentement ; ton amour, ton intérêt te l'ordonnent. Quoi qu'il arrive, sois discrète ; car s'il fallait me perdre... pour me venger de toi, tu sais bien que je n'hésiterais pas... Adieu.

( Il sort par l'escalier dérobé. )

## SCÈNE VI.

CLARISSE, tombant sur un fauteuil.

Enfin il est parti... Quel horrible tourment il me laisse!... L'ai-je bien entendu?... Wilmore déshonoré... perdu pour jamais... Je frémis à l'idée du péril qui le menace. Comment l'engager à fuir sans lui faire connaître?... Non, Wilmore est un homme d'honneur, jamais il n'abandonnera celle qu'il a nommée son épouse ; et moi-même, je n'oserai jamais... Que faire?... d'un moment à l'autre on peut découvrir... Le monstre a tout calculé ! il a voulu que son imprudent ami allât lui-même porter, tout-à-l'heure, ces funestes billets... O ciel ! quelle idée ! N'a-t-il pas devant moi prononcé le nom du changeur?... Ah ! si je pouvais rassembler mes souvenirs!... Cette fois,

a-t-il dit, vous irez chez... chez Tom... oui, c'est cela... Tom, près du pont de Westminster... 2,000 livres... mais hélas! je ne les possède plus... Ah! ces diamans que tout-à-l'heure, dans mon désespoir... (*Elle les ramasse.*) Oui, joints à ceux que renferme mon écrin... Ah! s'il en était temps encore!... (*Elle prend son écrin.*) Ces pierreries doivent avoir coûté le double... Ah! quel plus uoble usage en puis-je faire?... En les offrant, pour sauver Wilmore, je rachèterai peut-être la honte de les avoir reçus... Ne perdons pas un instant. (*Montrant la petite porte.*) Ce chemin est plus court, et d'ailleurs, j'éviterai les regards de mes gens... O mon dieu! tu as eu pitié de mon repentir, en m'inspirant une résolution généreuse, soutiens mes forces et mon courage; guide mes premiers pas dans le sentier de la vertu.

( Elle s'enveloppe d'une mante, et sort par la porte secrète. )

FIN DU PREMIER TABLEAU.

---

## Deuxième Tableau.

Le Théâtre représente un riche et vaste Salon, éclairé par de nombreux lustres, et où tout est préparé pour un bal brillant. — Au fond, trois grandes portes donnant sur un autre salon. — A droite, la porte de l'appartement de madame Wilmore. — A gauche, un cabinet de Wilmore.



## SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISA, JOBSON, JAMES, VALETS.

( *Louisa apporte une corbeille de fleurs à Jobson, qui les distribue aux domestiques. — Plusieurs autres sont occupées à allumer des lustres, à ranger des fauteuils, des tables de jeu, etc.* )

JOBSON.

Le jardin est illuminé, les lustres placés... James, préparez

le punch, les glaces ; dites à Jack qu'il compte sur quatre-vingt couverts pour le souper.

( Les domestiques sortent. )

LOUISA , *regardant partout.*

Quatre-vingt couverts!... Dieu! ça doit-il faire un beau coup-d'œil!... Chez nous on fait bien quelquefois des noces, mais il s'en faut qu'il y ait autant de monde... Ah ben! mon père serait dans un fier embarras! lui qui est tout seul avec la vieille Ketly, à sa cuisine, et qui n'a que deux fourneaux... je suis sûr' qu'il serait obligé de s'y prendre trois semaines d'avance. Tout ça va-t-il coûter de l'argent!

JOBSON.

Oui, beaucoup trop, malheureusement.

LOUISA.

Après tout, M. Wilmore est riche.

JOBSON , *à part, soupirant.*

Il l'a été du moins.

LOUISA.

Tout de même, mon bon petit oncle, ç'aurait été bien mal à vous de me priver du plaisir de voir cette belle fête-là; d'autant plus que je n'en ai pas encore vu comme celle de ce soir... Des toilettes superbes!... des costumes de tous les pays... des quadrilles... des déguisemens... oh! j'en rêverai pendant huit jours... Quelle différence avec notre auberge!... En vérité, je ne m'amuse que toutes les fois qu' vous me faites venir dans votre belle ville de Londres.

JOBSON.

Je craignais, en te faisant rester plusieurs jours de suite, d'inquiéter ton père ; mais demain matin je te ferai reconduire de bonne heure... si je ne t'accompagne pas moi-même... (*A part.*) Mais avant, il faut que j'apprenne tout à Madame... oui... j'ai trop tardé peut-être... (*Haut.*) Louisa, entre au petit salon; c'est toi que je charge d'offrir les bouquets aux dames.

LOUISA.

Oh! soyez tranquille, mon oncle, je n'en oublierai pas une, non plus que les révérences.

JOBSON.

C'est bon... va-t-en... Voici Madame.

( Louisa sort. — Jenny entre en scène, elle est en toilette de bal; mais sa tristesse profonde forme un contraste avec sa brillante parure. )



## SCÈNE II.

JENNY, JOBSON.

JENNY.

L'heure de la réunion approche. Jobson, votre maître est-il chez lui?

JOBSON.

Non, Madame.

JENNY, à part.

Toujours sorti. (*Haut.*) Jobson, vous m'avertirez aussitôt qu'il rentrera.

JOBSON.

Oui, Madame... mais avant, je voudrais avoir l'honneur de vous parler... J'ai toujours remis cet entretien... je crains tant de vous faire de la peine!

JENNY, vivement.

De la peine!... Qu'avez-vous donc à m'apprendre?

JOBSON.

Depuis que nous sommes venus habiter Londres, les banquets, les soirées, les bals se sont succédés bien rapidement, et Madame ne se doute peut-être pas de tout ce que cela a coûté.

JENNY.

Vous savez, mon ami, que mon mari règle seul les frais de sa maison. J'ai bien craint quelquefois que le ton que nous avons pris ne fût au-dessus de nos moyens... je l'ai dit à Wilmore; mais il m'a toujours rassurée, en m'affirmant qu'il était loin encore d'épuiser ses revenus.

JOBSON.

Ah! ma chère maîtresse, il vous trompait.

JENNY.

O ciel!

JOBSON.

Apprenez donc que depuis près d'un an tout ce qu'il possédait a été vendu ou engagé. Mon attachement pour votre époux me faisait un devoir de l'éclairer, mes conseils ont été méprisés... J'ai voulu lui présenter mes comptes, il a refusé de les voir. Tant que j'ai cru mes services nécessaires au fils de mon ancien maître, j'ai dû ne pas l'abandonner; mais, dès que je ne suis plus à ses yeux qu'un valet inutile, importun sans doute,

*Clarisse.*

je ne puis demeurer davantage; en vous quittant, ma chère maîtresse, mon cœur sera déchiré, mais je ne serai pas témoin des malheurs qui vous menacent.

JENNY.

Ruinés! ruinés, grand Dieu! lorsque tout encore présente ici l'aspect de l'opulence! Mon cher M. Jobson, je vous en supplie, ne nous abandonnez pas! O mon Dieu! à quelle épreuve me réserviez-vous?

( Elle tombe anéantie sur un fauteuil. — Dans ce moment Harry paraît. )

### SCÈNE III.

LES MÊMES, HARRY.

HARRY, *bas à Jobson.*

Qu'est-il donc arrivé, M. Jobson?

JOBSON.

Hélas! je viens d'apprendre à Madame le triste état de nos affaires.

HARRY, *bas.*

Je comprends sa douleur... mais laissez-moi saml avec elle.

JOBSON.

Oui, Monsieur. (*A part*) Ma pauvre maîtresse! Oh! décidément je partirai cette nuit.

### SCÈNE IV.

HARRY, JENNY, *qui dans son accablement se croit seule.*

HARRY, *l'examinant.*

L'aveu de Jobson ne pouvait venir plus à-propos... Elle pleure... elle maudit sans doute les folles prodigalités de son époux... l'instant est favorable pour porter à son cœur le coup que je lui réservais... John doit être à son poste... Maintenant, montrons-nous.

( Il fait un pas vers Jenny. )

JENNY, *se croyant seule.*

Ah! je me croyais plus de courage!...

HARRY, *doucement.*

Madame...

JENNY.

C'est vous, Harry ? ma douleur vous dit assez que Jobson a parlé... Vous étiez instruit, sans doute, et vous m'avez si long-temps caché mon malheur !...

HARRY.

Il m'en eût trop coûté de vous faire ce funeste aveu... Wilmore a repoussé mes conseils... il en est cruellement puni...

JENNY.

C'en est donc fait... ce luxe qui nous environne encore va disparaître, et faire place aux horreurs de la misère... Ce n'est pas pour moi que je la redoute : née de parents sans fortune, une honnête médiocrité devait être mon partage, l'amour de Wilmore en me faisant connaître la richesse, ne m'avait pas fait oublier l'humble état où s'était écoulé mon enfance. J'y rentrerai avec moins de regrets, mais lui, il n'a pas appris à souffrir ; il n'était pas né pour connaître le malheur... Insensé !... ta femme seule veillera près de toi... tout le monde va nous abandonner !

HARRY.

Que dites-vous ? Ah ! que vous me connaissez mal. Ne vous souvient-il plus de ce temps où j'osai vous offrir un hommage que celui de Wilmore vint bientôt éclipser ; ce n'était pas un vil intérêt alors qui m'attirait vers vous, vous étiez pauvre alors, et pourtant un mot d'amour, le don de votre main, eussent fait le bonheur de ma vie... Un instant je crus obtenir le titre de votre époux... Rappelez-vous ces aveux que vous écoutiez sans colère, ces projets pour un heureux avenir que vous ne repoussiez pas... Mes regards, en interrogeant les vôtres un moment y puisèrent l'espérance.

JENNY.

Harry !...

HARRY.

Ce n'était qu'un rêve, et Wilmore l'a détruit ! pour lui seul l'amour devait parler à votre cœur... Mais si mon âme fut déchirée par la préférence que vous donnâtes à un autre, jamais ma bouche ne proféra de murmure ; ne pouvant être votre époux, je jurai du moins d'être votre ami... Et je vous fuirai alors que ma présence vous devient nécessaire ! Ah ! si Wilmore eut des torts envers vous, avec quelle ivresse je tenterai de les réparer !

JENNY.

Que dites-vous ?

HARRY.

Oui, tandis qu'il prodiguait dans de vains plaisirs cette fortune qu'il tenait de ses aïeux... je conservais précieusement le peu de bien que je devais à mon travail ; ma sévère économie a doublé ce faible avoir ; une seule pensée occupait mon esprit, lorsque je m'imposai quelque nouveau sacrifice, .. c'est pour elle, me disais-je, pour cette Jenny que j'ai tant aimée, que j'aime encore.

JENNY.

Ce langage...

JARRY.

Oui, que j'aime encore... comme ma sœur, au moins. Avant de vous avoir vue, je n'avris rien éprouvé : abandonné par des parens inconnus, mon cœur n'avait jamais palpité près d'une mère, d'une sœur... Fermé jusqu'alors aux plus doux sentimens de la nature, vous seule les lui avez fait connaître; en vous seule j'ai concentré toutes mes affections ; à vous, à vous seule j'ai fait le serment de consacrer ma vie entière... Croyez-vous encore que je puisse vous abandonner ?

## SCÈNE V.

LES MÊMES, JOBSON.

JOBSON.

Madame...

JENNY.

Que me voulez-vous ?

HARRY, à part, avec un sourire.

Elle était attendrie.

JOBSON.

Un inconnu vient de me remettre, pour vous, cette lettre qu'il dit être très-pressée.

JENNY.

Pour moi ?

HARRY, bas à Jobson.

Mon cher M. Jobson, je crains que M. Worms, le principal créancier de votre maître, se présente aujourd'hui ; veillez, je vous en supplie, à ce qu'il ne s'adresse qu'à vous.

JOBSON, bas.

Oui, je vous comprends, Monsieur... Il faut qu'on ignore le plus long-temps possible... Comptez sur moi.

( Il sort. )

## SCENE VI.

JENNY, HARRY, puis WILMORE.

JENNY.

Qui peut m'écrire ?

HARRY.

Quelque nouveau créancier de votre époux, sans doute.

JENNY.

Hélas ! ma main tremble en brisant ce cachet. Que vais-je apprendre ?

HARRY, à part.

En croira-t-elle cette lettre ?

JENNY, lisant.

« Madame, votre époux vous trahit. » O ciel ! « La véritable cause du dérangement de ses affaires, est son amour pour une femme nommée Clarisse ; c'est pour elle qu'il a consommé votre ruine. » Ah ! malheureuse !

HARRY.

Est-il possible ?... Wilmore !

JENNY.

Il en aime une autre !...

HARRY, à part.

Le coup a porté juste.

JENNY.

Ah ! ce dernier malheur est au-dessus de mes forces.

WILMORE, derrière le théâtre.

Aussitôt que la société arrivera, vous me ferez prévenir.

JENNY.

C'est la voix de mon mari.

HARRY, à part.

Fâcheux contretemps !

JENNY.

Harry, laissez-nous ensemble.

HARRY.

Vous voulez.....

JENNY.

Connaître enfin mon sort, et mourir si je fus trahie... Il approche. Sortez par mon appartement ; et veillez à ce qu'on ne vienne pas nous interrompre.

HARRY.

Je vous obéis. ( A part. ) Il adore Clarisse, je n'ai rien à craindre de cette explication.

( Il sort. )

## SCÈNE VII.

JENNY, WILMORE.

WILMORE.

Chère Jenny ! Que vois-je ? des pleurs... Mon amie... quel motif ?

JENNY.

Tu me le demandes, Wilmore, quand depuis deux mois tu daignes à peine me donner quelques instans.

WILMORE.

Ah ! pardonne-moi, ma bonne amie... Ces absences étaient indispensables ; mes occupations seules...

JENNY.

Mon ami, je ne me plains pas ; je voudrais même te cacher ces larmes qui s'échappent malgré moi de mes yeux ; mais si ta légèreté, si l'abandon dans lequel tu me laisses, pouvait faire soupçonner que je fusse malheureuse...

WILMORE.

Quelles idées ! Eh ! qu'y a-t-il donc dans ma conduite qui puisse me mériter tes reproches ?

JENNY, avec douceur.

Ah ! ce ne sont que des conseils. Interroge ton cœur, et dis moi quels amis peuvent valoir la confiance et l'amour de ta femme ? En cherchant à te ramener à tes devoirs, c'est aussi ton bonheur qui m'occupe. Aveuglé par l'attrait du plaisir, tu n'aperçois pas l'abîme entr'ouvert sous tes pas.

WILMORE, surpris.

Jenny!...

JENNY, continuant avec plus de chaleur.

O mon ami ! si jamais je te fus chère, consens à quitter ces lieux... abandonnons une ville où trop d'écueils t'environnent, fuis des dangers que tu n'as pas la force de combattre, promets-moi que... demain nous partirons.

WILMORE.

Quitter Londres!... et pourquoi ?

JENNY, avec intention.

Si rien ne t'y attache, pourquoi ne pas exécuter un projet que la raison ordonne ? Songes-y bien, Wilmore, s'arracher volontairement à la séduction, c'est prouver qu'on n'était

qu'égaré ; persévérer dans sa faute , c'est marcher de l'imprudence au crime.

WILMORE.

Quel langage ! quel démon jaloux de notre bonheur... O ma Jenny ! bannis tes alarmes , ton époux n'a pas cessé de t'adorer , et je le jure...

JENNY.

Malheureux ! n'achève pas ; je veux encore t'éviter un blasphème. Tiens , prends cet écrit , et si ce qu'il contient est faux , ose le lire sans te troubler.

( Elle lui donne le billet. )

WILMORE.

Que signifie... ( *Il lit.* ) Qu'ai-je lu ?

( Il reste anéanti. )

JENNY , *l'examinant.*

Il est donc vrai , une autre m'enlève ton amour ! une autre a trouvé le chemin de ton cœur ! Quels sont donc ses avantages sur moi ? Elle est plus belle sans doute ; mais son âme renferme-t-elle pour toi un attachement aussi vrai ? le ciel a-t-il reçu vos sermens ? les a-t-il consacrés en la rendant mère ?... Non... il a dû les maudire... car les liens qui vous unissent sont criminels. La rougeur qui couvre ton front m'atteste assez que , toi-même , tu n'en saurais douter ; et tu peux hésiter à la rompre , à arracher de ton sein une passion qui te déshonore et me tue ?... Pauvre et sans famille , je n'étais pas digne de toi , peut-être ; mais tu m'as nommée ta femme , et j'en réclame les droits ; il n'en est pas de plus sacrés que ceux d'épouse. Ce sont là mes titres à ton amour , et la mort seule peut m'en déshériter.

( Elle tombe presque évanouie à ses pieds. )

WILMORE , *la relevant , et la portant sur un fauteuil.*

Grand dieu !... Chère Jenny , reviens à toi... je fus bien coupable... mais je puis encore tout réparer... Jenny , pardonne à un moment de délire... je maudis mon criminel égarement , puisqu'il coûte des pleurs à la plus généreuse des femmes..... A ta voix , mon cœur s'est ouvert au repentir... toi seule l'occupe... il ne t'a fallu qu'un moment pour en bannir toute autre image que la tienne... Ah ! crois en mes sermens et mes larmes... Jenny , c'est à tes pieds que je jure , devant le Ciel , de n'adorer jamais que l'épouse de mon choix.

JENNY, *d'une voix faible.*

Ah ! tu me trompes encore, peut-être... consens à quitter Londres...

WILMORE.

Demain, aujourd'hui même, si tu l'exiges.

JENNY, *tombant dans ses bras.*

Ah ! j'ai retrouvé le cœur de mon époux !

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HARRY.

HARRY, *à part, les voyant embrassés.*

Que vois-je !... (*Haut.*) Pardon, si j'entre ainsi; mais la société se rassemble dans les salons, on s'inquiète de ne pas vous voir, Madame.

JENNY.

Ah ! je suis trop émue... je ne puis...

HARRY.

M. Nelson est arrivé.

WILMORE, *avec douceur.*

Quel prétexte donner à ton absence ?

JENNY.

Mais... ils verront que j'ai pleuré; pourtant, jamais une plus douce joie n'a fait battre mon cœur.

HARRY, *à part.*

Que dit-elle ?

JENNY.

Tu le veux, je me rends au salon... ne tarde pas à m'y rejoindre.

( Elle sort en souriant. )

## SCÈNE IX.

HARRY, WILMORE, puis JOBSON.

HARRY.

Que s'est-il donc passé ?

WILMORE.

Jenny sait tout; elle m'a rappelé mon devoir... J'ai vu Clarisse pour la dernière fois.



HARRY, à part.

Il se pourrait... il l'emporte encore sur moi.

JOBSON.

Ah! Monsieur, je vous cherchais.

WILMORE.

Qu'avez-vous? pourquoi cette agitation?

JOBSON.

M. Worms est là.

WILMORE.

Grand dieu!

JOBSON.

Il demande ses fonds... il a, dit-il, trop long-temps attendu. Si dans une heure il n'a pas les 1,500 livres sterlings que vous lui devez, il menace de faire saisir.

WILMORE.

Ah! malheureux que je suis!... Eh quoi! Jobson, ne vous reste-t-il aucune ressource?

JOBSON.

Aucune... Vous ne possédez plus que votre terre de Forshire.

HARRY, à part.

Voici l'instant d'achever sa perte, (*Haut.*) J'avais prévu ce dernier assaut; je suis allé chez Mac-Ormann, il consent à vous prêter la somme dont vous avez besoin... mais...

WILMORE.

Ah! j'accepte toutes les conditions.

( Ici la musique du bal se fait entendre. )

HARRY.

Il exige que la propriété de Forshire lui soit donnée en nantissement, avec la condition expresse qu'elle lui appartiendra si, dans le délai d'un mois, il n'est pas rentré dans ses avances.

WILMORE.

C'est tout ce que je possède.

JOBSON, pleurant.

Hélas! c'est dans cette propriété qu'est mort mon pauvre maître... c'est là qu'est élevé son tombeau.

WILMORE, avec émotion.

O mon père!

HARRY.

Ah! je conçois votre hésitation, et j'étais même tellement sûr que vous n'accepteriez pas cette proposition, que ce n'a été qu'avec répugnance que je me suis chargé de ce papier, qu'il

Clarisse.

n'y a plus qu'à signer, et de cette somme que Mac-Ormann m'avait remise; mais j'approuve votre refus, et je vais...

WILMORE.

Arrête!... je dois, avant tout, éviter un éclat qui achèverait de me perdre... Dans un mois, dis-tu?... donne.

JOBSON.

Mais songez donc, mon cher maître, que vous vous ruinez sans retour.

WILMORE.

Il le faut. (*Il court à un petit meuble, et signe.*) Je ne serai pas déshonoré. Tiens, porte ce billet à Mac-Ormann... Moi, je cours satisfaire Worms (*A part.*), et donner des ordres pour mon départ.

( Il sort par le fond. )

HARRY, *à part.*

Il vient de payer cher un instant de bonheur!... Sous le nom de Mac-Ormann, c'est moi qui suis maintenant propriétaire du seul bien qui lui restait, et il ne sait pas quelles funestes valeurs il vient de recevoir en échange. Jenny, nous verrons si ton amour résistera à l'opprobre et à la misère.

( Il sort. )

## SCENE X.

JOBSON, LOUISA, MUSICIENS.

JOBSON, *essuyant ses yeux.*

Allons, tâchons au moins qu'on ne s'aperçoive de rien.

LOUISA, *entrant galment.*

Mon oncle! mon oncle!

JOBSON.

Qu'y a-t-il donc?

LOUISA.

Oh ben! y a tant de monde là-dedans, que Madame veut que vous fassiez placer ici l'orchestre, attendu que ce salon est le plus grand de l'hôtel.

JOBSON.

Être obligé de songer à une fête dans un pareil moment!... (*Aux domestiques.*) Rangez ces pupitres dans le petit salon, placez les tables de jeu. Voici Madame et sir Nelson.

( On exécute les ordres de Jobson. — Les musiciens se placent: — Les portes s'ouvrent, et la foule de dames élégantes, qui encombre les salons du fond, garnit bientôt la scène. — Des domestiques apportent des bouquets. )

## SCÈNE XI.

JENNY , JOBSON , LOUISA , PERSONNES INVITÉES ,  
DOMESTIQUES , etc.

( Jenny entre en saluant tout le monde. — A peine est elle placée , que l'orchestre donne le signal ; il joue la contre-danse à la mode. — On forme des quadrilles. — Chaque dame , en entrant , a reçu un bouquet. )

NELSON.

Je m'étonne , Madame , de n'avoir point encore aperçu votre époux.

JENNY.

Il est en ce moment occupé d'une affaire importante , et m'a chargée de le remplacer auprès de vous.

NELSON.

Je n'ai donc plus le droit de me plaindre de son absence.

( Après le premier quadrille , tout le monde se foule comme dans un salon. — Les hommes enlèvent les plateaux aux domestiques , pour offrir eux-mêmes les rafraîchissemens. — Dans ce moment , une femme , mise avec une élégante simplicité , paraît ; elle cache sa figure avec son mouchoir , et semble chercher quelqu'un ; c'est Clarisse. )

CLARISSE , à un domestique.

Madame Wilmore est-elle dans ce salon ?

LE DOMESTIQUE.

La voilà , Madame.

CLARISSE , à part.

Comme elle est embourée !... je n'ose approcher... et cependant , elle seule peut prévenir , peut sauver Wilmore... Les billets n'étaient plus chez Tom... Un instant de retard peut achever sa perte.

( L'orchestre donne le signal de la seconde contre-danse , on s'éloigne de Jenny pour prendre place aux quadrilles. — Clarisse a profité de ce moment pour s'approcher de Jenny. )

CLARISSE , bas à Jenny.

Madame , commandez à votre trouble... prêtez l'oreille à ce que je vais vous dire ; surtout , suivez mes avis , il y va de votre repos... de la liberté de Wilmore.

JENNY.

Grand dieu !

CLARISSE.

Au nom du ciel ! ne vous troublez pas... L'ordre d'arrêter votre époux est donné ; mais tout est prêt pour son départ, une chaise de poste, des chevaux, sont dans votre cour... Qu'il s'éloigne, dans quelques instans, peut-être, il sera trop tard.

( Elle disparaît dans la foule. — Au même instant, Wilmore reparaît. )

WILMORE, à part.

Worms est payé ; et du moins, pour quelque temps, je suis tranquille.

( La contre-danse finit. )

UN DOMESTIQUE.

Le souper est servi.

( Mouvement vers le fond. )

JENNY, s'élançant vers Wilmore.

Mon ami, on en veut à ta liberté!... Il faut fuir... et tu n'as qu'un moment.

( Grand bruit au fond. )

TOUT LE MONDE, reculant.

Un Constable!

JENNY, près de Wilmore.

Il n'est plus temps!

## SCENE XII.

LES MÊMES, UN CONSTABLE, JOBSON.

JOBSON, montrant Wilmore.

Monsieur, voici mon maître.

LE CONSTABLE.

M. Wilmore, au nom du Roi, je vous arrête.

( Mouvement général. — Dans ce moment, Harry a paru au fond du Théâtre. )

HARRY, à part.

Ciel! déjà découvert!...

WILMORE.

Moi, Monsieur, qu'ai-je donc fait ?

LE CONSTABLE.

Vous êtes impliqué dans une affaire de billets faux, et j'ai ordre de m'assurer de vous.

( Deux agens du Constable approchent de Wilmore. )

WILMORE, *les repoussant.*

C'est une horrible calomnie ! Je ne crains rien... ma chère Jenny, une erreur seule...

NELSON.

Ne résistez pas, Wilmore... Innocent, comme je n'en puis douter, vous n'en devez pas moins obéissance aux lois et respect aux magistrats.

JENNY.

Mon ami!...

WILMORE, *au Constable.*

Je suis prêt à vous suivre.

NELSON, *à Jenny.*

Je vais l'accompagner, et le ramènerai bientôt dans vos bras.

( Le Constable donne l'ordre du départ. — Jenny est évanouie aux pieds de son époux. — Louisa, effrayée de la présence du Constable, vient se cacher dans les bras de Jobson. — Harry semble atterré ; il évite tous les regards. — Le fond est garni de monde. — Le tableau est général, et la toile tombe. )

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

### Troisième Tableau.

Le Théâtre représente une salle d'entrée de la prison. — A droite du spectateur, au deuxième plan, un escalier en pierre conduisant au tribunal. — Au quatrième plan, une grille ou guichet donnant au dehors. — A gauche, un autre escalier en pierre menant à un cachot. — Au dessous de la scène, quelques marchers. — Au fond, une longue galerie conduisant à d'autres cachots éclairés ainsi que la scène, par quelques lanternes éloignées ne jetant qu'une lumière sombre et rougeâtre. — Au lever du rideau, le Juge d'instruction est assis à une table, un Greffier écrit, et Wilmore est debout devant eux. — Au fond, le Guichetier et des gens.



### SCÈNE PREMIÈRE.

NELSON, WILMORE, WILLIAMS, GUICHETIERS, UN  
HUISSIER.

NELSON.

N'avez-vous plus rien à dire ?

WILMORE, *avec dignité.*

Non ; Monsieur, mon langage a été celui de la vérité ; je n'en changerai pas.

NELSON.

Wilmore, chargé d'instruire votre procès, j'ai dû vous interroger d'abord comme Juge (*Se levant.*), maintenant c'est comme ami que je vous supplie de rompre ce funeste silence.

WILMORE.

Je vous remercie de l'intérêt que vous daignez prendre à mon sort ; mais, je vous le répète, vos généreux efforts seront inutiles : je n'ai rien à avouer.

( 31 )

NELSON.

Mais songez donc à quels dangers vous expose ce système de dénégalion. J'espère encore que la réflexion vous fera sentir l'imprudence de votre conduite : innocent , vous ne consentirez pas à porter la peine du crime d'autrui ; coupable , vous mériterez la clémence de vos juges en faisant connaître vos complices.

UN HUISSIER.

Les changeurs Tom et Wilfred sont dans votre cabinet.

NELSON , *bas à l'Huissier.*

M. Harry ne s'est point encore rendu à mon invitation ?

UN HUISSIER.

Non , Monsieur... les changeurs seuls...

NELSON.

Je vais recevoir leurs dépositions. Faites rentrer sir Wilmore... Monsieur , rappelez-vous dans quelle douleur nous avons laissé votre malheureuse épouse ; songez qu'un mot suffirait pour la rendre au bonheur...

WILMORE.

Ah ! s'il vous était possible de lire dans le fond de mon cœur , vous me plaindriez peut-être , et je serais digne encore de ce titre d'ami que déjà vous m'avez retiré.

( Au moment de sortir, Nelson, par un mouvement involontaire , tend la main à Wilmore qui la lui presse. — Nelson sort. — Wilmore rentre dans sa prison. )

## SCÈNE II.

WILLIAMS , *seul.*

A la bonne heure ! voilà comme j'aime les prisonniers , ça se laisse conduire comme un agneau. Je souhaite de tout mon cœur que celui-là reste long-temps ici. ( *On frappe au guichet.* ) Oh ! oh ! qui frappe ?

( Il ouvre. )

## SCÈNE III.

WILLIAMS , HARRY.

HARRY.

Sir Nelson.

WILLIAMS.

Il est dans son cabinet, mais vous ne pouvez lui parler maintenant.

HARRY.

C'est lui qui m'a mandé ; veuillez le prévenir que je me suis rendu à ses ordres.

WILLIAMS.

Votre nom ?

HARRY, avec précaution.

Harry !

WILLIAMS.

Fort bien, je vais le faire avertir. Scot ! ( *Un homme paraît. — Williams lui dit quelques mots ; l'homme sort par la même porte que sir Nelson.* ) Maintenant si vous voulez attendre sa réponse.

( Il lui pousse une chaise et va se remettre au fond. — Harry tombe sur la chaise, il est pâle, presqu'en désordre, il tient à la main une lettre. )

HARRY.

C'est bien à moi que ce billet est adressé ? c'est bien moi que le juge a mandé ?... que me veut-il ? La découverte imprévue de mon secret a déjoué tous mes desseins... Demain, dans quelques jours, j'en suis sûr, Clarisse eût entraîné Wilmore... J'avais rassemblé une somme considérable, je quittais Londres, pour n'y jamais rentrer. Jenny abandonnée m'eût suivi sans doute... L'événement de cette nuit a détruit toutes mes espérances ; Wilmore interrogé m'a déjà nommé, peut-être... Que faire ?... En recevant cette lettre, mon premier mouvement a été de m'éloigner rapidement de cette ville ; mais ma fuite m'eût accusé bien davantage... Une feinte sécurité devait en imposer... Je suis venu... me voilà !... Wilmore peut-il me perdre ?... Non, son témoignage seul ne suffira pas... il n'a pas d'autres preuves... je nierai... Clarisse !... Clarisse est bien plus à craindre... mais elle me connaît trop bien pour n'être pas certaine que je tiendrai ma promesse... Elle se taira... Schmit, que je quitte à l'instant, n'est nullement soupçonné... Rassurons-nous donc, cette lettre est un vain fantôme dont je m'effrayais à tort.

WILLIAMS.

Voilà sir Nelson.

HARRY, à part.

Son œil vainement interrogera mon visage... il sera muet.



## SCENE IV.

HARRY, NELSON, WILLIAMS, SOLDATS.

( Nelson paraît suivi de Williams. )

NELSON, *bas à Williams.*

Faites porter cette lettre à mistriss Wilmore. ( *Williams sort. — Nelson s'adressant à Harry.* ) Vous devinez sans doute, Monsieur, le motif qui m'a fait vous demander ?

HARRY.

Le motif?...

NELSON.

Vous savez quelle scène affreuse a troublé la soirée que donnait hier M. Wilmore?

HARRY.

Je m'étais absenté un instant, et je rentrais au salon, lorsque l'étonnement de ses valets, les cris de son épouse, et le désordre général, m'ont appris les horribles soupçons qu'on a osé former contre lui.

NELSON.

Et sans doute vous êtes loin de les partager ?

HARRY.

Moi, Monsieur ?

NELSON.

Veillez me répondre franchement, et ne rien craindre du ministère que j'exerce... Depuis plusieurs années, j'avais perdu de vue M. Wilmore; mais je n'ai pas oublié l'amitié qui liait sa famille à la mienne, et, si je sollicite de vous quelques éclaircissemens, n'en cherchez d'autre raison que l'intérêt que je lui porte, et mon désir de le sauver.

HARRY, *à part.*

Il ne se doute de rien. ( *Haut.* ) Quoi! Monsieur, vous auriez les moyens?...

NELSON.

Cela dépendra, du moins, de ce que vous allez me dire. Répondez-moi, le croyez-vous coupable ?

HARRY.

Coupable! Wilmore?... non, non, Monsieur.

NELSON.

Ainsi, rien dans ses habitudes n'avait frappé vos regards,  
*Clarisse.*

éveillé vos craintes?... Enfin, lui connaissez-vous quelque défaut qui puisse faire supposer...

HARRY.

Des défauts?... lui!... Eh! Monsieur, quel témoignage plus éclatant puis-je rendre de la bonté de son cœur, que de citer tout le bien qu'il m'a fait à moi-même?

NELSON.

N'avez-vous pas été surpris de l'énormité de ses dépenses? Si j'en crois des gens assez bien informés, plusieurs de ses biens ont été vendus depuis peu.

HARRY.

Ah! j'ai voulu souvent mettre un frein à ses prodigalités; mais le goût du monde, sa manie de briller, l'ont constamment emporté sur mes conseils. Trop de sécurité pour le présent, et d'insouciance sur l'avenir, ont réalisé les événemens qu'avait prévus ma vigilante amitié. Une fortune énorme a été dissipée en peu de temps; de faux amis se sont partagé ses dépouilles, et Wilmore, avec les plus belles qualités, sera bientôt aussi malheureux, aussi méprisé, peut-être, que s'il avait eu tous les vices de ceux qui ont aidé à sa ruine.

NELSON.

Sa ruine!... quelle affreuse lumière!... Quoi! vous êtes bien certain?...

HARRY.

Hélas! il m'est impossible d'en douter. Depuis plusieurs mois, je l'ai, moi-même, aidé de mes propres ressources.

NELSON.

Et cependant, hier, l'un de ses créanciers a été payé.

HARRY.

Se peut-il?...

NELSON.

M. Worms a reçu de lui 1,500 livres sterlings en faux billets, et une somme pareille a été trouvée dans son portefeuille, au moment où il fut arrêté.

HARRY.

O ciel! Wilmore!

NELSON.

Présumant qu'il pouvait bien n'être qu'une victime innocente, mais à peu-près sûr qu'il connaît du moins le vrai coupable, tous mes efforts ont eu pour but de pénétrer son secret, et, pour y parvenir, je viens d'envoyer à mistress Wilmore une permission de communiquer avec son époux. J'espère que sa voix aura sur lui plus de pouvoir que la mienne.

HARRY , à part.

O ciel! Jenny!... Il faut avant.... ( *Haut.* ) Cette conduite me paraît dictée par la prudence, et je veux joindre mes efforts aux vôtres. Quels que soient les motifs qui engagent Wilmore à taire le nom du véritable auteur du crime, qu'il me soit permis de le voir, et j'espère le forcer à rompre le silence. Il entendra mes reproches, mes prières... Oui, mon cœur me dit que je dois réussir à le sauver.

NELSON.

Bien, Monsieur ; à ce noble élan, à ce touchant intérêt, je reconnais en vous un véritable ami de Wilmore. Voyez-le donc, et puissent vos efforts être plus heureux que les miens ! Williams, Monsieur peut parler au prisonnier. Quoiqu'il m'en coûte, je vais m'occuper à rassembler les preuves qui l'accablent. Avec quel plaisir je les trouverais satisfaisantes!... Restez donc ; moi, je vais remplir un pénible devoir.

( Il sort. )

## SCENE V.

HARRY, WILLIAMS, au fond.

HARRY.

Il me laisse, et n'emporte aucun soupçon... je n'ai plus rien à craindre de ce côté. Jenny va venir pour arracher à son époux l'aveu qu'il refuse... cet entretien pourrait me perdre... Une idée soudaine s'offre à mon esprit. ( *A Williams.* ) Vous avez entendu sir Nelson, je puis voir le prisonnier.

WILLIAMS.

Je vais l'amener.

( Il va ouvrir la prison de Wilmore. )

HARRY.

Je n'ai plus qu'un seul moyen de le forcer au silence... il est bien dangereux, et peut tourner contre moi!... N'importe! il faut que mon sort se décide... n'attendons pas l'arrivée de Jenny. On approche, c'est lui!... Allons, point de ridicule faiblesse... si près du but, il faut l'atteindre à quelque prix que ce soit.

WILMORE, entrant.

Qui demande à me voir?... Ciel! Harry!

## SCENE VI.

LES MÊMES , WILMORE.

HARRY.

D'où vient votre surprise ? ne deviez-vous pas m'attendre ?

WILMORE , avec défiance.

Toi !... en effet... et cependant... ( *A part.* ) Me serais-je trompé ?

HARRY , à part.

Il me semble qu'à sa vue j'ai moins de courage.

WILMORE , examinant attentivement Harry.

Sans doute , la place d'un véritable ami était marquée près de moi ; et pourtant , te l'avouerai-je , Harry , je ne comptais plus te revoir.

HARRY , regardant autour de lui.

Comment ?

WILMORE.

Oui , de sinistres idées s'étaient offertes à mon esprit ; il me semblait que , plus que moi , tu devais craindre d'approcher de ces lieux... En rappelant mes souvenirs , en cherchant à m'expliquer la funeste erreur dont je suis la victime , un horrible soupçon... Mais je te vois , et ta présence a suffi pour chasser de mon cœur toute pensée outragente... pardonne-moi donc cet instant de faiblesse... Sans doute tu viens me faire connaître la source fatale où tu puisas ces funestes billets.

HARRY.

Oui , tout vous sera révélé... Je viens vous dénoncer le vrai coupable.

WILMORE.

Ah ! c'est à toi qu'il appartenait de me rendre à la liberté !... et j'ai pu te soupçonner... Ah ! comment réparer jamais mes torts envers toi ?... Tu vas donc nommer à Nelson l'homme sur lequel il doit diriger ses recherches.

HARRY.

Non , vous-même... vous vous chargerez de ce soin... mais avant , vous jugerez si cet homme est tout-à-fait indigne de votre pitié. Sans naissance , sans nom , il n'a dû qu'à la généreuse amitié d'un protecteur l'existence oisive qu'il traîne depuis dix années. Fatigné d'un destin si précaire , il a tenté de

ravir à la fortune ce qu'en mère marâtre, elle lui avait refusé. Son industrie lui révéla des ressources criminelles, sans doute, mais que son désespoir adopta sans examen... Quelques jours devaient lui suffire pour assurer son sort. Dès cet instant, il eût brisé lui-même la planche fatale, ouvrage de ses mains... mais le ciel lui refusa l'impunité dont il s'était flatté. Il avait choisi, pour émettre ces funestes valeurs, un homme dont le nom et le rang devaient écarter jusqu'à l'apparence du soupçon, et ce fut là sa plus grande faute, puisqu'il compromit celui de tous qui méritait le plus sa reconnaissance et son respect... Vous frémissez, Wilmore... vous me comprenez donc... Oui, ces premiers soupçons, que votre noble cœur a aussitôt rejetés que conçus, n'étaient que trop fondés!... Ce misérable, qui n'a pas craint de vous rendre le complice involontaire de son crime, qu'à votre tour vous voulez, avec justice, livrer à la vengeance des lois... il est devant vous.

WILMORE.

Malheureux ! il est donc vrai ?...

HARRY.

Si je vous connaissais moins, déjà l'espoir aurait fui de mon cœur; mais je vous sais si généreux... D'ailleurs ce n'est pas pour moi seul que je vous implore...

WILMORE.

Que voulez-vous dire ?

HARRY.

Une autre personne, qui vous est plus chère encore, s'est rendue comme moi indigne de votre tendresse.

WILMORE.

Achievez.

HARRY.

Clarisse...

WILMORE.

Grand dieu !

HARRY.

Oui, Clarisse, égarée ainsi que moi par la soif de l'or, est ma complice. Votre âme a peine à croire à tant de perversité... cette lettre ne vous laissera plus aucun doute.

WILMORE, *prenant la lettre.*

Clarisse aussi serait coupable !

HARRY.

D'anciennes relations, qu'il est inutile de vous faire connaître maintenant, existaient entre elle et moi lorsque commença votre liaison avec elle; je ne la vis plus qu'en secret, pour ne

point éveiller en vous des soupçons qui nous eussent perdus tous les deux. Wilmore, vous tenez à présent notre sort entre vos mains ; un mot de votre bouche, et cette lettre, que je remets entre votre pouvoir, suffisent pour nous envoyer à l'échafaud. Indigne de votre amitié, je n'ose plus vous implorer que pour cette Clarisse que vous avez tant aimée.

WILMORE.

Elle a pu consentir...

HARRY.

Mes funestes conseils l'ont seuls entraînée... Ah! que ne pouvez-vous en la sauvant ne perdre que moi seul!... Mais notre sort est tellement lié, que l'abîme qui s'ouvrirait pour moi ne se refermerait que sur tous deux!... Prononcez donc.

WILMORE.

Qu'exigez-vous?... Quoi, je laisserais planer sur ma tête un soupçon qui me déshonore!... Malheureux! sais-tu bien que le nom que je porte me fut transmis sans tache, et je consentirais à le laisser couvrir d'opprobre!...

HARRY, à part.

Grand dieu!... il hésite... me serais-je livré moi-même?...

WILMORE, à part.

Où m'emporte ma douleur?... Je le perdrais, lui!... Ah! il ne sait pas ce qu'il m'en coûterait!... (*A Harry.*) Harry, combien vous fûtes coupable!... Si je pouvais vous révéler le secret de cette amitié que vous avez payée par la plus noire ingratitude, vous sauriez qu'au péril même de sa vie, Wilmore ne pourrait jamais se résoudre à vous dénoncer à vos juges.

HARRY.

Qu'entends-je?...

WILMORE.

En ce moment encore, où je devrais vous maudire, la pitié seule parle pour toi dans mon cœur... Voyons, par quel moyen...

HARRY.

Deux jours suffisent pour quitter l'Angleterre... Accordez-nous ce délai, dans quarante-huit heures je serai en France, de là, je vous enverrai les preuves irrécusables de votre innocence; vos fers tomberont devant elles, vous redeviendrez libre sans que votre salut ait été payé de notre sang... Que décidez-vous?

WILMORE, lui tenant la main.

Partez.

HARRY.

Vous conceitez ?...

WILMORE.

A n'attendre mon sort que de vous seul... Fuyez, je vous jure que votre nom, que celui de Clarisse ne sortiront pas de ma bouche. Une fois hors de danger, faites votre devoir... ( *A part.* ) O mon père, j'aurai rempli le mien !

UN HUISSIER.

Mistriss Wilmore demande à voir le prisonnier.

WILMORE.

Jenny !... Harry, évitez ses regards ; courez chercher Clarisse, et fuyez pour toujours avec elle.

HARRY.

Adieu, comptez sur moi. ( *A part.* ) Allons rassurer Schmit et veiller sur Clarisse.

( Harry se tient au fond, et sort quand Jenny est entrée. )

## SCENE VII.

WILMORE, JENNY.

( *Wilmore se détourne d'elle avec un sentiment de douleur.* )  
Jenny !

JENNY, s'élançant vers lui.

Mon ami !

WILMORE.

Chère épouse, tu n'as pas craint de pénétrer, pour me voir, dans ces tristes lieux ?

JENNY.

N'est-ce pas ici ma place ?

WILMORE.

Tu ne me crois donc pas coupable ?

JENNY.

Ah ! j'ai souvent gémi sur tes égaremens ; mais jamais un soupçon outrageant n'est entré dans mon cœur, il m'eût donné la mort !... Hélas ! ce n'est pas moi seule qu'il faut convaincre ! Ton sort est entre tes mains, m'a dit sir Nelson ; il dépend de toi d'éclairer tes juges. Pourquoi donc garder un silence qui devient ton accusateur ?

WILMORE.

Je jure que je suis innocent ; mais je deviendrais coupable en cédant à tes vœux.

JENNY.

Crois-tu que les hommes auront en toi la même confiance que ton épouse ? crois-tu que ta parole sera plus forte pour eux que les apparences ?

WILMORE.

Jamais je ne ferai, pour leur obéir, un aveu qui serait une lâche perfidie. Mon premier juge, c'est ma conscience ; elle ne me reproche rien.

JENNY.

Rien, dis-tu ? Ah ! loin de moi la pensée d'ajouter à tes douleurs en te rappelant les miennes ; mais lorsque tu déchirais mon cœur, ce cœur qui ne respire que pour toi, lorsqu'au mépris de la foi jurée, tu sacrifiais mon amour, tous tes biens aux caprices d'une femme artificieuse, ta conscience ne te disait-elle pas alors que tu étais coupable ? Dans ce moment encore, ne te reproche-t-elle pas ton cruel silence ?... N'est-il pas criminel, l'homme qui voue à l'opprobre la femme dont il jura devant Dieu d'assurer le bonheur ?... Malheureux ! après avoir dévoré ta fortune, tu veux me léguer l'infamie pour héritage, et ta conscience ne te reproche rien !

WILMORE.

Tes larmes, en déchirant, mon cœur ne me feront point changer de résolution ; elle est inébranlable... Mais si je dois succomber, si mon sacrifice doit s'accomplir, je ne veux pas emporter dans la tombe les malédictions d'une épouse adorée ; je ne veux pas te laisser le droit de mépriser ma mémoire... A toi, je dirai tout.

JENNY.

O bonheur !

WILMORE.

Oui, tout ce que je puis avouer sans manquer à l'honneur... Un autre m'a remis ces billets.

JENNY.

Quel est-il ? Nomme-le nomme-le, et tu es sauvé.

WILMORE.

Le nommer ?... Ecoute, et juge toi-même si je dois le dénoncer... Mon père était expirant, tous les secours inutiles ; seul, j'étais resté près de lui... Je baignais de mes pleurs ses mains qu'un froid mortel glaçait déjà ; il rassemble le peu de force qui lui restait, et d'une voix défaillante : « Mon fils, me » dit-il, un remords affreux pèse sur mon cœur ; il empoisonne » mes derniers moments ; mais un aveu sincère en adoucira peut- » être l'amertume. Avant mon hymen, l'amour m'avait rendu » père ; mais indigne de ce titre, j'abandonnai l'enfant que le



» ciel m'avait donné, je le laissai languir dans l'obscurité, dans  
» la misère... O mon fils! sois plus généreux que moi, sois  
» pour lui le protecteur qu'il devait trouver dans l'auteur de  
» ses jours. Mais, en réparant ma faute, laisse-lui toujours  
» ignorer le nom de son père, car il le maudirait. » Il exigea  
de moi le serment de remplir le devoir qu'il m'imposait. Je  
jurai. Dix années s'écoulèrent depuis ce jour solennel, et le  
malheureux, victime, ainsi que moi d'une erreur fatale, celui  
que tu veux que j'entraîne sur le banc des accusés, sur l'écha-  
faud peut-être...

JENNY.

Eh bien?

WILMORE.

C'est mon frère!

JENNY, jetant un cri.

Ah! malheureuse! il ne le nommera pas!

( Elle tressaille. )

WILMORE, au désespoir.

Jenny! chère Jenny! elle ne mentend plus!

( Wilmore relève Jenny, et la porta sur une chaise. — Pendant ce temps Williams, au fond, a ouvert le guichet. — Clarisse entre. )

## SCENE VIII.

LES MÊMES, CLARISSE.

WILLIAMS.

Que demandez-vous?

CLARISSE.

Madame Wilmore, je suis à son service.

WILLIAMS.

La voilà.

CLARISSE.

Grand dieu! Wilmore est avec elle!

WILMORE, courant à Clarisse qu'il ne reconnaît pas.

Ah! qui que vous soyez, secourez-la!... Et vous, entraînez-moi loin d'elle, je n'aurais plus la force de lui résister!... Jenny, adieu, adieu, pour toujours peut-être!

( Il se précipite dans son cachot, Williams le referme. )

Clarisse.

## SCÈNE IX.

JENNY, CLARISSE, WILLIAMS, *au fond.*

CLARISSE.

Dans son trouble il ne m'a pas reconnue. Tant mieux, je dois le servir sans qu'il puisse deviner quelle main le protège. Mais ne songeons d'abord qu'à cette infortunée.

JENNY, *redenant à elle.*

Wilmore ! Wilmore !... il m'a quitté, il va se sacrifier !... il va mourir, et moi j'ai cru vainement le précéder dans la tombe... je respire encore pour connaître de nouvelles douleurs... (*Apercevant Clarisse.*) Mais vous, quelle cruelle pitié vous porte à me secourir ?... Que voulez-vous de moi ?... Qui êtes-vous ?...

CLARISSE.

Je suis envoyée par la personne qui, la nuit dernière, vous prévint trop tard, hélas ! des dangers qui menaçaient sir Wilmore.

JENNY.

Quel motif, quel intérêt vous guident ?

CLARISSE.

Ah ! qu'il vous suffise de savoir que je suis prête à tout entreprendre, Madame, pour vous rendre votre époux. C'est dans ce seul dessein, qu'après m'être présentée chez vous, je suis accourue jusqu'ici.

JENNY.

Comment reconnaître votre zèle ?

CLARISSE.

Ah ! Madame, que parlez-vous de reconnaissance ! C'est à moi, à moi seule de tout sacrifier pour l'accomplissement du projet que j'ai conçu... Voici de l'or... tout est préparé pour la fuite de Wilmore s'il est condamné.

JENNY.

Quoi ! vous attendrez que sa sentence soit prononcée, lorsque vous pouvez le soustraire à la justice ?

CLARISSE.

Où, je le peux ; mais vous ne savez pas à quel prix... D'ailleurs si je parlais maintenant, je me perdrais sans le sauver.

JENNY.

Vous perdre, vous...

CLARISSE.

Laissez-vous guider par moi... C'est à vous qu'est réservé le bonheur de faire tomber les chaînes de Wilmore... Gardez-vous de lui apprendre qu'une autre vous a prêté son appui; en ce moment peut-être il repousserait la main qui s'offre pour le secourir.

JENNY.

O ciel! ces accents, ce trouble, ces pleurs, tout, oui, tout vous trahit, tout semble me révéler que vous êtes...

CLARISSE.

Que dites-vous, Madame?

JENNY.

Je vous ai reconnue.

CLARISSE.

Moi!

JENNY.

Vous êtes la même personne qui m'êtes apparue cette nuit au bal... Vous êtes Clarisse, peut-être!

CLARISSE, se cachant le visage.

Ah!...

JENNY.

Eh! quel autre sentiment que l'amour pourrait vous inspirer un courage dont je me croyais seule capable?... Les voilà donc éclaircis ces soupçons déchirants!... Wilmore me trahissait, et l'indigne complice de ses désordres, celle à qui je dois sans doute ma ruine, n'a pas craint de s'offrir à mes yeux, de venir se repaître du spectacle de tous les maux qu'elle m'a causés!...

CLARISSE.

Eh bien! oui, je suis cette Clarisse à laquelle vous venez de prodiguer les noms les plus odieux!... cette Clarisse qui a mérité vos reproches, votre colère; mais qui n'a pourtant jamais cessé de vous respecter, et qui pourra vous prouver peut-être qu'elle n'était pas entièrement indigne de votre pitié.

JENNY.

Ah! vous m'avez fait trop de mal!

CLARISSE.

Eh bien! si pour le réparer je venais vous servir, si j'offrais ma vie en expiation de mes erreurs... Répondez, Madame: auriez-vous encore la force de me haïr?

JENNY.

Quoi! vous seriez capable?...

CLARISSE.

Oui, je me sers assez de courage pour céder à mes remords; hélas! cette voix qui me prescrit mon devoir, ne retentit pas pour la première fois dans mon âme... mais pour lui obéir il fallait renoncer à tout... et seule, sans moyens d'existence, le front couvert de la honte du passé, comment rentrer dans un monde qui, après s'être fait un barbare plaisir de vous perdre, ôse encore insulter à vos larmes, et ne daigne pas tendre une main secourable au repentir! Repoussée, méprisée de tout le monde, en horreur à elle-même, voilà le sort réservé à l'insensée qui manque à ses devoirs... Voilà le mien... Jugez maintenant, Madame, combien je dois souffrir, et si vous n'êtes pas bien vengée.

JENNY.

Ah! je ne demandais pas au ciel de vous punir si cruellement.

CLARISSE.

Qu'entends-je? vous que j'ai tant offensée, vous daignerez compatir à mes peines, vous ne me maudirez plus!... Ah! c'est maintenant que la pauvre Clarisse sent redoubler son courage... je vous rendrai votre époux, Madame, dût-il m'en coûter la vie.

( Elle couvre de ses baisers la main de Jenny. )

## SCENE X.

LES MÊMES, JOBSON.

JOBSON, au geolier.

Je puis entrer... C'est de la part de sir Nelson; je viens chercher ma pauvre maîtresse.

JENNY.

Vous ici, M. Jobson, je vous croyais parti.

JOBSON.

Moi, parti, Madame. Hier, en effet, j'ai dû quitter votre service, mais aujourd'hui ce n'est plus votre intendant, c'est un ami qui revient vers vous, et qui ne vous abandonnera jamais. Mon temps, mes petites épargnes, je vous offre tout... tout pour sauver le fils de mon ancien maître... Je jurerais sur ma tête qu'il est innocent.

CLARISSE.

J'en ai la certitude, et pourtant, selon les apparences, il sera condamné.

JOBSON.

O mon Dieu !

CLARISSE.

A moins qu'il fasse connaître...

JENNY.

Le vrai coupable, ne l'espérez pas.

CLARISSE, avec intention.

On le connaîtra pourtant ? mais le moment n'est pas encore venu... je vous ai répondu de ses jours, je tiendrai ma promesse... M. Jobson, vous aimez votre maître ?

JOBSON.

Comme s'il était mon-fils.

CLARISSE.

Je puis donc compter sur vous. Je sais que le Ministère public effrayé du nombre de billets faux présentés à la Banque, a ordonné que Wilmore paraîtrait devant le grand jury ; les magistrats sont convoqués : dans une heure son sort sera fixé... Ne vous effrayez pas... Dans une heure, si vous consentez à vous armer de courage, il sera hors hors de danger.

JENNY.

Par quel moyen ?

CLARISSE, vivement.

Jobson, prenez ce papier ; vous y trouverez le nom, l'adresse de l'homme dont j'ai acheté, au poids de l'or, les services et la discrétion : qu'il amène la chaise de poste à quelques pas du Palais ; il peut la cacher dans le renforcement de la rue de Leicester : qu'il m'y attende.

JOBSON.

Mais, par quel moyen ?...

CLARISSE.

Silence!... et courez remplir vos instructions. Vous, Madame, suivez-moi, je vous expliquerai le plan que j'ai conçu, vous connaîtrez quel rôle vous devez remplir, il est périlleux... mais l'épouse de Wilmore pourra-t-elle hésiter... quand Clarisse ne craint pas de lui sacrifier sa vie ?...

JENNY.

Non, je n'hésiterai pas ! le sauver ou mourir !

CLARISSE.

Oui, Madame, le sauver ou mourir ! Partons !

( Ils sortent précipitamment. — Williams se lève, les reconduit, et ferme le second guichet. )

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

## Quatrième Tableau

Le Théâtre change, et représente, au fond, sur une élévation, le tribunal où doit être jugé Wilmore. — En avant, au bas de l'estrade, est une galerie où circule le public. — Deux grilles sont disposées pour contenir le peuple. — A droite et à gauche, aux premiers plans, deux portes; l'une conduisant au greffe, l'autre à la prison.)



### SCÈNE PREMIÈRE.

PEUPLE, HARRY.

( *Au changement à vue, des Gens du peuple garnissent la scène. — Un Huissier donne des ordres. — Des Constables font ranger le peuple. — Harry entre au milieu de ce mouvement, et à la fin de la musique.* )

HARRY, *entrant; il est dans la plus grande agitation.*

Mon inquiétude est affreuse! Qu'est devenue Clarisse? Elle n'était pas chez elle, je m'en suis assuré, et pas un domestique dans la maison n'a pu m'instruire... Aurait-elle quittée Londres? ou serait-elle aussi arrêtée?... Ah! ce doute est un supplice, et il faut... Mais où la chercher? où la joindre?... Depuis une heure ma tête s'égaré, je ne sais que résoudre... Pour la trouver, j'ai pénétré dans cette terrible enceinte. Cette foule, ces préparatifs imposans qui m'annoncent le jugement de ma victime, tout ce qui m'entoure, tout ce que je vois m'épouvante! et cependant un désir curieux m'arrête ici. Que viens-je donc attendre?...

( *A ce moment, James et Louisa entrent et viennent à lui.* )

JAMES.

Mademoiselle Louisa, je ne me trompe pas, c'est M. Harry; enfin nous avons trouvé une figure de connaissance.

HARRY, *se remettant.*

Ah! c'est toi, James, dans quel état avez-vous laissé votre maitresse? que fait-elle maintenant?

JAMES.

Hélas ! Monsieur, vous concevez sa douleur. En revenant de la prison, elle s'est enfermée dans son appartement, et nous tous avons reçu l'ordre de ne laisser entrer chez elle qui que ce soit.

HARRY.

Ah ! je me plais à croire que cette mesure ne saurait concerner le seul protecteur qui peut-être lui reste. Retournez à l'hôtel, dites à mistriss Wilmore qu'elle compte sur ma vigilante amitié, que j'irai bientôt, moi-même, la rassurer et l'instruire de ce qui se sera passé. Surtout, faites en sorte qu'elle ne vienne point ici. Allez, mes amis.

LOUISA, à James.

L'excellent homme !

JAMES.

Et quel cœur ! Ah ! j'étais bien sûr qu'il n'abandonnerait pas ma pauvre maîtresse !

UN HOMME DU PEUPLE.

Dites donc, voilà les juges, ça ne tardera pas.

HARRY, à part.

Les juges !

LOUISA.

Déjà !

( Entrée des Juges, Jurés. — Témoins. — Ils se placent. )

LE PRÉSIDENT.

Le Tribunal est assemblé... Qu'on introduise sir Wilmore.

LOUISA.

Attendons, nous allons le voir passer.

LE PEUPLE.

Le voilà ! le voilà !

( Harry leur rappelle la commission dont il vient de les charger ; et ils vont partir, lorsqu'un mouvement dans le peuple annonce l'entrée de Wilmore. *Le voilà ! le voilà !* )

## SCÈNE II.

LES MÊMES, WILMORE, UN HUISSIER, CONSTABLES.

( Tout le monde se range devant les Constables qui entourent l'accusé. — Harry, l'apercevant, se perd aussitôt dans la foule. — James se

fraie un passage jusqu'à son maître. — Celui-ci le reconnaît, et lui tend sa main avec émotion. — Le domestique la lui saisit, la baise, et la mouille de ses larmes; puis, repoussé par les Constables, il s'éloigne avec Louisa.)

LE PRÉSIDENT.

(1) Accusé, dans votre seul intérêt, je dois vous demander encore une fois quel est l'avocat que vous choisisséz?

WILMORE.

Je n'en prendrai pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui donc va vous défendre?

WILMORE.

Ma conscience.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs les témoins, reconnaissez-vous bien, dans l'accusé présent, la même personne qui, à différentes reprises, a changé, chez vous, les billets déposés sur ce bureau, comme pièce de conviction?

LES TÉMOINS, se lèvent et répondent.

Oui, Monsieur.

LE PRÉSIDENT, s'adressant ensuite à sir Wilmore.

Sir Wilmore, avant de paraître devant la Cour, on vous a donné lecture, ainsi qu'à Messieurs les Jurés, de l'acte d'accusation formée contre vous. Avez-vous quelques observations à faire sur la déposition des témoins que vous venez d'entendre?

WILMORE.

Aucune, Monsieur; ils n'ont dit que la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Lors de votre premier interrogatoire, vous avez affirmé que vous ignoriez que ces billets étaient faux?

WILMORE.

Oui, M. le Président.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, ce n'est pas vous qui les avez fabriqués?

WILMORE.

Non... non, Monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Vous les teniez donc d'une autre personne, ainsi que les 1,500 livrés sterlings, valeurs reconnues également fausses, et données, par vous-même, en paiement à M. Worms?... alors,

---

(1) Ceci ne se dit qu'après que Wilmore est placé dans le Tribunal.



pourquoi ne pas la nommer , puisque son témoignage viendrait à l'appui de ce que vous annoncez ?

( Mouvement et bruit dans la foule ; le Président agite une sonnette , et l'ordre se rétablit. )

WILMORE.

J'ai déjà refusé de le faire , et je le refuse encore.

LE PRÉSIDENT.

Prenez-y garde , Monsieur , cette obstination pourrait éloigner de vos juges l'intérêt que d'abord vous leur aviez inspiré. Croyez-vous qu'il vous suffise de nier le crime , quand toutes les circonstances vous accablent ?

WILMORE.

Les circonstances ! et que disent-elles ?... que ces billets sont sortis de mes mains , j'en suis convenu ; mais affirment-elles que je connais leur origine , leur falsification ? prouvent-elles plus que l'inutilité de vos recherches ? Où sont donc les complices qui me dénoncent ?... les indices qui me confondent ?... Les apparences seules déposent contre moi ; et , sur des apparences , vous condamneriez un homme qui proteste devant Dieu de son innocence , et qui , dans quelques jours , peut-être , pourra vous en donner des preuves ! Craignez , en précipitant votre arrêt , de commettre un crime involontaire , que vos tardifs remords ne pourraient plus racheter... N'oubliez pas que l'erreur du Juge est irréparable. Messieurs , décidez maintenant de mon sort... je n'ai plus rien à vous dire.

LE PRÉSIDENT , se levant.

Messieurs les Jurés , vous venez d'entendre sur quelles bases repose la défense de l'accusé. Si le but de son discours a été de porter le trouble dans vos âmes , qu'elles se rassurent. N'écoutez que votre conviction ; si elle est entière , prononcez sans crainte. Qu'on reconduise l'accusé jusqu'à ce que le Tribunal le rappelle.

HARRY , quittant précipitamment sa place.

Il faut encore attendre !...

( Wilmore descend en effet du Tribunal. — Il est suivi de sir Nelson , et escorté par des Constables , qui le ramènent à la prison. — Nelson va sortir. )

### SCÈNE III.

SIR NELSON , HARRY , *caché dans la foule* , PEUPLE ,  
CONSTABLES , JENNY , *couverte d'une mante , d'un fort grand  
chapeau et d'un voile* ; JOBSON , CLARISSE , *sous le  
même costume qu'au dernier tableau.*

NELSON , *reconnaissant Jenny , et courant au-devant d'elle.*  
Eh quoi ! vous ici , Madame ? ... Ah ! de grâce , éloignez-  
vous.

JENNY , *avec effroi.*

Grand dieu ! Wilmore serait-il condamné ?

HARRY , *à part.*

Jenny ! ...

NELSON.

Hélas ! tout me fait craindre ...

JENNY , *dans la plus grande agitation.*

Ah ! Monsieur , au nom de l'intérêt que vous m'avez témoi-  
gné , ne soyez pas insensible à mon désespoir , à mes larmes !  
daignez me permettre de revoir mon époux. S'il me refuse  
encore de se justifier , si , dans quelques instans , je ne puis vous  
nommer moi-même celui pour lequel il a résolu de mourir ,  
condamnez-le , et que j'expire avec lui !

NELSON , *ému.*

Madame ... ce que vous demandez en ce moment ...

JOBSON et CLARISSE , *joignant leurs instances à celles de  
Jenny.*

Oh ! nous vous en supplions !

JENNY , *avec désespoir.*

J'embrasse vos genoux , consentez ... consentez ...

NELSON.

Eh bien ! soyez donc satisfaite , et puissent votre amour et  
votre courage être récompensés.

( Jenny se relève aussitôt , la joie brille dans ses yeux ; elle prend les  
mains du Juge , les baise avec transport , et sort avec lui , après  
avoir jeté sur Jobson et Clarisse un regard où se peint toute son  
espérance. — Pendant ce jeu de scène , Harry a tout observé , et  
son inquiétude n'est pas moins visible que la satisfaction de Jobson  
et de Clarisse. )

NELSON , *reparaît, il s'adresse aux Constables placés à l'entrée du corridor.*

Vous ne laisserez sortir que la personne que j'accompagnais tout-à-l'heure.

( Il sort. )

## SCÈNE IV.

HARRY , JOBSON , CLARISSE , PEUPLE , CONSTABLES.

CLARISSE.

Puisse-t-elle réussir !

HARRY , *désignant Jobson.*

Sur quoi fonde-t-elle son nouvel espoir?... C'est Jobson ! interrogeons-le ; il pourra peut-être... ( *Allant à lui, lui prenant la main, et l'entraînant de l'autre côté du théâtre.* ) Jobson!...

JOBSON , *vivement.*

C'est vous, M. Harry!... Eh bien! avez-vous appris quelque chose?... Sans doute, vous aurez fait aussi de votre côté bien des démarches?...

HARRY.

Oui, oui, mon ami, mais hélas!... toutes ont été sans succès.

( *Clarisse, qui aperçoit Harry, en témoigne son effroi, et fait quelques signes à Jobson; ne pouvant en être comprise, et craignant qu'Harry la reconnaisse, elle se cache dans la foule.* )

CLARISSE , *à part.*

Grand dieu! Jobson avec Harry!... Ah! comment le prévenir... S'il allait lui révéler...

JOBSON , *avec précaution.*

Rassurez-vous, tout espoir n'est pas encore perdu.

HARRY , *vivement.*

O ciel! que voulez-vous dire ?

JOBSON , *en confidence.*

Je puis vous confier cela, à vous qui l'aimez comme un frère...

HARRY , *à part.*

Il me fait frémir!...

CLARISSE , *de même.*

Que je souffre!

JOBSON , *continuant.*

D'ailleurs, il faudra sans doute de l'or...

HARRY , *vivement.*

Ah! parlez, parlez vite, et tout ce que je possède...

JOBSON.

Chut!... attendez.

A ce moment, Wilmore reparait sous les habits de sa femme. — Il cache ses traits avec un mouchoir. — Jobson l'examine avec inquiétude. — La foule l'entoure. — Les Constables le laissent passer.)

HARRY, *le fixant, et le prenant pour Jenny.*

( *A part.* ) Elle pleure ! je l'avais prévu ; il ne lui a rien avoué.

CLARISSE, *s'avançant vers Wilmore.*

Venez, ma chère maîtresse ; éloignons-nous.

( Elle l'entraîne vers le fond, et ils disparaissent. )

HARRY, *à Jobson.*

De grâce, M. Jobson, achevez de m'instruire... Quel projet a-t-on conçu ?

JOBSON, *les yeux fixés sur les juges qui viennent de rentrer.*

Silence ! dans un instant vous saurez tout.

LE PRÉSIDENT, *s'adressant aux Constables.*

Qu'on ramène l'accusé.

JOBSON.

Regardez bien !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, JUGES, TÉMOINS, JURÉS,  
JENNY, *sous les vêtements de Wilmore.*

( Quelques Constables paraissent. — Ils entourent l'accusé, qui est enveloppé d'un manteau. — Sa tête est baissée, sa démarche est chancelante ; il se traîne avec peine jusqu'aux premiers degrés, les monte avec plus de peine encore, et tombe bientôt épuisé de douleur. — Un Constable lui ôte son chapeau ; on reconnaît Jenny. )

JENNY.

Je succombe !

TOUT LE MONDE.

Une femme !

JOBSON, *courant à elle.*

O ciel ! ma chère maîtresse!...

( Il s'élance pour la secourir. — Le peuple se presse pour regarder. — Une balustrade d'appui se brise. — Mouvement général )

HARRY, *faisant un pas vers elle.*

Jenny!... Wilmore est échappé!...

TABLEAU.

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

## Cinquième Tableau.

Le Théâtre représente, l'intérieur d'une auberge, sur la route de Londres. — Au fond, à droite du spectateur, la porte d'entrée. — A gauche, au troisième plan, une autre porte conduisant aux chambres des voyageurs. — Et un plan plus près, une fenêtre donnant sur le cours de l'auberge. — La salle où la scène se passe est au premier.



## SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERTZ, seul, lisant un journal.

Je ne me trompe pas.... c'est bien Wilmore que j'ai lu.... Comment, il a été arrêté, et pour avoir fait des faux!... Je ne me serais jamais attendu à celui-là, par exemple... Je ne m'étonne plus s'il jetait l'argent par les fenêtres... Pourvu que mon beau-frère Jobson ne se trouve pas compromis dans tout ça... Et cette petite Louisa que j'attendais ce matin, et qui ne vient pas me donner de nouvelles de ce qui s'est passé. (*Se levant.*) Ah! ma foi, mon auberge n'est qu'à trois milles de Londres avec ma jument grise, j'y serai dans un clin d'œil, et je verrai par moi-même... La vieille Ketty gardera la maison.

LOUISA, dans la coulisse.

Mon père! mon père!...

ROBERTZ.

Je ne m'abuse pas, c'est la voix de ma fille. (*Allant au fond.*) Oui, ma foi, c'est elle! James l'accompagne. Allons, je restera à Blackfield, et ma jument à l'écurie.

## SCÈNE II.

ROBERTZ, JAMES, LOUISA.

ROBERTZ.

Enfin te voilà, c'est pas malheureux.

LOUISA, *s'asseyant.*

Ouf! j'ai cru que je n'arriverais jamais.

ROBERTZ.

Jobson n'est donc pas avec toi?

LOUISA.

Mon oncle! ah! ben oui, depuis hier je ne sais pas ce qu'il est devenu, et sans M. James qu'a ben voulu me reconduire...

ROBERTZ.

Au fait, c'est ben aimable à lui; ça lui a fait perdre du temps...

LOUISA.

Il en a de reste à présent... Il est arrivé ben des choses à l'hôtel de M. Wilmore.

ROBERTZ.

Parbleu! mon journal me l'a dit avant toi.

LOUISA.

Oui, mais ce qu'il n'a pas pu vous apprendre, vot' journal, c'est que c' bon M. Wilmore s'est sauvé.

ROBERTZ.

En vérité, par quel moyen?...

LOUISA.

Ça a eu presque l'air d'un miracle... on ne parle plus que de ça à Londres.

ROBERTZ.

Bah!

LOUISA.

Figurez-vous que M. Wilmore avait déjà paru devant ses juges... il avait parlé ben mieux qu'un avocat; pendant qu'on en était aux opinions, on le ramène dans sa prison, et quand on l'a fait revenir pour entendre son arrêt...

ROBERTZ.

Eh ben?

LOUISA.

Ce n'était plus lui.

JAMES.

C'était Madame.

ROBERTZ.

Pas possible.

LOUISA.

Vous concevez que ça a mis tout le monde en révolution... Cette pauvre dame, elle était sans connaissance! quand elle a été revenue à elle on l'a interrogée; elle n'a pas voulu dire, comme de raison, où était allé son mari: on a ordonné qu'elle resterait enfermée jusqu'à ce qu'on ait découvert sa retraite, et on a promis 500 livres sterling à celui qui le dénoncera,

ROBERTZ.

Eh ben! je suis pourtant sûr qui se trouvera quelques misérables qui voudront gagner cet argent-là. Morbleu! je mourrais de faim plutôt que d'acheter mon pain à pareil prix; mais vous, mes enfans, il faut vous reposer, et prendre des forces.

JAMES.

Ma foi, ça n'est pas de refus; nous avons été si bouleversés de tout ça que nous n'avons pas pensé à déjeuner et que nous avons oublié de dîner.

ROBERTZ.

Çe pauvre garçon! vous souperez et vous coucherez ici... et pendant que Louisa mettra le couvert, nous boirons le premier coup à la santé de vos maîtres.

( Ils sortent. )

### SCÈNE III.

LOUISA, *tirant des assiettes d'un buffet.*

Je ne ferai pas tort à ce repas-là... j'ai perdu l'appétit au moins pour huit jours... Ah! comme le temps se couvre là-bas, nous aurons de l'orage cette nuit. Quelle différence de cette soirée à celle d'hier... quel beau bal! je m'amusais tant à les voir danser!... Et cette pauvre Mistriss Wilmore, qui aurait jamais pensé que la fête se terminerait ainsi pour elle? Hier, elle était parée, riche, heureuse, puis aujourd'hui....

ROBERTZ, *dans la coulisse.*

Mais Louisa dépêche-toi donc.

LOUISA.

On y va, mon père, on y va. Ah! ces hommes ça, a toujours faim ou soif!

( Elle sort par la porte de gauche. — Quelques éclairs commencent à briller. — Une femme entre dans la salle; c'est Clarisse; un Paysan l'accompagne. )

## SCÈNE IV.

CLARISSE, UN PAYSAN.

CLARISSE.

C'est ici que je m'arrête... retournez maintenant auprès de la personne que j'ai fait conduire à votre habitation, et ne partez à qui que ce soit de tout ce qui s'est passé.

LE PAYSAN.

Oh! soyez tranquille, Madame, vous m'avez assez généreusement payé pour que je vous obéissions; d'ailleurs notre maison est si écartée qu'on n' viendra pas chercher là Monsieur votre frère... à-propos, v'là vot' sac de nuit.

CLARISSE.

Posez-le sur cette table. Ah! si la personne qu'on vient d'amener chez vous vous adressait quelques questions, vous direz que tout a été exécuté d'après les ordres de son épouse.

LE PAYSAN.

Ça suffit, vous n'avez plus rien à m'ordonner?

CLARISSE.

Non, rien que le plus profond silence.

( Le Paysan sort. )

## SCÈNE V.

CLARISSE, LOUISA.

CLARISSE.

Enfin il est en sûreté... De loin j'ai suivi la voiture, et ne l'ai quittée des yeux qu'après m'être assurée qu'il était enfin dans l'asile que je lui avais trouvé. Combien il m'a fallu de courage pour ne pas lui dire un éternel adieu!... mais je l'avais promis à Jenny. Cher Wilmore, je t'ai donc vu pour la dernière fois!... Je n'ai plus rien, rien de lui... que son souvenir; et ce bien là je le conserverai toujours!... Dans quelque temps Wilmore pourra quitter ce village. Jusque là, je resterai dans cette auberge, près de lui, pour le protéger contre les recherches du monstre qui a juré sa perte.... Je m'étonne que Jenny et



Jobson ne soient pas venus nous joindre. Ce retard m'inquiète. Si Jenny allait être gardée en otage... si Jobson avait parlé?... Ah! le sacrifice de ma vie, alors, deviendrait nécessaire, et je l'offrirais à dieu, en expiation de mes fautes!

## SCENE VI.

CLARISSE, LOUISA.

LOUISA, sans voir Clarisse.

Va donc chercher du porter... va donc chercher du porter... Si ces Messieurs continuent de boire ainsi à la santé de mistress Wilmore...

CLARISSE, se retournant.

Qui parle de Jenny?

LOUISA.

Tiens, voilà une voyageuse; et cette vieille Betty qui ne vient pas nous prévenir!... Pardon, Madame...

CLARISSE, vivement.

Vous parlez tout-à-l'heure de mistress Wilmore... la connaissez-vous?

LOUISA.

Tiens, si je la connais?... je l'ai vue y n'y a pas plus de deux heures, la pauvre dame.

CLARISSE.

Vous arrivez de Londres?

LOUISA.

A l'instant même.

CLARISSE.

Ah! je vais savoir!... Mon enfant, hâtez-vous de m'instruire du sort de cette jeune dame; que fait-elle? où est-elle?...

LOUISA.

Hélas! elle est en prison.

CLARISSE.

Que dites-vous?

LOUISA.

Et elle y doit rester jusqu'à ce qu'on ait retrouvé son mari.

CLARISSE, à part.

L'infortunée!... Voilà ce que je redoutais... Allons, il n'y a plus à balancer... (*Haut.*) Que faites-vous?

Clarisse.

LOUISA.

Je m'appelle Louisa, je suis la fille de Robertz, le maître de cette auberge.

CLARISSE, *plus vivement.*

Mon enfant, pourriez-vous me trouver quelqu'un qui voulût à l'instant même partir pour Londres ?

LOUISA.

Ah! dam', il est tard... et y n'y a d'homme ici que mon père, et James; le domestique de...

CLARISSE.

James est ici?... Il suffit... donnez-moi ce qu'il faut pour écrire.

LOUISA.

C'est que, voyez-vous, James est bien fatigué.

CLARISSE.

Il portera ma lettre; car elle doit délivrer sa maîtresse.

LOUISA.

C'est-y dieu possible ce que vous dites-là?... Ah! ben, je crois que pour ça James ferait six fois le voyage d'ici à Londres. Je cours le prévenir, il boira en revenant... Tenez, voilà tout ce qu'il vous faut... Ah! Madame, quel bonheur que vous soyez venue dans cette auberge!... Je ne me sens pas de joie!... James! James!

( Elle sort en appelant. )

## SCENE VII.

CLARISSE, puis JAMES et LOUISA.

CLARISSE, *assise et prête à écrire.*

Le ciel ne veut donc pas que je sauve Wilmore sans qu'il m'en coûte la vie!... Pauvre Jenny! vous m'accusez peut-être de vous avoir trompée... au prix de tout mon sang, je ferai tomber vos chaînes... Perfide Harry, tu l'as bien dit... je ne pourrai séparer ma cause de la tienne!... et cet arrêt de mort que je vais tracer est aussi ma condamnation... (*Ici le tonnerre gronde au loin. — Moment de silence.*) Ma main tremble... je puis à peine écrire... ces caractères sont illisibles. (*Elle prend une autre feuille de papier.*) Des pleurs obscurcissent mes yeux... Que puis-je donc regretter?... Wilmore était perdu pour moi... (*Ecrivant.*) Sir Nelson saura tout; les véritables auteurs du

crime lui seront enfin révélés : le nom du graveur , et ces renseignements devront lui suffire... Quant à la vengeance d'Harry , je la prévien drai.

LOUISA., *entrant avec James.*

Je vous dis que cette lettre-là doit sauver mistress Wilmore.

JAMES.

Bah ! vous aurez mal entendu , je suis sûr.

CLARISSE.

James , approchez.

JAMES.

Quoi ! c'est vous , Madame ?

CLARISSE, *se levant.*

Chat ! ne me nommez pas.

LOUISA, *à part.*

Tiens , ils se connaissent.

CLARISSE.

James , je sais quel est votre attachement pour vos maîtres ; je compte sur votre obéissance.

JAMES.

Ordonnez , Madame.

CLARISSE.

Prenez un cheval , courez , volez jusqu'à Londres , et remettez cette lettre à sir Nelson lui-même.

JAMES.

Avant une heure elle sera sous ses yeux.

LOUISA.

Y prendra la jument grise de mon père ; il aura le temps de revenir avant qu'il s'aperçoive qu'elle est sortie de l'écurie.

JAMES.

Je pars.

CLARISSE.

Tenez , James , ces deux pièces d'or sont la récompense de votre zèle.

JAMES.

Je vous remercie , Madame ; James n'en avait pas besoin pour aller ventre à terre... Vive dieu ! je les donnerais de bon cœur pour être arrivé !

## SCÈNE VIII.

CLARISSE, LOUISA.

CLARISSE, *à part.*

Dans une heure on saura tout... Il faut que d'ici là...

( 60 )

LOUISA.

Madame passe-t-elle la nuit dans not' auberge?

CLARISSE.

Aurez-vous à me donner une chambre séparée de toutes les autres?

LOUISA.

Dame, nous avons le vieux pavillon du jardin... mais c'est si loin de la maison, que je n'ose pas l'offrir à Madame.

CLARISSE, à part.

C'est ce qu'il me faut... ( *Haut.* ) Vous allez m'y conduire.

LOUISA.

Comment, Madame, vous n'aurez pas peur de passer la nuit toute seule là dedans?

CLARISSE.

Je prends cette chambre, vous y porterez mon sac de nuit.

LOUISA.

Ça suffit, Madame.

ROBERTZ, dans la coulisse.

James! James!

CLARISSE.

Quel est ce bruit?

LOUISA.

C'est la voix de mon père... Ah! voici des voyageurs.

CLARISSE.

Evitons leurs regards. Mon enfant, éclairez-moi, je vais me retirer.

LOUISA.

Oui, Madame, quand vous voudrez.

CLARISSE.

O mon dieu! fais que mon sacrifice ne soit pas inutile!

## SCENE IX.

ROBERTZ, HARRY, UN CONSTABLE, plusieurs hommes enveloppés de manteaux.

( Robertz, une lampe à la main, éclaire les nouveaux venus qui paraissent trempés de pluie. — Harry, enveloppé d'un manteau, et la figure couverte d'un chapeau rebattu sur ses yeux, entre le dernier. )

UN CONSTABLE.

Quel horrible temps!

ROBERTZ.

Ketty!... Ketty!... vite du feu pour réchauffer ces Messieurs!

( Ketty en allume. )

LE CONSTABLE.

Ma foi, cela arrive fort à propos. On a de l'eau jusqu'aux genoux dans ces maudites routes de traverses. Heureusement nous sommes presqu'arrivés.

LE CONSTABLE, regardant par la fenêtre.

D'ici, l'on peut voir la maison qu'on nous a désignée... Ce doit être celle-ci, n'est-ce pas?

HARRY, d'une voix étouffée.

Oui.

LE CONSTABLE.

Ah! ça, vous êtes bien sûr qu'il est là?

HARRY.

Vous l'y trouverez.

LE CONSTABLE, à un de ses hommes.

Comme il ne faut pas perdre de temps, mettez-vous en marche, exécutez votre mandat d'arrêt, et amenez-moi le fugitif ici; moi, je vous attendrai de pied-ferme.

( Il s'assied près de la cheminée. )

L'HOMME.

Oui, et de pied sec. ( A Harry. ) Voyons, venez-vous avec nous, l'homme silencieux?

HARRY.

Cela n'est pas nécessaire. ( A part. ) Je n'en aurais pas la force.

LE CONSTABLE.

Il a raison, dans ces sortes d'affaires, on ne gagne rien à être connu... Vous irez sans lui. D'ailleurs vous êtes en nombre suffisant.

L'HOMME.

Parbleu!... je le crois bien... Allons, en route

LE CONSTABLE.

Bonne chance, et dépêchez-vous.

ROBERTZ.

Ketty, conduisez ces Messieurs.

( Ils sortent. )

## SCENE X.

LE CONSTABLE, HARRY, ROBERTZ.

ROBERTZ, *à part.*

Ils m'ont bien l'air d'aller arrêter quelqu'un.

LE CONSTABLE,

Dites donc, bon homme, avez-vous du porter ?

ROBERTZ.

Certainement, et du bon.

LE CONSTABLE.

Apportez m'en donc un pot.

ROBERTZ.

Et deux verres, n'est-ce pas ?... Vous allez être servi..

( Il sort et rentre avec un pot et deux verres qu'il pose devant le Constable, et sort tout-à-fait. )

## SCÈNE XI.

LE CONSTABLE, HARRY.

LE CONSTABLE.

Avancez donc... vous trinqueriez avec moi... Tu dieu ! je n'ai jamais vu de personnage aussi taciturne que vous !... Vous allez pourtant gagner 500 bonnes livres sterlings.

HARRY, *détournant les yeux.*

Ah !

LE CONSTABLE.

Vous tremblez, je crois ?

HARRY.

Oui, j'ai froid.

LE CONSTABLE.

Eh bien ! approchez-vous du feu et buvez un coup, cela vous remettra.

HARRY, *prenant son verre.*

Vous avez raison.

LE CONSTABLE, *lui versant.*

On dirait que vous avez regret de l'action que vous avez ommise ; parbleu, quand ce mauvais sujet serait pendu, ça

ne doit pas vous peser sur la conscience. . . . Eh bien ! buvez donc.

HARRY, *à part.*

Je ne puis, et pourtant ma bouche est brûlante. (*haut.*) Non, ce porter est détestable.

LE CONSTABLE.

Il est excellent, au contraire.

HARRY, *se levant précipitamment.*

Les voilà !

LE CONSTABLE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

HARRY.

Ne les entendez-vous pas... ils reviennent. (*avec un sourire.*) Ils ne l'auront pas trouvé, peut-être.

LE CONSTABLE.

Vous rêvez... c'est la pluie qui redouble, voilà tout. Ah ça ! mais pour être ému comme vous l'êtes, vous connaissez donc ce Wilmore ?

HARRY.

Oui.

LE CONSTABLE.

Il paraît qu'il s'était mal conduit envers vous ; dans tous les cas, vous le lui rendez bien. J'ai entendu pourtant citer de lui une assez belle action... c'est ce qu'il a fait pour un nommé... Ah ! mon dieu ! aidez-moi donc... son meilleur ami... un nommé Harry.

HARRY.

Il me tue !

LE CONSTABLE.

En avez-vous entendu parler ? Celui-là, par exemple, doit le plaindre ; on prétend même qu'il n'est pas étranger à son évasion... Ah ça ! dieu me pardonne, je crois que vous pleurez.

HARRY, *s'efforçant de sourire.*

Moi !... vous vous trompez. (*à part.*) Des larmes, je ne croyais pas en avoir.

( Bruit au dehors. )

LE CONSTABLE.

Ah ! cette fois ce sont eux.

HARRY.

Déjà !

LE CONSTABLE, *se levant.*

Venez donc voir s'ils ramènent notre homme.

**HARRY**, *faisant de vains efforts pour se lever.*  
Suis-je donc cloué sur cette chaise?

**LE CONSTABLE**, *à la fenêtre.*  
Ils entrent dans la cour.

**HARRY.**  
Seuls?

**LE CONSTABLE.**  
Non.

**HARRY.**  
Ah! cela m'aurait soulagé, peut-être.

**LE CONSTABLE.**  
Venez donc voir si c'est bien lui.

**HARRY**, *toujours à part.*  
Je ne souffrirai pas tant pour mourir.

( Il se traîne vers la fenêtre. )

**LE CONSTABLE.**  
Tenez, regardez.  
**HARRY**, *se frottant les yeux.*

Je n'y vois pas... où donc est-il?

**LE CONSTABLE.**  
Parbleu, là, sur cette pierre.

**HARRY**, *reculant.*  
Ah! c'est bien lui. Cachez-moi, cachez-moi; il m'a vu, il va me nommer.

**LE CONSTABLE.**  
Le pauvre diable n'a seulement pas levé la tête... Je vais l'interroger, puis nous terminerons ensemble... mais pour dieu, calmez-vous!..... Attendez-moi, vous autres, je descends.

( Il descend par la porte de droite. — On entend toujours quelque bruit au fond du théâtre. )

## SCÈNE XII.

**HARRY**, *seul.*

Me calmer... Eh! puis-je éteindre le feu qui me brûle? puis-je imposer silence aux tourmens de l'enfer qui me déchirent? Insensé! pourquoi donc ces inutiles regrets? n'ai-je pas voulu ce qui arrive? En interrogeant Jobson, en lui arrachant son secret, qu'en voulais-je faire? perdre Wilmore, et possé-



der Jenny. Depuis cinq ans n'était-ce pas là mon but ? et si près de l'atteindre, le fallait-il manquer ? non, ce Wilmore me pesait trop... la terre ne pouvait plus nous porter ensemble... Après lui, plus de recherches inquiétantes ; après lui, plus de rival odieux ; après lui, du bonheur enfin. (*Il sourit ; dans ce moment un bruit de chaînes se fait entendre, il fait un mouvement.*) Ah ! quel est ce bruit, il m'a fait peur ? (*Allant au fond, et regardant par la fenêtre.*) Pour qui ces chaînes ?

WILMORE, dans la coulisse.

Ne craignez rien, je ne veux pas fuir.

HARRY, reculant.

Ah ! c'est sa voix ! c'était pour lui... pour lui des fers ! il résiste en vain ; on l'en charge, on l'en écrase... Le malheureux... il lève les yeux au ciel... il pleure... Monstre !... il pleure, et toi... On vient.

## SCÈNE XIII.

HARRY, LE CONSTABLE.

LE CONSTABLE.

C'est une affaire faite... vos renseignements étaient justes... c'est bien là notre homme, et je défie cette fois qu'il s'échappe. Ah ça, vous avez tenu votre promesse, il est juste que je remplisse celle qu'on vous a faite ; tenez, voilà les 500 livres sterlings.

HARRY.

Quoi ! ces billets...

LE CONSTABLE.

Sont à vous ! Parbleu ! avez-vous oublié la récompense ?

HARRY.

Une récompense, à moi ?

LE CONSTABLE.

Ah ! vous l'avez bien méritée, et la voilà. (*Il pose les billets sur la table où Clarisse a écrit.*) Oh ! vous pouvez prendre ces billets en toute sûreté, ils ne sont pas faux ceux-là. Maintenant je vais rejoindre mes gens ; au revoir.

## SCÈNE XIV.

HARRY, puis ROBERTZ.

HARRY.

Ils vont s'éloigner enfin... oui, ils partent... je ne les entends plus... tout est fini... je respire plus librement... Que

Clarisse.

m'a-t-il laissé? cette somme, c'est le prix du sang. ( *Il froisse les billets, et les rejette sur la table.* ) Misérable! pour 500 livres sterling tu leur as vendu celui qui te croit son ami... qui va mourir pour toi... Que je me suis lâchement vengé, que que mon amour et ma jalousie sont horribles!... Ah! la vue de Jenny peut seule me rendre à moi-même... Il faut partir, retournez à Londres, l'en arracher, et fuir avec elle, avant qu'on ait dressé l'échaffaud.

( Il fait quelques pas. )

ROBERTZ, *rentrant.*

Tiens, il y en a encore un... Est-ce que Monsieur passe la nuit ici?

HARRY.

Non, je vais repartir. ( *à part.* ) Je prendrai une autre route. ( *Haut.* ) Donnez-moi mon manteau.

ROBERTZ, *le prenant sur la table, et voyant les billets.*

Le voilà. Oh! oh! ces billets sont-ils à vous?

HARRY.

Ces billets... oui... ils sont à moi...

ROBERTZ.

Peste, vous en avez donc beaucoup pour les laisser traîner ainsi?

( Il les lui remet. )

HARRY.

Que me donnez-vous donc avec...

ROBERTZ.

Ah! c'est une feuille de papier que cette dame aura laissée sur la table.

HARRY.

Une dame! Que vois-je! le nom de Wilmore!... ah! lisons. ( *À part.* ) « Wilmore est innocent, les véritables auteurs du crime... » Le reste est illisible. Grand dieu! quelle main a tracé cet écrit?

ROBERTZ.

Qu'est-ce qu'il a donc vu sur ce papier?

HARRY.

Si c'était... qui donc a écrit à cette place?

ROBERTZ.

Une jeune dame qui connaît James, le jockey de ce pauvre.....

HARRY, *à part.*

Plus de doute, c'était Clarisse. O fureur! aurait-elle voulu me trahir. ( *Haut.* ) Cette femme... où est-elle? quelle route a-t-elle prise? mais répondez donc.

ROBERTZ.

Parbleu, si vous voulez la voir, vous n'irez pas loin pour la trouver; elle est ici.

HARRY, se contenant.

Ici!.. Il faut que je lui parle à l'instant même... indiquez-moi sa chambre.

ROBERTZ.

Ma foi; je crois que ma fille l'a conduite dans le pavillon du jardin; tenez, de ce côté, au bout de la grande allée.

HARRY.

Il suffit.

ROBERTZ.

Attendez, je vais vous éclairer jusqu'en bas.

HARRY.

Non, c'est inutile. (*A part.*) Clarisse, malheur à toi si j'arrive trop tard.

( Il sort précipitamment, tandis que Roberts allume une lumière. — Ce dernier, le voyant parti, rentre dans la salle de droite. )

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

---

## Sixième Tableau.

Le Théâtre représente une chambre gothique. — Elle est entièrement fermée, et n'a d'autre issue, en dehors, qu'une porte pleine, placée vers le dernier plan. — À gauche du spectateur, sur le devant de la scène, une table, un vieux fauteuil, et l'entrée d'un cabinet. — En face, un meuble, et une glace au-dessus. — Dans le fond, une large fenêtre, dormant à rez-de-chaussée sur un jardin. — Le tonnerre gronde au loin, la pluie tombe avec violence, et le Théâtre n'est éclairé que par la lueur des éclairs.)



## SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISA, CLARISSE.

( Louisa porte une lanterne, des draps et un sac de nuit — Elle précède Clarisse, et l'éclaire. )

LOUISA.

Comme ça tombe! avec ça c'est tout au plus si l'on voit clair

devant soi. ( *portant la lumière au dehors.* ) Là , ici , Madame , , , prenez bien garde , car les marches sont en si mauvais état . . . ( *Clarisse entre en scène , et jette un regard sombre sur tout ce qui l'entoure. — Louisa , allumant un flambeau placé sur le meuble.* ) Ah ! dam' , c'est que cette pièce n'est guère souvent occupée ; elle est tellement délabrée . . . et puis ce jardin qui la sépare des autres bâtimens , ça ne plaît pas à tout le monde , ça. Ah dieu ! je ne suis pas peureuse , mais s'il me fallait coucher ici . . . . . Quelle différence avec la jolie petite chambre que je voulais vous donner , et dans laquelle je viens de vous forcer de vous réchauffer un peu ! vous auriez eu là du monde autour de vous , au moins.

CLARISSE.

Il suffit , vous pouvez vous retirer.

LOUISA.

Comment , Madame , cet orage même ne vous effraie pas ? En ce cas , je vais préparer votre lit.

CLARISSE.

Veuillez vous hâter , j'ai besoin de repos.

LOUISA.

O mon dieu ! c'est l'affaire d'un moment , je n'ai que des draps à mettre.

( Elle prend la lanterne , et entre dans le cabinet. )

## SCÈNE II.

CLARISSE , seule , regardant autour d'elle avec crainte.

C'est en vain que j'ai voulu cacher à cette fille l'espèce d'effroi qui m'a saisie en entrant dans cette chambre. Je ne sais si c'est la trite nudité de ces murs , ce silence effrayant , ou l'horrible idée qui , depuis quelques instans , m'occupe , mais mon cœur se serre , ma respiration est gênée . . . ( Elle s'assied. ) Je me croyais plus de force.

( En ce moment Louisa entre. — Harry passe au fond ; on l'aperçoit à travers les vitres. )

## SCÈNE III.

CLARISSE , LOUISA.

LOUISA , rentrant.

Voilà ce que c'est. Vous n'avez pas besoin de prendre quelque chose ?

CLARISSE.

C'est inutile... Ah! vous avez eu la complaisance de m'apporter mon sac de nuit?

LOUISA.

Oui, oui, Madame; le voici sur cette table.

CLARISSE, *un peu agitée.*

Bien, je vous remercie. Laissez-moi, maintenant.

LOUISA, *hésitant à sortir.*

Mon dieu!... Pardon, Madame, mais je ne sais pas, moi, ça me semble tout drôle de vous laisser seule, comme ça, dans ce vilain pavillon. Vous me paraissez si aimable!... Si vous vouliez, j'irais demander à mon père la permission de passer la nuit auprès de vous. Quand on est deux, on a moins peur, et si on ne dort pas, eh bien! on cause, ça rassure.

CLARISSE.

Vous êtes trop bonne! je préfère être seule.

LOUISA.

Alors, je n'insiste plus. (*A part, en s'en allant.*) Eh bien! elle a plus de courage que moi, par exemple!

( Elle salue Clarisse et sort. )

## SCENE IV.

CLARISSE, *seule; elle est toujours assise, et plus absorbée dans ses réflexions.*

Oui, je ne puis plus balancer, mon sort doit s'accomplir... cette nuit même... il le faut... D'où vient donc, qu'à cette pensée, une sueur froide a glacé tous mes membres? (*Elle prend son mouchoir, et s'essuie les visages.*) Perfide Harry! c'est toi qui m'a plongée dans l'abîme; mais du moins une consolation me reste; je l'ai démasqué, et sa mort sera plus affreuse que la mienne. (*Une horloge éloignée sonne neuf heures.*) Neuf heures!... Une au moins s'est déjà écoulée depuis que tout est connu... Harry, se voyant perdu, me dénoncera comme sa complice... on interrogera James sur le lieu de ma retraite... déjà peut-être on vient pour m'arrêter... N'attendons pas plus long-temps, ce n'est que morte qu'on doit m'enlever d'ici. (*Elle ouvre sa valise, et en tire deux pistolets qu'elle pose sur un meuble. — A ce moment l'orage redouble.*) Que ce désordre de la nature convient bien à l'affreux dessein que je vais exécuter! (*Après un moment de silence.*) Hélas! je le sais, c'est un crime que je vais commettre; mais en me sacrifiant

pour accomplir mon devoir, m'est-il donc défendu d'éviter l'infamie?... Ah! si le ciel est juste, mon repentir devra désarmer sa colère... Wilmore, Jenny, demain vous serez heureux!... demain! et moi... Ah! un voile funèbre obscurcit mes yeux!... la mort est dans mon cœur!... ( *Faisant quelques pas. — Elle va fermer la porte au verrou. — Tout-à-coup un violent ouragan agite les volets de la fenêtre du fond.* ) Voyons si cette chambre n'a pas une autre issue.

( Elle prend la lumière et sort. — La porte du cabinet se referme sur elle. )

## SCÈNE V.

HARRY , puis CLARISSE.

( Harry reparait dans le jardin il s'approche de la fenêtre, brise un carreau de vitre, passe le bras, ouvre l'espagnolette, et entre. )

HARRY.

Quelle obscurité!... Deux personnes pourtant étaient ici tout-à-l'heure, et la fille de l'aubergiste a seule quitté ce pavillon... j'en ai la certitude; elle seule a passé près de moi. Où donc est Clarisse? m'aurait-elle aperçu? m'échapperait-elle?... J'entends marcher... là... de ce côté... Ah!... A travers les jointures de cette porte, j'entrevois quelques rayons de lumière... Elle est là!... elle approche... Voici l'instant...

( Il se remet au fond, et regarde si personne n'est dans le jardin. — Clarisse reparait; elle est pâle, ses cheveux sont en désordre; elle tient à la main sa lumière, qu'elle pose en entrant. )

CLARISSE.

Je me suis assurée que personne ne pouvait venir troubler l'accomplissement de mon sinistre projet. A présent, demandons grâce à dieu!

( Elle tombe à genoux, et semble prier avec ferveur. )

HARRY , avec précaution.

Que fait-elle?... elle prie... elle a raison; car son heure est venue... ( *Allant à elle.* ) Clarisse!...

CLARISSE , se retournant avec effroi.

Ah! c'est lui!

HARRY.

Ne devais-tu pas m'attendre?

CLARISSE.

O mon dieu ! tu m'envoie le ministre de ta vengeance !

HARRY, *la relevant avec force.*

Réponds-moi, as-tu gardé mon secret ?

CLARISSE.

J'ai fait mon devoir... j'ai tout dit.

HARRY. *Il tire son poignard, puis semble hésiter.*  
Malheureuse !

CLARISSE.

Eh bien ! qui t'arrête ?... Tiens, c'est là qu'il faut frapper... Je vais t'apprendre à mourir... car l'échafaud t'attend... J'ai compté les minutes ; on doit être sur tes traces... Je n'ai pas oublié ta promesse... et tu me dois le prix de mes révélations ; je l'attends... je l'implore... ( *Montrant les pistolets qu'elle vient de saisir.* ) Ces armes devaient me soustraire à la justice des hommes... j'allais, sans trembler, les diriger contre mon sein... mais j'aurais commis un forfait, et, grâce au ciel ! c'est toi qui t'en chargeras.

HARRY, *avec un accent de rage.*

Eh quoi ! plus d'espoir ?...

CLARISSE, *de même.*

Tu n'en as plus... Ton complice doit être arrêté... Wilmore dans les bras de sa femme... J'ai fait tourner contre toi tes horribles machinations... j'ai sauvé tes victimes... je te livre au supplice... Ah ! mon dernier jour est le plus beau de ma vie !

HARRY.

Et ma rage ne t'a pas encore immolée !...

CLARISSE.

Hâte-toi donc... car j'entends déjà ceux qui viennent t'arrêter !

( *Des voix dans la coulisse.* )

Par ici, par ici !

HARRY, *courant à la porte.*

O fureur !... Fuyons !...

CLARISSE, *l'arrête, et le menace de ses pistolets.*

Non, misérable ! non tu ne fuiras pas... je ne porterai pas seule le poids de tes forfaits...

HARRY.

Que vas tu faire ?

CLARISSE.

Donner le temps à mes vengeurs d'arriver jusqu'à toi. ( *On frappe vivement.* ) Les voilà !... Scélérat !... je pourrais t'immoler... mais je ne veux pas enlever une proie au bourreau !...

( *Elle entre précipitamment dans la chambre qui lui a été préparée.* )

## SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, NELSON, JENNY, WILMORE, LOUISA ;  
JAMES, JOBSON, SOLDATS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

( On enfonce la porte, dont les panneaux volent en éclats. — Tout le monde accourt en désordre, et se répand sur la scène. — Des soldats s'emparent d'Harry. — Il leur échappe, et va s'élançer par la fenêtre, mais à ce moment d'autres gardes paraissent, il reçoit un coup de bayonnette, pousse un cri, chancelle, et va tomber à gauche, sur le devant de la scène. — Au même instant, un coup de feu se fait entendre dans la chambre de Clarisse. )

HARRY, *poussant un cri de douleur.*

Ah!...

JENNY, *courant au cabinet, et reculant avec effroi.*

Grand dieu!... Clarisse!... ( *A Wilmore en l'arrêtant.* )

N'approche pas:

WILMORE, *apercevant Harry, et se précipitant sur lui.*

Mon frère!...

JENNY, *s'élançant vers Wilmore.*

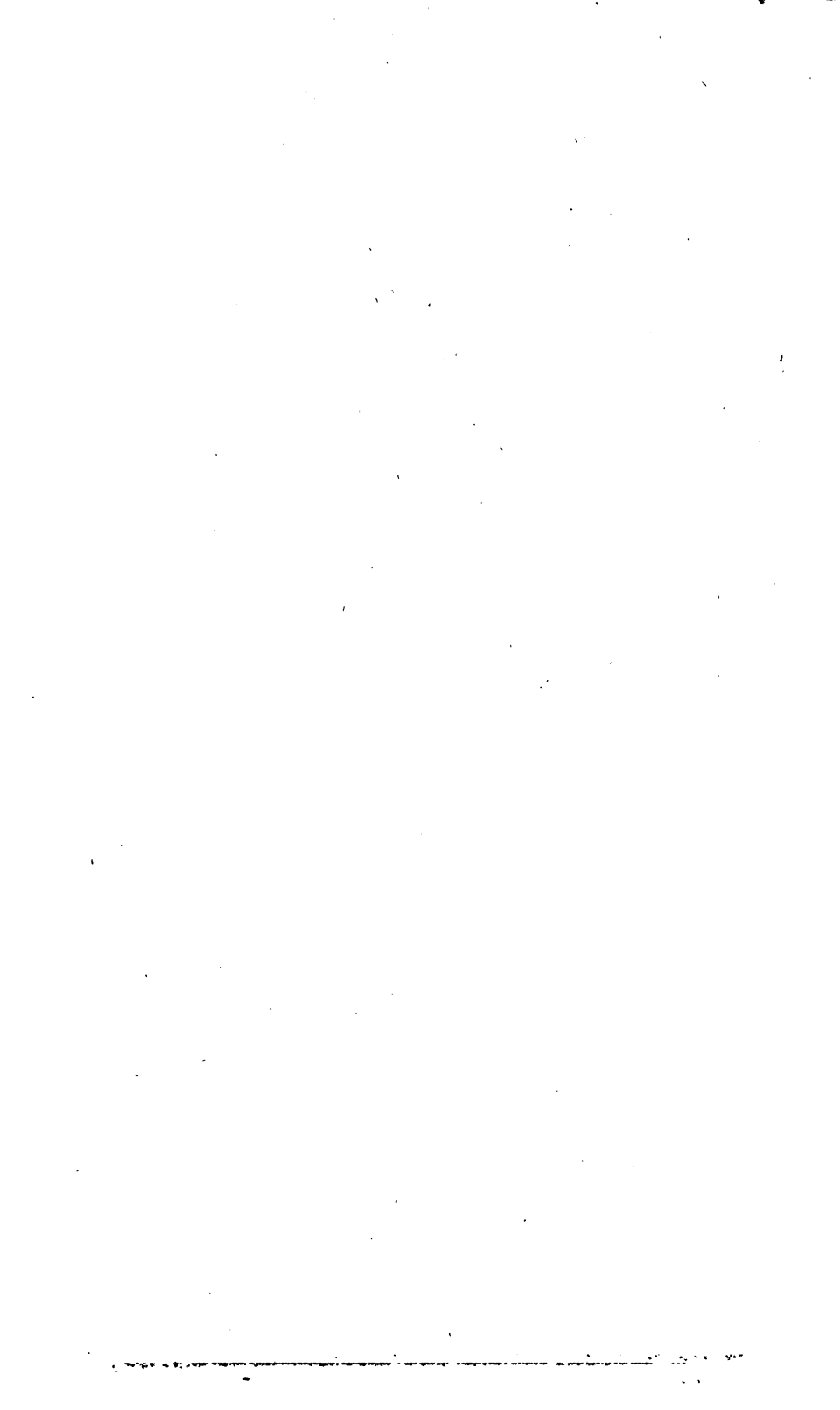
Silence!... on l'ignore encore... qu'on ne le sache jamais.

( Nelson fait enlever le corps d'Harry; et Jobson retient Wilmore, qui veut s'élançer vers le cabinet où Clarisse vient de périr. )

TABLEAU.

FIN DU SIXIÈME TABLEAU ET DU DERNIER ACTE.







# CLARISSE HARLOWE,

DRAME EN CINQ ACTES.

*cl.*

---

PRIX : 3 FR. 50 CENT.

---

---

IMPRIMERIE DE E. DOVERGER,  
RUE DE VANDOEUL, N° 4.

*Baudin, Jacques Félix*

# CLARISSE HARLOWE

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. DINAUX, *par.*

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,  
SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS,  
LE 27 MARS 1835.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,  
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

---

1835

## PERSONNAGES.

---

LOVELACE.  
BELFORT.  
JAMES HARLOWE.  
MORDEN.  
LÉMAN.  
WILLIAMS.  
CLARISSE HARLOWE.  
MADAME HARLOWE.  
MISS POLLY.  
MISTRESS SAINCLAIR.  
MISTRESS SMITH.  
DORCAS.  
UNE DEMOISELLE DE BOUTIQUE.

## ACTEURS.

---

MM. BOGAGE.  
MENJAUD.  
MARIUS.  
GEFFROY.  
FAURE.  
REGNIER.  
M<sup>mes</sup> MARS.  
DESMOUSSEAUX.  
DUPUIS.  
THÉNARD.  
MARTIN.  
THIERRET.  
MORALES.

# CLARISSE HARLOWE,

Drame en cinq actes.

---

## ACTE I.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRESS NORTON, LOVELACE. *Mistress Norton travaille à l'aiguille.*

LOVELACE, *entrant.*

Ces dames ne sont point encore descendues, mistress Norton?

MISTRESS NORTON.

Non, monsieur Lovelace.

LOVELACE.

Et monsieur Harlowe est toujours retenu par son accès de goutte?

MISTRESS NORTON.

Eh! mon Dieu, oui... (*le regardant.*) Comment! en habit de voyage!

LOVELACE.

N'est-ce pas le plus convenable pour venir faire des adieux?

MISTRESS NORTON.

Des adieux! que s'est-il donc passé?

LOVELACE.

Quoi! la bonne Norton ne sait pas encore le grand événement?

MISTRESS NORTON.

Vraiment non.

## CLARISSE HARLOWE,

LOVELACE.

Eh bien ! bonne nourrice , hier soir j'ai reçu mon congé.

MISTRESS NORTON.

Que voulez-vous dire ?

LOVELACE.

Qu'en vain dans mes visites j'ai tâché d'être aimable ; qu'en vain, depuis quinze jours que je suis au château, je me suis efforcé de plaire ; miss Arabelle a rejeté mon hommage.

MISTRESS NORTON.

Etes-vous bien sûr de ce que vous dites là ?

LOVELACE.

Très sûr ! Et pourquoi en douteriez-vous ?

MISTRESS NORTON.

C'est que plusieurs fois je l'ai entendue parler de vous à sa jeune sœur, miss Clarisse, de manière à me faire paraître ce refus étonnant.

LOVELACE.

Vous savez qu'elle ne se pique pas d'une grande égalité de caractère ; mais n'en parlons plus : j'aurais mauvaise grace à l'accuser. En attendant ces dames, voulez-vous faire une dernière fois notre conversation du matin ?

MISTRESS NORTON.

Volontiers ; mais souvent je me suis étonnée, qu'aux plaisirs actifs de votre âge vous préférassiez les discours d'une vieille femme.

LOVELACE.

C'est que cette femme bonne et simple me conte avec naïveté des choses qui m'attachent, m'intéressent.

MISTRESS NORTON.

Et je vous repète tous les jours la même chose. Vous savez que j'aime à parler de miss Clarisse, de l'enfant que j'ai nourrie, et vous venez tous les jours me provoquer, me mettre sur mon sujet favori... Vous n'en conviendrez pas, mais je suis sûre que quelquefois je dois vous ennuyer.

LOVELACE.

Quand j'étais enfant, dans les contes que me disait ma nourrice, il y avait une femme aux cheveux blonds qui était douce, bienfaisante, belle comme le jour. Tous les



soirs je redemandais l'histoire de cette femme aux cheveux blonds ; je la savais par cœur ; je la redemandais encore : eh bien ! dans ces loisirs de campagne, miss Clarisse est devenue la femme aux cheveux blonds.

MISTRESS NORTON.

Oui ; mais vous êtes peut-être plus raisonnable maintenant que du temps de votre nourrice.

LOVELACE.

Oui ; mais je n'avais pas vu la belle femme du conte , et j'ai vu miss Clarisse.

MISTRESS NORTON.

Vous avez l'air bien consolé du refus de miss Arabelle !

LOVELACE.

Mistress Norton, vous êtes une indiscrète.

LÉMAN, *entrant*.

Monsieur Lovelace, il y a là un de vos amis qui vous demande.

LOVELACE.

Un de mes amis ici, au château de monsieur Harlowe !

LÉMAN.

Il se nomme monsieur Belfort.

LOVELACE.

Belfort ! je vais à lui.

MISTRESS NORTON.

Non , restez ; recevez ici votre ami ; il faut que j'avertisse madame Harlowe que vous désirez la voir.

## SCÈNE II.

LOVELACE, BELFORT.

LOVELACE.

C'est vraiment toi ! quelle bonne fortune !

BELFORT.

Rends-en grace à ton oncle qui m'a dit où te prendre.

LOVELACE.

Quelle affaire te faisait me chercher ? as-tu besoin d'argent ? te faut-il un second ?

BELFORT.

Je ne viens que pour toi , pour te donner des nouvelles de miss! y.

LOVELACE.

Ah! c'est vrai , cette chère Polly! il y a plus d'un mois que je n'ai pensé à elle.

BELFORT.

Elle ne t'a point oublié si vite , et la consoler de ton abandon n'a pas été chose facile.

LOVELACE.

Ah! mais alors elle m'aimait trop! ne l'as-tu pas engagée à se réconcilier avec sa famille?

BELFORT.

Elle a refusé! Je veux rester libre , a-t-elle dit ; et même sans lui j'accepte l'existence telle que pour lui je me l'étais faite.

LOVELACE.

Du courage! c'est bien ! Tu n'as pas , je l'espère , épargné ma bourse ; et les offres...

BELFORT.

Ont été dédaigneusement rejetées : Il a une grande dette envers moi , a-t-elle ajouté ; je ne veux pas qu'il se rachète.

LOVELACE.

De la grandeur d'ame! elle est mieux que je ne le croyais. Des nouvelles de nos amis , de ces francs et joyeux libertins , Tourville , Mawbray , Belton!...

BELFORT.

Tous redemandent leur maître et leur roi ; mais pendant qu'ils te croyaient chez milord-duc , que faisais tu ici?

LOVELACE.

L'aventure de miss Polly avait fait du bruit ; milord-duc conclut un dernier sermon en ces termes : Je te pardonne , j'obtiens même pour toi la transmission de ma pairie et j'y joindrai ma fortune si tu te maries. Je n'avais pas d'intrigue commencée , rien en vue ; puis il faut bien faire quelque chose pour l'aristocratie de la vieille Angleterre. Je me résignai donc à épouser quelque jeune personne bien insignifiante à qui j'aurais demandé un héritier , deux peut-être , si mon oncle eût poussé jusque là l'exigence , et que j'aurais laissée ensuite dans quelque château de province

avec mon portrait en pied pour sauvegarde et consolation ; mais mon oncle me proposa miss Harlowe... On ne serait pas du comté si on n'avait pas entendu louer les charmes et les vertus de miss Harlowe... toute ma famille me félicita. Ses louanges me revinrent si bien de toutes parts que je me décidai à la demander pour femme, tout-à-fait femme, femme qu'on aime, qu'on ne quitte pas, à qui l'on a l'intention de rester fidèle... Un vieil oncle, monsieur Antonin Harlowe, me présenta au château ; plusieurs fois je vis, j'écoutai ma future, et déjà je maudissais les jugemens du monde... Enfin, mais trop tard, j'ai découvert l'erreur. Il y a deux sœurs : l'une, Clarisse, que toutes les bouches vantent, que tous les cœurs adorent ; l'autre, Arabelle, dont on ne connaît qu'au château les graces et les vertus inédites.

BELFORT.

Eh ! mon pauvre ami, comment t'es-tu tiré de là ?

LOVELACE.

Ma position était des plus critiques... J'adoptai un système de prudente temporisation ; et, attendant tout des circonstances, je me mis à me faire aimer de tout le monde.

BELFORT.

C'était de la coquetterie.

LOVELACE.

Peut-être as-tu raison ; mais je voulais que miss Clarisse, alors absente, entendit bien parler de moi à son retour. Elle revint.

BELFORT.

Eh bien ?

LOVELACE.

Quand tu la verras, Belfort, à genoux ! Toutes les femmes que j'ai aimées, toutes celles qui m'ont adoré, toutes ces grandes dames, ces ladies, ces reines du monde... poussière, oubli, néant, depuis que ce soleil d'or a paru dans mon ciel. Belfort, je te défends de parler musique jusqu'à ce que tu aies entendu sa voix. Et son regard ! son regard ! on le sent ; il vous parcourt, sévère, comme un frisson, doux, comme une caresse ; et pour ce corps d'ange, une ame d'ange : sa parole donne à la raison un charme que je comprendrais même au milieu d'une orgie. Elle ne dit pas de grands mots ; mais autour d'elle un air plus pur vous environne, vous pénètre ; en vain, quelquefois, je m'enveloppe de mes souve-

nirs et de nos principes... c'est un rayon du ciel qui écarte les nuages, et apporte en silence lumière et chaleur.

BELFORT.

Quand tu fais de la poésie, c'est que tu es amoureux ou que tu le deviens... Mais miss Arabelle! Arabelle la délaissée?

LOVELACE.

Hier, l'occasion que j'attendais s'est présentée; sans doute elle s'était promis de me faire expliquer: j'étais sur mes gardes. Je provoquai le dépit; quand je l'eus élevé jusqu'à l'humeur, je parlai timidement d'un projet de mariage; elle était trop irritée pour ne pas me donner un refus; j'insistai jusqu'à ce que, poussée à bout, elle ne me laissât plus aucun espoir. Alors, victime résignée, je déplorai mon sort, et je la quittai avec cette joie orgueilleuse d'un ambassadeur qui s'est fait refuser ce qu'il brûlait de ne pas obtenir.

BELFORT.

Et quelles sont les suites de cette diplomatie anti-conjugale?

LOVELACE.

Que tu me vois attendant mon audience de congé.

BELFORT.

Et miss Clarisse?...

LOVELACE.

Ne me parle pas d'elle, je ne veux pas penser à elle; les discours où son nom se mêle me donnent la fièvre, je m'enivre de ses louanges; ne le redis à personne des nôtres... Je redoute cette dernière entrevue... En sortirai-je libre? oui, en ce moment je le veux.

BELFORT.

Et n'es-tu pas las de cette vie à grands mouvemens pour de petites choses? Ces rares qualités que la nature et l'étude t'ont données, que ne les emploies-tu à plus grand et plus noble usage? Ta parole est persuasive, ton courage à l'épreuve; tu sais plaire et commander.

LOVELACE.

J'aime à voir que tu me rends justice; mais que veux-tu? que je devienne une des mille mains agissantes et crochues de l'état? diplomate ou guerrier, pour avoir un jour deux lignes de mention dans les histoires complètes? car les abrégés

gés sont ingrats... Non, par ma foi.. Ah! si tu peux agiter les partis, créer le trouble et la guerre, alors Hampden, Catilina, César, je m'élançe dans le cratère enflammé, je domine la tourmente, et l'Angleterre penche du côté où je m'assieds. Mais une gloire sans émotion! s'approcher du gouvernail pour ne pas voir de tempêtes!.. non, non... Au lieu de cela, des plaisirs rapides, âcres; brûlans; des intrigues, des ruses, des dénouemens, des débauches, du vin, des amours, toujours des amours.

BELFORT.

Quelqu'un vient.

LOVELACE.

C'est madame Harlowe : va m'attendre au parc. (*Belfort se retire; madame Harlowe entre par le fond.*)

## SCÈNE III.

MADAME HARLOWE, LOVELACE.

LOVELACE.

Madame, si, lorsque hier miss Arabelle rejetait mon hommage, cet instant où je dois vous faire mes adieux s'était présenté à ma pensée, j'aurais peut-être eu pour la combattre des forces qui m'ont manqué.

MADAME HARLOWE.

Vos regrets, monsieur Lovelace, je les partage.

LOVELACE.

Ces paroles sont douces pour moi. Orphelin le jour où je naquis, c'est un plaisir que je n'avais jamais goûté encore que de me trouver ainsi près d'une femme à qui je voudrais donner un nom exprimant respect et tendresse... Oh! tenez, c'est une bonne chose qu'une mère.

MADAME HARLOWE.

Singulier rapport! Souvent cette affection que vous m'accordez s'exprime comme la tendresse si douce, si caressante de ma Clarisse.

LOVELACE.

J'avais espéré la voir encore une fois ce matin près de vous.

MADAME HARLOWE.

Comment voulez-vous que miss Harlowe...

LOVELACE.

Ah! je conçois que je ne dois plus me présenter devant miss Arabelle! mais sa sœur ne m'a pas repoussé. Aurais-je eu le malheur d'encourir aussi sa disgrâce?

MADAME HARLOWE.

Non, rassurez-vous; et peut-être regrette-t-elle comme moi que sa sœur ait été si sévère.

LOVELACE.

Laissez-moi donc la remercier de ses touchantes bontés: pendant quinze jours j'ai presque été son frère; et quand on l'a connue, on veut la voir encore, dût-on promettre que ce sera pour la dernière fois.

MADAME HARLOWE.

Le charme agit sur vous, monsieur Lovelace, comme sur tout ce qui l'entoure; et voilà que vous l'aimez comme nous.

LOVELACE.

Plaiguez-moi donc si, sans l'avoir mérité, je suis banni de sa présence.

MADAME HARLOWE.

Vous n'êtes pas banni; lorsque le temps aura fait oublier des projets auxquels il nous faut renoncer, revenez, vous trouverez encore la famille qui aurait voulu vous adopter.

LOVELACE.

Il le faut donc! Du moins portez-lui mes adieux et mes vœux: qu'il se rencontre un homme qui juge et comprenne votre fille chérie; qu'il se rende digne d'elle, et, s'il obtient son amour, quand bien même, encore tout jeune, la mort jalouse viendrait le saisir, alors... un dernier regard de Clarisse, et qu'il expire en disant merci à la vie!

MADAME HARLOWE.

Non, non, celui qui aimera Clarisse, celui qui doublera mon bonheur par le sien, qu'il vive! qu'il vive heureux! qu'il vive long-temps!

LOVELACE.

Oh! oui, car j'aurais moins besoin du ciel.

MADAME HARLOWE.

Vous?

LOVELACE.

Moi! moi! car je la comprends, car je l'admire, car je l'adore, car je n'aurais pas voulu être son frère... Mon se-

cret m'échappe, j'ai été vaincu, et à genoux je demande mon pardon et la main de Clarisse.

MADAME HARLOWE.

Relevez-vous, monsieur Lovelace.

LOVELACE.

Ah! répondez d'abord, répondez!

MADAME HARLOWE.

Relevez-vous; je ne vous en veux pas, je ne puis vous en vouloir.

LOVELACE.

Ah! vous êtes bonne, indulgente! Mais serez-vous ma mère?

MADAME HARLOWE.

Ecoutez-moi, mon jeune ami: à ce cœur qui s'ouvre à moi je répondrai par la franchise, dût cette franchise être l'aveu d'un tort. Quand je vous ai connu, dans le mystère de ma pensée il y avait peut-être un regret de votre premier choix. Je vous dirai tout: votre demande me flatte dans ma tendresse pour ma fille, et mon cœur serait disposé à vous aimer en elle; mais ce n'est pas de moi que dépend la réponse que vous désirez.

LOVELACE.

N'êtes-vous pas sa mère? sa mère bien-aimée?

MADAME HARLOWE.

Monsieur Lovelace, chaque famille a ses secrets fermés à tous les yeux étrangers, mais qui doivent se révéler à qui vient demander l'adoption. Comme toutes les jeunes filles, j'avais rêvé mon bonheur d'épouse; il ne s'est pas réalisé tout entier; M. Harlowe, retiré du monde après quelques mécomptes d'ambition, a apporté dans la solitude un amour de domination que la société n'avait pas satisfait et que le temps a peut-être accru. Plus tard son fils s'est associé à l'empire, et souvent a dirigé une volonté qui obéit en croyant régner encore. Mais, avec ces caractères impérieux, devais-je compromettre le plus grand bien qui me restât, l'affection des miens? Fallait-il faire de ma vie une lutte, un combat? Soit raison, soit faiblesse, j'ai renoncé à ma part de puissance, j'ai abdiqué pour être aimée.

LOVELACE.

Et quelle autorité plus forte que celle donnée par l'affection?

## CLARISSE HARLOWE,

MADAME HARLOWE.

Ne vous y fiez pas : votre cause sera bien faible si seule je dois la plaider.

LOVELACE.

Vous ne connaissez pas d'obstacles qui doivent me faire désespérer ?

MADAME HARLOWE.

Non ; quelques projets de mariage avaient été ébauchés.

LOVELACE.

Miss Clarisse les approuve ?

MADAME HARLOWE.

Elle les ignore.

LOVELACE.

Qu'aurais-je donc à redouter ?

MADAME HARLOWE.

Je ne sais.

LOVELACE.

Et cette incertitude doit-elle durer long-temps encore ?

MADAME HARLOWE.

Il y a deux jours , par l'ordre de M. Harlowe , j'ai écrit à mon fils James pour lui faire connaître des projets qui depuis ont bien changé ; son retour ne peut-tarder : attendez jusque là.

LOVELACE.

Mais si je trouvais en lui , en M. Harlowe , des préventions défavorables , n'est-il personne dont le crédit puisse me soutenir ?

MADAME HARLOWE.

Peut-être aurez-vous à regretter l'absence du colonel Morden , le tuteur de Clarisse pour les biens que lui a laissés son grand-père. Le caractère fort et généreux de cet ami , protecteur déclaré de ma fille , exerce sur notre famille une grande influence ; mais il fait un long voyage. ( *à Léman qui paraît.* ) Que voulez-vous , Léman ?

LÉMAN.

Madame , je venais vous annoncer l'arrivée de M. James.

MADAME HARLOWE.

Mon fils !... je vais le rejoindre chez M. Harlowe. ( *Léman sort.* )



LOVELACE.

Ne vous semble-t-il pas que ce retour imprévu doit abrégger mon attente ? qu'avant mon départ du château je pourrai déjà présager mon sort ?

MADAME HARLOWE.

C'est bien de l'impatience.

LOVELACE.

Attendre ! attendre un pareil bonheur est bien cruel.

MADAME HARLOWE.

Puisque vous le désirez ; dès cette première entrevue j'essaierai quelques mots.

LOVELACE.

Toute ma vie va se décider. (*Il sort par la porte latérale à gauche de l'acteur. Au moment où madame Harlowe se dirige vers la porte du fond, James entre.*)

## SCÈNE IV.

MADAME HARLOWE, JAMES.

MADAME HARLOWE.

Mon fils ! je vous revois.

JAMES.

Plutôt sans doute que vous ne m'attendiez ?

MADAME HARLOWE.

Surprenez-moi souvent ainsi. Avez-vous vu votre père ?

JAMES.

Il repose en ce moment.

MADAME HARLOWE.

Aucune cause fâcheuse n'a hâté votre retour ?

JAMES.

Je suis parti aussitôt que j'ai eu reçu la lettre qu'on s'est décidé un peu tard à m'écrire.

MADAME HARLOWE.

Et qu'avait donc cette lettre d'alarmant ?

JAMES.

Elle me faisait part d'un projet de mariage sur lequel j'avais besoin d'éclairer ma famille, et je me suis empressé de

revenir, de peur que le consentement de ma sœur Arabelle ne multipliât encore les difficultés que je prévoyais.

MADAME HARLOWE.

Je ne vous comprends pas, mon fils ! Au surplus tout est fini de son côté, car hier soir elle a refusé la demande de M. Lovelace.

JAMES.

Je l'en félicite, et vous ne pouviez m'apprendre une plus agréable nouvelle.

MADAME HARLOWE.

Votre joie m'embarrasse, mon fils, car depuis quelques instans il m'a été fait une seconde demande.

JAMES.

De tout autre, volontiers, ma mère.

MADAME HARLOWE.

Mais c'est encore M. Lovelace.

JAMES.

Et pour qui donc ?

MADAME HARLOWE.

Pour Clarisse.

JAMES.

Pour Clarisse ! ah ! non certes, non ! Vous savez d'ailleurs que j'ai déjà causé avec mon père de projets qui la concernent.

MADAME HARLOWE.

Je croyais que vous n'aviez jamais pensé bien sérieusement à un homme tel que M. Solmes.

JAMES.

M. Solmes n'est, je l'avoue, ni d'un extérieur, ni d'un esprit bien séduisant ; mais il est riche, très riche, et d'ailleurs il n'est personne qui ne doive être préféré à M. Lovelace.

MADAME HARLOWE.

Cependant une alliance avec la famille de mylord-duc, de lady Lawrance....

JAMES.

Je professe pour mylord-duc et lady Lawrance, une profonde et sincère estime ! Mais leur neveu ! qu'il devienne mon frère !... Si mes paroles ont quelque crédit près de mon père, si vous m'écoutez avec bienveillance, cela ne sera pas.

MADAME HARLOWE.

Mais, mon fils, tant de qualités brillantes qui partout sont citées....

JAMES.

Je les connais, ma mère ; je connais cet orgueil qui toujours veut et usurpe la première place, voit un ennemi dans un rival, un sujet dans un ami, et pour un éloge est capable de tout, même d'un élan calculé vers le bien... Je connais cette fatuité qui toujours se montre, se jette aux yeux, s'étale en velours, en galons, en rubans ; se fait type, donne des lois et règne sur un peuple presque aussi beau qu'imbécile ! et cette confiance, cette foi en lui-même, qui supprime le doute, traduit en action la pensée à peine conçue et donne à la tentative toute l'assurance du succès.... Je connais encore, et puissiez-vous l'ignorer toujours, ma mère, cette opiniâtreté qui prend une résistance pour un outrage, se plaît à la lutte, irrite le combat, enlace son adversaire dans des liens, dans des nœuds dont le bout lui échappe, toujours sûr de la victoire qu'il oserait ressaisir par un crime.

MADAME HARLOWE.

James, vos paroles sont bien violentes.

JAMES.

Ma mère, ma pensée, arrêtée depuis deux jours sur cet homme, s'exaspère et s'aigrit, et des ressentimens d'enfance à demi éteints se raniment, se réchauffent, deviennent une haine vivante, une haine d'homme.

MADAME HARLOWE.

De la haine, mon fils ! ah ! que je vous plains !

JAMES.

Oui, je le hais, quand je me rappelle l'insolence de ses triomphes à Oxford, ses défis arrogans portés par son amour-propre à toute la vie de ses rivaux ; je le hais, parce que sa supériorité prétendue était une fatalité qui, dans nos jeux comme dans nos travaux, se jetait sans cesse au-devant de mes efforts ; je le repousse, parce qu'il pèserait sur moi comme une puissance, parce que ce joug que je puis éviter dans le monde il me l'imposerait dans ma famille ! L'Angleterre n'est-elle pas assez grande pour nous deux ? Qu'il porte ailleurs sa fortune, son esprit, ses talens, sa beauté, mais loin de moi, pas ici, surtout pas ici, je ne le souffrirais pas.

MADAME HARLOWE.

Je ne veux pas vous dire, mon fils, que vous décidez seul, et sur des griefs personnels, une question où nos devoirs forceront votre père et moi d'intervenir.

JAMES. .

J'ai eu tort, madame, d'autant plus tort que sans vous parler de moi j'aurais pu vous faire repousser toute idée d'alliance avec cet homme. Il m'aurait suffi de vous dire que sa gloire, son bonheur, c'est d'être appelé le roi des débauchés de Londres. A un âge où l'on peut errer en cherchant le plaisir, il s'est fait avec ses compagnons un système dans le désordre, et, sans le faux brillant de ses dehors, le monde, qu'il ne trompera plus long-temps, l'aurait déjà rejeté comme corrompu et corrupteur.

MADAME HARLOWE.

James, ces erreurs d'une ardente jeunesse, quand elles ne compromettent pas l'honneur du coupable, sont jugées avec indulgence par votre sexe.

JAMES.

Ah ! vous pensez sans doute que je veux parler de ces fautes pour lesquelles notre éducation ne nous rend pas assez sévères, et que l'âge efface sans laisser ni trace dans la mémoire, ni tache sur le cœur... Mais pour lui pas d'excuse, parce qu'il y a vice avec calcul et habitude de s'en glorifier ; il a porté la honte et le désespoir au sein de cent familles, et, pour ne vous citer que l'exemple le plus récent, vous connaissez mistress Horton ?

MADAME HARLOWE.

Ce nom me rappelle un souvenir de digne et honorable noblesse.

JAMES.

Mistress Horton avait une fille, miss Polly, l'orgueil de sa mère. Lovelace est entré dans cette maison ; et dans cette maison jusqu'alors heureuse, maintenant il n'y a plus qu'une mère qui pleure ; et quand on lui demande où est sa fille, elle nomme Lovelace avec malédiction.

MADAME HARLOWE.

Grand Dieu !

JAMES.

Ma mère, c'est le séducteur de Polly Horton qui vous demande Clarisse.

MADAME HARLOWE.

Ah ! Clarisse ! ma Clarisse !

JAMES.

Me désapprouverez-vous maintenant si je lui écris?...

MADAME HARLOWE, *avec embarras.*

Non, non, James, c'est inutile.

JAMES.

Comment ?

MADAME HARLOWE.

Quand vous êtes entré, il était avec moi, il attend...

JAMES.

Il attend?.. A mon tour donc... (*Il sonne.*)

MADAME HARLOWE.

Que prétendez-vous faire, mon fils ?

JAMES, *à un domestique qui entre.*

Dites à M. Lovelace qu'il est prié de se rendre au salon.

MADAME HARLOWE.

James, cette conversation a réveillé en vous des souvenirs pénibles... votre voix est émue, l'ardeur de votre sang admettrait trop facilement la colère ; ne le voyez pas. Ce refus doit le blesser : un mot mal compris, une parole insultante... Ah ! ce serait mal, mon fils, car cet homme est chez nous ; j'ai peut-être eu tort, mais je l'ai reçu, il est notre hôte.

JAMES.

Je veux voir son orgueil humilié.

MADAME HARLOWE.

Puisque vous le voulez, restez donc ; mais laissez-moi lui parler ; mes paroles seront moins irritantes ; il ne verra sur mes traits ni ironie ni vengeance... Vous vous taisez, n'est-ce pas ?

JAMES.

Soit, je vous le promets.

MADAME HARLOWE.

Et votre silence n'aura rien qui brave, rien qui provoque ? vous respecterez la présence de votre mère ?

## SCÈNE V.

JAMES, MADAME HARLOWE, LOVELACE,  
LÉMAN.

LÉMAN, annonçant.

Monsieur Lovelace !

*(Lovelace salue madame Harlowe, et interrompt le salut qu'il faisait à James lorsqu'il voit que celui-ci se contente de lui faire un léger mouvement de tête. Madame Harlowe porte ses regards avec effroi tour à tour sur Lovelace et sur son fils.)*

LOVELACE.

Madame, je viens à vos pieds attendre mon arrêt.

MADAME HARLOWE.

Monsieur Lovelace, j'ai réfléchi à votre nouvelle demande avant de la soumettre à M. Harlowe; j'y ai pensé avec l'anxiété d'une mère tremblante pour des divisions, pour des troubles inconnus jusqu'à cette heure autour de moi. Le refus d'Arabelle élève peut-être une barrière insurmontable entre nos deux familles; et, pour le repos de tous, ne conviendrait-il pas de renoncer à cette alliance?... Je reçois vos adieux avec regret... Un jour... vous comprendrez...

JAMES, s'approchant de sa mère.

Madame...

LOVELACE.

J'ai tout compris, madame. *(Il s'approche de madame Harlowe, lui prend la main qu'elle lui abandonne malgré la fureur mal contenue de son fils; il baise sa main avec respect en disant à demi-voix :)* Ainsi vous refusez de devenir ma mère!... mais non, ce n'est pas vous. *(Il s'éloigne après un dernier regard à James qui essaie inutilement de le braver.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Un pavillon situé à l'extrémité du parc du château d'Harlowe ; à gauche , une porte qui communique avec une autre pièce du pavillon ; à droite , petite porte donnant à l'extérieur du parc ; au fond , porte principale laissant apercevoir le parc et le château.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LÉMAN , puis LOVELACE.

LÉMAN , *entrant par la porte du fond et se dirigeant vers la porte de droite.*

Je crois bien ne m'être pas trompé , c'est le signal ordinaire. (*Il ouvre.*) Vous ici , M. Lovelace !

LOVELACE , *une clé à la main.*

Pourquoi donc avais-tu mis les verrous de cette porte ? Je ne pouvais ouvrir.

LÉMAN.

Je vous croyais parti avec miss Clarisse , et je calculais que ma jeune et chère maîtresse devait déjà se trouver en sûreté.

LOVELACE.

Tout a manqué ; Clarisse , par une nouvelle lettre , a tout refusé.

LÉMAN.

Qu'espère-t-elle donc ?

LOVELACE.

Fléchir son père , sa famille.

LÉMAN.

Alors elle est perdue , et dès aujourd'hui elle sera la femme de cet affreux M. Solmes , à moins que le diable ne s'en mêle.

LOVELACE.

Je m'en mêlerai.

LÉMAN.

Dépêchez-vous donc, car c'est au vieux château de M. Antonin, derrière de bons gros murs et de larges fossés que se fera ce soir le mariage. Déjà M. Antonin, M. Solmes et miss Arabelle ont pris les devans, et miss Clarisse elle-même part dans quelques heures.

LOVELACE.

Elle ne partira pas.

LÉMAN.

Mais ce matin encore, avant que je ne vinsse au jardin, j'ai vu toute la famille faire ses préparatifs.

LOVELACE.

La famille changera d'avis. (*allant à la porte de droite.*)  
Ce pavillon n'a pas d'autre pièce que celle où nous-sommes et celle-ci?

LÉMAN.

Non, monsieur.

LOVELACE.

Il faut que Clarisse vienne ici.

LÉMAN.

Songez donc qu'elle est surveillée.

LOVELACE.

Qu'importe, si sa famille elle-même l'y amène?

LÉMAN.

Mais alors...

LOVELACE.

Ecoute, mon brave Léman, notre unique désir est de faire triompher la charmante Clarisse de ses persécuteurs; il faut qu'un jour, heureuse d'un bonheur de son choix, elle dise : C'est à l'honnête Léman que je dois tout.

LÉMAN.

Il y a là une bonne conscience pour toute la vie.

LOVELACE.

Et quelques rentes qui te feront jouir agréablement de ta bonne conscience. Tu t'es bien gardé de laisser soupçonner à miss Clarisse les services que tu veux lui rendre?

LÉMAN.

Elle me croit, et j'en gémis, monsieur, au nombre de



Ceux qui conspirent contre elle ; et, comme toutes les personnes de la maison ont ordre de se tenir éloignées d'elle, il m'a été plus facile de ne pas me trahir et de lui cacher mon dévouement indirect.

LOVELACE.

Sois donc docile, mon brave Léman, et tu peux être certain...

LÉMAN.

Ah ! mon dieu ! je suis perdu, j'entends quelqu'un...

LOVELACE.

Ne crains rien, c'est un ami.

## SCÈNE II.

BELFORT, LOVELACE, LÉMAN.

LOVELACE, allant à Belfort qui entre par la porte de droite.

Exact à la minute ! tu es un homme de bien.

BELFORT, à demi-voix, montrant Léman.

Quel est cet homme ?

LOVELACE.

Un de mes pantins du château des Harlowe... Honnête Léman, prends garde qu'on ne nous surprenne. (*Léman s'éloigne.*) (*à Belfort.*) As-tu tout exécuté suivant nos conventions ?

BELFORT.

Avant de te répondre, dis-moi ce que tu fais ici depuis le jour où, malgré le refus bien positif de mistress Harlowe, tu m'as laissé partir seul, et tu t'es confiné dans une mauvaise auberge de village des environs.

LOVELACE.

Je m'étais flatté trop facilement d'un retour vers moi ; dans mon délire, j'avais oublié l'orgueil blessé de miss Arabelle et la vieille rancune d'un frère, de M. James Harlowe. Il fit l'insolent... mais c'était le frère de Clarisse, je me contentai de faire sauter son épée. Depuis ce jour, la porte du château m'est fermée. Il a mis au jour quelques aventures que vous aviez beaucoup applaudies, vous autres, mais qui n'ont pas eu le même succès au château. J'ai été banni, espionné, dénoncé à Clarisse comme un débauché, un misé-

nable, rejeté enfin dans ces intrigues vives, compliquées, où tous les fils se croisent, se mêlent, qui animent la vie, sollicitent tous les ressorts de l'esprit, et me font marcher dans toute ma force et toute ma gloire.

BELFORT.

Et maintenant ?

LOVELACE.

Maintenant je suis le plus heureux des hommes.

BELFORT.

Je n'y suis plus.

LOVELACE.

C'est un peu fort pour toi ; suis-moi bien. L'action s'engage ; j'erre en grondant autour des retranchemens ennemis, je fais entendre des paroles menaçantes ; les femmes s'effraient : du consentement tacite de sa mère, Clarisse m'écrit pour me calmer ; je continue à me plaindre pour avoir de nouvelles lettres, et quand, plus tard, arrive l'ordre de cesser toute correspondance, pourrait-elle le faire sans danger ? Je suis trop irrité des insultantes fanfaronnades de ce fou de James, qui ne voit pas que ma patience est un jeu calculé, et qu'il n'est que le premier instrument de mes grands desseins.

BELFORT.

Pauvre Clarisse !

LOVELACE.

L'action commençait à languir, lorsque se présenta à mes ennemis un M. Solmes, banquier d'une probité douteuse, enrichi Dieu sait comme, à l'ame étroite, aux formes ignobles. Il demanda Clarisse en mariage.

BELFORT.

On le refuse ?

LOVELACE.

Oui, Clarisse, Clarisse si ennemie de tout ce qui est mal qu'elle refuserait Lovelace s'il n'était pas homme d'honneur ; et peut-être un homme d'honneur s'il n'était pas Lovelace, Clarisse refuse ; mais Arabelle et James irritent M. Harlowe, lui montrent Clarisse rebelle par un amour dont je voudrais bien ne pas douter. Cependant les reproches, les menaces n'ébranlent pas son ame généreuse... Alors on la bannit de la vie de famille, on la relègue dans son appartement, on lui interdit la présence de sa mère ; et leur orgueilleuse sottise, fomentée par mon industrie, fait de

moi, pour leur fille, une fatalité ! Il faut que Clarisse tombe dans mes bras, ma maîtresse ou ma femme.

BELFORT.

Et ne lui reste-t-il donc aucun autre appui que toi ?

LOVELACE.

Grace à moi, grace à mon génie, non. Tous ses parens sont contre elle, excepté un colonel Morden, homme d'une grande autorité au château, brave, sévère, aimant Clarisse en frère dévoué ; mais il n'est pas encore de retour d'un voyage en Italie. Elle aurait voulu l'attendre : ils ne lui en laissent pas le temps. Hier des menaces l'avaient décidée, elle devait venir en ce lieu et accepter mon secours ; mais elle s'est repentie. Aujourd'hui il faut lui faire voir le danger de plus près et l'empêcher de revenir encore une fois sur ses pas.

BELFORT.

Ecoute à ton tour, Lovelace. Tant qu'il s'est agi de ces intrigues où l'on peut calculer la hauteur du désespoir et la durée du repentir, même lorsqu'il s'est agi d'une Polly, qui prend la violence des passions pour l'énergie du caractère, je t'ai servi en compagnon dévoué ; mais depuis que je ne t'ai vu on m'a appris à connaître miss Clarisse. Je t'ai promis de te seconder, je tiendrai ma parole ; mais miss Clarisse sera ta femme.

LOVELACE, *avec mécontentement.*

Tu sais que je n'aime pas qu'on m'impose des conditions.

BELFORT.

Elle sera ta femme ou tu m'auras joué ! Alors Morden lui-même la protégerait avec moins de dévouement.

LOVELACE.

Brisons là, Belfort ! Veux-tu me dire comment tu as suivi mes instructions ?

BELFORT.

Volontiers : ce matin au lever du jour je me suis laissé voir à cheval auprès du château, avec trois domestiques armés jusqu'aux dents, à quelque distance d'une berline fort mal cachée. Aussitôt qu'on nous a eu bien examinés, je me suis retiré en affectant les plus grandes précautions pour n'être pas aperçu.

LOVELACE.

Très bien. De mon côté j'ai fait porter au château, comme correspondance interceptée par leur police, une lettre où je te faisais part, à mots couverts, de mon projet d'arrêter de force, sur la route, la voiture où sera Clarisse. Et les inquiétudes à donner du côté du château ?

BELFORT.

Au mur du parc, le plus rapproché de l'appartement de miss Clarisse, nos gens ont fait cette nuit une large ouverture qu'ils ont soigneusement recouverte de broussailles et qu'on ne saurait découvrir si quelques décombres ne venaient donner l'éveil.

LOVELACE, à Léman qui se rapproche.

Et tu dis que ce matin il y a du mouvement au château ?

LÉMAN.

Oui, monsieur.

LOVELACE, souriant à Belfort.

A merveille. (à Léman.) Eh bien ! vertueux serviteur, nous serons peut-être en mesure de réparer notre tort de la nuit dernière.

LÉMAN.

Ah ! monsieur, que vous êtes bon ! Mais au bout d'une des allées je viens d'apercevoir du monde qui semble se diriger de ce côté.

LOVELACE.

Encore un mot, honnête Léman : tu te tiendras près de cette porte pendant mon entrevue avec ma chère Clarisse.

LÉMAN.

Vous croyez donc...

LOVELACE.

J'ai fait la pièce, il faut qu'on la joue.

LÉMAN.

Ah ! vous avez bien de l'esprit ; mais vous devez être aussi un honnête homme, car sans cela vous seriez trop habile à être méchant.

BELFORT, qui a été au fond du théâtre,

On approche.

LOVELACE, à Léman.

Ne sachant pas si je pourrais te parler, je t'avais écrit mes dernières instructions ; lis-les et sois ponctuel.

LÉMAN, *les conduisant à la porte de droite.*

Rien ne manquera par ma faute, allez. (*Il va à la porte du fond et regarde dans le parc.*) Voilà mistress Norton et miss Clarisse ; M. Lovelace l'avait bien dit. (*se dirigeant par la porte de gauche.*) Je me sauve par ici, et dès qu'elles seront entrées je descendrai dans le parc par le petit perron.

## SCÈNE III.

MISTRESS NORTON, CLARISSE.

CLARISSE.

Au lieu de continuer notre promenade, pourquoi entrons-nous ici, ma bonne Norton ?

MISTRESS NORTON.

J'avais ordre de vous amener en ce lieu, Clarisse.

CLARISSE..

Ah ! pourquoi me dites-vous cela ? Je n'attribuais qu'à votre amitié pour moi cette visite qui interrompait enfin la solitude à laquelle on me condamne.

MISTRESS NORTON..

Doutez-vous, Clarisse, que dans votre chagrin je ne vous eusse visitée souvent, tous les jours, si cela m'eût été permis ?

CLARISSE.

Permission, ordre ! Quels mots ! et tout cela contre moi, dans la maison de mon père !

MISTRESS NORTON.

Ah ! oui, c'est cruel ! Mais notre Clarisse bien-aimée n'a voulu entendre ni la voix de sa mère, ni la mienne, lorsque nous lui avons demandé un peu de courage.

CLARISSE,

Du courage ! Ah ! j'en ai eu quand j'ai résisté à vos prières, aux larmes de ma mère, de ma bonne mère, que je n'ai pas vue depuis un mois et dont vous ne me parlez pas.

MISTRESS NORTON.

Hélas ! elle a passé toute la nuit à pleurer.

CLARISSE.

A cause de moi ?

MISTRESS NORTON.

Vous deviez partir ce matin pour la maison de votre oncle Antonin, seule avec votre frère et sans la revoir.

CLARISSE.

Sans la revoir, sans l'embrasser ! Ah ! c'eût été une cruauté digne de mes persécuteurs !

MISTRESS NORTON.

Ma chère Clarisse, si, avec moi qui vous aime, vous pouvez si peu vous modérer, que direz-vous donc devant votre frère ?

CLARISSE.

C'est qu'il est telles offenses, tels outrages, que les souffrir patiemment c'est déjà les mériter. Je ne suis pas faite encore au malheur ; en seriez-vous surprise ? Depuis ma première jeunesse j'ai entendu toute ma famille approuver, louer mes paroles, mes actions, mes sentimens. Aujourd'hui je m'interroge, je mets la main sur mon cœur et je me demande : Suis-je changée ? Ma conscience me répond : Non. Et alors les mauvais traitemens dont on m'accable je les repousse avec énergie, avec constance, comme on repousse ce qui est injuste, ce qui est mal.

MISTRESS NORTON.

Ah ! pourquoi M. Lovelace a-t-il eu ce duel avec votre frère ?

CLARISSE.

M. Solmes en aurait-il moins persisté à demander la main d'une femme qui ne peut être à lui ?

MISTRESS NORTON.

Que de chagrins, que de tourmens il nous eût épargnés !

CLARISSE.

Allons, chère Norton, du courage : mon cœur est rempli de bonnes espérances.

MISTRESS NORTON.

Et pourquoi ?

CLARISSE.

Hier, quand j'ai su que le départ était décidé pour ce matin, un instant le désespoir m'a égarée, mais le repentir est venu aussitôt et avec lui la confiance ; je suis déjà récompensée puisqu'on retarde, si on ne l'abandonne pas encore, le projet de m'enlever à tous ceux que mes larmes et mes prières auraient pu fléchir. Cette première consolation ne

viendra pas seule; ( *avec quelque gaîté.* ) si vous le savez, dites-le-moi.

MISTRESS NORTON.

Clarisse, ne vous flattez pas encore... N'entendez-vous pas?...

CLARISSE.

Oui, dans cette pièce....

MISTRESS NORTON.

C'est votre frère.

## SCÈNE IV.

MISTRESS NORTON, CLARISSE, JAMES *entrant par la porte latérale de gauche.*

JAMES.

Miss Clarisse, en vous abandonnant depuis un mois à vos réflexions, on avait espéré que vous vous soumettriez aux désirs de parens que vous disiez aimer. Vous avez persisté dans vos refus; le moment est venu de vous faire connaître les volontés immuables de votre famille, et de vous...

CLARISSE.

Pardon, mon frère, si je vous interromps; vous me parlez au nom de toute ma famille, et je ne vois que vous.

JAMES.

Notre oncle Antonin, notre sœur et M. Solmes étaient partis dès ce matin pour le château où la cérémonie devait avoir lieu; un exprès leur a été dépêché, et dans quelques heures ils seront ici.

CLARISSE.

Mais mon père, mais ma mère?...

JAMES.

Nous n'avons pas voulu que ma mère eût à souffrir du spectacle de ces débats que vous éternisez; mon père, vous le savez, a juré de ne vous revoir qu'épouse de M. Solmes, ou disposée à le devenir. Cependant il a voulu être témoin invisible de ce dernier entretien; il est là, Clarisse, il vous entend, prêt à vous ouvrir ses bras ou à vous renoncer pour sa fille.

CLARISSE.

Je demande à Dieu de n'être forcée à rien qui lui déplaît.

MISTRESS NORTON.

Je vais près de lui.

CLARISSE.

Osez-vous lui présenter les hommages de sa fille? (*Mistress Norton fait un signe affirmatif, embrasse Clarisse et entre dans le cabinet.*) Maintenant je vous écoute, mon frère.

JAMES.

Votre mariage avec M. Solmes devait avoir lieu au château de notre oncle Antonin; on a renoncé à ce projet.

CLARISSE.

Ah! merci! mille fois merci!

JAMES.

Tranquillisez-vous, ce mariage n'aura pas moins lieu.

CLARISSE.

Ah! déjà raillerie et dérision!

JAMES.

Vous me dispenserez sans doute de vous expliquer les raisons qui ont fait changer nos desseins?

CLARISSE.

Je désire cependant les connaître.

JAMES.

Nous ne sommes pas dupes de cette dissimulation; est-ce moi qui vous apprendrai qu'un enlèvement à force armée était préparé par vos complices?

CLARISSE.

Mes complices!...

JAMES.

Ah! ne niez pas; j'ai vu les bandits qui devaient commettre le guet-à-pens, j'ai vu la voiture qui devait vous emmener; j'ai trouvé les traces des tentatives faites pour s'introduire la nuit dernière dans le château. Quelque obstacle imprévu a sans doute détourné cette attaque nocturne, et c'est sur la grande route que l'infâme Lovelace comptait prendre sa revanche.

CLARISSE.

Monsieur, sa conduite envers vous ne vous a pas donné le droit de le traiter d'infâme.

JAMES.

Coupable aveuglement! Si vous avez des intelligences,



une correspondance avec l'ennemi de notre repos, croyez-vous donc que je n'aie pas un agent qui me rende compte de sa conduite ?

CLARISSE.

Ah ! monsieur ; un espion ?

JAMES.

Soit, pourvu qu'il nous sauve du danger. Eh bien ! par lui, j'ai entre les mains une lettre de votre vil séducteur.

CLARISSE.

James, respectez-vous dans votre sœur.

JAMES.

Une lettre, vous dis-je, à un de ses dignes compagnons, où ses termes mal déguisés ne laissent que trop bien voir le genre de secours qu'il lui demande.

CLARISSE.

On vous trompe, monsieur.

JAMES.

Vous pouvez me le prouver.

CLARISSE.

Comment ?

JAMES.

Détruisez toutes les espérances de notre ennemi en épousant l'homme que vous présente votre famille.

CLARISSE.

Lorsque pour la première fois je refusai M. Solmes, je n'avais contre lui que les préventions inspirées par son défaut d'éducation et sa réputation équivoque ; aujourd'hui je n'ai que trop la preuve que ce n'est point un honnête homme.

JAMES.

C'est insulter votre père qui l'a choisi.

CLARISSE.

Vous rappelez-vous, monsieur, le jour où je le vis pour la première fois ? Je m'en souviens, moi ; j'étais dans le salon de mon père, entourée d'amour et de bonheur, chérie, adorée, entourée de parens tendres et indulgens dont je faisais depuis vingt ans les délices ; j'étais heureuse ! La présence de cet homme a flétri mon bonheur ; il est venu, et tous les biens qui me rendaient la vie si douce, si bonne, ont

disparu comme un songe. Pour lui j'ai été traitée comme une esclave, pour lui privée de la vue de tout ce qui m'est cher, pour lui enfermée comme une misérable créature, bannie honteusement du sein de ma famille; et c'est un homme d'honneur qui souffre tout cela? c'est un homme d'honneur qui irrite le père contre l'enfant, qui met dans la bouche du frère des paroles de colère contre la sœur? qui donc osera le dire? Et voilà pourquoi je le refuse encore, car je veux un honnête homme pour mon mari.

JAMES.

Et c'est pour cela que vous voulez le digne Lovelace?

CLARISSE.

Quand vous voudrez l'humilier, choisissez mieux ceux à qui vous le comparerez. Mais il n'est pas question de lui; je demande à ne pas me marier, à me retirer dans la terre que mon grand-père m'a laissée.

JAMES.

Cela ne peut être : il faut que le débauché perde à jamais l'espoir de vous obtenir.

CLARISSE.

Que voulez-vous dire?

JAMES.

Il faut qu'aujourd'hui, dans deux heures, vous épousiez M. Solmes.

CLARISSE.

Cela ne sera pas.

JAMES.

Cela sera ici même, car vous ne retournerez plus au château d'où vous pourriez vous échapper.

CLARISSE.

Vous voulez donc me réduire au désespoir?

MISTRESS NORTON, *entrant.*

Au nom du ciel, abrégez cette discussion! M. Harlowe entend tout; vous connaissez ses emportemens...

JAMES, *à demi-voix.*

Cédez donc, fille rebelle!

CLARISSE.

Jamais! jamais!

JAMES.

Clarisse, de gré ou de force, vous ne trahirez pas l'honneur de la famille que je dois soutenir.

CLARISSE.

Ah ! malheur à nous si vous êtes le gardien de l'honneur des Harlowe.

JAMES.

Malheureuse !

CLARISSE.

Je connais l'indigne mobile qui vous fait agir.

MISTRESS NORTON.

Clarisse, votre père !

CLARISSE.

James, M. Solmes est riche, il vous a promis de vous laisser ma fortune.

JAMES.

Mon père, vous l'entendez !

MISTRESS NORTON, *courant vers la porte.*

Grand dieu ! courons arrêter ses pas. (*Elle rentre dans le cabinet.*)

JAMES.

Clarisse, mes conseils tu les as repoussés, et voilà que tu me braves, que tu m'insultes dans mon honneur ! c'en est trop. Jusqu'à ce jour, placé entre mon père et toi, j'interceptais sa colère ; maintenant je t'y livre : viens, il t'attend ! (*Il lui saisit le bras.*)

CLARISSE, *résistant.*

Grace ! laissez-moi ! laissez-moi !

JAMES, *voulant l'entraîner.*

Viens ! il a des paroles à prononcer sur toi !

CLARISSE, *se débattant et tombant à genoux.*

James, vous voulez me perdre, vous vouliez que toute ma vie soit frappée du plus terrible des arrêts : eh bien ! vous m'arracherez d'ici.

JAMES, *cédant à ses efforts.*

Reste donc ! la malédiction de ton père t'atteindra partout !

## SCÈNE V.

CLARISSE *seule, revenant à elle.*

Personne ! Norton aussi m'a quittée ! Je n'ai donc plus à attendre dans cette maison que violence et malédiction ; et

des étrangers, la famille de M. Lovelace, m'offrent protection et appui! Hier, il devait se trouver ici pour me soustraire à tant de persécutions; s'il venait en ce moment... Ah! qui me sauvera des mauvais conseils du désespoir!

## SCÈNE VI.

CLARISSE, MADAME HARLOWE.

CLARISSE, avec un cri.

Ah! ma mère! (*Elle tombe dans ses bras.*)

MADAME HARLOWE.

Remettez-vous, mon enfant! par votre émotion n'ajoutez pas à celle que me cause cette entrevue. (*Madame Harlowe s'assied sur un canapé; Clarisse se tient à ses pieds et la caresse.*)

CLARISSE.

Il y a si long-temps... Ah! vos mains. (*Elle les baise.*)  
Encore! encore!

MADAME HARLOWE.

Ma chère Clarisse, combien je suis sensible à vos caresses! Mais retenez le charme que vous avez pour m'attendrir, car je serais faible, je pleurerais avec vous; et je suis venue pour vous parler d'une sérieuse et déplorable affaire.

CLARISSE.

Ah! ma mère, en vous voyant, en sentant vos bras autour de moi, en sentant vos lèvres sur mon front, j'avais tout oublié, je n'avais plus qu'une pensée: ma mère, du bonheur par ma mère, la protection de ma mère.

MADAME HARLOWE.

Ma protection, pauvre Clarisse! hélas! depuis un mois, votre résistance m'a réduite à rester spectatrice silencieuse mais désolée de cette lutte dans ma famille: on m'accusait d'aveugle tendresse, et j'ai dû pleurer en secret, de peur que leur colère ne s'irritât contre vous de ma douleur.

CLARISSE.

Ah! que je m'accuse de vous avoir donné tant de chagrins! combien je vous en demande pardon!

MADAME HARLOWE.

Quand je n'aurais pas su que vous pleuriez plus amèrement que moi, tout vous aurait été pardonné, ma fille; on n'en aime que plus ceux pour qui l'on pleure. Venez, asseyez-vous près de moi, ma Clarisse, ma précieuse enfant! dites-moi, ai-je trop présumé? Au moment où j'entendais arrêter des projets de violence, j'ai cru que la voix de votre mère vaincrait votre obstination. J'ai osé tenter une dernière épreuve. Vous le savez, Clarisse, votre père est un homme loyal et juste.

CLARISSE.

Ah! je ne veux pas accuser mon père; car lui aussi depuis quinze jours m'a refusé sa présence, et mes lettres n'ont pu parvenir jusqu'à lui; mais si vous saviez comme ils m'ont traitée!

MADAME HARLOWE.

Oh! oui, des mots durs, cruels...

CLARISSE.

Du calcul, de la perfidie, ma mère! aigrissant mes douleurs pour que mes plaintes fussent plus amères, plus violentes; puis amenant là mon père pour tout entendre, pour... (*sanglotant.*) ah! ma mère, vous ne savez pas?

MADAME HARLOWE.

Parlez, ma Clarisse, soulagez ce cœur si souffrant.

CLARISSE.

Au moment où mon désespoir s'exhalait en reproches, James m'a saisie, il a voulu me traîner vers mon père qui s'avavançait. J'ai résisté; Norton a couru au-devant de ses pas... mais j'ai cru entendre... (*en pleurant.*) Ah! ma mère; ne m'a-t-il pas maudite?

MADAME HARLOWE.

J'étais là, ma fille, j'ai mis mes mains sur sa bouche, et j'ai dit: Mon Dieu, ne l'écoutez pas! et je t'ai bénie, mon enfant, de la voix, de la pensée, du cœur! Ne crains plus rien: Dieu entend les mères qui prient pour leurs enfans!

CLARISSE.

Ah! merci, merci pour le calme que vous rendez à mon ame.

MADAME HARLOWE.

Je connaissais votre cœur, ma fille; j'étais sûre qu'il com-

prendrait le mien.... Quand tous disaient que d'accord avec un homme que je ne veux pas nommer vous méditez des projets de fuite, je répondais : Lorsqu'elle sera en marche pour quitter le toit où je l'ai mise au monde, laissez-moi de loin l'appeler, lui tendre les bras, et vous verrez de quel côté elle courra.

CLARISSE, *serrant sa mère dans ses bras.*

Ah ! avec vous ! toujours avec vous !

MADAME HARLOWE, *tenant la tête de Clarisse sur son épaule.*

N'abandonne jamais ta vieille mère : elle serait bien malheureuse sans toi, et toi aussi sans elle ; car le jour où tu aurais un grand chagrin, ta tête souffrante n'aurait plus où s'appuyer... Ma fille, par une cruelle obstination, par une préférence pour un homme....

CLARISSE.

Je m'engage à renoncer à lui, à tout autre époux ; mais qu'on ne me livre pas à monsieur Solmes ! Oh ! ma mère, vous ne savez donc pas quelle responsabilité vous prendriez devant Dieu !

MADAME HARLOWE.

Que dites-vous ?

CLARISSE.

Et quelle femme oserait dire : Je voue ma vie entière à un homme que je méprise, et pour lui tous les devoirs d'épouse me seront légers !... Ma mère ! un mauvais ménage !... comprenez-vous ?... un mauvais ménage !... toujours la solitude de l'ame ! toujours dégoûts sur dégoûts, ressentimens sur ressentimens ; voir, entendre, lire partout le bonheur de ceux qui aiment, et n'aimer pas... Ma mère ! dans mon malheur, dans mon désespoir, je vous nommerais peut-être.

MADAME HARLOWE.

Clarisse, vous ménagez peu mon cœur, et pourtant j'ai promis.

CLARISSE.

Vous n'avez pas promis de perdre mon ame ?

MADAME HARLOWE.

Vous refuserez donc aussi votre mère ?

CLARISSE.

Demandez-moi ma vie !

## SCÈNE VII.

JAMES, CLARISSE, MADAME HARLOWE.

JAMES.

Madame, vous êtes convaincue maintenant que rien ne peut triompher de sa cruelle obstination ; le temps presse : je viens vous chercher de la part de mon père.

CLARISSE.

Oh ! ne me quittez pas , je vous en supplie.

MADAME HARLOWE.

Clarisse , vous le voulez.

CLARISSE.

Ma mère , ma mère !

JAMES.

Nous ferons fléchir votre volonté.

CLARISSE.

Ah ! si l'on doit employer la violence , pitié , ma mère ! Si je ne devais plus vous revoir , pardon , pardon !

MADAME HARLOWE , *l'embrassant.*

Si tu es malheureuse , ce n'est pas toi qui souffriras le plus.

*(James entraîne sa mère.)*

## SCÈNE VIII.

CLARISSE, seule.

Mon Dieu ! j'ai résisté aux larmes de ma mère..... oh ! éclairez-moi !... Tout à l'heure , quand elle me disait de ne pas la quitter , j'aurais tout souffert pour rester près d'elle ! Oh ! éclairez-moi , manifestez votre volonté à quelque signe où je puisse la reconnaître ! Mon Dieu ! j'ai perdu ma mère , éclairez-moi !

## SCÈNE IX.

CLARISSE, JAMES ; *il rentre par la porte du cabinet et ferme la porte à clé.*

CLARISSE.

Monsieur , pourquoi fermez-vous cette porte et en ôtez-vous la clé ?

JAMES.

Pour qu'il ne vous reste aucune issue quand j'aurai fermé cette autre porte. *(Il montre la porte du fond.)*

CLARISSE.

Comment? dois-je rester ici?

JAMES.

Oui, enfermée jusqu'au retour de mon oncle et de monsieur Solmes; jusqu'à ce que le ministre ait béni votre union... Regardez ce seuil, vous ne le passerez qu'avec le nom de madame Solmes.

CLARISSE.

Oh! mais c'est impossible!... *(courant à la porte du cabinet et frappant.)* Ma mère! ma mère!

JAMES.

Cessez : toute la famille s'est retirée et personne ne peut vous entendre.

CLARISSE.

Mais vous, vous pouvez m'écouter : je ne veux pas rester ici seule, sans défense; il faut que je retourne au château! Oh! je vous en supplie, mon frère, je vous en conjure...

JAMES.

Votre orgueil est abattu parce que vos projets sont déjoués. Je le savais.

CLARISSE.

James, par pitié!

JAMES.

Adieu : dans une heure nous nous reverrons. *(Il repousse Clarisse qui veut s'opposer à son départ et ferme la porte.)*

CLARISSE.

Ecoutez-moi, au nom du ciel écoutez-moi! Je vous dirai tout, mon frère, je vous promets de tout vous dire... Il est parti!... et moi seule, seule ici!... *(voyant entrer Lovelace.)* Ah! c'est maintenant que je suis perdue!

## SCÈNE X.

LOVELACE, CLARISSE.

LOVELACE.

Vous avez besoin de moi, je suis venu.



CLARISSE.

Non, monsieur Lovelace, je ne veux point partir, j'ai vu ma mère.

LOVELACE.

Elle vous a dit sans doute qu'elle opposerait à la volonté de son mari l'autorité d'une mère; qu'elle imposerait silence aux brutales fureurs de votre frère et de votre sœur, et que contre la violence vous trouveriez un refuge dans ses bras?

CLARISSE.

Non, monsieur, elle ne m'a pas promis de secours, mais elle a pleuré avec moi.

LOVELACE.

Et quand elle déplore son impuissance à vous protéger, vous repoussez la main qu'on vous tend! Ah! si je n'avais craint de nouveaux chagrins pour elle, j'aurais été trouver cette bonne et tendre mère; je lui aurais dit qu'à défaut de l'appui que vous ne pouvez plus trouver ici, une noble et puissante famille vous tend les bras; je lui aurais montré la lettre où lady Lawrance....

CLARISSE.

A chaque instant on peut venir.

LOVELACE.

Ne craignez rien.

CLARISSE.

Mais si quelqu'un vient, ce sera mon frère.

LOVELACE.

Par mon ordre on veille sur vous.

CLARISSE.

Que me voulez-vous donc?

LOVELACE.

Ne croyez pas que je veuille parler de cette vie cachée et solitaire qui tout à coup a succédé pour moi au brillant éclat du monde! Errer autour de ce parc pendant tout le jour, la nuit m'approcher du château, chercher votre fenêtre, attendre que votre ombre passe sur un rideau: tout cela plaisir, Clarisse, plaisir qui trompe l'absence, qui la partage en une attente de chaque jour, et donne à chaque heure son espérance. Ne croyez pas non plus que je veuille vous rappeler les outrages de votre famille, les in-

sultes de votre frère! Orgueil, vengeance, tout s'éteint dans mon amour... Mais de toutes les pensées n'en avoir plus qu'une, oublier tout, amis, plaisirs, honneurs, famille; ne se souvenir que de Dieu, parce que Dieu peut faire aimer de Clarisse; pleurer, gémir, se débattre contre un mal qui tue... Ah! c'est un supplice affreux, Clarisse, c'est le mien. Vaincu par les tourmens passés, je recule devant de nouvelles tortures, je tombe à genoux, je demande grace.

CLARISSE.

Ah! ne me parlez pas ainsi... Je ne dois pas vous entendre.

LOVELACE.

Vous aussi, maintenant, vous savez ce que c'est que souffrir; vous aussi vous avez des jours de sombre solitude, des nuits de cruelles angoisses! Clarisse, un mot, et votre malheur cesse, et l'avenir pour moi s'éclaire d'espérance! Qu'ai-je dit? moi! s'agit-il de moi? Non, vous, toujours vous, votre repos, votre liberté! Lady Lawrance vient vous l'offrir... avertie par moi d'après votre lettre d'hier, elle accourt vers vous les bras ouverts, elle approche déjà; peut-être elle vous attend! qui vous arrête encore?

CLARISSE.

Votre réputation; vous.

LOVELACE.

Moi! un obstacle à votre bonheur? soyez bénie pour m'avoir éclairé. Quand tous ceux qui vous ont chérie dès l'enfance sont devenus vos persécuteurs, mon amour plus récent, mais mille fois plus tendre, ne vous fera pas malheureuse! Venez sous un noble patronage ressaisir l'indépendance qu'on vous arrache. Je vous remets à votre généreuse protectrice et je m'éloigne, je pars... Je m'interdis votre présence!... Au prix de ma vie le cœur de Clarisse, mais un cœur libre, qui se donne et m'appelle.

CLARISSE.

L'honneur m'ordonne de rester ici; mais jamais sans votre aveu je ne serai à un autre.

LOVELACE.

Ah! je connais la noblesse de votre ame, la force de votre volonté; mais la violence? ils sont capables de tout! Si un instant les forces vous abandonnent, un évanouissement ne vous sauvera pas; le lâche Solmes tiendra votre main glacée, et quand la vie vous reviendra, Clarisse, vous serez perdue

pour moi, perdue à jamais : vous voir, vous chercher, penser à vous sera un crime ; alors où donc ira mon ame ?

CLARISSE.

Monsieur Lovelace, je fléchirai mon père.

LOVELACE.

Ne l'espérez pas !... ils ne veulent pas vous entendre. *(avec éclat.)* Mais ils m'entendront, moi !

CLARISSE.

Que voulez-vous faire ?

LOVELACE.

Je ne vous demande plus de me suivre. C'est moi qui vais vous accompagner au château, ou plutôt vous y précéder : il faut que la vérité parvienne aux oreilles de cette impitoyable famille.

CLARISSE.

Grand dieu ! quel dessein !

LOVELACE.

Ils sont réunis ! Je veux les voir, je veux leur demander compte de votre bonheur détruit, de votre jeunesse éteinte dans les larmes. Je veux flétrir ce despotisme d'un père qui dit à sa fille : Je te défends d'aimer celui-ci ; je t'ordonne d'aimer celui-là... cette tyrannie d'un mari qui dit à sa femme : Oublie ton enfant, car j'ai envie de la maudire... Il y a là aussi un homme à qui je demanderai si Dieu a fait le frère, juge et maître de sa sœur.

CLARISSE.

Tout à l'heure je vous croyais généreux.

LOVELACE.

Je souffrirai tout patiemment, même l'insulte, si elle me vient des vôtres ; mais Solmes, mais l'infâme ! à lui ma colère.

CLARISSE.

Encore des épées, encore un duel !

LOVELACE.

Oui, il me faut sa vie... puis ensuite l'exil, l'échafaud ! mais Clarisse, ma Clarisse sera sauvée et libre.

CLARISSE, *avec effroi.*

On a touché à cette serrure !

LOVELACE, *tirant son épte.*

Qu'ils viennent donc !

LÉMAN, *en dehors.*

Il est là ! il est là ! je l'entends ! *(Il frappe à la porte.)*

CLARISSE.

Ah ! terreur !

LÉMAN.

La clé, monsieur Solmes, la clé !

LOVELACE.

Ici la mort, l'esclavage ! là la liberté, l'amour !

LÉMAN, *en dehors, appelant.*

Monsieur James ! monsieur James ! *(On frappe plus fort à la porte.)*

CLARISSE.

Mon frère ! ah ! sauvez-moi ! sauvez-moi !

LOVELACE, *la saisissant.*

A moi donc !

CLARISSE, *entraînée.*

Ma mère, ma mère !

*(Ils sortent.)*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LOVELACÉ, BELFORT, WILLIAMS.

LOVELACÉ, *assis dans un fauteuil.*

Qu'est-ce ?

WILLIAMS, *annonçant.*

Monsieur Belfort.

BELFORT.

Je te retrouve enfin !

LOVELACÉ, *sans se déranger.*

C'est toi !

BELFORT.

Cela t'étonne ?

LOVELACÉ.

Point : tu es toujours le même ; tu as mis quinze jours à me découvrir : je t'aurais dépisté en vingt-quatre heures.

BELFORT.

Et pourquoi as-tu pris la peine de me fuir ?

LOVELACÉ.

Tu ne l'as pas deviné ? parce que je ne voulais pas de toi dans un projet au-dessus de ta portée.

BELFORT.

Lovelace, veux-tu répondre à quelques questions ?

LOVELACÉ.

Dis d'abord, je verrai ensuite.

BELFORT.

Quelle est cette maison ?

LOVELACÉ.

Un fort joli petit hôtel que j'ai loué tout meublé pour trois mois, sous le nom de lady Lawrance.

BELFORT.

Et par qui est-il habité?

LOVELACE.

Par ma tante lady Lawrance et sa fille miss Montaigu.

BELFORT.

Lovelace, je viens de les voir.

LOVELACE.

Et tu as reconnu les masques?

BELFORT.

Je me suis demandé comment de telles femmes....

LOVELACE.

Belfort, respecte ma famille, même lorsqu'elle est d'emprunt.

BELFORT.

Une mistress Sainclair...

LOVELACE.

N'est-ce pas au fond une excellente femme?

BELFORT.

Miss Polly!

LOVELACE.

Naissance distinguée, beauté, énergie de caractère.

BELFORT.

Une femme désormais en guerre avec qui n'est pas tombé comme elle.

LOVELACE.

Tu l'as étudiée?

BELFORT.

Et voilà celles au milieu desquelles tu viens commettre miss Clarisse Harlowe! Tu m'as trompé, tu ne l'aimes pas.

LOVELACE, *se levant, avec violence.*

Je ne l'aime pas! Belfort, fais de la morale si c'est ton plaisir: reproche-moi les moyens que j'emploie... Mais je te défends de dire que je ne l'aime pas.

BELFORT.

Parmi les plus perdus de nos compagnons, en as-tu jamais vu un seul déshonorer celle qui doit être sa femme?

LOVELACE.

Ah! si tu parles de mariage, c'est autre chose, et je veux

bien te dire ma pensée. Comme tout ce qu'il y a de vertu dans son sexe se résume en Clarisse, je veux éprouver en elle son sexe entier : si elle résiste tout en m'aimant, car surtout il faut qu'elle m'aime... oh ! alors je fais amende honorable, je renvoie mon mauvais génie qui aura succombé devant elle, et le mariage sera sa récompense.

BELFORT.

Et quel terme mets-tu à cette infernale tentation ?

LOVELACE.

Oh ! elle n'est encore qu'au début ; mais elle me forcera peut-être à hâter les grands moyens... Sa répugnance pour ces femmes...

BELFORT.

Elle les a dévinées ?

LOVELACE.

Non, mais elle ne les aime pas ; elle semble avoir des craintes... Ce soir j'avais espéré la mener au théâtre, elle a refusé, et quand tu es arrivé je rongais ma mauvaise humeur.

BELFORT.

Ta mauvaise humeur !

LOVELACE.

Dis-moi, suis-je habitué aux délais, aux dédains ? Me croiras-tu ? un jour, après avoir épuisé près d'elle cette éloquence qui a séduit tant de beautés cruelles... je lui ai offert ma main... mais de bonne foi... elle a refusé.

BELFORT.

L'imprudente ! et pourquoi ?

LOVELACE.

Elle veut attendre une réconciliation, que sais-je ? un consentement des siens ; elle regarde mon amour comme une affaire à régler en conseil de famille... Après s'être livrée entre mes mains, elle ose pour des calculs de raison, pour des convenances imaginaires, m'irriter par des rigueurs que je ne conçois pas quand on aime... Jete l'ai dit, elle me forcera...

BELFORT.

Eh bien ! que feras-tu ?

LOVELACE.

Tu es bien curieux ! le sais-je encore moi-même ? Et quand sa vertu aurait à lutter contre autre chose que des paroles ?...

BELFORT.

De la violence! tu ne le feras pas.

LOVELACE.

Et qui m'en empêcherait? Le terrible Morden est-il donc de retour?

BELFORT.

Non; mais je suis ici.

LOVELACE.

Toi, Belfort?

BELFORT.

Moi, qui ne veux pas que mon ami se déshonore.

LOVELACE.

Tu oserais?

BELFORT.

Lier un fou!

LOVELACE.

Nous nous aimons depuis long-temps, Belfort; mais ne tente pas mon amitié. Ecoute bien: je fais serment que Clarisse sera à moi!

BELFORT.

Et moi je jure de t'empêcher de commettre un crime, qu'un jour tu demanderais à racheter de ton sang.

LOVELACE.

Veux-tu me braver?

BELFORT.

Je veux te sauver de toi-même.

LOVELACE.

Ma patience est à bout.

BELFORT.

Renonce à tes projets.

LOVELACE.

Moi! Lovelace!

BELFORT.

Eh bien! je l'arracherai de tes mains.

LOVELACE.

Tu me menaces! viens te défendre. (*Fausse sortie.*)

BELFORT.

Comme tu voudras.



LOVELACE.

Belfort! tu me tuerais donc? eh bien! je vau mieux que toi, et même pour Clarisse je ne voudrais pas ta mort. Veux-tu me donner ta main?

BELFORT.

Oui, en restant fidèle à mon serment.

LOVELACE.

Et moi au mien.

BELFORT.

Adieu donc! Quand nous nous reverrons, je voudrais pouvoir t'embrasser.

LOVELACE.

En attendant, (*Il lui tend les bras, Belfort s'y jette.*) tu ne veux pas prendre le thé avec nous?

BELFORT.

Non, je pars. (*lui serrant la main.*) Tu es le meilleur des amis et le plus exécration des amans.

LOVELACE.

Adieu, flatteur!

(*Quand Belfort sort par le fond, Sainclair et miss Polly entrent par la porte latérale de droite.*)

## SCÈNE II.

SAINCLAIR, MISS POLLY, LOVELACE.

SAINCLAIR.

Vous parliez bien haut avec M. Belfort; qu'aviez-vous donc?

LOVELACE.

Une dispute d'amis; c'est un chaud défenseur de Clarisse.

MISS POLLY.

En ce cas il a bien fait de sortir : la partie n'aurait plus été égale pour lui.

LOVELACE.

Vous n'aimez pas Clarisse, miss Polly?

MISS POLLY.

Non, certes.

LOVELACE.

Et pourquoi?

MISS POLLY.

Parce que sa résistance est une insulte pour moi.

LOVELACE.

Et, en ma faveur, vous voulez sa chute?

MISS POLLY.

En votre faveur! je veux sa chute pour que cette femme, qui depuis quinze jours me traite en égale, n'ait ni paroles de mépris ni regards d'aversion le jour où elle apprendra qui je suis. Je veux sa chute pour me venger de ces femmes dont j'étais la compagne et qui ne me connaissent plus; qui, parce qu'elles n'ont jamais été éprouvées par un violent amour, repoussent avec dédain celle qui a combattu sans vaincre.

LOVELACE.

Cruelle Polly! vous ne m'aimez donc plus?

MISS POLLY.

Je vous aime comme un moyen de représailles et de vengeance! Quand mes pensées retombent sur moi-même, c'est une consolation que d'autres se perdent où je me suis perdue.

LOVELACE.

Vous prenez toujours les choses au sérieux.

SAINCLAIR.

Nous ne passons pas prendre le thé?

MISS POLLY, *avec ironie.*

Et ne faut-il pas attendre miss Clarisse?

LOVELACE.

Vous y mettez de l'humeur.

MISS POLLY.

Dois-je vous féliciter de vous laisser jouer comme un sot? Combien de fois Clarisse vous a-t-elle permis de la voir cette semaine? Depuis deux jours, sous prétexte de mauvaise santé, elle n'a point paru aux repas. Cette partie de spectacle dont vous vous promettiez tant de succès, elle l'a obstinément refusée.

LOVELACE.

Croyez-vous donc avoir besoin de me piquer au jeu, et que je manque de moyens pour la faire sortir de sa cham-

bré? Mais comment n'est-elle pas encore ici? vous ne l'avez donc pas fait avertir?

SAINCLAIR.

Je ne sais où est Dorcas. (*Dorcas entre.*) D'où venez-vous donc? N'avez-vous pas dit à miss Clarisse qu'on l'attend pour le thé?

### SCÈNE III.

SAINCLAIR, MISS POLLY, LOVELACE,  
DORCAS.

DORCAS.

Madame, je viens de chez elle; j'y suis entrée par l'autre porte de son parloir.

LOVELACE.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

DORCAS.

Qu'elle ne se sentait pas bien, et qu'elle priait ces dames de l'excuser pour ce soir.

LOVELACE.

Encore! Et as-tu remarqué qu'elle souffrit en effet?

DORCAS.

Non, monsieur: elle paraît toujours triste, mais pas malade.

LOVELACE.

Ah! c'est trop languir, trop attendre... Jé la verrai... Dorcas, avec moi.

### SCÈNE IV.

SAINCLAIR, MISS POLLY, puis CLARISSE.

SAINCLAIR.

Je tremble! Que va-t-il faire?

MISS POLLY.

Je ne suis pas contente, mistress Sainclair: vous oubliez trop qu'avant d'être à Lovelace vous êtes à moi.

SAINCLAIR.

Cet homme est si terrible!

MISS POLLY.

Parce qu'il agit avec bruit et colère... Et moi, dévore-rai-je toujours en silence ces regrets d'un passé que rien ne peut me rendre, ces terreurs d'un avenir que je n'ose envisager? Il faut être bien heureuse d'amour pour oublier qu'on est fille ingrate, pour soutenir avec force le défi porté au monde!... Ce délire où l'on vit avec une seule pensée, je l'ai eu : mais le jour où j'ai été trahie j'ai connue remords. (*On aperçoit au fond une lueur d'incendie.*)

SAINCLAIR.

Oh ! mon Dieu ! regardez.

MISS POLLY.

Bien, Lovelace!

SAINCLAIR.

C'est le feu, le feu!

## SCÈNE V.

CLARISSE, *ouvrant.*

Grand Dieu! le feu!... Ah! tout le monde est-il averti du danger?

MISS POLLY, *avec ironie.*

Tout le monde!

CLARISSE, *à Sainclair.*

Un peu de courage, milady; j'espère qu'il n'y a pas de danger. Voici le domestique de M. Lovelace.

## SCÈNE VI.

MISS POLLY, SAINCLAIR, CLARISSE, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Mesdames, je viens vous tranquilliser. Aussitôt que l'incendie s'est déclaré, mon maître est accouru le premier. Il est entré sans hésiter dans la chambre où le feu avait pris. Il a arraché draperies, rideaux, et il m'envoie vous dire d'être sans crainte, que dans quelques minutes il ne restera plus de traces de cet accident.

MISS POLLY, *à Clarisse.*

Puisque c'était si peu de chose, combien je suis fâchée de vous avoir ainsi donné l'alarme!

CLARISSE.

Je vous remercie de cette marque d'intérêt.

MISS POLLY, à Sainclair.

Vous êtes souffrante, madame; voulez-vous que nous rentrions dans notre appartement? Williams, dites à Dorcas de nous suivre.

SAINCLAIR.

A demain, chère miss : vous ne nous tiendrez plus rigueur.

MISS POLLY.

Adieu, miss Clarisse. (*Lovelace qui est entré depuis quelques instans et a fait signe à miss Polly de se retirer, se présente devant Clarisse au moment où elle se dirige vers son parloir.*)

## SCÈNE VII.

CLARISSE, LOVELACE.

CLARISSE.

Monsieur Lovelace!

LOVELACE.

Vous aussi, chère Clarisse, vous avez partagé l'alarme générale!

CLARISSE, avec embarras.

Les cris que j'ai entendus m'avaient effrayée; mais on vient de m'apprendre que tout danger est passé, que notre salut est dû en grande partie à votre courage : recevez-en mes remerciemens.

LOVELACE.

N'ai-je pas déjà ma récompense, puisque, après le long éloignement où vous m'avez tenu, je vous revois enfin? Mais combien j'aurais été plus heureux si cette faveur je la tenais de votre volonté et non du hasard!

CLARISSE.

Puisque vous comprenez que ce n'est pas volontairement que je me trouve près de vous, permettez-moi de me retirer.

LOVELACE.

Ah! quelques instans... Dans la solitude où vous nourrissez votre douleur nulle voix ne vient plaider pour mon amour?... Laissez-moi vous rappeler que vous traitez bien cruellement l'amant le plus tendre.

CLARISSE.

Assez, assez, monsieur !... Je ne dois pas vous entendre ici, seule, à cette heure.

LOVELACE.

A cette heure, Clarisse, tout est favorable à l'amour. Excepté le jour où vous vous êtes remise à moi, jamais je n'ai pu vous parler sans témoins importuns. Contre moi, contre ma présence, vous prenez des précautions qui semblent indiquer de la terreur. Quand la haine de votre famille me tenait exilé aux portes de votre château, du moins je pouvais vous écrire !... Aujourd'hui près de vous, ma plume, ma voix, sont également condamnées au silence.

CLARISSE.

Il le faut ; tant que planera sur moi la malédiction qui punit ma faute, le même asile qui m'a protégée contre la violence doit me protéger contre vous.

LOVELACE.

Et contre moi n'avez-vous pas cette indifférence dont j'essaie en vain de triompher ? Quelle arme m'avez-vous donnée contre elle ? Jamais un mot de vous a-t-il encouragé ma constance, approuvé mon amour ? Oh non ! et la faute en est à moi. J'ai là au cœur une de ces passions que Dieu n'envoie qu'aux hommes qu'il veut perdre par un crime ou faire envier des anges... Et de ce foyer qui brûle ma poitrine mes lèvres ne laissent échapper que des paroles éteintes et froides.

CLARISSE.

Monsieur, conduisez-moi près de lady Lawrance et de miss Montaigne.

LOVELACE.

Pourquoi me fuir ?

CLARISSE.

Vous oubliez qui je suis.

LOVELACE.

Je me souviens que vous êtes la plus adorée des femmes.

CLARISSE.

Monsieur, je vous ordonne de sortir.

LOVELACE, *avec force.*

Quand cesserez-vous donc de me commander la douleur et le désespoir ? Vous étiez en ma puissance, je vous ai remise

aux soins de ma famille ! J'implorais un hymen qui devait combler mes vœux , vous avez désiré attendre le pardon que vous refusez votre père ; je me suis résigné... mais maintenant vous voulez... Ah ! je n'ai que trop obéi...

CLARISSE.

O mon Dieu ! nul ne viendra-t-il me sauver ?

LOVELACE.

Personne n'osera troubler ce moment que j'aurais payé de ma vie. Clarisse , Clarisse près de moi ; Clarisse forcée de m'entendre quand je lui dis : Clarisse , je t'aime , je t'aime !... Toutes les folles passions de ma jeunesse , tous ces désirs d'un instant , ce n'était pas de l'amour , Clarisse , car je ne t'ayais pas vue.

CLARISSE.

Ah ! vous me faites trembler !

LOVELACE.

Pourquoi trembler?... Ah ! c'est du retour qu'il me faut ! c'est de la tendresse que je veux ! Près de ces femmes que je disais aimer , que m'importait d'être aimé ? Mais toi , il faut que tu m'aimes !

CLARISSE, *avec effroi.*

Seule ! seule !

LOVELACE.

Et comment ne m'aimerais-tu pas ? tant de persévérance , tant de soins , tant d'outrages patiemment soufferts ! Ah ! dis-moi que tu m'aimes !

CLARISSE.

Non , non , par ma mère , non.

LOVELACE.

Mais moi , c'est du délire ! mais moi , pour t'obtenir , je braverais tout , même ta colère !

CLARISSE, *à elle-même, avec égarement.*

Sans appui , maintenant !

LOVELACE.

Contre tant d'amour qui pourrait te sauver ?

CLARISSE, *vivement.*

Votre honneur ! Vous m'avez dit que vous seriez mon ami , mon frère ; je vous ai cru , malgré l'avis de mes parents , malgré l'avis de tout le monde ; ah ! les avertissements , ils ne m'ont pas manqué ! Si je tombe , c'est pour avoir

eu trop de confiance. Monsieur Lovelace, soyez clément, car seule j'ai eu foi en votre loyauté, seule j'ai cru que vous étiez un homme d'honneur. Et maintenant, si amant ou ennemi osait m'outrager, je me tournerais vers vous et vous crierais : A moi ! et vous me défendriez.

LOVELACE.

Au prix de tout mon sang.

CLARISSE.

Alors défendez-moi donc contre vous-même qui allez forfaire à la foi donnée ; osez m'approcher et vous êtes un lâche.

LOVELACE.

Bien ! Clarisse, bien ! aiguisez ma colère ; que la vengeance irrite l'amour !

CLARISSE.

Oh ! non, non, j'ai eu tort, je me repens ; vous êtes bon, vous êtes mon bon, mon cher Lovelace ! Vous me vouliez pour votre femme, vous ne me flétrirez pas ; car, moi, j'aimerais mieux être morte... Jamais, jamais vous ne réparerez le mal que vous me faites souffrir en ce moment.

LOVELACE.

Non, pas ainsi, Clarisse ; des outrages, du courroux.

CLARISSE.

De la pitié, je veux de la pitié ! (*Elle se met à genoux.*) Voyez, monsieur Lovelace, voyez une infortunée qui, pour l'amour de vous, a été rejetée de sa famille. Ah ! n'accomplissez pas l'horrible malédiction de mon père ! Épargnez-moi, épargnez-moi, je vous en conjure, pour que Dieu ait pitié de vous à votre dernière heure.

LOVELACE.

Relevez-vous, Clarisse.

CLARISSE.

Non, je ne quitterai pas cette posture suppliante si vous ne m'assurez que je puis me relever pour vivre innocente et pure.

LOVELACE.

Eh bien ! tandis que votre irrésistible empire commande encore à ma volonté, fuyez donc !

CLARISSE, *se levant.*

Ah !



LOVELACE, *la retenant.*

Vous promettez à votre tour que le passé est oublié et que vous me pardonnez?

CLARISSE.

Au nom du ciel, laissez-moi me retirer !

LOVELACE.

Je ne puis vous laisser , je ne vous laisserai pas si vous ne prononcez mon pardon ; dites seulement que vous me pardonnez !

CLARISSE.

Eh bien ! oui, je vous pardonne.

LOVELACE.

Et si je vous demande quelque grâce , vous me l'accorderez ?

CLARISSE.

Je vous le promets.

LOVELACE.

Et demain vous me regarderez sans haine ?

CLARISSE.

Oui, oui.

LOVELACE , *avec force.*

Et cependant, Clarisse, je suis ton maître, tu es mienne !

CLARISSE , *de la voix la plus suppliante.*

Ah !

LOVELACE.

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit de fuir ?

CLARISSE , *se sauvant par la gauche dans le cabinet.*

Merci, mon Dieu !

## SCÈNE VIII.

LOVELACE, *seul.*

Voilà donc le succès de mes ruses, de mes intrigues ! Clarisse, avec quelques mots, avec des larmes, a fait évanouir toutes ces résolutions si long-temps méditées. Ah ! oui, elle a raison, je suis devenu un lâche ; un cri de femme bouleverse toute ma volonté !.. Mais aussi que de dignité dans sa parole, que de charmes dans sa prière !.. Je n'aurais jamais cru que la vertu eût tant de puissance ! Oh ! oui, j'ai bien

fait de la respecter... je le devais... Ah! je suis vaincu... Lovelace vaincu!.. Et pourquoi ne pas le reconnaître?... pourquoi le mariage... ce n'est peut-être pas aussi terrible que je me l'imagine. (*voyant entrer Polly.*) Déjà Polly! (*Il veut sortir.*)

## SCÈNE IX.

## MISS POLLY, LOVELACE.

MISS POLLY.

Sir Robert Lovelace, vous me fuyez?

LOVELACE.

Moi, Polly! et depuis quand vous fuit-on?

MISS POLLY.

Depuis qu'on n'est plus Lovelace.

LOVELACE.

Comment savez-vous?..

MISS POLLY.

Croyez-vous donc qu'on fasse impunément une faute?

LOVELACE.

Ah!.. Et quelle sera la punition de celle-ci?

MISS POLLY.

De perdre à jamais Clarisse.

LOVELACE.

Et qui me l'enlèvera?

MISS POLLY.

Le sort qui se venge de vous : il y a là, en bas, un courrier couvert de poussière ; il vient vous annoncer que votre oncle, milord-duc, frappé d'une attaque subite, veut vous parler avant que d'expirer. Le domestique m'a dit se nommer Patrick ; ne voulez-vous pas le voir?

LOVELACE.

Et quand je verrais cet imbécile que je ne connais que trop, que me dira-t-il? que la fortune, que le titre de milord-duc dépendent de cette visite?.. Je le sais aussi bien que lui.

MISS POLLY.

Que faut-il lui répondre?

LOVELACE.

Qu'il s'en aille!.. c'est-à-dire qu'il annonce à mon oncle que je vais arriver.

MISS POLLY.

Est-ce tout?

LOVELACE.

Que Williams commande des chevaux.

MISS POLLY.

Et vous partirez?

LOVELACE.

Ne le faut-il pas?

MISS POLLY.

Sans la revoir?

LOVELACE.

Qui vous a dit cela?

MISS POLLY.

A la bonne heure, car vous avez d'éternels adieux à lui faire.

LOVELACE.

Eternels! oh! non, car vous m'en répondez; il faut que je lui parle.

MISS POLLY.

Croyez-vous donc qu'elle vous reçoive?

LOVELACE.

Non; mais elle viendra.

MISS POLLY.

J'en doute.

LOVELACE, *passant à une table à droite.*

Elle l'a juré! (*écrivait.*) « Clarisse, le malheur me punit; « mon oncle se meurt, je pars: mais de ce lit de douleur où « je vais veiller, que ma pensée ne vous voie pas irritée et « menaçante... Clarisse, venez dire un consolant adieu à « un homme malheureux, qui s'éloigne et qui vous a sauvée « de lui-même; un instant, sur l'honneur, un seul instant.» (*à miss Polly.*) Voudriez-vous appeler Dorcas?

MISS POLLY.

Pour porter ce message? et vous pensez que Clarisse viendra sans que lady Lawrance ou miss Montaigu vous serve de caution? Donnez, donnez; d'ailleurs Dorcas vient de m'annoncer qu'elle est souffrante: ne faut-il pas

que je la voie ? (*intention marquée.*) Ne faut-il pas que, moi aussi, je lui donne mes soins ?

LOVELACE.

Clarisse souffrante !

MISS POLLY.

Rassurez-vous ; elle sera bientôt remise quand elle réfléchira à la générosité de son amant. (*Elle entre chez Clarisse.*)

## SCÈNE X.

DORCAS, LOVELACE.

DORCAS *entre du fond.*

Monsieur ! (*Elle lui donne une lettre.*)

LOVELACE.

De mon oncle ? (*prenant la lettre.*) Eh non ! c'est de Belfort.

DORCAS.

Que faut-il dire ?

LOVELACE.

Qu'on attende. (*Dorcas sort.*) (*Il déplie la lettre.*) Quatre grandes pages ! Il faut que depuis qu'il est parti il n'ait pas quitté la plume. Ça m'a l'air d'être très bien, mais je ne peux pas lire tout ça, moi. (*reprenant la lettre.*) *Que tu es cruel... Il me l'a déjà dit cent fois. Epouse Clarisse... Il prêche un homme à moitié converti. La violence... J'y pense bien... ce serait la tuer... tu aurais à te reprocher sa mort. Il se répète terriblement, l'ami Belfort. (voyant entrer Polly.) Eh bien ?*

## SCÈNE XI.

LOVELACE, MISS POLLY.

MISS POLLY.

Elle se plaignait encore : quelques gouttes que je lui ai données l'ont remise : elle hésitait : je l'ai décidée ; elle me suit.

LOVELACE.

Chère Polly !

MISS POLLY.

Mais si, pendant qu'elle vous parlera, vous entendiez sa voix s'affaiblir, pas d'effroi.

LOVELACE.

Comment ?

MISS POLLY.

Si vous voyez ses yeux s'égarer, et nager dans le vide, n'appellez pas.

LOVELACE.

Expliquez-vous.

MISS POLLY.

La voilà ! n'appellez pas, vous dis-je.

## SCÈNE XII.

LOVELACE, CLARISSE.

LOVELACE.

Chère Clarisse !

CLARISSE.

Je me suis souvenue que je n'avais pas invoqué votre honneur en vain. J'y veux croire encore.

LOVELACE.

Ah ! graces vous soient rendues d'avoir écouté ma prière !... Je vous l'ai dit, mon oncle m'appelle à son lit de mort : je pars ; mais quand cette cause imprévue ne m'aurait pas arraché d'auprès de vous, j'étais décidé, je vous quittais. J'avais vu vos larmes... vos plaintes retentissent encore à mon oreille ! Vous de qui j'attends le bonheur, je ne voulais pas que vous vous souvinssiez d'un jour où vous auriez pleuré à cause de moi, où vous auriez souffert par moi ; je voulais me soustraire au danger d'être ainsi près de vous... Savoir que vous refusez de m'entendre, que votre volonté seule élève une barrière entre nous, tout cela m'irrite : mon amour devient une envie de guerre ; loin de vous j'accuserai le temps, la distance ; je serai plus malheureux, mais je ne deviendrai pas coupable.

CLARISSE.

Ah ! que ces paroles sont douces pour moi ! Jamais les expressions les plus flatteuses de votre tendresse n'ont porté tant de joie dans mon cœur. Je vous remercie du

fond de l'ame de cette première trêve à mon chagrin!... Combien je respire plus librement! Ces accusations sans cesse répétées contre vous, ces menaces de ma famille m'avaient frappée de terreur! Je ne voyais partout que fraude et piège, même dans cette maison. Vous partez : mes soupçons se dissipent ; tous les nuages s'éclaircissent!... Merci, monsieur Lovelace, merci du bien que vous me faites.

LOVELACE.

Ah! vous ne m'avez pas habitué à un semblable langage.

CLARISSE.

Je serais ingrate si je vous cachais le soulagement que j'éprouve, si vous ne jouissiez de tout le plaisir de rendre à une femme bien malheureuse les espérances que ses rêves même ne lui accordaient plus.

LOVELACE.

Clarisse, je vois des pleurs dans vos yeux.

CLARISSE.

Ah! laissez, laissez couler mes larmes... elles sont douces celles-là. Déjà la malédiction de mon père semble moins peser sur mon avenir ; mes prières le fléchiront : s'il résistait encore, bientôt arrive le colonel Morden, l'ami de mon enfance, mon vrai frère, qui me protégera, qui dira ce que vous avez fait pour moi.

LOVELACE.

Vous comprenez mon amour ; vos paroles sont moins sévères... vos regards ne fuient plus les miens, et je pars!... Clarisse, vous quitter en ce moment!...

CLARISSE.

Cette absence ne sera peut-être pas bien longue ; et puis vous m'écrirez et je vous répondrai : je vous dirai tout ce que je ferai pour apaiser ma famille ; à mon tour je vous consolerais, car vous êtes un honnête homme.

LOVELACE.

Mon amie, ma bien-aimée, écoutez moi.

CLARISSE.

Cette émotion si douce après tant de douleur a détendu toutes les fibres de mon ame... je ne sais quelle langueur...

LOVELACE.

Que m'a donc dit Polly!

CLARISSE *s'assied dans un fauteuil, Lovelace se met à ses genoux.*

Adieu, monsieur Lovelace.... votre main tremble.... moins de faiblesse... je sens un calme... Ah! que de séduisantes images.... quel éclat!.... la belle fête!.... Ah! ma mère!... ah! comme autrefois dans vos bras... sur votre cœur, ma mère.

LOVELACE, *se lève.*

Elle dort! elle rêve... Polly!... Polly!...

## SCÈNE XIII.

LOVELACE, DORCAS, CLARISSE.

DORCAS *entre, Lovelace lui fait signe de faire silence.*

Monsieur, le domestique de monsieur Belfort attend toujours.

LOVELACE *regarde long-temps Clarisse, hésite, combat avec lui-même, puis tout à coup il va à la table et écrit.*

« Mon cher Belfort, tu n'es qu'un sot, et Clarisse est vivante. »

*(Il donne la lettre à Dorcas.)*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

Salle de l'appartement de Clarisse.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

**DORCAS, SAINCLAIR**; *miss Sainclair entre par le fond avec précaution et va à la chambre de Clarisse ; Dorcas lui ouvre.*

SAINCLAIR.

Personne n'est entré dans la chambre de miss Clarisse ?

DORCAS.

Personne.

SAINCLAIR.

Monsieur Belfort s'est-il présenté de nouveau ?

DORCAS.

On m'a dit qu'on l'avait vu plusieurs fois errer autour de la maison.

SAINCLAIR.

Que dit-on de ne pas voir paraître miss Clarisse depuis trois jours ?

DORCAS.

On la croit légèrement indisposée : tout le monde pense qu'elle sera bientôt remise.

SAINCLAIR.

L'as-tu vue ce matin ?

DORCAS.

Je sors de son appartement.

SAINCLAIR.

Comment est-elle ?

DORCAS.

Toujours dans le même état.



SAINCLAIR.

Depuis hier soir aucun changement ?

DORCAS.

Aucun.

SAINCLAIR.

Et Polly ?

DORCAS.

Elle est toujours auprès d'elle : elle ne l'a pas quittée.

SAINCLAIR.

Dis lui que je veux lui parler.

DORCAS.

La voici.

( Elle sort. )

## SCÈNE II.

MISS POLLY, SAINCLAIR.

SAINCLAIR.

Ah ! venez : je meurs d'inquiétude. Dorcas dit qu'il n'y a rien de nouveau.

MISS POLLY.

Non : toujours muette : l'œil sans regard.

SAINCLAIR.

Je suis perdue !

MISS POLLY.

Je l'ai fait lever, marcher même ; mais à quoi cela m'a-t-il servi ? Elle est là , assise dans un fauteuil , attendant pour faire un mouvement une main qui le lui imprime. C'est toujours un corps vivant , mais il n'y a plus d'ame. Ce n'est pas comme cela que l'eût voulu ma vengeance.

SAINCLAIR.

Mais si ce second breuvage était trop énergique , si en redonnant le mouvement au corps il avait ébranlé tous les ressorts de la vie ?

MISS POLLY.

Valait-il mieux la laisser s'éteindre dans son engourdissement léthargique ?

SAINCLAIR.

Tenez , Polly , on s'habitue à un certain cercle de mal , on s'y étourdit ; mais si on en sort , si on fait le mal d'une

autre manière, on se trouble, et l'on s'aperçoit que la conscience n'est pas morte.

MISS POLLY.

Votre conscience d'aujourd'hui c'est votre peur de Lovelace.

SAINCLAIR.

Il est assez follement épris pour laisser là le lit de mort de son oncle, sa fortune et sa pairie. Grand Dieu! s'il revenait!

MISS POLLY.

Pourquoi cette terreur?

SAINCLAIR.

C'est que je le connais, Polly : j'ai déjà vu ses emportemens. L'intrigue lui plaît pour l'intrigue. C'est une partie qu'il a l'amour-propre de jouer avec talent et bonheur.... mais cette fois, son cœur est intéressé au succès, et s'il perd, qui sait jusqu'où ira sa fureur?

MISS POLLY.

Et qu'arriverait-il donc, à votre avis?

SAINCLAIR.

Rien que d'y penser, je tremble! En voyant miss Clarisse dans cet état, il serait au désespoir.

MISS POLLY.

Ce spectacle aurait bien sa douceur... Et pourtant, je voudrais qu'elle s'éveillât avant le retour de Lovelace, pour être la première à saluer cet ange déchu de paroles de bienvenue, pour lui dire : Je suis Polly ; pour la forcer à me demander pardon des respects que j'ai eus pour elle.

SAINCLAIR.

N'y a-t-il aucun moyen de conjurer l'orage qui nous menace?

MISS POLLY.

Je me trompe fort, ou elle doit bientôt sortir de sa torpeur.

SAINCLAIR.

Peut-être un changement d'air...

MISS POLLY.

Je vais la chercher et l'amener ici.

(Elle entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE III.

WILLIAMS, SAINCLAIR.

SAINCLAIR.

Veillons à ce que personne ne vienne... Mais je ne me trompe pas, on monte. (*avec terreur.*) C'est Will!

WILLIAMS.

Qu'a donc ma présence de si extraordinaire, mistress? vous avez l'air tout consterné.

SAINCLAIR.

Consterné! et pourquoi donc? Sans doute vous venez de la part de votre maître savoir des nouvelles de miss Clarisse?

WILLIAMS.

C'est une commission qui ne pouvait me manquer.

SAINCLAIR.

Eh bien! vous direz à votre maître...

WILLIAMS.

Permettez; je ne dirai rien, car je ne suis pas seul.

SAINCLAIR.

Et qui donc ramenez-vous?

WILLIAMS.

Je ne ramène personne; c'est mon maître qui m'a ramené.

SAINCLAIR.

Votre maître?

WILLIAMS.

Et au grand galop. Quel homme! Je suis encore tout moulu de la course. Pour lui, il n'y paraît pas; il fait un bout de toilette, et, dans quelques minutes, vous le verrez paraître aussi lesté, aussi brillant que...

SAINCLAIR.

Il va venir?

WILLIAMS.

Sans doute.

SAINCLAIR.

Ce retour si subit... son oncle est donc mort?

WILLIAMS.

Ah ! j'oubliais ce qu'il y a de plus triste dans l'affaire : le digne pair se porte très bien.

SAINCLAIR.

Mais ce message qui mandait son neveu ?

WILLIAMS.

Excellente plaisanterie de M. Belfort, qui voulait, pendant notre absence, nous souffler miss Clarisse. Quand mon maître a vu que son oncle se portait bien, il était furieux... puis, comme par réflexion, il s'est écrié : Pas mal ! Belfort, pas mal ! Là-dessus il a ri comme un fou, et moi j'ai ri de même.

SAINCLAIR.

Maintenant je comprends les tentatives de Belfort pour parvenir jusqu'à miss Harlowe.

WILLIAMS.

Mistress, mon message...

SAINCLAIR, *à part.*

Je les entends... Bien, bien, Will, allez.

WILLIAMS.

A l'office, mistress ?

SAINCLAIR.

Oui, c'est cela, à l'office.

*(Elle le conduit jusqu'à la porte ; pendant ce temps, miss Polly fait entrer et asseoir Clarisse, qui lui obéit comme par un mouvement machinal.)*

## SCENE IV.

CLARISSE, MISS POLLY, MISTRESS SAINCLAIR.

MISTRESS SAINCLAIR, *revenant vivement en scène avec un accent de terreur.*

Polly ! il va venir !

MISS POLLY.

Qui ?

MISTRESS SAINCLAIR.

Lovelace.

MISS POLLY.

Lovelace, comment ?

SAINCLAIR.

Je vous dis qu'il va venir : (*allant à Clarisse.*) Miss Harlowe... c'est nous, parlez-nous!... Polly, la mort est là!

MISS POLLY.

La mort! oh! non, non! et pourtant je le sens, la honte doit tuer quand on ne peut pas la rejeter sur les autres.

SAINCLAIR.

Miss Harlowe, revenez à vous. (*désespérée.*) Mon Dieu! que faire? que faire? Dieu! je l'entends!

MISS POLLY.

Lovelace! retirons-nous! ma vengeance commence.

(*Elles sortent.*)LOVELACE, *entrant.*

Clarisse! où est ma chère Clarisse?

## SCÈNE V.

CLARISSE, LOVELACE.

LOVELACE.

Après trois jours, trois siècles!... enfin je vous revois!... En volant près de vous, comme ma pensée dévorait l'espace, divisait les intervalles, pour qu'ils me parussent moins longs à parcourir... mais vous voilà... c'est bien vous... et je tiens votre main... Dieu! qu'elle est froide!... Clarisse! Clarisse!... pourquoi ce silence? ce regard terne, immobile? Ah! baissez-le, vous me faites peur! (*à ses pieds.*) Tenez, me voilà sous votre regard; par pitié, un mot, un reproche... rien... (*avec explosion.*) Les misérables me l'ont tuée!... (*Il court aux sonnettes qu'il agite avec violence, aux portes qu'il frappe.*) Sainclair! Polly!... Will! Dorcas! à moi! ici! au secours! des médecins! scélérats! (*à Dorcas qui entre.*) Polly, entends-tu, je veux Polly... (*à Will qui entre.*) le docteur! cinq cents guinées, mille guinées s'il vient sur-le-champ. Tiens, prends (*il lui donne sa bourse.*) la bague de ma mère!... Mon ange, je suis seul avec toi. Moi qui t'aime, moi qui pour toi tuerais et me ferais tuer!... oh! oui, elles sont bien coupables! Quel horrible breuvage!... mais moi, tu ne me confonds pas avec elles... c'est l'amour! j'ai voulu briser, non ta volonté, car tu m'aimais, mais la volonté de ta famille. J'ai

voulu que rien ne fût plus entre nous, pas même un doute, une crainte de pudeur. Maintenant je puis m'approcher de toi, te presser sur mon cœur... je puis appuyer mes lèvres sur ta main... quoi! morte!... Ah! bien morte, elle ne me repousse pas... Clarisse, je t'en conjure, dussent tes yeux retrouver leur courroux, ta bouche des reproches, que tes yeux reprennent leurs regards, que ta voix se fasse entendre, que ton cœur batte... de haine, si tu veux, mais qu'il batte! (*lui mettant la main sur le cœur.*) Il bat!... et pourtant ton oreille est sourde à mes cris, ta main insensible à mes baisers... Oh! si la douleur du corps devait plus vite te rendre le sentiment de la vie; j'en aurais le courage, je te blesserais de mon épée; je te blesserais pour entendre un cri!... Clarisse!... Clarisse!... tout mon sang pour une injure! (*Il prend à deux mains sa tête.*) C'est moi, ton amant, Lovelace! (*Clarisse se ranime lentement.*) Ah! elle reprend la vie!...

CLARISSE.

Que mon front est pesant! (*Elle laisse retomber sa tête sur l'épaule de Lovelace.*)

LOVELACE, toujours à ses pieds.

Oui, mon ange! reste ainsi... que ton réveil soit lent et doux... (*Il la baise au front, Clarisse relève la tête.*) Regarde maintenant... moi! moi!... Il ne faut pas m'en vouloir à moi! Il faut m'aimer moi, car je t'aime... à présent, dis un mot: dis mon nom, Lovelace.

CLARISSE, revenant à elle.

Vous ici, seul! Ah! je me souviens; vous partez, n'est-ce pas?

LOVELACE.

Non, non, je ne te quitte plus! Je suis de retour, à jamais près de toi.

CLARISSE.

De retour!

LOVELACE.

Et maintenant plus d'absence... j'ai trop souffert pendant trois jours... trois jours loin de toi...

CLARISSE.

Trois jours! trois jours de sommeil! (*Elle se lève, reprend peu à peu la pensée avec la vie, regarde avec effroi autour d'elle, fixe des regards de terreur sur Lovelace qui lui tend les bras, puis tout à coup elle pousse un grand cri et s'enfuit.*)

## SCÈNE VI.

LOVELACE, POLLY.

MISS POLLY.

Vous m'avez demandée, monsieur Lovelace? me voilà!

LOVELACE.

Il y a long-temps que vous devriez être ici.

MISS POLLY.

J'ai tout entendu : je suis arrivée assez à temps pour être témoin de l'incroyable empire que vous exercez sur votre Clarisse.

LOVELACE.

Taisez-vous, Polly! taisez-vous : ou je trouverai moyen de réprimer cette insolence.

MISS POLLY.

Et si je ne veux pas me taire, pouvez-vous m'y forcer?

LOVELACE.

Polly!

MISS POLLY.

Vous pouvez me briser .. mais me faire plier, je vous en défie! M'avez-vous prise pour un servile instrument? je joue pour moi, ici... Reprenez vos esprits, regardez-moi, je suis Polly! Ah! vous croyez, messieurs, qu'il suffira d'avoir divinisé une femme pour la repousser ensuite dans l'infamie? Vous avez osé me dire : Polly, sois ma servante de corruption, et je pourrai bien t'aimer encore. Votre fatuité vous a persuadé que j'accepterais le pacte, et vous avez oublié que Satan ne parle pas de fades tendresses aux ames perdues qu'il veut tenter encore, mais qu'il leur permet d'être comme lui puissantes dans le mal. Maintenant, Lovelace, je suis au-dessus de toi, car tu as commis un lâche attentat, et moi je suis vengée.

LOVELACE.

Polly, je t'admire.

MISS POLLY.

Ah! l'élève a surpassé son maître, et prend pitié de sa faiblesse.

LOVELACE.

Et que veux-tu encore?

MISS POLLY.

Moi, sir Robert? rien! absolument rien : mais parce que vous avez torturé un sommeil, ne dites pas que vous avez conquis le moindre droit sur une âme absente.

LOVELACE.

En vous écoutant, Polly, on apprendrait à ne plus aimer sa mère. Mais vous avez beau dire, Clarisse m'appartient; oui, par l'enfer! elle m'appartient. Qui oserait dire que non?

MISS POLLY.

Moi, qui sais qu'elle te hait de toute la haine d'une femme mortellement offensée. Lovelace, Clarisse vivante est à jamais perdue pour toi.

LOVELACE.

Perdue! tu mens : Clarisse me pardonnera... le temps aura bientôt effacé...

MISS POLLY.

Le temps! est-il à toi? et Morden, il arrive!

LOVELACE.

Morden! cette éternelle menace... Ah! Clarisse! où est Clarisse? il faut que je la voie.

MISS POLLY.

Elle est là.

*LOVELACE, allant à la porte qu'il secoue.*

Enfermée!

MISS POLLY.

Et voilà un obstacle capable d'arrêter le redoutable Lovelace!

LOVELACE.

Ah! de la violence, n'est-ce pas?

MISS POLLY.

Non, la ruse vous réussit mieux. Voyons, l'honnête Léman n'est-il plus là pour faire du bruit à cette porte, et prononcer des noms qui effraient? Faut-il appeler mistress Sainclair pour qu'elle crie au feu? Cet esprit si fertile, si ingénieux est-il épuisé?

*( On casse un carreau de vitre. )*

LOVELACE.

N'avez-vous pas entendu?



MISS POLLY.

C'est le bruit d'un carreau qu'on brise.

LOVELACE.

A sa fenêtre?

MISS POLLY.

Ne craignez-vous pas qu'elle fuie d'un second étage?

LOVELACE, *au désespoir.*

Non, mais elle peut s'en précipiter : Clarisse !

SAINCLAIR, *entrant.*

Qu'y a-t-il donc, monsieur Lovelace ? pourquoi ces cris ?

## SCÈNE VII.

MISS POLLY, LOVELACE, CLARISSE, MISTRESS  
SAINCLAIR, DORCAS, DOMESTIQUES.*(Au moment où mistress Sainclair entre avec les domestiques qui arrivent aux cris de Lovelace, Clarisse paraît sur la porte de sa chambre.)*LOVELACE, *allant à Clarisse.*

Clarisse ! ma Clarisse !

CLARISSE, *avec fermeté et résolution.*

Vous parlez à Clarisse Harlowe éveillée.

SAINCLAIR.

Chère miss, pourquoi ces craintes, ces précautions, quand vous êtes sous la protection de Lady Lawrance ?

CLARISSE.

Monsieur Lovelace, ne défendrez-vous pas à cette femme de squiller le nom de votre famille ? Songez à ce qu'elle a fait, et laissez-lui dire encore, si vous l'osez, qu'elle est la sœur de votre mère.

LOVELACE.

Que soupçonnez-vous donc ?

CLARISSE.

Cette lettre... Croyez-vous que votre ami Belfort soit bien instruit ?

LOVELACE, *lui montrant une lettre qu'elle tient à la main.*

Belfort !

CLARISSE.

Avez-vous donc espéré que la honte courberait mon ame jusqu'à vous ? Je me relève pure et fière, parce que mon ame n'a pas failli...

LOVELACE.

Que voulez-vous?

CLARISSE.

Fuir ces lieux, vous, ces femmes.

LOVELACE.

Fuir?

CLARISSE.

Et qui oserait m'arrêter? vos gens? Moi! j'en appelle à leur pitié... (*aux gens.*) Vous ne voulez pas être complices de leur lâche attentat. N'est-ce pas qu'on vous a trompés? Cette femme qui vous a dit : Je suis lady Lawrance, elle ment ; elle s'appelle mistress Sainclair. Cette femme n'est pas miss Montaignu... elle a un autre nom... Miss Polly, et vous, mistress Sainclair, où vous êtes, Clarisse Harlowe ne peut rester.

(*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

LOVELACE.

Arrêtez, Clarisse, je cède à tant de vertus... Vous êtes libre ; mais écoutez-moi : je veux tout réparer : qu'un ministre vienne à l'instant même et reçoive mes sermens.

CLARISSE.

Et vous voulez que je vous dise devant Dieu : Lovelace, tu as bien fait de me déshonorer... tu m'as souillée : voilà ma main... tu m'as indignement outragée, tu auras mon amour?

LOVELACE.

Vous ne refuserez pas l'homme qui près de l'abîme vous crie : Sauvez-moi!... Clarisse, il faut que vous m'entendiez : ma vie, mes projets, mes passions, je les abjure. Pitié pour ma vie passée, pour ma vie à venir, pitié! J'ai besoin de toi pour vivre ; pour être vertueux, il me faut toi! Ah! réponds! un mot, un seul.

CLARISSE.

Sir Robert Lovelace, je vous méprise.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

---

(Le théâtre représenté une petite chambre modestement meublée.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

BELFORT, MISTRESS SMITH, CLARISSE.

BELFORT.

A-t-elle reposé, cette nuit?

MISTRESS SMITH.

Elle ne s'est pas couchée.

BELFORT.

Elle a passé la nuit?

MISTRESS SMITH.

A écrire.

BELFORT.

Elle se tuera.

MISTRESS SMITH.

C'est ce que je ne cesse de lui dire ; mais elle est si préoccupée, elle ne m'entend pas. Tenez... (*Elle va près de Clarisse.*) Chère demoiselle, avez-vous besoin de mes services? Il y a bien long-temps que vous écrivez... (*à Belfort.*) Vous voyez : je ne veux pas non plus la tourmenter.

BELFORT.

Bonne madame Smith, vous avez pour cette divine personne tous les soins imaginables!

MISTRESS SMITH.

Qui pourrait lui refuser le plus tendre intérêt?

BELFORT.

Un ange! madame Smith, un ange que j'ai amené dans votre maison! Que de remerciemens je vous dois pour avoir consenti à lui céder cet appartement au-dessus de votre magasin! Ainsi elle échappe aux recherches depuis le jour où, après l'avoir avertie par une lettre, j'ai pu l'arracher à

cette infâme maison. Je ne vous gêne point en vous retenant ici ?

MISTRESS SMITH.

Non, monsieur, la demoiselle de comptoir et les deux commis sont en bas.

BELFORT.

Le docteur est-il venu ce matin ?

MISTRESS SMITH.

Il sort d'ici.

BELFORT.

Comment la trouve-t-il ?

MISTRESS SMITH.

Ah ! monsieur... bien mal... Ecoutez !

CLARISSE, *tombant à genoux.*

O ma mère ! je vous conjure à genoux, car c'est dans cette humble posture que je vous écris, de m'accorder votre bénédiction !... Dites seulement : Malheureuse fille, votre mère vous pardonne ; avec ces mots le ciel me sera ouvert.

MISTRESS SMITH.

Entendez-la, monsieur ; c'est à briser le cœur.

BELFORT.

Ah ! Lovelace ! que n'es-tu là pour ton supplice !

(*Clarisse tombe et paraît défaillir.*)

MISTRESS SMITH.

Ah ! monsieur !

BELFORT.

Grand Dieu ! (*Ils courent à elle et l'aident à se relever.*)

CLARISSE, *se ranimant.*

Ce n'est rien... un moment de faiblesse... (*reconnaissant Belfort.*) Pardon, monsieur Belfort, je devrais être debout pour recevoir l'homme généreux qui m'a sauvée.

BELFORT.

Comment vous trouvez-vous ici ?

CLARISSE.

On ne peut mieux ; je ne suis entourée que d'honnêtes gens, et je commençais à me demander ce qu'ils étaient devenus. Ma retraite est encore ignorée de M. Lovelace, n'est-ce pas ?

BELFORT.

Je l'espère.

CLARISSE.

Je ne demande au ciel que quelques jours.

BELFORT.

Eloignez de semblables idées, et espérons qu'un heureux événement... l'arrivée du colonel Morden... On m'assure l'avoir vu passer à Londres, il y a quelques jours, pour aller au château d'Harlowe.

CLARISSE.

Que pourrait-il pour moi, maintenant? me venger!... Je me sens fatiguée; je goûterais avec plaisir quelques instans de repos. (*Elle ferme les yeux.*)

BELFORT, à *mistress Smith*.

Il faut que je vous quitte. Je n'ose le lui dire : Lovelace a découvert cette maison, il m'a donné rendez-vous à cette heure. Je cours chez lui, je veux l'empêcher de devenir plus coupable.

MISTRESS SMITH.

Ah! allez, monsieur, empêchez-le de venir! Si elle pouvait reposer... quelques heures d'une parfaite tranquillité lui redonneraient la vie.

## SCÈNE II.

MISTRESS SMITH, LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE,  
CLARISSE.

LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE.

Madame, il y a en bas, dans la boutique, quelqu'un qui demande à parler à miss Harlowe.

CLARISSE, *se réveillant avec crainte*.

Qu'y a-t-il donc?

LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE.

Rien, madame.

CLARISSE.

Madame Smith, si c'est lui, restez avec moi.

MISTRESS SMITH.

Calmez-vous.

CLARISSE.

Cet homme me tuera ! Je ne puis pourtant pas mourir sans la bénédiction de ma mère.

MISTRESS SMITH.

On monte.

## SCÈNE III.

MORDEN, CLARISSE, MISTRESS SMITH, LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE.

CLARISSE, *reconnaissant Morden qui entre vivement et lui tendant les bras.*

Morden ! mon frère !

MORDEN.

Clarisse ! ma chère Clarisse ! (*voyant son changement.*)  
Ah ! grand Dieu !

(*Mistress Smith et la demoiselle de boutique se retirent.*)

## SCÈNE IV.

CLARISSE, MORDEN.

CLARISSE.

Ah ! je suis bien changée, n'est-ce pas ? On reconnaît que j'ai bien souffert, que j'ai bien expié ma faute ?

MORDEN.

Votre faute ! On sait maintenant les pièges qui vous ont été tendus, les fraudes qui ont égaré votre famille.

CLARISSE.

Ma famille ! vous l'avez donc vue ?

MORDEN.

Oui, Clarisse.

CLARISSE.

Vous avez vu ma mère ? ah ! parlez-moi d'elle !

MORDEN.

Si elle n'était encore souffrante, elle m'eût devancé près de vous ; dans quelques jours sans doute...

CLARISSE.

Ah ! lui avez-vous bien dit que je n'étais pas coupable ?

MORDEN.

Elle ne vous accuse pas : elle pleure.

CLARISSE.

Tant que ma volonté a été libre, j'ai été digne de vous ; et cependant, je puis le dire maintenant, je puis le dire à vous, je croyais à son amour ; je le croyais bon, noble, généreux. Morden, je l'aimais.

MORDEN.

Pauvre Clarisse !

CLARISSE.

Ah ! quand cet amour a été remplacé par le mépris, quand je n'ai plus osé appeler à moi ceux que j'aimais dès l'enfance, comme j'ai été seule et souffrante ! J'ai voulu mourir !

MORDEN.

Eloignez ces souvenirs... des jours meilleurs commencent. A force de malheurs, vous avez racheté l'affection qu'on vous refusait : votre père, votre frère, que vous voyiez toujours menaçans, vous ouvrent les bras, et je les ai entendus vous demander pardon de vos souffrances.

CLARISSE.

Ah ! que ne sont-ils là ! que j'embrasse en pleurant leurs genoux.

MORDEN.

Clarisse, remettez-vous ; ne vous abandonnez pas à ces émotions.

CLARISSE.

Oh ! oui, une secousse violente pouvait abrégér ma vie ! mais le bonheur ! le bonheur que vous m'apportez !... Si vous saviez comme la chaleur de mon front est dissipée, comme l'air circule mieux dans ma poitrine !... Ah ! maintenant je veux vivre...

( *On entend la voix de Lovelace.* )

MORDEN.

Quel est ce bruit ?

CLARISSE.

C'est en bas, dans le magasin ; je reconnais la voix.

MORDEN.

La voix de Lovelace ?

CLARISSE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il ne vienne pas ici !

MORDEN.

On monte : Clarisse, vous ne devez pas le voir ; rentrez dans votre chambre.

CLARISSE.

Je ne vous quitte pas.

MORDEN.

Au nom de votre mère qui vous bénit, je vous l'ordonne.  
(*Clarisse rentre.*)

LOVELACE, *au dehors.*

Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je : arrière tous, ou je ferai couler le sang dans cette maison. (*Il entre.*) Clarisse ! où est Clarisse ?

## SCÈNE V.

MORDEN, LOVELACE.

MORDEN.

Il n'y a ici que son protecteur, son frère ! Morden Harlowe.

LOVELACE.

Vous, monsieur ! Eh bien ! même à vous, dans mon désespoir, je redemanderai Clarisse... Clarisse que j'aime, que j'ai toujours aimée.

MORDEN.

Songez à qui vous parlez, monsieur.

LOVELACE.

Songez à mes tourmens, à mes remords : mon crime, je le comprends, je le déteste ; mais laissez-moi la voir, laissez-moi lui dire que depuis que je l'ai perdue ma vie est un supplice : le jour je la cherche, je l'appelle ; la nuit j'ai des terreurs, des cris de rage.

MORDEN.

Vous me feriez pitié, si vous ne me faisiez horreur.

LOVELACE.

Mais ce que je demande je puis l'arracher ! ma vie, mille fois ma vie, pourvu que je meure à ses pieds, pourvu que ma voix expirante lui crie : Pardon ! Savez-vous qu'il ne faut pas braver un homme au désespoir?...



MORDEN.

Savez-vous qu'il ne faut pas provoquer les vengeances du ciel?

## SCÈNE VI.

MORDEN, CLARISSE, LOVELACE.

CLARISSE, *accourant.*

Par pitié, Morden ! Monsieur Lovelace, écoutez-moi.

LOVELACE.

A vos genoux.

CLARISSE, *à Lovelace.*

Le pardon que vous voulez je vous l'accorde ; je prierai Dieu de vous l'accorder aussi ; mais que mon malheur ait payé pour toute ma famille ; et pour ma vie que je vous donne, pour ma vie que chaque instant de ces débats épuise sans retour, épargnez celle de l'homme qui est mon véritable, mon seul frère.

LOVELACE.

Clarisse, j'obéirai.

CLARISSE, *s'asseyant.*

Morden ! vous l'entendez ! vous qui m'avez tant aimée, vous qui m'auriez sauvée, refuserez-vous le pardon que je vous demande ?

MORDEN.

Ce courage, pour vous, Clarisse, je vous promets de l'avoir... Mais un mot, monsieur... (*Il le prend à l'écart.*) vous savez que j'ai le droit...

LOVELACE.

Si vous voulez que je vous écoute, commencez autrement.

MORDEN.

Me promettez-vous de quitter l'Angleterre ?

(*Lovelace réfléchit.*)CLARISSE, *se mettant à genoux.*

Mon Dieu ! faites descendre la paix entre ces deux ennemis.

LOVELACE.

Oui, il est probable que je voyagerai.

MORDEN.

Maintenant je me tiendrai pour satisfait si, quittant

cette chambre, vous n'insultez pas par votre présence à votre malheureuse victime.

LOVELACE.

Moi! la quitter!

MORDEN.

Monsieur, une secousse peut la tuer.

LOVELACE, voyant Clarisse faire des efforts pour se relever et courant à elle.

Ma Clarisse!... (*repoussant Morden.*) Ne la touchez pas, monsieur, elle est à moi! je l'ai achetée par un crime.

MORDEN.

Retirez-vous; ne souillez pas ma sœur!

LOVELACE.

Harlowe!

MORDEN.

Lâche empoisonneur! (*Ils mettent l'épée à la main.*)

CLARISSE.

Ah! mon Dieu! par pitié!

LOVELACE, baissant son épée.

Trêve pour elle.

CLARISSE.

Lovelace, je vous maudirais. (*Elle meurt.*)

LOVELACE.

Elle est morte!

MORDEN.

Morte! Lovelace, quel est son assassin? Elle ne mourra pas seule.

LOVELACE.

Non, non! la mort à moi, moi près d'elle!

MORDEN. (*Ils se battent.*)

Pensez à Dieu, monsieur; vous êtes mort!  
(*Lovelace est frappé à la poitrine, Morden court auprès de Clarisse.*)

LOVELACE, tombant.

Clarisse! ah! je ne suis pas maudit... je meurs.

FIN.





CLÉMENCE  
D'ENTRAGUES,  
MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES,

*André Jacques*

Par M. COFFIN-RONY,

Membre de la Société académique des sciences de Paris,  
de Maçon, etc.

Musique de M. TAÏX.

---

Crois toujours qu'un ouvrage où brille la vertu,  
A sur tous les écrits, qui passent comme un songe,  
L'avantage certain du vrai sur le mensonge.

---

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre  
de la Gaîté, le 7 juillet 1810.*

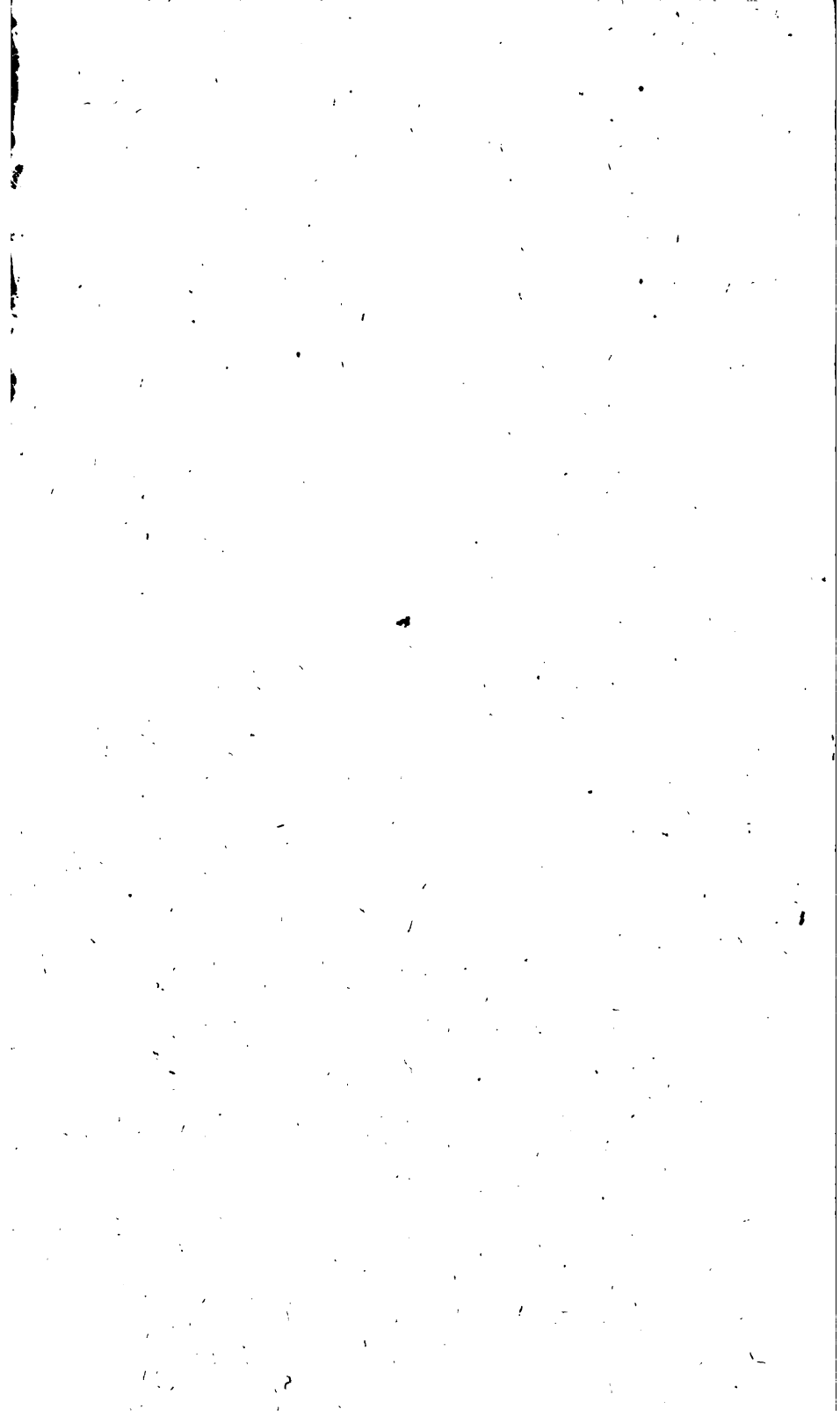
---

A P A R I S,

Chez FAVRE, Libraire et Commissionnaire en librairie,  
Palais-Royal, galerie de bois, n<sup>o</sup>. 263,

AUX FILLES DE MÉMOIRE.

1810.



---

## ÉVÉNEMENT

Sur lequel l'ouvrage est fondé.

*Extrait de l'Histoire du Berry, par Thaumás de la Thaumassière. Liv. 3. P. 209.*

**L**E premier jour de cette année (1591), M. de la Châtre, gouverneur de la province, accompagné de cinq à six mille hommes, tant de pied que de cheval, et six pièces de canon, alla camper devant la ville d'Aubigny, et ayant sommé les habitans de se rendre, à leur refus il battit la ville de sept ou huit vingt coups de canon, et le château et la porte Ste-Anne, fit brèche de vingt pas de long et donna deux assauts; mais la garnison et les habitans, animés par la présence de la dame d'Aubigny (\*), de la maison Balsac d'Entragues, qui les exhortait à une vigoureuse défense, repoussèrent vaillamment les assiégeans, en tuèrent plusieurs et blessèrent cinquante, ce qui obligea le sieur de la Châtre de lever le siège.

---

(\*) Aubigny, petite ville du Berry, à neuf lieues de Bourges et trente-huit de Paris, avait le titre de Duché, et fut long-tems possédé par un seigneur anglais.

Elle était autrefois ceinte de hautes murailles, d'un fossé large et profond, et de contrescarpes assez élevées. Chacune des portes était défendue par un boulevard. Aubigny était réunie à la couronne, et Charles VI en jouissait quand les Anglais pénétrèrent dans le Berry en 1422; alors Jean Stuard, Conétable d'Ecosse, vint au secours du roi de France, à la tête de plusieurs archers à cheval, qu'il entretint plusieurs années à ses frais. Il rendit d'importans services à Charles, pour lesquels il lui donna la terre d'Aubigny pour lui et ses héritiers, sans en rien retenir que la foi, hommage-lige, ressort et souveraineté.

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

CLÉMENCE, mère de d'Aubigny.	Mlle <i>Bourgeois.</i>
ROSALIE.	Mlle <i>Hugens.</i>
LA CHATRE, père de Rosalie.	M. <i>Lafargue.</i>
D'AUBIGNY.	M. <i>Toni.</i>
SENNEVILLE.	M. <i>Marty.</i>
GEODFROI. } Ecuyers.	M.
ROBERT. }	M.
GASPARD, écuyer de d'Aubigny.	M. <i>Camel.</i>
GERTRUDE, demoiselle de compagnie de Rosalie.	Mlle <i>Lamarro.</i>
VA-DE-BON-COEUR. } soldats.	M. <i>Paschal.</i>
SANS-SOUCIS. }	M.
SÉRICOUR, officier.	M. <i>Lafitte.</i>
Habitans de la ville.	
Soldats et Officiers des deux partis.	

*La scène se passe à Aubigny, petite ville du  
Berry, en 1591.*

---

Au premier Acte, Clémence est en habit de deuil; au second, en habit de guerrière.

Au troisième Acte, Senneville doit avoir un habit pareil à celui du jeune d'Aubigny, et dans toute la pièce il doit au contraire en être bien distingué par le costume.



---

# CLÉMENTE D'ENTRAGUES.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une esplanade ornée de deux allées parallèle. D'un côté le castel de M. de la Châtre, fermé par des persiennes : un arbre est devant la maison ; en face un palais à colonnes, sur les marches il y a un fauteuil antique, et surmonté d'une draperie formant le dôme. Il est quatre heures du matin, et il fait le tems d'un beau jour d'été. D'Aubigny est accompagné de plusieurs musiciens. Gaspard est monté sur l'arbre ; il cherche à voir dans la maison au travers des baguettes de la persienne.*

## SCENE PREMIERE.

*La scène commence par une sérénade qui s'exécute sur le théâtre après l'ouverture. Le rideau ne se lève qu'après le premier couplet.*

D'AUBIGNY, GASPARD, les Musiciens.

Un chanteur, accompagné de la guitare.

Air :

**D**ANS vos ravissantes demeures,  
Remontez astres de la nuit !  
Rendez-nous ces charmantes heures,  
Que l'amour embellit et suit.  
Zéphir, sur ton aile légère,  
Porte mes soupirs et mes vœux :  
Demande à celle qui m'est chère,  
Quel sera le prix de mes feux.

*Lever du rideau.*

Ce lieu m'offre plus d'une image  
Fait pour émouvoir les sens.  
Ici, des oiseaux, le langage  
Invite aux plus doux sentimens.  
Ici, la voix de Philomèle,

Par des sons plaintifs et touchans ,  
Semble prier un infidèle  
De faire cesser ses tourmens.

Par ce doux et plaintif langage  
Tu peins ton amour, ta douleur.  
Ah ! c'est la trop fidèle image  
Des peines qu'endure mon cœur.  
Femme trop cruelle et farouche ,  
Dis, faut-il mourir de désir ,  
Quand un mot sorti de ta bouche  
Peut faire mourir de plaisir ?

D' A U B I G N Y.

Eh bien ! Gaspard , découvres-tu quelque chose !

G A S P A R D.

Non, mon cher maître, je ne vois rien... Rien absolument.

( *Il descend de l'arbre.* )

D' A U B I G N Y.

Ah ! j'en mourrai de douleur !

G A S P A R D, *donnant une bourse d'argent aux musiciens.*

Messieurs les musiciens, vous pouvez vous retirer ; nos  
cœurs ne sont plus disposés à la joie.

( *Les musiciens se retirent en jouant un air.* )

D' A U B I G N Y.

Cruelle Rosalié, que t'ai-je fait ?... Qui peut t'autoriser à  
rompre tes sermens ?

G A S P A R D.

Ingrate Gertrude, que peux-tu reprocher à ton fidèle  
et courtois Gaspard ?

D' A U B I G N Y.

Les premières lances que j'ai rompues, ont été en ton  
honneur !

G A S P A R D.

Ne t'ai-je pas donné la préférence sur vingt beautés de la  
ville ?

D' A U B I G N Y.

Cruelle !

G A S P A R D.

Perfide !

D' A U B I G N Y.

Viens, Gaspard... viens : fuyons ces lieux.

G A S P A R D.

Oui, seigneur ; fuyons.

D' A U B I G N Y, *revenant sur ses pas.*

Depuis trois-jours, Rosalié évite mes regards. Depuis trois  
jours, pas même un billet.

G A S P A R D.

Deux fois , vous le savez , j'ai fait partir la tourterelle chérie , et deux fois elle est revenue avec la même lettre.

D' A U B I G N Y.

Quoi , tant d'attraits ne cacheraient-ils qu'un cœur faux !

G A S P A R D.

Gertrude m'a juré si souvent de n'aimer que moi , tant de sermens ne seraient-ils que des parjures.

D' A U B I G N Y.

Non , je ne puis croire Rosalie coupable !

G A S P A R D.

Dans le fait , il me paraît très-prudent de ne pas condamner sans entendre. Rentrez-au château : veillez aux derniers apprêts de la fête que vous avez préparée pour madame la Duchesse. Vous savez qu'elle craint que l'amour ne ralentisse dans votre âme le desir de la gloire et des combats : aussi épie-t-elle vos actions. Retournez-donc vers elle ; ensuite , pour la troisième et dernière fois , écrivez ; demandez un rendez-vous , et lancez le messager aérien. Moi , je vais guetter ici son arrivée pour attendre l'occasion favorable de pénétrer dans cette maison et approfondir si l'on ose se jouer de moi.

D' A U B I G N Y.

Oui , cher Gaspard , tâche de pénétrer jusqu'à mademoiselle de la Châtre , peins-lui mon amour , ma constance ; et surtout dis lui que l'honneur me prescrivant d'aller rejoindre mon roi , je n'ai plus que quelques momens pour voler à ses pieds.

G A S P A R D.

Seigneur , comptez sur moi.

## S C E N E I I.

G A S P A R D , G E R T R U D E , *entr'ouvrant sa persienne.*

G A S P A R D.

Gaspard , du courage ! les plus courtes folies sont les meilleures. Oublie la perfide.

G E R T R U D E , *d part de sa croisée.*

Malgré l'ordre de ma maîtresse , je ne puis y tenir... C'est lui !... Écoutons.

G A S P A R D.

Ai-je un rival ?... Un rival... Ah ! sans amour propre , je crois... qu'il serait difficile... Mais une femme a tant de caprices... de fantaisies... de... Ah ! si l'amour lui donne tant charmes , il lui prête aussi ses ailes ! Allons , Gertrude , je ne t'aime plus... Gaspard , il faut y renoncer... Ingrate , je sau-

rai suivre ton exemple. Oui, oui, bientôt les filets où tu m'avais pris, seront rompus pour jamais.

G E R T R U D E , *à part.*

Parle-t-il sérieusement ?

G A S P A R D .

Interrogeons notre cœur. ( *Il pose la main dessus.* )

G E R T R U D E , *à part.*

Le cœur d'un homme change souvent.

( *Elle ferme sa persienne et descend.* )

G A S P A R D .

Que dit-il ?... hem !... hem ! Il me répond par des battements bien forts. Oh ! c'est la colère, l'indignation... Un homme tel que moi, être joué !... Allons que le mépris succède à l'amour outragé. ( *Ici Gertrude est derrière lui et l'écoute.* ) Envain mon cœur plaiderait en ta faveur, femme trop rusée, je lui imposerais silence. L'honneur offensé sera ma sauve garde contre sa faiblesse et la raison...

G E R T R U D E , *à part.*

La raison est un enfant que l'amour mène à la lisière.

G A S P A R D .

La raison !... Faible protection, mesdames, contre vos charmes. Oui, Gaspard, rappelle-toi le souvenir des attraits de la traîtresse... Jette un regard sur cette mine friponne, pose une main tremblante de plaisir sur ce bras arrondi par les grâces, et tu es à ses pieds.

G E R T R U D E , *haut.*

Gaspard ?...

G A S P A R D , *à part.*

Ouf ! qu'elle voix !

G E R T R U D E .

Tu viens en amant Espagnol, rêver à tes tendres feux.

G A S P A R D , *lui tournant le dos.*

Vous vous trompez ; mais puisqu'enfin je vous trouve sans vous chercher, je vous dirai que...

G E R T R U D E , *finement.*

Que...

G A S P A R D .

Que votre perfidie m'est connue... que je vois très-clair.

G E R T R U D E .

Ah ! ah !

G A S P A R D .

Oui, très-clair ; et que vos charmes n'ont plus d'empire sur moi.

G E R T R U D E .

Tu parles déjà en mari.

G A S P A R D .

Et vous... vous agissez en femme !

G E R T R U D E.

De l'épigramme. Ah ! ah ! (*Elle rit.*) Tu boudes donc sérieusement ; mais il ne tient qu'à moi de mettre fin à cette colère.

G A S P A R D.

Vous vous trompez, ma mie. (*Il lui tourne le dos.*)

G E R T R U D E.

Un regard...

G A S P A R D.

A peine fait-1 jour !

G E R T R U D E.

Un mot...

G A S P A R D.

Je suis sourd !

G E R T R U D E.

Un sourire...

G A S P A R D.

Je suis avengle !

G E R T R U D E, *d'un ton sérieux.*

Gaspard !

G A S P A R D, *grossissant sa voix.*

Heim ?

G E R T R U D E, *d'un ton séduisant.*

Regarde-moi.

G A S P A R D, *détournant la tête.*

Non.

G E R T R U D E, *d'un ton mignard.*

Je suis toujours aimée.

G A S P A R D.

Plus !... Je rougis de mon erreur... Le bandeau est déchiré. (*Il se retourne vers elle et la regarde en face.*) Mademoiselle Gertrude, tout s'use dans la vie.

G E R T R U D E.

Tu le crois ?

G A S P A R D.

Fermement.

G E R T R U D E.

Tu plaisantes.

G A S P A R D.

Non.

G E R T R U D E, *le regarde fixement.*

Si, si, vous dis-je.

G A S P A R D.

Vous le savez peut-être mieux que moi.

G E R T R U D E.

Je connais ton cœur et je le juge d'après le mien.  
Clémence. B

G A S P A R D , *d part.*

O ciel ! sa voix n'eût jamais tant de charmes !

G E R T R U D E .

Allons, Gaspard, c'est assez abuser de ma bonté ; fais-moi voir le nuage qui obscurcit ta raison et je la dissiperai.

G A S P A R D .

Impossible.

G E R T R U D E .

En ce cas, je m'en vais. (*Elle fait une fausse sortie.*)

G A S P A R D , *d'un ton plus doux.*

Arrêtes... Gertrude...

G E R T R U D E .

Non, non. Tu es sourd, aveugle. Eh ! que veux-tu que je fasse d'un tel amant ?

G A S P A R D .

Un bon mari... Mais, trois jours sans vous voir !... J'ai envoyé la tourterelle, et point de réponse : ce matin nous venons sous vos fenêtres exhaler nos soupirs et nos tendres vœux, et personne ne paraît.

G E R T R U D E .

Tel sont les ordres de ma maîtresse ; cependant pour te consoler, je n'y ai point obéi.

G A S P A R D .

Quelle est donc la raison de ce caprice ?

G E R T R U D E .

Ce n'est point un caprice ; son cœur souffre de cet effort pénible ; mais une lettre de son père lui ordonne de rompre toute liaison avec la famille de d'Aubigny.

G A S P A R D .

Pourra-t-elle obéir à cet ordre injuste et trahir ainsi l'amant le plus fidèle. Tous les momens de d'Aubigny ne lui sont-ils pas sacrifiés. Dans ces fêtes, ces tournois qu'il a donnés, n'était-elle pas la dame de ses pensées ? aujourd'hui même c'est la fête de la duchesse Clémence, sa mère, et malgré sa douleur, mon jeune maître a ordonné que la fête eût lieu dans cet endroit pour que la cruelle Rosalie fut témoin de sa peine mortelle.

G E R T R U D E .

Sois certain, mon cher Gaspard, que ma maîtresse partage les chagrins du chevalier ; mais cette guerre civile, dont les horreurs ne nous ont pas encore frappés, divise en ce moment les familles. (*d demi-voix.*) Entre nous, je crois que M. de la Châtre, père de Rosalie, commande l'armée des rebelles, et que cette nouvelle, qui cependant demande confirmation, force ma maîtresse à fuir le seigneur d'Aubigny. Dans sa lettre, le Maréchal ordonne à sa fille de quitter cette ville, et de suivre l'écuyer qui doit venir incessamment la chercher. (*On entend une musique gaie et dansante.*)

G A S P A R D.

Ces chants d'allégresse nous annonce que les vassaux viennent en ces lieux pour préparer la fête : écoute, ma Gertrude. Il faut que Rosalie y paraisse ; toi, reste au château : tu guetteras le tourterelle. Obtiens une réponse de la belle Rosalie, où sans cela le seigneur d'Aubigny part ce soir, décidé à chercher la mort sous les étendards du Roi.

G E R T R U D E.

Je vais employer tout mon pouvoir sur l'esprit de Rosalie pour l'amener à ce que tu désires. Mais en cas de non réussite, plus de jalousie, et trouve-toi ce soir, dès la brune, au pied de la tour, de l'autre côté du château, trois coups dans la main, et je suis à toi. Adieu. (*Elle va pour sortir.*)

G A S P A R D.

Écoute encore.

G E R T R U D E, *revenant sur ses pas.*

Que veux-tu ?

G A S P A R D.

Un baiser.

G E R T R U D E.

Le mérites-tu ?

G A S P A R D, *l'embrassant.*

Donne toujours, et après tu jugeras.

## S C E N E I I I.

G A S P A R D.

(*Entrée des Vasseaux qui préparent des guirlandes dont ils ornent l'estrade placée en face du castel de Rosalie.*)

Mon maître ne peut tarder à venir, car l'heure de la fête s'approche. Qu'elle sera sa joie en apprenant que le cœur de Rosalie n'est pas changé. Oh ! maudite jalousie, n'allais-tu pas me faire tourner la tête, et me faire oublier que se méfier d'une femme, c'est hâter l'injure que l'on redoute. (*On entend une musique guerrière.*) Allons, mes amis, c'est bien, fort bien, très-bien. Maintenant, rangez-vous sur ce côté ; car je crois que c'est madame la Duchesse qui s'avance.

## S C E N E I V.

CLÉMENCE, GEODFROI, plusieurs Chevaliers. Six hommes d'Armes. Milice Bourgeoise. Dames de la Ville et Peuple.

C L É M E N C E, *en habit de devil,*

C'est vous, Gaspard ! où est mon fils ?

Il est, madame, occupé des préparatifs de la fête qui doit célébrer l'anniversaire de la suzeraine que nous chérissons.

C L É M E N C E , *s'adressant aux Chevaliers et au Peuple.*

Mes amis, les événemens et les dangers qui menacent la ville de d'Aubigny ne nous permettent pas de consacrer cette journée aux plaisirs que j'eusse goûtés parmi vous. Gaspard, faites dire à mon fils que sa présence en ces lieux est le plus grand bonheur dont une femme puisse jouir. (*Gaspard parle bas à un autre écuyer qui sort.*) Ecoute, Geodfroi, et connaît toutes les allarmes d'une mère. Mon époux n'est plus. D'Aubigny, seul gage d'une union chérie, semble annoncer qu'il fera un jour honneur au sang de ses ancêtres. Mon père, son aïeul, périt, tu le sais, il y a deux mois à la bataille d'Yvri : il m'écrivit en mourant un billet que le tems n'effacera jamais de ma mémoire. Parmi les rebelles qu'il m'indique, il nomme la Châtre, qui, je le croyais, avait abjurés les erreurs et les crimes de la ligue ; mais il paraît n'avoir autant différé à se prononcer, que pour mieux servir cette ligue et Mayenne. Depuis quinze jours qu'il campe à quatre lieues de ces murs, il n'a fait aucune soumission vis-à-vis de son roi. Des rapports certains me font craindre que ce déloyal chevalier, à la tête de dix mille hommes, ne marche sur notre ville et ne se prépare à y porter le fer et la flamme, s'il trouve en nous des sujets fidèles au trône et à la patrie. J'ai donné des ordres pour défendre cette place, et j'ai fait épier les démarches de la Châtre ; mais un objet non moins important m'occupe encore. J'ai chargé Robert, mon écuyer, de veiller sur Rosalie, et ce qu'il m'a appris me donne lieu de penser que mon fils est épris des charmes de cette intéressante fille, digne d'un sort plus heureux. (*On entend le bruit d'un coup de fusil. Mouvement général de surprise. Geodfroi remonte la scène.*)

G E O D F R O I.

Madame, Robert précipite ses pas vers nous.

## S C E N E V.

Les Précédens, R O B E R T , *un fusil à la main.*

C L É M E N C E .

Eh bien ! Robert, que viens-tu m'apprendre ?

R O B E R T .

Vos soupçons, madame, sont vérifiés. Selon vos ordres, épiant depuis quelques jours les démarches du jeune Comte, j'ai eu lieu de croire, comme je vous l'ai dit, que mademoiselle de la Châtre répondait à son amour, et qu'une colombe, dressée par Gertrude, était le messager discret chargé de porter la correspondance. Tout-à-l'heure entrant sous un vain



prétexte, dans l'appartement du seigneur d'Aubigny, je l'ai surpris attachant un billet au cou de l'oiseau chéri. J'ai vu lancer le messenger dans les airs. Curieux de connaître le lieu où il s'abattraît, je suis sorti aussitôt. En effet, je l'ai aperçu non loin d'ici, j'ai fait feu, mais le hasard a pour cette fois trahi mon adresse, et je suis forcé de remettre à un autre moment la preuve authentique que vos soupçons, madame, ne sont que trop fondés. (*Trait de musique. La colombe s'élève du derrière du théâtre et vient s'abattre sur l'arbre.*) Mais je ne me suis pas trompé. (*Il la couche en jous. Gaspard monte sur l'arbre et Clémence fait signe à Geodfroi de ne pas tirer.*)

G A S P A R D.

Arrête, Robert. (*Il appelle la tourterelle et la prend.*)

C L É M E N C E.

L'œil vigilant d'une mère vous observe, Gaspard : remettez-moi ce billet. (*Il remet le billet. Clémence lit bas.*) Hélas ! mes doutes sont éclaircis. Fatale vérité ! Funeste amour ! Que de maux tu prépares à mon fils et à sa mère !

G E O D F R O I.

Madame, voici monsieur le Comte.

C L É M E N C E, voyant Rosalie qui sort de chez elle.

Rosalie vient aussi se mêler à la fête ; dissimulons encore.

(*Phrase musicale très-courte. Gaspard sort.*)

## S C E N E V I.

Les Précédens, ROSALIE, D'AUBIGNY, *ce dernier exprime par un jeu muet le plaisir qu'il éprouve à la voir.*

R O S A L I E.

La duchesse Clémence permet-elle à la fille du comte de la Châtre de se mêler aux jeux qu'on lui prépare, et de lui présenter en ce jour son respect et son hommage.

C L É M E N C E.

Belle Rosalie, je reçois vos tendres soins : venez prendre place près de moi, et puisse ce jour ne pas être le dernier qui nous voye réunies.

R O S A L I E.

Madame, que voulez-vous dire ? une telle crainte présage à ce cœur, qui vous chérit autant qu'il vous respecte, un chagrin dont le tems ne pourrait me consoler.

C L É M E N C E.

Vous connaissez les maux que traînent avec elle, les haines d'une guerre civile...

D' A U B I G N Y.

Mademoiselle de la Châtre pourrait-elle ne pas aimer le parti que nous servons ?

CLÉMENTE , *prenant la main de son fils la pose sur son cœur.*

Ah ! mon fils ..

ROSALIE.

Ce silence , madame...

CLÉMENTE .

Rosalie , je rends justice à vos charmes , je sais apprécier vos vertus ; mais... je m'arrête... excusez , mademoiselle ; sous peu vous connaîtrez le fond de mon cœur , et vous verrez si je suis injuste.

( Elle lui tend la main pour qu'elle se place près d'elle sur l'estrade. Son fils se met de l'autre côté. Ballet.

## SCENE VII.

Les Précédens , G A S P A R D.

G A S P A R D.

Madame , l'écuyer que vous avez envoyé pour s'assurer de l'intention des troupes qui s'avancent dans nos plaines , a manqué de tomber au pouvoir de l'armée des rebelles : il a été blessé en se défendant.

CLÉMENTE .

Sait-on qui les commande.

G A S P A R D.

On dit , et je le répète avec peine , que c'est monsieur le comte... de la Châtre.

ROSALIE , *se levant.*

Ciel ! mon père !

CLÉMENTE , *lui donnant la main pour descendre de l'estrade.*  
Infortunée Rosalie !

ROSALIE.

Hélas ! mes craintes sont réalisées. ( *Elle tombe dans les bras de Gertrude.* )

CLÉMENTE .

Gaspard , Gertrude et vous Geodfroi , conduisez Rosalie dans son appartement , et que tous les soins lui soient prodigués. ( *On emmène Rosalie. D'Aubigny veut la suivre, Clémentine arrête son fils.* ) Vous , d'Aubigny , restez. La patrie a besoin de vous : votre mère réclame votre appui et votre secours. ( *aux chevaliers.* ) Chevaliers , rassemblez les troupes , je vais avec mon fils , les passer en revue.

( *Sortie des Chevaliers suivis des dames et des habitans.* )

## SCENE VIII.

CLÉMENTE , D' A U B I G N Y.

CLÉMENTE .

Mon fils , c'est dans ces momens de danger , que je dois vous rappeler le nom de votre aïeul , de Clermont d'Entragues.

D' A U B I G N Y.

Pourriez-vous penser que je perde jamais son souvenir ?

C L É M E N C E.

Loin de moi , cher d'Aubigny , cette idée qui offenserait l'honneur et outragerait la nature. C'est ici que ce vieillard respectable aimait à m'entretenir des vertus de son Roi. Il ne parlait qu'avec transport de ses talens militaires , de son intrépidité et surtout de sa clémence. Au récit de tant d'exploits , on voyait ses forces se ranimer , tout le feu de la jeunesse étincelait dans ses yeux , et l'énergie de son âme passait jusques dans ses discours... O mon père ! c'en est donc fait , je ne vous verrai plus. Vos yeux sont fermés pour jamais , et ma piété n'a pu recueillir les derniers conseils de votre sagesse ; je n'ai pu recevoir vos embrassemens quand l'âge et les blessures ouvraient devant-vous les portes du tombeau. Ah ! du moins j'ai l'espoir de vous remplacer ! il me reste un fils...

D' A U B I G N Y.

Qui jure , devant vous , de ne jamais dégénérer du sang illustre de ses ancêtres.

C L É M E N C E.

Comte , que ce noble enthousiasme me plait. Vous pensez à venger sa mort dans le sang des rebelles , je ne m'y oppose-  
rai point , pourvu que votre vengeance soit utile à la patrie : c'est à vous , c'est aux âmes bien nées qu'elle a confié sa défense ; mais avant de vous placer au rang de ses libérateurs , elle exige de vous un sacrifice.

D' A U B I G N Y.

Ordonnez , madame.

C L É M E N C E , avec douceur.

Vous... aimez...

D' A U B I G N Y.

Moi !...

C L É M E N C E.

D'Aubigny , la première vertu d'un chevalier Français , c'est la haine pour le mensonge. Oui , vous aimez mademoiselle de la Châtre. Ses charmes et ses vertus la rendraient digne de vous. Je l'ouïs appelée ma fille avec tout le plaisir d'une mère qui n'a rien de plus cher que le bonheur de son fils et la gloire de sa famille.

D' A U B I G N Y.

Eh bien ! madame , cet amour ne m'ordonne-t-il pas de cueillir des lauriers qui me rendent digne d'elle ?

C L É M E N C E , avec la plus grande sensibilité.

Cher d'Aubigny , je vais déchirer votre cœur. Ah ! croyez qu'il en coûte au mien un effort bien pénible ; mais il faut...

D' A U B I G N Y.

Il faut...

CLÉMANCE.

[ Renoncer à Rosalie ; y renoncer pour jamais.

D'AUBIGNY.

Ciel !...

CLÉMANCE.

L'honneur le veut.

D'AUBIGNY.

O ma mère ! qu'osez-vous exiger de moi... suspendez cet ordre cruel. Ah ! je le vois , des larmes s'échappent de vos yeux ; vous-même vous avez connu l'amour ; vous pleurez encore souvent la perte d'un époux ! non... vous n'ordonneriez point un tel sacrifice !

CLÉMANCE.

Quand ma tendresse en murmure , mon devoir le commande. (*Elle tire une lettre de son sein.*) Lisez , Comte : c'est le dernier écrit tracé par votre aïeul aux plaines d'Yvri.

D'AUBIGNY, prend le billet et lit.

« Ma fille , que votre cœur se livre à la joie , le Roi vient » de remporter une victoire éclatante. J'ai reçu dans la mêlée » une blessure mortelle ; mais je me flatte d'avoir contribué » au gain de la bataille , et ce succès importait au bonheur de » la France. Point de faiblesse surtout ! ma fille , en expirant , » je vous engage à vous méfier de la Châtre. Le Roi vient de » m'assurer qu'il était au nombre des ligueurs. Jamais , ja- » mais d'alliance avec cette famille ; ce serait insulter à ma » mémoire... Ma chère Clémence , recevez mes derniers » adieux : je vous recommande d'Aubigny : dites-lui qu'il est » Français et petit-fils de Clermont d'Entragues. » (*Il rend la lettre.*)

CLÉMANCE.

Eh bien ! mon fils.

D'AUBIGNY.

Qui ? lui !... le maréchal de la Châtre , le père de Rosalie serait devenu l'appui des rebelles ? il aurait détruit par une infâme trahison quarante années de services importants.

CLÉMANCE.

Je vois votre indignation , et ce noble courroux , qui m'assure de votre soumission , double l'intérêt que je porte à vos peines.

D'AUBIGNY.

Non , madame , on ne m'en imposera pas sur les sentimens du maréchal. Les soupçons du Roi , n'en doutez pas , sont l'ouvrage de quelques courtisans plus jaloux des emplois et de la gloire du Maréchal , que des vertus qui les lui ont mérités.

CLÉMANCE.

Quoi , vous osez le justifier , lorsque votre aïeul... Ah ! d'Aubigny , vous portez la mort dans mon âme.

D' A U B I G N Y.

O ma mère, calmez vos allarmes. Je suis fidèle à mon Roi : J'irai combattre à ses côtés ; mais n'exigez pas que je renonce à Rosalie... un jour peut-être...

C L É M E N C E.

Un jour !... jamais ! croyez-vous que Clémence accoutumée à n'obéir qu'à la voix de l'honneur, puisse jamais se résoudre à voir consommer cette odieuse alliance ?... Pensez-vous que je voulusse survivre à l'excès de votre honte... oui, si tu conserves encore quelques traces, je ne dis pas de ces vertus sublimes qui ont illustré les Gastons, les Duguesclin et les Bayard, mais seulement de l'amour filial, tu t'élèveras au-dessus d'une passion qui te rendrait le plus coupable des hommes à mes yeux et à ceux de tout l'univers. Si tu cèdes à l'amour, le flambeau de l'hymen ne s'allumera que sur ma tombe.

D' A U B I G N Y.

O ma mère !...

C L É M E N C E.

Tu frémis... eh bien ! je le jure.

D' A U B I G N Y, *tombe aux pieds de sa mère.*

Arrêtez.

C L É M E N C E, *avec sensibilité.*

Réfléchissez, d'Aubigny, et choisissez entre votre maîtresse et votre mère.

( Elle s'éloigne pour reconnaître qu'elle est la cause d'une musique militaire qu'elle entend. )

D' A U B I G N Y, *seul.*

Mère cruelle, vous l'exigez donc ce terrible sacrifice... mais, hélas ! elle ne m'entend plus, elle s'est soustraite à mes larmes, à mon désespoir... Eh bien ! Clémence, puisque ton injuste sévérité l'emporte sur ta tendresse pour ton fils, tu seras obéie : cet effort me coûtera la vie : n'importe, je ne verrai plus Rosalie... Malheureux, qu'ai-je dit ? ne l'a plus revoir !... trahir mes sermens !..

## S C E N E I X.

D' A U B I G N Y, C L É M E N C E *rentre à la tête des troupes, des Chevaliers et du peuple.*

C L É M E N C E.

Habitans de la ville d'Aubigny, s'il est vrai que vous soyez attachés au sol qui vous vit naître, si la guerre civile, mère de tant de crimes, vous fait abhorrer ce peuple étranger qui l'alimenta dans vos foyers. Si les forfaits d'une faction parricide et soudoyée par l'audacieux Mayenne qui aspire au trône, vous font horreur ; enfin, s'il est vrai que vos cœurs

*Clémence.*

C

chérissent le héros que ses vertus ont appelé à l'Empire , voici l'instant de signaler votre amour et votre haine. Armons nous d'un mâle courage , et quoique les rebelles nous soient supérieurs en nombre , osons braver leurs efforts. Le ciel va s'armer en notre faveur ! le ciel protège toujours des enfans qui combattent pour leur père , et ce titre est dû à notre monarque. Jurez , mes amis. (*mouvement général d'approbation. Les officiers tirent leurs épées.*) Et vous , seigneur d'Aubigny ?...

D' A U B I G N Y .

Vous serez obéie , madame ; j'imiterai votre noble courage ; et ce fils , que vous chérissez , n'aura pas , en vain , vu couler vos larmes.

C L É M E N C E .

Geodfroi , dirigez-vous , avec votre compagnie d'archers , vers la porte du midi : vous , Aulibert , faites porter des munitions sur le rempart ; et vous , chevalier de Nesle , allez à l'arsenal , distribuez des armes aux habitans. Si par hasard il s'en trouvait un qui connut la peur , qu'il soit libre de quitter à l'instant la ville. Guerriers , je vais suivre vos pas , et toujours au fort du danger , vous verrez à votre tête d'Aubigny et Clémence.

D' A U B I G N Y .

Amis , jurons tous de nous ensevelir sous les ruines de cette place , plutôt que de nous rendre !

( Il présente son épée à Clémence , qui se place au milieu des officiers sous une voûte d'acier que les soldats forment avec leurs lances. )

*Serment et tableaux.*

*Fin du premier Acte.*

## A C T E I I.

*Le théâtre représente l'intérieur de la ville. Le fond c'est le rempart. La porte est au-dessous dans le milieu. Elle est voûtée et fermée par une herse et un pont-levis qui s'abat en dehors. ( Et non en dedans comme cela se pratique au théâtre. ) Il doit y avoir entre le fond du théâtre et le rempart le jeu des deux coulisses. Sur la droite à l'avant-scène est une des tourelles du castel de la Châtre. Le rideau de fond est un rideau d'air.*

## S C E N E P R E M I E R E.

D' A U B I G N Y , G A S P A R D.

G A S P A R D.

Quoi ? vous aurez le courage de renoncer à Rosalie. Ah ! si vous eussiez vu cette femme intéressante rappelée à elle par nos soins !.... Le premier mot qui sortit de sa bouche, fut votre nom.

D' A U B I G N Y.

Arrêtes, cher Gaspard, tu redoubles l'excès de mes maux. Que ce sacrifice est pénible à mon cœur ! mais avant de le consommer, je dois la voir pour la dernière fois. L'honneur, le cruel honneur, qui annule les sermens que je lui ai faits, veut aussi que je me justifie.

G A S P A R D.

En ce cas, ce soir, vers la brune, trouvez-vous en ces lieux ; Gertrude m'y a donné rendez-vous : elle pourra vous introduire auprès de mademoiselle de la Châtre.

D' A U B I G N Y.

Oui, ce soir, je la verrai pour la dernière fois !

G A S P A R D.

Pour la dernière fois... Ah ! peut-être que tout changera.

D' A U B I G N Y.

Comment ?

G A S P A R D.

Oui, seigneur. Vous vous rappelez de Senneville ?

D' A U B I G N Y.

Senneville... l'écuier de la Châtre ?

G A S P A R D.

Positivement,

D'AUBIGNY.

Eh, bien ?

GASPARD.

Il m'a fait parvenir un billet par lequel il me mande qu'il doit bientôt venir en ces lieux, et qu'ayant un projet de la plus haute importance de me communiquer, il compte sur moi pour le succès.

D'AUBIGNY.

Quel rapport peut-il exister entre Senneville et mon amour pour mademoiselle de la Châtre ?

GASPARD.

Plus que vous ne pensez. Cet écuyer, homme de grandes qualités a beau coup d'empire sur l'esprit du Comte : il a, je crois, des intérêts de cœur dans cette ville, et peut-être vient-il ici pour proposer un accommodement avec la dame Clémence.

D'AUBIGNY.

Je ne te comprends pas.

GASPARD.

Je m'explique. Le père de Rosalie, gouverneur de cette province, en est le seigneur suzerain, à l'exception de la terre et ville d'Aubigny. Je sais de bonne part qu'il a toujours désiré que l'hymen vous unit à sa fille pour joindre à ces vastes domaines cette souveraineté donnée par Charles VI à vos ancêtres : alors, si la dame Clémence y consentait, monsieur de la Châtre n'a plus d'intérêt à entrer dans le parti de la rébellion.

D'AUBIGNY.

Ah ! bon Gaspard, quel espoir tu me présentes. N'importe, jusqu'à ce qu'il soit décidé que le Comte ne déserte pas les drapeaux de Henri, je ne dois plus voir Rosalie.

GASPARD.

Que ce soir ; car il faut lui faire vos adieux et lui prouver que vous n'êtes pas le plus déloyal chevalier. (*On entend battre aux champs.*) Mais voici madame la Duchesse. (*On voit Clémence en habit de guerrière, le casque en tête, l'épée à la main. Elle traverse le rempart suivie d'une forte garde.*)

GASPARD.

Seigneur, c'est bien convenu. A ce soir, ici... au pied de cette tour.

## SCÈNE II.

Les Précédens, CLÉMENCE suivie de ses officiers, d'un détachement de troupes et de peuple qui se range derrière elle.

CLÉMENCE.

Chevaliers, l'ennemi est sous nos murs et semble menacer



d'un assant général : tout est prêt pour le recevoir et le faire repentir d'avoir conçu le criminel projet de porter la flamme et le fer au sein de sa patrie... D'Aubigny... j'ai écrit en votre nom et au mien à mademoiselle de la Châtre que la fille d'un rébelle ne pouvait entrer dans la famille des Clermont d'Entraques. (*Elle tire une lettre de sa ceinture.*) Parlez, mon fils ; puis-je faire remettre ce billet ?

D' A U B I G N Y.

En ces momens de danger, je ne sais plus qu'obéir aux ordres d'une mère chérie. Le tems et les circonstances lui feront connaître si je fus moins généreux envers ma patrie, que sensible aux attraits de Rosalie. (*On entend la trompette.*)

### S C E N E I I I.

Les Précédens, G E O D F R O I.

G E O D F R O I.

Madame, un envoyé du parti ennemi, accompagné de trompette et de quatre gens d'armes, s'est présenté devant nos murs. Il a demandé à y être introduit. Nous avons cru devoir satisfaire à son désir : il attend vos ordres pour paraître devant vous.

C L É M E N C E.

Qu'il soit introduit. (*A ses officiers.*) Puisse-t-il, mes amis, dissiper les craintes qu'inspirent les bruits répandus sur les intentions de la Châtre ! (*A Gaspard.*) Gaspard, prévenez Rosalie qu'un envoyé de son père vient ici, et ne lui remettez ce billet, (*elle lui donne la lettre.*) qu'après l'audience que je vais donner. Mais je la vois.

D' A U B I G N Y.

Oh ! ma mère.

### S C E N E I V.

Les Précédens, ROSALIE, SENNEVILLE, GÉODFROI.

C L É M E N C E.

Vous savez, mademoiselle, que le Maréchal, votre père, menace cette ville : une barrière éternelle s'élève entre votre famille et celles qui restent fidèles à leur devoir : croyez, intéressante Rosalie, que c'est avec regret que d'Aubigny renonce à l'alliance dont vous flattiez son amour, et Clémence partage sa douleur : j'eusse été satisfaite de vous donner le nom de ma fille ; mais le ciel, plus jaloux de mon bonheur que du vôtre, a détruit mes espérances,

R O S A L I E,

Oui, madame, quoiqu'il ne me soit plus permis de recevoir les vœux de votre fils.

( On introduit Senneville. Clémence donne la main à Rosalie pour la placer près d'elle. )

SENNEVILLE.

Le maréchal de la Châtre, satisfait autant que surpris de trouver, dans une personne de votre sexe, un courage et des talens que la nature accorde même rarement aux hommes, vous fait proposer son amitié et son alliance.

CLÉMENCE.

Cette offre ne peut être agréable à Clémence d'Entragues, qu'autant qu'elle sera cimentée aux pieds de Henri.

SENNEVILLE.

Il ne m'appartient pas, madame, de juger celui que je sers. Il m'a chargé de vous observer que vous vous êtes engagée trop précipitamment dans une défense périlleuse.

CLÉMENCE.

L'honneur et le courage ne calculent pas les dangers.

SENNEVILLE.

Le danger a disparu à vos yeux ; vous ne voyez que la gloire, et vous vous livrez sans crainte à ce guide infidèle. Souffrez, courageuse Comtesse, que la raison vous conseille ; écoutez sa voix et vous allez être détrompée. Que peuvent vos concitoyens et vos soldats peu nombreux et novices dans le métier des armes ? que peuvent-ils contre dix mille guerriers blanchis sous le harnois, accoutumée à la victoire et conduite par un héros.

CLÉMENCE.

Ce qu'ils peuvent !... vaincre ou mourir pour leur roi.

SENNEVILLE.

Vous n'êtes point en état de prolonger votre résistance au de-là de trois jours. La moitié de nos troupes suffit pour s'accager et envahir l'héritage de votre fils. Que cette pensée, madame, vous inspire de plus sages conseils. Soumettez-vous et ne regardez plus comme votre roi un prince que le ciel réproouve. Ouvrez-nous vos portes et vous allez rester maîtresse souveraine de cette ville. Le Maréchal consent à laisser deux mille hommes sous vos ordres.

CLÉMENCE.

C'est assez vous entendre, ma gloire s'en indigné. Retournez vers le Maréchal : dites-lui que d'Entragues est mort pour son pays, et que sa fille et son petit fils aspirent au même honneur.

SENNEVILLE.

Puisque rien, madame, ne peut vous sauver du danger qui vous menace, permettez qu'avant de vous quitter, car demain, dès l'aurore, je reporte votre réponse à monsieur le Maréchal, permettez que je m'acquitte des ordres que j'ai reçus. Le Comte réclame sa fille.

CLÉMENTINE.

Mademoiselle de la Châtre est libre en ces lieux : elle peut y rester, comme elle peut se rendre à la voix d'un père qui la rappelle auprès de lui.

ROSALIE, se lève.

Née Française, j'ai appris à reconnaître pour Roi celui que le peuple et sa valeur appellent au trône. Malheur à ceux qui ne partagent pas ce noble enthousiasme qu'inspire le héros qui règne aujourd'hui sur la France. Senneville, vous qui avez toute la confiance de mon père, priez-le, au nom de sa fille qui le chérit, par le souvenir de ces aïeux qui lui ont transmis un nom sans tache, priez-le, par l'amour de la gloire qu'il a acquise, de renoncer à sa criminelle entreprise. Qu'il y renonce où je vais sur les remparts m'offrir aux coups de son armée et mourir à ses yeux.

D'AUBIGNY.

Non, Rosalie, vous n'exposerez pas...

CLÉMENTINE, se lève, descend de l'estrade, serre la main de son fils qu'elle regarde sévèrement.

D'Aubigny.

ROSALIE, d'Senneville.

Je me flatte, monsieur, que vous rendrez fidèlement à mon père les vœux et les désirs de sa fille.

CLÉMENTINE.

Vous entendez, Chevalier : Rosalie est libre, Gaspard, je vous charge du soin et des égards que l'on doit à cet écuyer. (Elle se met à la tête de ses troupes avec d'Aubigny et remonte sur le rempart.)

## SCÈNE V.

ROSALIE, GASPARD, GERTRUDE, SENNEVILLE.

SENNEVILLE.

Mademoiselle, je vois avec douleur la défense courageuse, mais inutile, que la Duchesse se propose de faire, et je croyais trouver en vous une fille qui, plus attachée à la gloire et aux intérêts de son père, aurait dû partager ses sentimens de bonté et conseiller à Clémence une soumission nécessaire.

ROSALIE.

Chevalier, je n'ai point conseillé à Clémence de résister au nombreux assaillans qui entourent ces murs, mais son courage et sa noble résolution méritent mon estime ; je vois, d'un autre côté, avec la plus vive douleur que le nom de la Châtre n'ira à la postérité qu'accompagné et flétri du titre odieux de sujet rébelle.

SENNEVILLE.

Rome et la religion ont condamné votre prince.

ROSALIE.

Rome peut s'égarer : en défendant ses droits, la religion n'ordonne point les meurtres et le brigandage ; notre prince abjurant ses erreurs aux pieds des autels, ne laisse le prétexte injuste d'une guerre impie qu'à ceux qui servent l'ambition des Guises.

SENNEVILLE.

Je crois , madame , qu'il ne m'est pas permis de blâmer les intentions de mon Suzerain , ni à vous de condamner un père , et la nature...

ROSALIE.

La nature a ses droits et mon cœur les chérit ; mais doivent-ils l'emporter sur l'honneur ?

SENNEVILLE.

Je respecte en vous , madame , la fille d'un maître que j'aime : interprète fidèle de ses vœux , qu'il me soit permis de vous conjurer de nouveau de suivre mes pas. Quittez une ville où vos jours ne sont pas en sûreté , et qui va devenir le théâtre des combats : oui , bientôt d'Aubigny et sa mère se verront contraints de tomber aux genoux du Maréchal.

ROSALIE.

Je connais la valeur de mon père ; mais je sais aussi que l'âme de Clémence est trop grande pour s'abaisser à ce point... Chevalier , je ne puis vous entendre davantage.

SENNEVILLE.

Madame , je vous en conjure...

ROSALIE.

Ma résolution est inébranlable : souvenez-vous , Senneville , de dire à M. de la Châtre que partout où sera Clémence , il peut diriger ses coups et ceux de ses soldats , car il est sûr d'y trouver sa fille.

( Elle rentre suivie de Gertrude qui , par un jeu muet , fait ressouvenir du rendez-vous à Gaspard. )

GASPARD , à voix basse.

A ce soir.

## SCÈNE VI.

SENNEVILLE , GASPARD.

SENNEVILLE , à part.

J'admire sa fermeté ; mais il faut la sauver du danger malgré elle. ( à Gaspard. ) Gaspard , la fierté de Clémence m'étonne et me plaît ; mais conviens avec moi que mademoiselle de la Châtre...

GASPARD.

Rosalie fidèle à la voix de l'honneur est animée par l'amour...

SENNEVILLE.

Pour l'aimable d'Aubigny.

GASPARD.

Est capable, non de combattre son père, mais de s'exposer à ses armes.

SENNEVILLE.

C'est ce que je redoute. Ecoute, Gaspard, je compte sur ton amitié.

GASPARD.

Tu le peux.

SENNEVILLE.

Donnes-moi ta parole d'honneur que, quelque chose que j'exige de toi, tu me garderas le plus inviolable secret.

GASPARD.

Je te le jure.

SENNEVILLE.

Même, quand ce que j'ai à te proposer, ne te conviendrait pas.

GASPARD.

Voilà bien des précautions!

SENNEVILLE.

Elles sont nécessaires.

GASPARD.

Non, si l'honneur et la probité, comme je le crois, ne condamnent pas tes projets; mais tu as ma parole.

SENNEVILLE, *confidentiellement.*

J'avais prévu la répugnance que mademoiselle de la Châtre éprouverait à quitter ces lieux...

GASPARD.

Eh bien!

SENNEVILLE.

Quatre hommes d'armes qui me sont dévoués m'ont accompagné dans ces lieux... il faut... que... ce... soir...

GASPARD.

Arrête, Senneville: je ne puis recevoir ton secret; tant de précautions m'avaient déjà fait penser que tu me connaissais mal.

SENNEVILLE.

Je suis mes ordres.

GASPARD.

Je ne connais que mon devoir.

SENNEVILLE.

La protection de M. de la Châtre et une compagnie dans ses gardes, voilà ce que tu peux obtenir dans un instant.

GASPARD.

L'amitié de d'Aubigny, l'estime de mes concitoyens, le repos de ma conscience, voilà ce que je puis perdre à l'écouter.

Clémence.

D

S E N N E V I L L E .

Tu refuses de m'entendre ?

G A S P A R D .

Oui.

S E N N E V I L L E .

Décidément ?

G A S P A R D .

Tres-décidément.

S E N N E V I L L E .

En ce cas, je ne puis accepter l'hospitalité chez toi ; je te dispense de remplir les ordres de Clémence.

G A S P A R D .

Senneville, je te plains de redouter la maison d'un honnête homme. Adieu.

S E N N E V I L L E .

Adieu.

## S C E N E V I I .

S E N N E V I L L E .

Il faut avouer que ma mission est pénible à remplir. Mon devoir, l'attachement que je porte à M. le Maréchal et la reconnaissance due aux bienfaits dont il combla mon enfance, m'ordonne de ne songer qu'à sauver Rosalie des dangers d'un assaut général : son père attend de moi que je ramène sa fille dans ses bras, mais l'honneur me défend de violer le droit des gens. Révêtu du caractère sacré d'envoyé, libre dans cette place contre les usages de la guerre, irai-je trahir la noble confiance de la courageuse Comtesse ? Je ne puis même me dissimuler que la cause qu'elle soutient ne soit la plus juste ; et je ne sais quel aveuglement a entraîné le Maréchal dans le parti de Mayenne. Vingt fois je l'ai vu hésiter : j'ai surpris des larmes s'échappant de ses yeux au souvenir de ses exploits, dont il peut perdre le prix, si la victoire lui est contraire... Que faire ? hélas !... Honneur... devoir... reconnaissance... auquel dois-je céder ?... Mais si dans les horreurs du siège, Rosalie est atteinte d'un coup mortel, qu'elle doue leur pour son père !... pour d'Aubigny qui l'adore. Les mânes de Rosalie demanderont vengeance : les habitans de cette ville, Clémence elle-même, tout subira la colère terrible d'un vainqueur auquel la mort aura ravi une fille chérie... Allons, cette idée trace ma conduite... un jour on en connaîtra les motifs, et alors le tableau des malheurs que j'aurai épargnés à ces illustres ennemis, justifiera mes intentions... La nuit vient... mes gens ne peuvent-être loin d'ici ; exécutons notre projet. ( *il sort.* )

SCÈNE VIII.

VA-DE-BON-COEUR, SANS-SOUCI et deux autres Soldats.

SANS-SOUCI, *un peu ivre.*

C'est bien ici... que... que l'écuyer nous a dit de... de nous rendre.

VA-DE-BON-COEUR, *Moins ivre.*

Oui.

SANS-SOUCI.

A la brune.

VA-DE-BON-COEUR.

Nous y sommes.

SANS-SOUCI.

Sais-tu, Va-de-bon-cœur, sais-tu ce qu'il nous veut ?

VA-DE-BON-COEUR,

Non, mon cher Sans-souci ; mais je crois que cela est très-important.

SANS-SOUCI.

Pourquoi cela ?

VA-DE-BON-COEUR.

D'abord parce qu'il m'a appelé son ami ; et quand un grand nous flatte, c'est qu'il veut nous tromper. Ensuite c'est qu'il m'a donné cette bourse pour partager avec toi et nos camarades.

SANS-SOUCI.

Ah ! ah ! voyons : est-elle bien garnie ?

VA-DE-BON-COEUR.

Comme celle d'un quartier-maître.

SANS-SOUCI.

Tant mieux... tant mieux : cela m'attendrit.

VA-DE-BON-COEUR.

Tant pis.

SANS-SOUCI.

Pourquoi donc ?

VA-DE-BON-COEUR.

C'est que l'on ne paye pas si chèrement une bonne action.

SANS-SOUCI.

Ah ! ah ! tu moralises.

VA-DE-BON-COEUR.

Pourquoi pas. Tiens, écoute. Allons-nous près de cette maison et vidons, en attendant Sennéville, un flacon de bon vin que j'ai apporté.

SANS-SOUCI.

Volontiers.

VA-DE-BON-COEUR, *le soutenant.*

Tu es déjà gris.

SANS-SOUCI.

Eh ! non , non : c'est le tems qui est noir.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Mais tu chancèles.

SANS-SOUCI.

C'est qu'il fait du vent , et fort.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Ecoute : si ce que l'Ecuyer veut nous commander est mal...

SANS-SOUCI.

Eh bien !

V A-D E-B O N-C O E U R.

Si c'est une mauvaise action ?

SANS-SOUCI.

Je ne juge pas mon supérieur, moi, j'obéis.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Quoi , tu pourrais prêter ton secours à l'injustice ou à la trahison.

SANS-SOUCI.

Mais ne sommes nous pas payés ?

V A-D E-B O N-C O E U R.

Oui.

SANS-SOUCI.

Eh bien ! ne pas faire ce qu'il nous ordonne , ce serait voler son argent , et ma conscience...

V A-D E-B O N-C O E U R.

La miènnè n'aurait rien à se reprocher ; car je le lui rendrais.

SANS-SOUCI, *buvant un coup.*

Tu rendrais l'argent !... donnes à boire , car tes grands sentimens m'étonnent... ils m'étouffent... ( *il boit encore un coup.* ) Je suis tout attendri... affecté... confondu.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Eh bien ?

SANS-SOUCI.

Si donc , comme tu le dis , Senneville nous commande de mal faire... comment agiras-tu ?

V A-D E-B O N-C O E U R.

Je refuse.

SANS-SOUCI.

Et l'argent ?...

V A-D E-B O N-C O E U R, *hésitant.*

Et l'argent... et l'argent... je le garde.

SANS-SOUCI, *se levant avec joie.*

Tu le gardes.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Oui , et pour deux raisons. La première, c'est qu'il ne fait jamais de mal ; et la seconde, c'est qu'il peut faire du bien.



Allons, soit : voilà parler en bon enfant.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Voilà qui est convenu.

## S C E N E I X.

( *Il fait nuit.* )

Les Précédens, S E N N E V I L L E.

S E N N E V I L L E , *enveloppé d'un manteau.*

Mes gens d'armes tardent bien à venir. C'est bien ici , à ce qu'on m'a dit, l'endroit habituel du rendez-vous, du seigneur d'Aubigny et de Rosalie.

V A-D E-B O N-C O E U R , *d demi-voix.*

Chitt : j'entends du bruit.

S A N S-S O U C I , *d mi-voix.*

Tu crois.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Entends-tu ?... Qui va-là ?

S E N N E V I L L E.

Ami !

V A-D E-B O N-C O E U R , *d mi-voix.*

Est-ce vous , seigneur écuyer ?

S E N N E V I L L E.

Bon : ce sont eux !

S A N S-S O U C I .

Nous voici à vos ordres.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Faites-nous savoir , seigneur , à quoi nous pouvons vous être utile , et quel est ce projet...

S E N N E V I L L E.

Mes amis , il faut enlever la fille du Maréchal.

V A-D E-B O N-C O E U R.

Enlever mademoiselle Rosalie ! Ciel ! y pensez-vous ?

S A N S-S O U C I .

Eh , monsieur Senneville. On profite de la bonne volonté d'une jeune fille ; mais l'enlever , et surtout la fille de notre Général : non , de par tout les diables , Sans-souci ne prêtera pas son bras pour une pareille action.

S E N N E V I L L E.

Tais-toi , maraud ; ne vois-tu pas que c'est pour la rendre à son père. (*il lui donne une bourse d'argent.*) Voilà ta part.

S A N S-S O U C I .

Oh ! ceci est différent. Rendre une fille à son père , c'est une bonne action. (*mettant la bourse dans sa poche.*) A ce prix , j'en suis.

S E N N E V I L L E .

Silence ! on marche...

V A D E - B O N - C Œ U R .

Oui : c'est un ronde de nuit. ( *ils écoutent.* )

( On voit passer sur le rempart une patrouille qui pose une sentinelle. )

S E N N E V I L L E .

Mes amis , écoutez-moi : pendant que je vais chercher à pénétrer chez mademoiselle de la Châtre , vous vous tiendrez derrière cette maison : aussi-tôt que vous me verrez sortir avec une femme et que j'aurai prononcé le mot de d'Aubigny , vous lui mettrez ce mouchoir sur la bouche. ( *il leur donne un mouchoir.* ) Et je guiderai vos pas vers notre camp , par un souterrain qui touche au mur de cette tourelle et qui n'est connu que par moi , car j'ai été examiner les lieux et j'ai vu qu'il n'était pas connu.

V A D E - B O N - C Œ U R .

Chitt. Pour cette fois , quelqu'un s'avance vers nous.

S E N N E V I L L E .

Retirons-nous contre cette tourelle.

## S C E N E X.

Les Précédens , G A S P A R D .

G A S P A R D .

ci l'heure du rendez-vous.

S E N N E V I L L E , *d part.*

C'est la voix de Gaspard.

G A S P A R D .

Mon maître ne peut tarder à venir.

S E N N E V I L L E , *d part.*

Prévenons son arrivée.

G A S P A R D .

Donnons le signal pour avertir ma chère Gertrude.

S E N N E V I L L E , *d part.*

Profitons de l'occasion.

G A S P A R D .

Ah ! ah ! M. Senneville , je veillerai cette nuit.

S E N N E V I L L E , *d part.*

Et moi aussi.

G A S P A R D .

Vos projets échoueront.

S E N N E V I L L E , *d part.*

C'est ce que nous verrons.

( Gaspard va pour frapper à la porte , lorsque Gertrude sort , et la laisse ouverte. )

SCENE XI.

Les Précédens, GERTRUDE.

GASPARD.

Ah ! te voilà Gertrude ! tu vois que je suis exact.

GERTRUDE.

Ton amie ne l'est pas moins ; mais es-tu seul ?

GASPARD.

Oui.

GERTRUDE.

Et d'Aubigny ?

GASPARD.

Je l'attends.

GERTRUDE.

Bien , car Rosalie a consenti à le voir ; mais pour la dernière fois.

SENNÉVILLE, *d part.*

Hâtons le moment. (*il se glisse le long de la tour et entre.*)

GASPARD.

N'ai-je pas entendu du bruit ?

GERTRUDE.

Non , il faut espérer , mon cher Gaspard , que cette entrevue consolera nos amans et détournera monsieur le Comte de l'idée de partir.

GASPARD.

Le siège de cette ville le retiendra.

GERTRUDE.

Mais est-elle en état de le soutenir long-tems ?

GASPARD.

Assez pour donner le tems à Henri , qui n'est pas loin , celui de venir combattre les rebelles.

GERTRUDE.

Maudite guerre qui retarde leur hymen.

GASPARD.

Et le nôtre... Mais j'entends marcher.

GERTRUDE.

Ce ne peut être que le seigneur d'Aubigny.

GASPARD.

Je le crois : cependant j'ai des craintes.

GERTRUDE.

Quelles craintes ?

GASPARD.

Oui , j'ai des soupçons sur cet écuyer du Maréchal. Tiens , ma belle amie , battons un peu patrouille de ce côté ; si nous rencontrons l'ennemi , *amour* sera le mot d'ordre , et *inconséquence* le signal du combat.

( Il lui donne le bras et remonte la scène du côté opposé à la tourelle.  
Ils disparaissent pour un moment. )

## S C E N E X I I.

Les Précédens , ROSALIE , D'AUBIGNY , CLÉMENCE ,  
Soldats.

SENNEVILLE , *donnant la main à Rosalie , la précède.*

( *A part.* ) Cherchons à écarter Gaspard. ( *d mi-voix.* )  
Gaspard... Gaspard. ( *d part.* ) Il n'y est plus. ( *haut à Rosalie.* ) Oui , mademoiselle ; le fils de Clémence et moi nous espérons ramener votre père à des sentimens plus doux. Lui-même veut vous expliquer son dessein et vous consulter. Permettez que je lui donne le signal convenu. ( *il s'écarte de quelques pas.* )

( *D'Aubigny entrant par le côté d'où Gaspard est sorti ,  
mais d'une rue plus haute.* )

D' A U B I G N Y , *d part.*

Voici l'instant où je pourrai me justifier aux yeux de mademoiselle de la Châtre.

SENNEVILLE , *redescend la scène et se croyant seul avec  
Rosalie.*

Venez donc, Gaspard, et vous aussi , seigneur d'Aubigny.

( *En prononçant le nom de d'Aubigny , il élève la voix , les soldats veulent entraîner Rosalie qui jette un cri.* )

D' A U B I G N Y.

Qui m'appelle ?

S E N N E V I L L E.

Ciel !

G A S P A R D , *accourant l'épée à la main.*

Quel cri !

L A S E N T I N E L L E.

Qui vive ?

D' A U B I G N Y , *l'épée à la main.*

Répondez.

L A S E N T I N E L L E.

Qui vive ? ( *On cherche à entraîner Rosalie qui se défend.  
La sentinelle crie :* ) Qui vive ? ( *Elle tire son coup de fusil.* )

S E N N E V I L L E.

Entraînez-là.

D' A U B I G N Y.

Qui que tu sois, arrêtes et défends tes jours !

S E N N E V I L L E.

Qui ose me menacer ?

G A S P A R D , *chargeant Senneville.*

C'est le perfide Senneville.

D' AUBIGNY, *lui fermant le passage:*

Un pas et tu es mort.

(Dans la musique, la Sentinelle crie aux armes.)

CLÉMENCE, *suiwie d'une garde nombreuse de ses officiers et d'habitans portant des flambeaux.*

Quel téméraire ose troubler la tranquillité de ces lieux ?  
Que vois-je... mademoiselle de la Châtre !... d'Aubigny !...  
mon fils, m'expliquerez-vous ce mystère ?

D' AUBIGNY.

Votre arrivée, madame, peut seule nous le dévoiler.

G A S P A R D.

Madame, l'écuyer de la Châtre ne s'est introduit dans nos murs que pour abuser de la confiance que l'on accorde au caractère d'envoyé ; et ce traître a voulu enlever par la force mademoiselle de la Châtre.

C L É M E N C E.

Qu'avez-vous à répondre, Senneville !

S E N N E V I L L E.

Qu'un excès de zèle et de fidélité aux ordres du Maréchal et la crainte de voir les jours de sa fille exposés aux dangers d'un siège, m'ont rendu coupable envers vous, madame.

C L É M E N C E.

Vous connaissez mes droits et les lois de la guerre : votre action est celle d'un déloyal chevalier ; vous avez perdu ce titre qui honore la noblesse française, et vous ne devez paraître devant le conseil que comme un vil espion ; mais je ne veux pas qu'il soit dit que dans cette guerre odieuse et criminelle, déclarée par la Châtre, une femme ait fait, la première, répandre le sang : vous êtes libre ; retournez promptement vers votre maître, et dites-lui quels ennemis il doit combattre.

S E N N E V I L L E.

Madame, ce n'est pas le don de la vie qui fait naître dans mon cœur un pénible remord. Je ne sais quel charme vous y avez répandu : seule vous m'avez fait comprendre le crime de rébellion. Je suis détrompé ; mais, madame, ce n'est point assez pour réparer ma faute, il faut encore que je remporte sur le Maréchal la victoire que vous avez remportée sur moi : cependant je puis concevoir cette espérance, si la belle Rosalie veut seconder mes projets. Oui, mademoiselle, essayez une si noble tâche. M. de la Châtre pourra-t-il opposer une longue résistance aux tendres sollicitations d'une fille qu'il adore ? concevez cette courageuse confiance, et vous ramènerez sous les drapeaux du Roi l'un de ses plus grands capitaines.

R O S A L I E, *à Clémence.*

Oui, madame, je sens tout le prix d'une telle démarche ; elle élève mon âme. Sauver Clémence, son fils et tout un peuple des dangers d'un siège redoutable, est mon espoir. Je

*Clémence.*

E

vais tomber aux pieds de M. le Maréchal. Il m'entendra plaider la cause de mon Roi, ou il me verra mourir à ses yeux.

CLÉMENTE, *tend les bras à Rosalie.*

Fille céleste, ô ma Rosalie, oubliez ma conduite : partez, et ne voyez que la gloire de rendre une province entière au pouvoir de notre Monarque ; et toi, d'Aubigny, espère tout de ton amour.

D' A U B I G N Y.

Ah ! Rosalie, puissent vos larmes et vos prières nous rendre tous heureux !

R O S A L I E, *défait son écharpe.*

D'Aubigny, recevez cette écharpe, et si Rosalie succombe, souvenez-vous quelquefois d'elle.

(D'Aubigny fléchit un genou près d'elle : Rosalie lui passe l'écharpe. Adieu. Tableau.)

(Rosalie sort avec Senneville et les quatre soldats. Elle est suivie de Gertrude.)

### S C E N E X I I I.

CLÉMENTE, D' A U B I G N Y, G E O D F R O I,  
Guerrière, Peuple.

G E O D F R O I.

Madame, l'ennemi profitant de l'obscurité de la nuit, s'est avancé jusques sous nos murs et semble se préparer à donner l'assaut. ( *On entend un coup de canon.* )

C L É M E N C E.

Allons, mon fils, allons sur les remparts, espérons tout du ciel et de notre courage.

*Marche militaire.*

*Fin du second Acte.*

---



---

 A C T E I I I .

*Le théâtre représente un camp en plaine d'un côté, de l'autre des arbres; dans le lointain, sur une hauteur, la ville et ses forts. Sur le devant de la scène une très-grande tente ouverte dans ses quatre côtés. Avant le lever du rideau, on entend, pendant l'ouverture, le bruit des armes et du canon, ainsi que quelques coups de fusil.*

## S C E N E P R E M I E R E .

*Un détachement des rebelles poursuit un parti de troupes commandées par d'Aubigny. Il combat seul contre deux officiers. L'un est blessé à mort et tombe, l'autre fait en tirant un coup de pistolet, qui est censé avoir brisé le casque et blessé légèrement d'Aubigny.*

## D' A U B I G N Y .

**O** RAGE ! Ô désespoir ! mon escorte est dissipée et je ne puis rentrer dans la ville. La Châtre a failli tomber sous mes coups. Respectant ses jours, je n'ai voulu que le faire mon prisonnier ; mais il s'est dérobé au danger et m'enlève ma gloire et l'honneur de la victoire. ( *Il entend de nouveau le bruit des armes, et voit quelques-uns de ses soldats qui fuient, il les rallie.* ) Soldats, vous osez fuir sous les murs d'Aubigny. Oubliez-vous que Clémence vous voit et que son fils vous commande.

( *Un détachement de rebelles s'avance, fait une décharge : la troupe de d'Aubigny répond à son feu et se mêle avec l'ennemi mais en pliant.* )

## S C E N E I I .

**LA CHATRE**, *ayant un bras en écharpe, porté sur un brancard, est suivi d'un fort détachement et de quelques officiers*, **ROSALIE**, **SENNEVILLE**.

## L A C H A T R E , à Rosalie.

Envain vous comptez sur ma tendresse ; cessez, ma fille, cessez vos prières importunes : est-ce quand le sang de votre père a coulé sur les remparts d'Aubigny, que je puis entendre parler des vertus de Clémence. Eh bien ! Senneville, mes troupes sont-elles maîtresses de la ville ?

S E N N E V I L L E .

Non, seigneur, le bruit de votre blessure, plus dangereuse à tous les yeux, par l'intérêt qu'on vous porte, à répandu l'allarme parmi vos soldats et ranimés le courage des assiégés, vos troupes deux fois conduites à l'assaut, ont été repoussées. Je retourne, seigneur, pour les tranquilliser sur le sort de leur père. ( *il sort.* )

L A C H A T R E , *se levant de dessus le brancard.*

Que l'on me donne mes armes.

R O S A L I E .

Non, monsieur le Maréchal, vous n'irez pas affronter de nouveau la mort. Affaibli par votre blessure, votre bras ne peut seconder votre courage, le trépas que vous allez chercher est inutile à votre armée; mon père, ô mon père, ne fermez pas l'oreille à la voix de la raison et de ma tendresse.

L A C H A T R E , *auquel on présente son casque et son épée.*

Laissez-moi, ma fille, ma présence à l'armée sera le signal de la victoire; et ma victoire, celui de la mort de cette orgueilleuse Duchesse.

R O S A L I E , *se plaçant entre son père et l'officier qui présente le casque.*

Non, vous ne retourneriez point au combat! je m'attacherai si fortement à vous pour retenir vos pas, qu'il faudra m'arracher la vie, avant de nous séparer. Ah! mon père, pour la dernière fois, votre fille vous supplie de mettre fin à tant de maux. Quoi, l'héritier des vertus, des talens et du nom de la Châtre, est devenu le chef d'un peuple de rébellés! quoi, tandis que les Givry, les Canillac, les Denesle, les Montmorancy s'énorgueillissent de verser leur sang pour la cause du Roi, votre bras s'arme contre lui! et...

L A C H A T R E .

Je pourrais m'irriter de vos conseils; mon cœur vous chérit, mais les lois que me prescrit la politique et le désir d'étendre la gloire de mon nom, ne me permettent pas de céder à la nature. J'agis d'après ces lois et les obligations que j'ai contractées envers les braves guerriers qui m'ont choisi pour chef. L'honneur me prescrit de combattre Henri, et vous ne devez point oublier que votre père est votre premier Roi.

S E N N E V I L L E , *rentre.*

Seigneur, dans une sortie que les assiégés ont faite, et parmi les prisonniers qu'ils ont laissés, on nomme le comte d'Aubigny.

L A C H A T R E .

D'Aubigny! )

R O S A L I E .

Ciel!

( *Ces deux exclamations doivent être faites en même tems.* )



L A C H A T R E .

Sur lui je punirai l'audace de la mère.

S E N N E V I L L E .

On annonce aussi l'arrivée du Roi. Deux mille hommes de ses troupes se sont jetés dans la ville.

L A C H A T R E .

Il est tems de presser la reddition de la place. Senneville, écrivez à Clémence mes dernières intentions. (*Senneville entre dans la tente et écrit. La Châtre dicte.*) « Le comte » d'Aubigny est en mon pouvoir. Je le rends à sa mère, si » elle consent à me livrer aujourd'hui même la place ; mais » si elle persiste dans la résolution d'une coupable défense, » c'en est fait de son fils : je l'envoie à la mort. » (*il signe la lettre.*)

R O S A L I E , à part.

O mon dieu, fléchissez le noble courage de Clémence.

L A C H A T R E .

Partez, Senneville, faites la plus prompte diligence. Il faut une réponse décisive dans une demie-heure.

(*Senneville part et fait entendre, par un jeu muet, à Rosalie qu'elle doit prendre courage. On amène d'Aubigny désarmé, mais avec son casque.*)

### S C E N E I I I .

L A C H A T R E , R O S A L I E , D'AUBIGNY , conduit par quatre Soldats et un Officier, SÉRICOUR.

L A C H A T R E .

Eh bien ! jeune homme , croyez-vous maintenant qu'il soit fort glorieux de combattre pour le Navarrois ? êtes-vous revenu de votre erreur ?

D' A U B I G N Y .

Cédant au nombre , j'ai été pris sans être vaincu , et je préfère mon sort au vôtre. Ah ! Maréchal , craignez de perdre le fruit de vos pénibles travaux !

L A C H A T R E .

A peine avez-vous vu les combats , que votre imprudente jeunesse veut me dicter des lois !

D' A U B I G N Y .

La gloire accompagne ma défaite , et si le sort servait votre cause , la honte et le remords vous attendent. Un jour vous range dans le parti des factieux ; une victoire sur celui du Roi vous rend indigne du sang dont vous sortez et des honneurs dont vous êtes revêtu.

L A C H A T R E .

Jeune homme , tant d'audace exciterait une prompt vengeance , si d'autres raisons n'enchaînaient mon bras.

ROSALIE.

Quoi ? mon père, pouvez-vous être offensé d'une fierté que vous auriez vous-même, si vous étiez à sa place.

D'AUBIGNY.

Intéressante Rosalie, cessez de plaider ma cause. Qui a pu s'éloigner du chemin de l'honneur, peut aussi s'écarter des sentimens de l'humanité !

LA CHÂTRE.

Téméraire, oubliez-vous que vous êtes mon prisonnier et que les lois de la guerre...

D'AUBIGNY.

Vous ordonneraient de me traiter avec générosité, si la cause, que vous avez embrassée, n'était pas criminelle ; mais je m'attends à tout, et je saurai mourir digne de Clémence et de Rosalie.

LA CHÂTRE.

Soldats, enchaînez cet audacieux, et qu'il soit surveillé avec la plus grande attention : avant une heure son sort sera décidé.

ROSALIE, se met entre les soldats et son père.

Mon père, voyez mes larmes ! écoutez ma douleur, ou du moins songez plus à votre gloire. !

LA CHÂTRE.

Soldats, obéissez.

ROSALIE, se jette dans les bras de son amant, on les sépare et on entraîne d'Aubigny.

Séricour, je vous charge du soin de garder Rosalie : qu'elle ne puisse sortir de ces lieux. Je vais donner les ordres pour que le conseil de guerre s'assemble, et ensuite je rejoins mes soldats ; qu'ils voyent que la Châtre peut encore les conduire à la victoire.

## SCÈNE IV.

ROSALIE, SÉRICOUR, deux Factionnaires.

ROSALIE.

Oui, c'en est fait ! d'Aubigny sera sacrifié à la politique barbare du Comte, et condamné par le courage héroïque de Clémence. Plus d'espoir pour toi, infortunée Rosalie ! hélas ! mon cœur est glacé d'effroi. Les horreurs de la mort m'environnent... la victime, c'est ton amant ! et le meurtrier... c'est ton père... Grand Dieu ! permettez-vous un tel forfait?... Il est là... je te vois cher d'Aubigny... la hache est levée... ton sang coule... arrêtez, barbares... Hélas ! il n'est plus temps !... Quoi, vous avez consommé le crime... ses vertus... sa jeunesse, mon amour... rien n'a pu fléchir vos cœurs. Tigres altérés de sang !... O Dieu ! mes forces m'abandonnent... Je me meurs.

( Elle tombe sur le brancard qui est dans la tente. )

S C E N E V.

Les Précédens, G E R T R U D E , G A S P A R D .

G E R T R U D E , *accourant avec Gaspard.*

Calmez , ma chère maîtresse , calmez votre douleur.

R O S A L I E , *dans le délire.*

Eh bien !... Clémence... Ciel !... a-t-elle consenti...

Qu'elle rende la ville !... une ville ! valut-elle jamais un  
fil chéri !

G E R T R U D E .

Ma chère maîtresse , revenez à vous ; il est encore de  
l'espoir.

R O S A L I E .

De l'espoir !... est-il bien vrai ?... O que ce mot est doux !  
répète , mon amie.

G A S P A R D .

Je viens , en sortant de la ville...

R O S A L I E , *revenant à elle comme d'un songe.*

Ah ! c'est vous , Gaspard !

G A S P A R D .

Je viens de parler à Senneville qui déjà doit être arrivé  
auprès de Clémence...

R O S A L I E .

Eh bien ! eh bien !

G A S P A R D .

Je suis chargé , m'a-t-il dit , d'une mission qui peut avoir  
des suites cruelles ; mais quelque soit la réponse de la Du-  
chesse , si la Châtre ose attenter aux jours de d'Aubigny ,  
moi je répons de le sauver. La gloire du Maréchal m'est  
trop chère pour souffrir qu'il la ternisse par une cruelle in-  
justice. L'intérêt de la mienne , la reconnaissance que je  
porte à Clémence , qui m'a laissé la vie , tout m'ordonne de  
veiller sur les jours du jeune Comte. O Clémence ! s'est-il  
écrié , ô femme incomparable , vous m'avez ramené au parti  
de l'équité , je désavoue aujourd'hui ce que j'ai fait contre  
mon Roi. Pars , bon Gaspard ; vole vers Rosalie , porte la  
consolation dans son âme , et ensuite va jouir du bonheur  
de voir ton maître. Voici un ordre qui t'ouvrira les portes  
de sa prison.

R O S A L I E .

Oui , Gaspard , courez vers d'Aubigny , et dites-lui que  
Rosalie ne lui survivra pas. (*Gaspard sort.*)

G E R T R U D E , *d part.*

Si j'osais... mais , non , sa joie pourrait nous trahir.

R O S A L I E .

Que dis-tu , ma bonne Gertrude ?

GERTRUDE, *mettant la main sur son cœur.*

Je dis qu'il est là, un secret pressentiment qui me fait espérer que d'Aubigny vous sera rendu.

ROSALIE.

Me sera rendu ! Non, Gertrude ; mais qu'il retourne dans les bras de sa mère et mes vœux sont exaucés.

## SCENE VI.

Les Précédens , LA CHATRE, *suivi des officiers composant le conseil de guerre.*

L A C H A T R E.

Messieurs, les bruits que l'on a répandus sur l'arrivée du Roi ne sont pas confirmés. On a bien vu quelques troupes légères qui ont battu la campagne, mais qui se sont retirées aussitôt. Quoique nous puissions tenir en pleine contre toutes les forces du Navarrois, il est cependant du plus grand intérêt de forcer la reddition de la ville d'Aubigny qui nous servirait de dépôt, et qui, défendue par deux mille de nos braves, pourrait arrêter les efforts de l'ennemi pendant le reste de la campagne. Vous savez, messieurs, que le fils de Clémence est notre prisonnier ; j'ai fait sommer cette femme altière de rendre la place, et en cas de refus, j'envoie d'Aubigny à la mort ; mais comme je ne veux pas qu'on puisse un jour m'accuser d'avoir trop sacrifié à la vengeance, je vous ai fait assembler. (*On entend un rappel.*) Mais, quel bruit ; Senneville est-il de retour ?... Vous, ma fille, je sens combien votre cœur gémit. Je vous plains. Puisse Clémence aimer son fils autant que je vous chéris. Retirez-vous dans la tente qui vous est préparée, et si je puis rendre la liberté à d'Aubigny, vous ne tarderez point à l'apprendre.

ROSALIE.

Non, mon père, je ne vous quitterai pas.

L A C H A T R E.

Retirez-vous, ma fille, je l'ordonne.

ROSALIE.

Vous l'ordonnez... eh bien ! j'obéis... Mais... souvenez-vous, seigneur, que si d'Aubigny succombe, le même coup m'arrache la vie.

(*Elle fait une fausse sortie et va se placer derrière la tente de la Chatre. Entrée de Senneville.*)

## SCENE VII.

LA CHATRE, SENNEVILLE, les Officiers, ROSALIE, *cachée.*

L A C H A T R E.

Eh bien ! Senneville, je lis sur ta figure une noble fierté qui m'annonce que la ville est à nous.

S E N N E V I L L E .

Seigneur, j'ai vu Clémence...

L A C H A T R E .

Et son courage a cédé à la tendresse.

S E N N E V I L L E .

Lorsque je fus introduit auprès de cette guerrière, elle était entourée d'un peuple nombreux, devenu un peuple de guerriers. Madame, lui ai-je dit, c'est de la liberté de votre fils que je viens traiter avec vous. L'ennemi généreux dont le sort des armes l'a fait prisonnier, veut bien aujourd'hui même le rendre libre, mais il y met une condition qu'il vous est facile de remplir : cette lettre, que mon général m'a ordonné de vous remettre, vous fera connaître ce qu'il attend de vous. Clémence prend la lettre et la lit à haute voix. Bientôt elle pâlit : pendant un moment elle garde un morne silence. Son cœur est déchiré par le terrible combat que se livre l'honneur et la nature ; mais le peuple, pour qui le bonheur de l'héroïne et la vie du fils sont d'un prix auquel tout cède, le peuple ému, attendri jusqu'aux larmes, s'écrie d'une commune voix : Rendons la place et sauvons le héros !

L A C H A T R E .

Excuse, Clémence. J'ai porté un coup terrible au cœur d'une mère ; mais accuse moins la Châtre que les lois de la guerre.

S E N N E V I L L E .

Ce cri universel tire Clémence de son muet accablement ; envain il seconde les conseils de la nature ; la voix de l'honneur est seule écoutée. Triomphe à jamais mémorable ! triomphe digne du respect de tous les âges ! O trop généreux citoyens, s'écrie-t-elle, qu'oses-vous proposer ? Quoi, vous sacrifieriez les intérêts sacrés de votre prince à l'intérêt de mon sang ! Gardez-vous de cette trahison. Il importe à la France que son prince règne, et non point que mon fils vive. La mort de d'Aubigny est arrêté ; eh bien !... qu'il la subisse, et demeurons fidèles à notre Monarque. Le sacrifice que je lui fais est grand, sans doute, mais ses vertus en méritent de plus grands encore.

L A C H A T R E .

Femme cruelle... mère barbare... et c'est toi qui m'accuse !

S E N N E V I L L E .

Envain je cherche à l'attendrir : ma voix n'est plus entendue. Ce discours a porté rapidement le courage de Clémence dans l'âme de tous ceux qui l'avaient écoutée ; mais le peuple entier, réuni à toutes ses passions, laissait assez voir que, maîtresse de tous les cœurs, elle les irritait ou les calmait à son gré. Un nouveau cri s'élève de tous les côtés

Clémence.

F

de l'assemblée, et l'on n'entend plus que ces paroles : Nous jurons d'être fidèles à notre Prince et de tout sacrifier pour défendre ses droits. Alors, s'adressant à moi, hâtez-vous, me dit-elle, de retourner au camp : dites au Maréchal ce que vous avez vu, et portez à mon fils un éternel adieu.

L A C H A T R E.

C'est assez, Senneville : mon attente est trompée, mais ma vengeance ne peut l'être. (*A ses gardes.*) Qu'on amène d'Aubigny.

(*Ici Rosalie s'avance et se place derrière la Châtre.*)

S E N N E V I L L E.

Seigneur, Senneville vous a servi fidèlement jusqu'à ce jour, mais son âme trop émue ne peut plus se contenir ; mes larmes coulent ; ces guerriers qui vous entourent, partagent ma douleur ! après le tableau d'amour et de courage que je viens d'offrir à vos yeux. Osez-vous, seigneur, envoyer votre captif à la mort ? Ah ! loin de vous, loin de mon général, une action qui flétrirait à jamais sa gloire. Une femme vous a donné l'exemple de la grandeur d'âme, vous laissez-vous vaincre par elle ?

R O S A L I E.

Ah ! M. le Maréchal, rendez-vous à la prière de ce noble chevalier.

L A C H A T R E.

Si je n'écoutais que mon cœur, je pourrais me rendre à vos prières ; mais le salut de cette armée, de ces braves guerriers qui ont joint leur sort au mien, demande un exemple terrible. Que le conseil de guerre s'ouvre et décide du sort de d'Aubigny.

(*Senneville prend un papier qui est sur la table dans la tente, le présente à la signature des officiers qui se sont formés en demi-cercle. Il leur parle à voix basse. Après il rentre dans la tente et écrit.*)

R O S A L I E, *noblement, mais avec l'accent d'un désespoir concentré.*

Puisque rien n'a pu vous fléchir, ni les vertus de Clémence, ni le courage de ce jeune héros, ni les larmes de votre fille, je ne solliciterai plus pour d'Aubigny, et je mets un terme à mes prières par celle de vous demander la mort.

L A C H A T R E, *sévèrement.*

Ma fille !... Senneville, avez-vous recueilli les voix.

S E N N E V I L L E.

Oui, seigneur.

L A C H A T R E.

Lisez.

R O S A L I E, *tire un poignard de son sein.*

Arrêtez, ou votre fille expire à vos yeux.

(*Tableau d'effroi ; deux officiers la désarment.*)

Lisex.

S E N N E V I L L E .

Le 6 juin 1591, le conseil de guerre assemblé par les ordres de monseigneur le maréchal de la Châtre, au camp sous les murs de la ville d'Aubigny, pleinement convaincu que dans une guerre civile tous sujets qui porte les armes contre son pays est un rébelle, et ne peut, comme prisonnier, réclamer les lois de la guerre, que le crime de ce rébelle augmente par les services importans que sa famille et lui rendent au parti qu'ils servent, déclare que d'Aubigny a mérité la mort.

R O S A L I E .

Grand dieu! mon père, mon père!

L A C H A T R E .

Séricour, je vous charge de l'exécution de cet arrêt. Conduisez aussi ma fille dans sa tente, et qu'elle y soit gardée à vue. Obéissez.

(Séricour fait envelopper Rosalie par un détachement de lansquenets qui l'entoure en croisant leurs lances. Il forme une barrière dont elle ne peut sortir et il la force ainsi de le suivre.)

## S C E N E V I I I .

L A C H A R T E , S E N N E V I L L E , S É R I C O U R .

L A C H A T R E .

Senneville, vous oubliez...

S E N N E V I L L E .

Non, seigneur, je n'oublie point que vous fîtes le protecteur de mon enfance et mon guide dans la carrière glorieuse que j'ai parcourue sous vos yeux: c'est au nom de cette gloire...

S É R I C O U R , *entre.*

Seigneur, vos ordres sont remplis.

S E N N E V I L L E , *se jetant aux pieds du Maréchal.*

Arrêtez, Comte! j'embrasse vos genoux! que votre cœur magnanime, qui, pour la première fois, se ferme à la voix de l'honneur, s'ouvre enfin à celle de la justice, de la reconnaissance. Si Senneville, comblé de vos bienfaits, vous est toujours cher, pourrez-vous oublier que pour exécuter vos ordres, il a mérité la mort, et que c'est la mère de d'Aubigny qui lui a sauvé la honte d'un jugement ignominieux. C'est encore Clémence qui vous a rendu une fille adorée, et, pour prix de sa loyauté, vous allez immoler son fils. Ah! seigneur, voyez mes larmes... c'est au nom de l'humanité, de la reconnaissance que je vous conjure de briser les fers du Chevalier... Quoi?... vous détournes les yeux... ce mor-

silence... Seriez-vous inexorable ? oublieriez-vous que le sort et la vie de Rosalie dépendent de la grâce que j'implore. Vous faut-il une victime ? ordonnez et je marche à la mort.

L A C H A T R E.

Non, rien ne peut changer son sort.

S E N N E V I L L E, *se relevant.*

Eh bien ! Maréchal, puisque votre cœur est inflexible, Senneville ne sera pas témoin de ce forfait : je vous rends mon épée et je cours loin de ce camp, pleurer votre gloire et le maître que je chérissais. (*il lui présente son épée.*)

L A C H A T R E, *prend l'épée.*

Ingrat, je la reçois cette épée. Un jour, plus éclairé sur vos intérêts et les miens, vous reviendrez la reprendre des mains de votre bienfaiteur.

S E N N E V I L L E, *à part.*

Essayons encore de lui épargner un crime. (*il sort.*)

## S C E N E I X.

L A C H A T R E.

Moment terrible... funeste coup du sort... cruelle chance de la guerre, à quoi me contraignez-vous. Tout le monde semble désapprouver ma conduite, jusqu'à ceux même de mes amis qui, au lieu d'exciter mon courage, me blâment, m'abandonnent... et ma fille !... En effet, qui mérite mieux d'être aimé que ce jeune d'Aubigny, plein d'honneur et d'amour, digne soutient d'un nom illustre... et bientôt la mort... Je le dois... Oui, cessons une pitié coupable. Fidèle à Mayenne, plus ses ennemis sont dangereux, plus je dois en faire justice. C'est contre mon cœur, contre ma volonté secrète que j'égis aussi sévèrement ; mais l'intérêt du parti que je sers, m'ordonne impérieusement de laisser exécuter l'arrêt du conseil... Mais, Rosalie !... d'Aubigny !... ah ! Clémence, à quelle extrémité tu m'as conduit. C'est sur ta tête que le sang de ton fils va retomber. (*il entend la marche des troupes et le son lugubre du tambour.*) O ciel !... La mort s'apprête pour ce jeune héros !... c'est la Châtre qui le condamne, et c'est sa mère qui l'immole.

## S C E N E X.

L A C H A T R E, S É R I C O U R, S E N N E V I L L E, *sous les habits de d'Aubigny.* ROSALIE.

(Séricour, fait ranger l'armée sur deux lignes. Le tambour bat aux champs. On conduit le prisonnier à la tête d'un détachement. Au bout opposé est un planton de douze fusilliers. Un officier présente un mouchoir au prisonnier pour qu'il se bande les yeux. Il le prend et le jette à terre.)



L A C H A T R E , *parle bas à Sérécour.*

( *Haut.* ) D'Aubigny lorsque je prononce votre arrêt ; n'accusez que votre mère.

( Il fait un signe à Sérécour. Il s'appuie sur l'une des colonnes de sa tente et détourne les yeux en exprimant une douleur secrète. Sérécour fait faire un roulement. Un piquet de grenadiers se détache , apprête les armes et couche en joue. Rosalie accourt et se jette au-devant du prisonnier. )

R O S A L I E .

D'Aubigny , je meurs avec toi !

( *Mouvement général. Le piquet reporte les armes.* )

L A C H A T R E .

Ciel ! ma fille ! arrêtez , soldats.

U N H É R A U L T D' A R M E S .

Seigneur , l'armée du Roi est en marche : Clémence et son fils l'ont devancé et demandent à être introduit près de vous.

L A C H A T R E .

Son fils !... tu le vois devant tes yeux.

S E N N E V I L L E , *jetant son casque.*

Non , seigneur , mais Senneville. ( *Senneville sortant des rangs.* ) C'est contre leur volonté que les officiers , composant le conseil de guerre , avaient condamné d'Aubigny... aussi aucun d'eux n'a résisté à la prière que je leur ai faite de sauver ce jeune héros et de me laisser prendre sa place ; mais d'Aubigny , en acceptant sa liberté , ignorait la destinée qui m'attendait. Il n'a vu que le moyen de conserver intacte la gloire du père de Rosalie. Il est allé au-devant du Roi pour solliciter le pardon d'un guerrier trop grand , sans doute , pour ne pas rentrer bientôt sous ses étendards.

L A C H A T R E .

O héroïsme. O tendresse paternelle ! nobles sentimens vous l'emportez sur moi. Viens , Rosalie , viens sur mon sein ! et toi , Senneville , sois toujours l'ami de la Châtre.

## SCENE XI ET DERNIERE.

Les Précédens , CLÉMENCE , D'AUBIGNY.

LE H É R A U L T D' A R M E S .

La duchesse Clémence et le seigneur d'Aubigny.

C L É M E N C E .

Je viens , M. le Maréchal , vous rendre votre prisonnier. Il est chargé de vous remettre de la part du Roi , notre glorieux Monarque , les lettres qui vous nomment Gouverneur du Berry et de l'Orléanais. Le commandement de la ville d'Aubigny m'est cependant réservé , et Clémence servira sous vos ordres , si vous l'en jugez digne.

L A C H A T R E .

Non, madame, vous êtes digne de commander, puisque le sort des armes et le cœur de tous ce qui vous environne, m'obligent à céder à la valeur et à la générosité. Réuni sous les mêmes drapeaux, je vous ferai oublier par mon dévouement tout ce que ma conduite a pu avoir de cruel à vos yeux.

C L É M E N C E .

La première preuve que j'ose exiger de votre généreux retour, c'est que mon fils...

L A C H A T R E .

Je vous entends, madame ; je suis trop heureux de consoler ma fille de tous les maux qu'elle a soufferts.

R O S A L I E .

Ah ! mon père.

CLÉMENTE, *prenant la main de Rosalie et la joignant à celle de son fils.*

Mes enfans, soyez unis. Soyez heureux, et qu'il naisse de cette union une nombreuse postérité qui apprenne aux autres comme l'on doit aimer son Roi et chérir sa patrie.

L A C H A T R E , *à ses officiers.*

Amis, jurons tous d'être fidèles au nouveau Monarque que la France chérit.

( *Il se fait une évolution militaire qui doit former un tableau. Serment général.* )

F I N .





# CLÈTE

OU

## LA FILLE D'UNE REINE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

ET CINQ TABLEAUX,

*1921. à Joseph Chaikin*

PAR MM. VICTOR DUGANGE ET ANIGET BOURGEOIS.

MUSIQUE DE M. LÉON, DÉCORS DE M. GUÉ.

Représenté sur le Théâtre de la Gaité, le 17 janvier 1833.

---

---

PRIX : 2 FR.

---

---



SE VEND AU THÉÂTRE,

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

**CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR,**

Boulevard Saint-Martin, N° 12,

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS ROYAL.

---

1833.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>LE ROI DE NAVARRE,</b>		<b>MM. LEMÉNIL.</b>
<b>ARTHUR DE NEVERS</b> ou le Pèlerin,		<b>HENRI.</b>
<b>GÉNOVANI</b> , Dominicain, confesseur du Roi,		<b>JOSEPH.</b>
<b>FARDULFE</b> , ambassadeur du Roi de France,		<b>CUDOT.</b>
<b>ARCHAMBAULT</b> } <b>GONTRIBERT</b> , } <b>Courtisans,</b> } <b>RAOUL</b> , }		<b>( SALLERIN.</b>
<b>NORBERT</b> , vieillard, paysan serf,		<b>ALEXIS.</b>
<b>GONTRAN</b> , paysan serf,		<b>MONNET.</b>
<b>URBAIN</b> , jeune paysan, fils de Gontran,		<b>PARENT.</b>
<b>BRUNO</b> , pâtre, serf,		<b>DUMÉNIS.</b>
<b>LE CHAPELAIN</b> ,		<b>MAILLARD.</b>
<b>ALIÉNORE</b> , reine, femme du Roi,	<b>M<sup>me</sup> WSANNAZ.</b>	<b>D'HARCOURT.</b>
<b>CLÈTE</b> (Clotilde), fille de la reine, crue orpheline,		<b>RAYMOND.</b>
<b>BERTHE</b> , confidente de la reine,		<b>EUGÉNIE SAUVAGE.</b>
Un Page.		<b>CHÉZA.</b>
Un Huissier du Palais, Seigneurs, Dames, Pages, Gens du Clergé, Gardes.		

*La scène se passe dans le royaume de Navarre, au temps du  
moyen âge.*

*Nota.* MM. les Directeurs des départemens qui désireront se procurer  
la musique de cette pièce, devront s'adresser à M. Piccini, rue de  
Lancry, n. 14, à Paris.

---

Impr. de Lottin de St.-Germain,  
rue de Nazareth, 1.

# ACTE PREMIER.

---

*L'entrée intérieure de la chaumière de Norbert. espèce de hangar ouvert au fond. Paysage accidenté, agreste. Plusieurs plans de montagnes praticables.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

NORBERT, GONTRAN, URBAIN.

(Au lever du rideau, Urbain, assis devant une petite table, copie, avec beaucoup d'attention, une chronique sur parchemin. — Norbert et Gontrand, assis devant une autre table, comptent de l'argent, qu'ils mettent dans un sac, et l'inscrivent sur une espèce de latte, en y faisant plusieurs entailles.)

GONTRAN.

Plus, dix-sept deniers, restant d'une année de fermage...  
Avez-vous mis?

NORBERT, *faisant des entailles.*

Dix... et... sept.

GONTRAN.

Plus, vingt-et-un sous royaux, pour la coupe des foins.

NORBERT.

Excellent produit; le plus beau fourrage qu'on récolte dans toute la Navarre.

GONTRAN, *servant à boire.*

Aussi cela est-il réservé pour la bouche des chevaux du roi.

NORBERT.

Qui ne sortent plus guère des écuries royales, où, depuis long-temps, bêtes et gens mènent vie de moine, et s'en-graissent de ne rien faire.

GONTRAN.

Oui, depuis la maladie de langueur du jeune prince royal, que sa mère, dit-on, ne tardera pas à suivre dans l'autre monde. Mais le roi, tout vieux qu'il est, tient encore bon.

NORBERT.

Bah!.. on le dit, mais... il a renoncé à la chasse; oui, le père Génovani, son médecin de l'âme et du corps, ne lui permet plus de sortir du palais.

GONTRAN.

(Ils boivent.)

Vraiment!

NORBERT.

Cette famille-là, compère, touche bien à sa fin. Une fille morte en naissant; un fils, qui ne verra pas nos vendanges; une reine qui s'éteint tous les jours, et un roi trop vieux pour se remarier... C'est une couronne qui s'en va.

GONTRAN.

Qui s'en va au roi de France, à ce qu'on dit; ma foi! tant mieux.

NORBERT.

Pourquoi? qu'y gagnerons-nous?

GONTRAN.

Eh! par saint Jacques! de nouveaux maîtres, qui sait? plus doux, peut-être.

(Ils trinquent et boivent. Urbain copie toujours.)

NORBERT.

Ou plus durs... En tout cas, nouvelles taxes. Il faudra que nous payons l'enterrement de ceux-ci, et le couronnement des autres. Toujours double charge et doubles bâts, compère... (*Lui donnant les tailles.*) Voilà vos comptes en règle; l'intendant du seigneur n'y trouvera rien à redire.

GONTRAN.

Ni le curé; la dîme a bien donné.

NORBERT.

Dieu aidant.

GONTRAN.

Oui; et le pauvre mourant de faim...

(Ils mettent l'argent dans le sac, le nouent, et attachent les tailles).

URBAIN, à l'autre table.

Bon! me voilà bien avancé Vingt-deuxième chapitre... Des prouesses et merveilles durant la guerre d'Arragon. La belle histoire!.. Je veux copier toute cette chronique, et l'apprendre par cœur, (*Gontran tourne la tête, et l'écoute.*) afin de la raconter à ma chère petite Clète, qui ne peut pas la lire.

(Il se lève.)

GONTRAN.

Que diable griffonnes-tu toujours, toi? Je t'avais dit de venir nous aider.

(Ils viennent tous petit à petit en scène. Un peu plus tard, Norbert occupera le milieu.)

URBAIN.

Oh! bah, mon père, vous pouviez vous passer de moi; maître Norbert sait écrire et compter aussi bien que nos moines de l'abbaye des Genêts. Moi, je continuais la copie que j'ai commencée, des faits et gestes guerriers et amoureux



des princes, chevaliers, reines et damoiselles du royaume de Navarre.

GONTRAN.

Ta, ta, ta, ta. . te voilà encore avec tes histoires de rois et de princesses!.. Qu'est-ce que cela te regarde, petit paysan? mène-moi la charrue comme ton père, ton grand-père : es-tu fait pour autre chose?

URBAIN.

(Norbert l'écoute avec intérêt.)

Tiens! pourquoi pas? j'ai de l'ambition, moi; je sais lire, je sais écrire : les seigneurs de la cour de Navarre n'en savent pas tous autant que moi. Si je pouvais devenir... valet, porte-lance, page de quelque princesse...

(Norbert est maintenant au milieu.)

GONTRAN.

Veux-tu te taire, petit sot!.. (A Norbert.) L'entendez-vous? page! valet! comme s'il était fils de gentilhomme, pour servir la noblesse... Tu laboureras la terre, tu paieras la dime, et tu seras serf.

URBAIN.

Non!.. je serai plutôt soldat...

GONTRAN.

Ah! ça, mais pourquoi donc toutes ces idées?

URBAIN.

Ah! parce que... parce que je suis amoureux.

GONTRAN.

A-t-on vu cela!

URBAIN.

Oui, mon père; je suis amoureux; j'aime Clète : et comme elle n'est qu'une pauvre fille, il faut que je fasse fortune pour qu'elle devienne une dame.

GONTRAN.

Entendez-vous raisonner ce morveux-là?

NORBERT.

Nous savons depuis long-temps qu'ils s'aiment... et dans le fait, si votre fils pouvait s'établir, ou si ma pauvre Clète possédait quelque chose... Mais, si pauvre tous les deux!.. car cette chaumière n'est même pas à nous : elle appartient au seigneur.

URBAIN.

Oh! c'est égal, maître Norbert; avec mes talens, moi, tôt ou tard, je ferai mon chemin, et alors... Ah! si seulement vous lui aviez appris à lire, à cette petite Clète, si malicieuse et si jolie!.. Au lieu de cela, lui défendre de jamais rien apprendre!

GONTRAN.

Dites donc, compère, il faut convenir que vous avez élevé cette fille-là bien drôlement ! elle a poussé chez vous comme une plante dans les bois, sans plus d'éducation quasi qu'un moineau franc, à la grâce de Dieu, comme nos gardeuses de moutons. Que diable ! ce n'est pourtant pas, de notre part, avarice ?

NORBERT.

Non.

GONTRAN.

Pas non plus mauvais cœur ?

NORBERT.

Au contraire.

GONTRAN.

Alors, quel diable de caprice ?..

NORBERT.

Ce n'est pas un caprice, mon ami... c'est un devoir que j'ai dû remplir ; une obligation qui m'a été bien pénible... enfin, une promesse dont la vie de Clète dépendait.

GONTRAN.

Comment ça ?

URBAIN.

Que dites-vous ?

NORBERT.

Écoutez. Jusqu'ici, j'ai dû garder sur certaines circonstances, que je n'ai jamais pu m'expliquer, le plus profond secret ; mais, à présent que l'attachement d'Urbain pour ma fille adoptive a pris le caractère d'un véritable amour...

URBAIN.

Oh ! pour cela...

GONTRAN.

Veux-tu te taire !

NORBERT.

Je ne dois plus rien vous cacher ; bien assuré, d'ailleurs, que ni l'un ni l'autre, vous n'abuserez d'une confiance qui pourrait compromettre le sort de ma pauvre enfant,

GONTRAN.

Pardine !

URBAIN.

Jamais !

NORBERT.

Vous savez, ainsi que tout le village, comment, il y a... quinze ans, un enfant, qui venait de naître, fut apporté dans ma chaumière, et abandonné à ma pitié, par un religieux d'un ordre étranger.

URBAIN.

C'est ?..

GONTRAN.

Chut !

NOBERT.

Mais ce que tout le monde ignore, le voici : « Souviens-toi, » me dit le religieux, « que cet enfant n'existe plus. Il » était voué à la tombe avant de recevoir la vie ; qu'il reste » donc, ici, comme s'il était dans le néant ; et, pour que » jamais il ne sorte de ce village, tu l'éleveras dans l'igno- » rance de tout. Songe bien que du jour où la première » lueur de l'instruction viendrait menacer d'éclairer son es- » prit, cet enfant mourrait. »

URBAIN.

Clète mourrait ?

GONTRAN.

Est-il possible !

(A partir de cet endroit, le temps commence à s'obscurcir.)

NOBERT.

Cette sentence fut prononcée... Je promis ; je l'élevai... Plus je m'y attachai, plus j'observai l'ordre terrible... vous en connaissez les résultats... Eh bien ! Gontran, ai-je eu tort ?

GONTRAN.

C'est bien extraordinaire !

URBAIN.

Avant sa naissance, vouée à la mort !.. Ciel !.. Clète serait-elle donc le fruit d'un crime ?..

(L'obscurité augmente, les éclairs commencent.)

NOBERT.

Silence !.. point de conjectures... Si la vie de Clète dépend de sa complète ignorance, à plus forte raison...

URBAIN.

Oh ! cela est juste : il ne faut pas chercher à deviner.

GONTRAN.

Eh bien ? fils, cela ne te fait-il pas peur ?

URBAIN.

Quoi ?

GONTRAN.

Une femme qui doit mourir si elle apprend seulement à lire, quoi ! à chiffrer.

(Le tonnerre gronde, l'orage croît toujours.)

URBAIN.

Eh bien ! Clète na saura rien : en sera-t-elle moins bonne, moins tendre, moins jolie ? Et puis, son esprit naturel, sa

naïveté charmante ! Oh ! bah, tant mieux, son cœur y gagnera peut-être ; elle devra tout à la nature.

CONTRAN.

Je te dis que tu es un fou, et qu'il est dangereux... (*Un fort coup de tonnerre l'interrompt. On entend le vent et la pluie. L'orage continue jusqu'à l'entrée de Clète.*) Tiens, un orage !

URBAIN.

Ciel !.. et Clète, votre fille, qui n'est pas rentrée.

NORBERT.

Elle ne peut être loin... (*L'orage est devenu très-fort.*) d'ailleurs, elle est si adroite, si légère...

CONTRAN.

Pour ça, c'est un vrai lutin.

URBAIN.

Mais l'orage est violent. Voyez donc !

(*Il court regarder au fond le ciel et les rochers.*)

CONTRAN.

Dans le fait... comment m'en irai-je, moi, si la pluie vient ?

NORBERT.

Par le verger, les arbres sont touffus. Laissez votre sac ; je vous le porterai plus tard.

CONTRAN, *appelant son fils..*

Urbain, viens-tu ?

URBAIN, *accourant du fond.*

Non, mon père. (*A Norbert.*) De quel côté est-elle allée ? je courrai au-devant d'elle.

NORBERT.

Volontiers, mon ami, vous irez plus vite que moi. (*Il indique la porte à gauche.*) Passez par-là, Gontran.

CONTRAN.

Adieu, Norbert.

(*Il s'en va.*)

URBAIN.

Mais dites-moi donc ?

NORBERT.

Attendez... elle part si vite, je crois qu'elle a pris le sentier des rochers.

URBAIN.

Dieu ! près du torrent ! (*Il se retourne pour courir. Clète, un petit panier à la main, parait sur une pointe de rocher.*) Ah !..

NORBERT.

La voilà.

(*Urbain court au-devant de Clète, et l'aide à descendre les rochers.*)

## SCENE II.

NORBERT, CLÈTE, URBAIN.

*(L'orage diminue et se dissipe graduellement pendant le cours de la scène.)*

CLÈTE.

Bonjour, bon père; tiens, les belles fraises! c'est pour toi que je suis allée les chercher dans le bois; oh! l'orage ne m'aurait pas empêchée, va.

NORBERT.

Je t'avais défendu de passer le torrent.

CLÈTE.

Quand je cours, est-ce que je m'en souviens?

*(Elle va poser les fraises sur la table.)*

URBAIN.

Imprudente! Et si l'orage était venu plutôt, qu'il t'eût surprise?.. Clète, quand tu t'exposes ainsi au danger, tu ne songes donc pas à ton ami?

CLÈTE.

Au danger? mais je n'en courais pas. Je savais que tu étais ici, auprès de mon père, à l'abri de tout péril: alors, qu'avais-je à craindre, moi.

NORBERT, *un peu surpris.*

Qu'est-ce que tu dis? tu déraisonnes.

CLÈTE.

Oh! que non! c'est que tu ne sais pas cela, toi!.. il n'a pas encore voulu que je te le dise; il a bien tort, car cela te rassurerait sur toutes mes étourderies. Ecoute: tu m'as dit bien souvent que tant que je ne saurais rien, que je serais ignorante comme une petite fille des champs et des bois, je serais heureuse: tu me l'as dit; et sur ce point, je ne demande pas mieux que de t'obéir, c'est si gentil de ne rien apprendre... Eh bien! ce n'est pas tout; il y a encore sur moi une autre prédiction.

NORBERT.

Une prédiction?

CLÈTE, *à Urbain.*

Veux-tu que je la dise?.. le secret est à nous deux, il me faut ta permission.

NORBERT, *très-surpris.*

Comment?

URBAIN, *souriant.*

Parle.

CLÈTE.

Un jour... de l'autre semaine... je ne sais plus lequel...

URBAIN.

Vendredi.

CLÈTE.

Urbain et moi, nous courions dans le grand bois; le soir venait : tout-à-coup, près de la Chapelle des Miracles... A propos de la Chapelle des Miracles! j'ai une grande nouvelle à vous apprendre, quelque chose de...

NORBERT.

Achève donc d'abord ce que tu racontes; tu nous diras ta nouvelle après.

CLÈTE.

Ah! oui... (*A Urbain.*) Tu m'en feras souvenir, si je l'oublie. Tout-à-coup, près de la chapelle, là, où il fait si sombre, nous voyons sortir des broussailles une vieille vieille femme, tout en lambeaux... Ah! qu'elle était laide!

URBAIN.

C'était la sorcière.

NORBERT.

Vous voulez dire la folle des bois?

CLÈTE.

Oui, celle qui dit toujours la vérité. Elle nous demandait l'aumône, je n'avais qu'un fruit : je le lui tendis... Elle saisit ma main! l'ouvre, l'examine, et puis nous regarde tous les deux en fronçant ses vilains sourcils. « Enfans! » nous dit-elle, « enfans! ne faites point de grands projets; le ciel est plus fort que vous : il a lié vos jours et votre destinée. Allez ensemble, vous mourrez ensemble. »

NORBERT.

La folle vous a dit cela?

URBAIN.

Oui; n'est-il pas évident que je serai son mari, puisque nous ne devons jamais nous quitter?

CLÈTE,

Sans doute; et quand il est à l'abri, que peut me faire l'orage, puisque je ne dois mourir qu'avec lui.

(Elle lui donne la main.)

NORBERT.

Ma fille, la religion défend d'ajouter foi aux sorciers.

CLÈTE.

Quand ils mentent; mais la folle des bois dit toujours vrai, n'est-ce pas, Urbain?

(Norbert paraît un peu soucieux.)

URBAIN.

On l'assure.

(L'orage est passé.)

CLÈTE.

A présent, bon père, je vais préparer le déjeuner.

URBAIN, *la rattrapant par la main.*

Eh bien! étourdie! et la grande nouvelle que tu as à nous dire, à propos de la Chapelle des Miracles?

CLÈTE.

Oh! c'est vrai... Dis donc, bon père! qu'est-ce que c'est donc que ce que j'ai vu?

NOBERT.

Qu'as-tu vu?

CLÈTE.

Je ne sais pas.

NOBERT, *souriant.*

Comment veux-tu que je t'explique?..

CLÈTE.

Tiens!.. je revenais, j'étais sur le grand rocher, d'où l'on découvre toute la plaine. Tout-à-coup, en regardant par hasard, j'ai vu, dans le chemin qui mène aux bois, une procession...

URBAIN.

Une procession?

CLÈTE.

Non, pas cela; il n'y avait pas de prêtres...mais... dame... comme tout un couvent de femmes, qui se promenait...

NOBERT.

Que veux-tu dire?

CLÈTE.

Pas encore cela, car il y avait des chevaux, des mules, une maison qu'on portait; et toutes les dames étaient en blanc, et il y avait des bannières d'or, et l'on jetait des fleurs en marchant; c'était bien beau! Mais tout-à-coup, pendant que je regardais, le vent a tourbillonné; et puis, les éclairs, le tonnerre sont venus si vite, qu'il a fallu m'enfuir. Qu'est-ce que c'était donc que tout cela, bon père?

NOBERT.

Mais, mon enfant, d'après ce que tu décris, ce pourrait être quelque grand pèlerinage à la Chapelle des Miracles. On en voyait souvent dans ma jeunesse; depuis long-temps, ils sont devenus rares; cependant la réputation de notre Vierge des bois n'a point diminuée.

CLÈTE.

Et pourquoi fait-on ces pèlerinages?

NORBERT.

Pour obtenir une grâce de Notre-Dame ; ordinairement la vie d'une personne en danger de mort.

URBAIN.

Oui... tenez, j'ai vu cela aussi dans ces chroniques.

NORBERT.

Le temps redevient calme ; tantôt, je vous conduirai voir cela, mes enfans.

CLÈTE, à Urbain.

Nous irons !

(Les acteurs changent de position, vont et viennent selon le mouvement de l'action.)

NORBERT.

Maintenant, Clète, prépare le déjeuner. Pendant ce tems, Urbain et moi, nous reporterons cet argent. (*A Urbain.*) Il faut que votre père le remette à l'intendant du seigneur.

CLÈTE, bas et faisant un peu la moue, à Urbain.

Tu t'en vas ?

URBAIN, à Norbert.

Ah !.. vous voulez m'emmener, maître Norbert ?

NORBERT.

Sans doute.

URBAIN.

C'est que... je dois aller ce matin chez ma tante, au village.

NORBERT.

Eh bien ! mon ami, nous nous quitterons au sortir du verger.

URBAIN, à part.

Bon ! (*Bas à Clète.*) Je reviendrai.

CLÈTE.

Oui. — Moi, mon père, je vais servir le déjeuner.

NORBERT, prenant le sac.

Allons, Urbain.

CLÈTE, lui donnant son bâton.

N'oublie pas ton bâton..

URBAIN.

Adieu, Clète.

NORBERT.

Ne sois plus.

(Ils sortent, comme Gontran, par la porte du verger. Urbain, en sortant, fait des signes d'intelligence à Clète, qui ne les comprend pas.)



## SCENE III.

CLÈTE, seule, et, peu après, URBAIN.

CLÈTE.

Pourquoi donc Urbain me faisait-il des signes ! Que voulait-il me dire ? je ne l'ai pas compris ; c'est singulier, nous nous entendons toujours... il me le dira plus tard... Je vais songer au déjeuner, et mettre trois couverts, par précaution.

(Urbain revient, en courant, par le fond.)

URBAIN.

Clète !

CLÈTE, surprise et riant.

Eh bien ! déjà ?

URBAIN.

Oh ! je n'ai pas été loin ; je n'ai point à faire au village : c'était un prétexte.

CLÈTE.

Tu mentais ? c'est mal. Pourquoi ?

URBAIN.

Pour rester avec toi ; j'ai tant de choses à te dire !

CLÈTE.

Bah ! tu me parles tous les jours.

URBAIN.

C'est égal.... D'abord... écoute-moi bien, Clète ; il y a long-temps que je veux t'apprendre...

CLÈTE.

Chut !.. encore ?.. Vous savez que je ne veux rien apprendre, mon père me l'a défendu.

URBAIN.

Ce n'est pas cela, Clète : oh ! après ce que ton père m'a dit aujourd'hui, sois tranquille, je renonce pour toujours à l'espérance, au désir, que j'avais de t'instruire, de te montrer à lire dans ces livres que j'aime tant ! Il n'y faut plus songer

CLÈTE.

Tant mieux ! tu ne me tourmenteras plus.

URBAIN, tendrement.

Ingrate !.. je t'ai pourtant appris, malgré toi, quelque chose.

CLÈTE.

Toi ! quoi donc ?

URBAIN.

A m'aimer comme je t'aime.

CLÈTE.

Du tout : je le savais la première.

URBAIN.

Chère Clète!.. Ce que je voulais te dire, et non t'apprendre, c'est qu'il faudra pourtant qu'un jour nous soyons mari et femme.

CLÈTE.

Oui, quand tu voudras.

URBAIN.

Ton père et le mien exigent, avant, que je t'assure un sort.

CLÈTE.

Qu'est-ce que cela, un sort?

URBAIN.

Un état, de quoi vivre. Oh! j'y parviendrai! Cela m'a donné l'idée d'aller à la ville, à la cour...

CLÈTE.

Avec moi?

URBAIN.

Non : pour chercher fortune... Mais, pour cela, il faudra que je te quitte.

CLÈTE.

Oh! je ne veux pas, ou je te suivrai : ne devons-nous pas mourir ensemble?

(Bruit vague et lointain. On voit le père Bruno accourir par la montagne.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, BRUNO.

CLÈTE, *qui a été interrompue par le bruit.*

Entends-tu?.. écoute donc.

URBAIN.

Devines-tu?..

BRUNO, *sur le rocher.*

Holà! holà! eh! maître Norbert!

(Il accourt.)

URBAIN.

C'est Bruno.

CLÈTE.

Que veux-tu?

BRUNO.

Ah ! bon, c'est vous ! Pour lors, ben vite, mamzelle Clète, vite, appelez vote père.

CLÈTE.

Pourquoi ?

BRUNO.

Appelez toujours.

CLÈTE.

C'est inutile, il est sorti.

BRUNO.

Sorti ! queu guignon ! Eh ben ! comment qu'on va faire ? eune princesse qui vient chéu vous.

CLÈTE.

Qu'est-ce que tu dis ?

URBAIN.

Une princesse ?

BRUNO.

Oui da ! et d' la cour, pour le moins, avec des dames, des chevaux, des pages et des mulets, qu' ça n' finit point.

CLÈTE.

Ah ! Urbain, dis donc ! c'est le pèlerinage que j'ai vu dans la plaine.

BRUNO.

Ça l'est, l' pèlerinage, fameux, allez ! Y d'vait aller tout droit, par le ch'min qui tourne, à la Chapelle des Miracles ; mais v'là que l' vent a cassé queuqu' chose à je n' sais quoi, tant y a qu'on leux a dit qu' vote cabane n'était point loin, et qu's' y viennent tretous... Entendez-vous, mamzelle Clète ?

URBAIN.

Clète, qu'allons-nous faire ?

CLÈTE.

Les recevoir ; que peuvent-ils demander ?.. un abri ?.. le voici ; nous avons des fruits au verger : je cours les cueillir.

(On voit déjà déboucher, sur la montagne, le commencement du cortège. Il marche et descend lentement. La reine, faible, chancelante et pâle, s'avance, soutenue par Berthe, sa dame d'honneur. Le cortège est uniquement composé de dames toutes en blanc, avec des voiles flottans, et de quelques pages. La reine est également tout en blanc.)

BRUNO, montrant.

Voyez, voyez, mamzelle !.. Les chevaux et les mulets sont derrière.

CLÈTE.

Oui, c'est cela ! c'est tout ce que j'ai vu ! Urbain, vas au-

devant, sois bien poli. Moi, je cours chercher tout ce que nous possédons.

(Elle sort par la porte du verger. Urbain va au-devant du cortège.)

## SCENE V.

URBAIN, LA REINE, BERTHE, BRUNO, *Dames, Pages.*

(La reine a été conduite jusqu'au vieux fauteuil de Norbert, où elle s'est assise.)

URBAIN, *du milieu du théâtre, vers l'avant-scène, à part, à Bruno.*

Dieu ! que cette dame est pâle !.. elle paraît souffrir. C'est peut-être pour elle qu'on va prier Notre-Dame.

BERTHE, *qui a quitté le fauteuil de la reine, et s'est approchée d'Urbain.*

Jeune homme, où est le maître de ce logis ?

URBAIN.

Il est absent ; mais disposez de tout, madame.

BERTHE.

On le récompensera de son hospitalité.

URBAIN, *montrant la reine.*

Cette dame paraît bien souffrir ; si vous permettez...

BERTHE, *le retenant.*

Ne lui adressez point la parole.

(Urbain recule un peu avec respect. Berthe retourne au fauteuil de la reine.)

LA REINE.

Eh bien ? chez qui sommes-nous, Berthe ?..

BERTHE.

Chez quelque serf de ces domaines. L'hôte est absent.

LA REINE.

N'importe, recommandez encore que l'on ne prononce pas le nom de la reine ; évitons la fatigue et l'ennui des hommages. (*Berthe transmet l'ordre de la reine à une autre dame, qui l'exécute.*) Je me sens bien abattue, Berthe ; je voudrais un peu d'eau.

BERTHE, *faisant un pas vers Urbain.*

Jeune homme, un verre d'eau.

URBAIN.

Seulement ? nous avons des fruits et du laitage ; Clète, l'enfant de cette chaumière, est allée les chercher pour les offrir à madame ; je cours la presser.

BERTHE.

Oui...

(Urbain sort par la porte du verger. Brunot le suit.)

LA REINE, *donnant à Berthe une bourse brodée.*

Berthe, vous récompenserez ces braves gens. Serons-nous forcées d'attendre long-temps, ici ?

BERTHE.

Non, madame; l'accident arrivé à votre litière sera promptement réparé : dans un quart-d'heure, au plus, nous pourrons reprendre le chemin de la Chapelle des Miracles.

LA REINE.

Des miracles !.. Le pouvoir de Dieu est infini, et la prière que je vais prononcer aux pieds de sa Mère, s'élèvera du fond de mon cœur. Mais, Berthe, je ne sens point cet espoir secret, qui révèle une heureuse issue. Ah ! les fruits de mon sein ont tous été repoussés par le ciel. Ma fille a péri... tu sais par quelle main !..

BERTHE.

Madame...

LA REINE.

Et maintenant mon fils se meurt... Je le pressens, le saint vœu que j'accrois ne sauvera pas l'enfant royal... Il expirait à notre départ... je le retrouverai sous le linceul.

BERTHE.

Pourquoi vous créer ces cruelles alarmes ? il allait mieux ; les médecins espéraient : Notre-Dame des Miracles obtiendra de Dieu les jours de votre fils.

LA REINE.

Je la prierai du moins d'accepter les miens en échange... il y a si long-temps qu'ils me pèsent.

(Clète et Urbain reviennent ensemble : la jeune fille tient un verre d'eau tout simplement dans sa main, Urbain apporte un panier commun plein de fruits. Bruno rentre avec eux. — L'ordre de scène reste le même.)

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CLÈTE.

URBAIN, à Clète.

Toi, porte cela à la dame assise. Moi, je vais offrir ces fruits.

(Urbain présente des fruits à toutes les personnes du cortège. Clète, avec son verre d'eau, s'avance vers la reine.)

BERTHE, venant au-devant de Clète.

Donnez, ma petite amie.

CLÈTE, retirant le verre à elle.

Je veux servir madame ; je suis la fille de la maison.

BERTHE, avec douceur.

Cela ne se peut.

LA REINE.

Laissez approcher cette jeune fille.

CLÈTE, allant jusqu'à la reine.

C'est de l'eau de la meilleure source du pays, madame...

(La reine prend le verre, regarde Clète, et ensuite boit un peu.)  
N'est-ce pas qu'elle est bien pure ? elle ne fait jamais de mal.

BERTHE, qui a passé presque derrière le fauteuil  
de la reine ; avec douceur, et souriant.

Chut ! chut ! attendez qu'on vous parle.

CLÈTE, reculant un peu.

Pourquoi ?

LA REINE, rendant le verre à Berthe.

Qu'elle est jolie, cette enfant !

BERTHE, donnant le verre à un page.

Oui, madame.

LA REINE, à Clète.

Approchez.

BERTHE, passant de l'autre côté du fauteuil.

Vous pouvez.

(Urbain est alors revenu de l'autre côté de la scène, et  
suit du regard Clète et la reine.)

CLÈTE, répondant à Berthe.

Oh ! je n'ai pas peur.

(Elle approche tout-à-fait. La reine lui prend la main.)

LA REINE, parlant à Berthe.

Ne trouvez-vous pas qu'elle plaît, qu'elle intéresse ?

BERTHE.

Beaucoup, madame.

LA REINE.

Comment vous nommè-t-on, ma belle petite ?

CLÈTE.

Clète.

BERTHE.

On vous demande le nom de vos parents.

CLÈTE.

De mon père ? On l'appelle Norbert.

LA REINE.

N'a-t-il que vous d'enfant ?

CLÈTE.

Que moi.

LA REINE.

Que faites-vous ?

CLÈTE.

Moi ? ce que je veux ; j'ai soin de mon père et du ménage.

BERTHE.

Elle est bien naïve.

LA REINE.

Vous n'avez jamais quitté ce village ?

CLÈTE.

Oh ! si ; tous les jours je vais courir dans les bois , sur les montagnes. Je vous ai vue ce matin du haut d'un rocher.

BERTHE.

On ne peut être plus simple.

LA REINE.

Son innocence et sa candeur me charment. — Quel âge avez-vous donc mon enfant ?

CLÈTE.

Quel âge ?.. Attendez...

URBAIN, *à part.*

Que va-t-elle répondre ? Elle ne le sait peut-être pas.

CLÈTE.

Quinze ans, à Noël ; je l'ai entendu dire.

URBAIN, *à part.*

C'est heureux.

LA REINE.

Quinze ans... et ce jour !..

BERTHE.

Cette enfant vous fatigue , permettez...

*(Elle fait un mouvement pour l'éloigner.)*LA REINE, *retenant Clète.*

Non !.. plus je la regarde , plus elle m'intéresse. Mon enfant, vous avez ému mon cœur par votre aimable naïveté , je veux vous laisser un souvenir du plaisir que vous m'avez donné. Dites-moi , que pourrait souhaiter votre père ?

CLÈTE.

Je ne sais pas... je crois qu'il ne souhaite rien , car il dit toujours qu'il est content et que rien ne manque à son bonheur, quand je ne suis pas trop étourdie.

LA REINE, *regardant Berthe.*

Eh bien ! Berthe, ils sont heureux, tandis que nous... Et

vous, ma jolie enfant, vous ne désirez rien non plus, sans doute ?

CLÈTE.

Oh, moi !.. si fait, je désire quelque chose.

LA REINE.

Vraiment ! il faut me le dire.

CLÈTE.

Cela n'y ferait rien.

LA REINE.

Peut-être ; expliquez-vous.

CLÈTE.

Le puis-je ?

LA REINE.

Sans doute.

CLÈTE.

Eh bien ! moi... je voudrais qu'Urbain fût mon mari.

LA REINE.

Ah !

BERTHE, *riant.*

Eh bien ! madame ?

LA REINE.

Qui l'empêche ?

CLÈTE.

Oh ! c'est qu'il est pauvre ; mais il est savant.

LA REINE.

Savant !.. Que fait-il ? où est-il ?

CLÈTE, *appelant du doigt Urbain.*

Le voilà.

BERTHE.

Permettez-vous ?

LA REINE.

Oui, oui.

CLÈTE.

Viens donc !

(Il approche.)

LA REINE.

C'est ce jeune homme ?

CLÈTE, *avec empressement.*

Oui, madame ; il lit comme le curé, il copie les chroniques, il sait toutes les ballades.

LA REINE, *à Urbain.*

Qu'est-ce que vous a donc instruit dans ces sciences, mon ami ?

URBAIN.

L'amour, madame,



LA REINE.

Berthe, prenez sur vos tablettes le nom de ce jeune homme.

(Le chapelain entre pendant les derniers mots de la reine.)

BERTHE.

Oui, madame.

CLÈTE.

Pourquoi ?

(Le chapelain est entré.)

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAPELAIN.

(Berthe a passé de l'autre côté du fauteuil, derrière Clète, et a joint Urbain qui lui dicte son nom qu'elle inscrit. Clète demeure encore près de la reine.)

LE CHAPELAIN.

Madame, tout est prêt pour continuer notre saint pèlerinage.

CLÈTE.

Déjà!.. Oh! quel dommage!.. j'avais tant de plaisir à causer avec vous.

(Le chapelain, fort surpris, fait un mouvement vers Clète; mais les dames qui sont près de lui le retiennent et lui expliquent ce qui se passe.)

LA REINE, *souriant*.

Nous nous reverrons plus tard, mon enfant.

URBAIN, *dictant à Berthe*.

B, a, i, n, Urbain.

BERTHE.

Bien.

(La reine vient en scène; Urbain et Clète se trouvent

LA REINE.

Mes amis, je n'ai pas autant de pouvoir que le roi, mais pourtant j'ai quelque crédit à la cour, et je puis protéger Urbain.

URBAIN.

Quoi!

CLÈTE.

Vous!

LA REINE.

Avec du talent on ne reste pas au village. Il sera votre époux, mon enfant; je le recommanderai à la reine.

URBAIN et CLÈTE, *ensemble, tombant à ses genoux*.

A la reine!

LA REINE, relevant Clète avec intérêt. Urbain reste à genoux.

La reine ne me refusera pas votre bonheur. Adieu, aimable enfant. (Elle quitte tout doucement la main de Clète, en la regardant longtems; puis, se tournant vers sa suite;) Allons, mesdames.

(La Reine fait alors quelques pas en remontant la scène. — Au moment où la reine s'éloigne, Urbain se relève. — Berthe, qui était du côté du fauteuil, remonte avec la reine, et, en passant, pose sur la table la bourse brodée que la reine lui a remise. — La reine ordonne le départ. — Clète et Urbain courent aussitôt vers elle, et veulent prendre et baiser ses mains. Berthe veut les en empêcher sévèrement, mais la reine écarte Berthe, et donne sa main à Clète! qui la baise, tandis qu'Urbain s'incline seulement avec respect. — Le cortège se met en marche, et s'éloigne par les chemins de la montagne. — Bruno sort et ne reparait plus.

## SCÈNE VIII.

CLÈTE, URBAIN.

(Ils reviennent en se tenant par la main.)

URBAIN, bien étonné et joyeux.

Clète!

CLÈTE, de même.

Urbain!

URBAIN.

As-tu bien entendu?

CLÈTE.

Certainement! tu seras mon mari.

URBAIN.

Oui, Clète! et j'irai à la cour.

CLÈTE.

Et tu verras la reine!

URBAIN.

Et tu seras ma femme!

CLÈTE.

Et tu seras mon mari!

ENSEMBLE, se prenant les mains et se mettant à sauter et danser en rond.

Oh! quel bonheur! quel bonheur!.. A la cour!.. Ma femme!.. Mon mari!.. Ton mari!.. Ta femme!.. etc.

(Pendant qu'ils dansent comme des fous, Norbert rentre par la porte du verger.)

## SCENE IX.

URBAIN, NORBERT, CLÈTE.

NORBERT.

Eh bien !.. eh bien !.. enfans !.. quelle joie !..

*(Les deux jeunes gens courent à lui et l'amènent.)*

CLÈTE.

Ah ! bon père ! viens vite !

URBAIN.

Venez ! venez ! maître Norbert.

NORBERT, *qu'on fait courir..*

Doucement ! doucement, donc !

CLÈTE.

ENSEMBLE. } Tu ne sais pas ! je suis si contente ! C'est fini, nous voilà riches ! Sa fortune est faite ! Oh ! c'est si étonnant !

URBAIN.

Vous ne savez pas ! J'en perds la tête !.. Je vais à la cour ! je verrai la reine ! Oh ! c'est comme un rêve que nous avons fait !..

NORBERT.

Paix ! paix ! donc ! étourdis !.. puis-je vous entendre quand vous parlez... Voyons, l'un après l'autre.

CLÈTE.

Oui, bon père.

URBAIN.

Oui, maître Norbert.

NORBERT.

Pourquoi dansez-vous ?

CLÈTE.

Voilà, c'est...

NORBERT.

Laisse parler Urbain, il sera plus clair que toi.

URBAIN.

Oui, laisse-moi dire. A peine veniez-vous de nous quitter..

CLÈTE.

Qu'ils sont tous arrivés...

NORBERT.

Qui ?

CLÈTE.

Les pèlerins ; oh ! des gens de la cour ! des dames, des pages, sans parler de tous ceux que nous n'avons pas vus.

URBAIN

tout ces personnes-là escortaient une princesse.

NORBERT.

Une princesse !

CLÈTE.

Oh ! oui ! pour le moins, et bien aimable ! Tiens ! elle s'est assise là, elle a bu de l'eau ; ensuite nous avons causé de nos affaires, et je lui ai présenté mon Urbain.

NORBERT.

Toi ?..

URBAIN.

Oui.

CLÈTE.

Certainement. La princesse en a été fort contente. Elle a fait écrire son nom, et elle va le recommander à la reine.

NORBERT.

A la reine ?

URBAIN,

Tout ce qu'elle vous dit est vrai ; vous le voyez, ma fortune est faite.

NORBERT.

C'est incroyable !... Quelle est cette princesse ?... son nom ?..

CLÈTE, à Urbain.

L'a-t-elle dit ?

URBAIN.

L'as-tu demandé ?

CLÈTE.

Non.

URBAIN.

Je ne sais pas.

CLÈTE..

Qu'est-ce que cela fait ? C'est une grande dame de la cour, la preuve... (*Elle va chercher la bourse.*) Tiens... elle a laissé pour toi cette bourse. Vois, comme c'est beau !

NORBERT.

Cette bourse !.. voyons... elle porte peut-être des armoiries... Ciel !.. ce chiffre couronné... Mes enfants, si je ne me trompe...

URBAIN

Quoi ?..

NORBERT, réfléchissant.

Non !.. (*Il se détache un peu. Clète et Urbain causent ensemble. A part.*) Si la reine a voulu rester inconnue, je ne dois pas la trahir ; mais je puis m'assurer. Oui, courons à la chapelle des miracles.

(*Il va, très-agité, reprendre son chapeau et son bâton.*)

URBAIN, à Clète.

Vois donc.

CLÈTE, courant à Norbert.

Où vas-tu!

NORBERT.

A la chapelle.

CLÈTE.

Je vais avec toi.

NORBERT.

Oui, tu me montreras la dame... Vous...

URBAIN.

Moi! Oh! moi! je cours annoncer mon bonheur à mon père, et lui dire de venir, aujourd'hui même, vous demander la main de ma chère petite Clète.

NORBERT.

Attendez...

URBAIN.

Pourquoi?..

(Bruit.)

NORBERT.

Qu'est-ce?..

(On voit un pèlerin descendre les rochers.)

URBAIN.

Un religieux!

CLÈTE.

Un pèlerin, comme ceux qui viennent d'Espagne, ou qui vont en Terre-Sainte!

NORBERT.

Il paraît fort âgé. Enfants, respect à ce saint homme.

(Le pèlerin arrive jusqu'à l'entrée de la cabane; et paraît hésiter pour entrer.)

## SCENE X.

LES MÊMES, LE PÉLERIN.

(Dès que le pèlerin a paru sur le seuil, les deux jeunes gens ont remonté la scène et se sont mis à genoux sur son passage.)

NORBERT.

Entrez, mon père, vous apportez la protection du ciel.

LE PÉLERIN.

Elle appartient à tous. Enfants, relevez-vous : je ne suis qu'un pauvre voyageur.

NORBERT.

Ne venez-vous pas du pays où l'on adore le tombeau de Dieu?

LE PÉLERIN.

J'y ai prié ; je reviens aux lieux qui m'ont vu naître, j'ai besoin de repos. Accordez-moi l'hospitalité sous votre toit.

NORBERT.

Notre demeure et tout ce qu'elle contient, mon père, pour une de vos bénédictions.

LE PÉLERIN.

Je ne désire que m'asseoir un moment.

(Clète et Urbain lui approchent un siège de la table sur laquelle écrivait Urbain, et lui servent les fruits et le lait qui sont restés.)

NORBERT.

Demeurez ici le maître.

CLÈTE.

Voilà de quoi vous rafraîchir.

URBAIN.

Si vous aimez à lire, voici la chronique du royaume.

NORBERT.

Une affaire, d'où dépend le sort de ces enfans, m'oblige à vous quitter. Accordez-moi la grâce d'attendre notre retour ; j'aurai besoin, mon père, des conseils d'un homme que le ciel éclaire.

LE PÉLERIN, *assis.*

Je vous attendrai, mon fils.

NORBERT, *à part.*

Dieu me l'envoie, peut-être. — Viens, Clète.

URBAIN.

Je cours chez mon père.

(Norbert et Clète sortent par le fond, Urbain par la porte du verger.)

## SCENE XI.

LE PÉLERIN, *seul.*

Partout le même mensonge, et partout on m'ouvre les portes de l'hospitalité, et l'on se met à mes genoux. Plus j'avance, plus je m'assure que cet habit me garantit de tout danger. On me prend pour un saint voyageur, hélas ! ce n'est pas le tombeau du Seigneur, que je viens de visiter... c'est de mon sépulcre que je sors !.. (Il se lève et marche en réfléchissant.) Que s'est-il passé sur la terre, pendant mon séjour dans la tombe ? que reste-t-il des objets de mon amour... ou plutôt des victimes de ce fatal amour ?.. Retenu par la crainte de me trahir, je n'ai pas encore osé m'informer du sort de la reine, ni de celui de sa fille ?.. Je tremble

qn'à ces questions, mon effroi ne me décèle... Pourtant, qui me reconnaîtrait, moi ! vieilli, comme si le poids d'un siècle pesait sur ma tête ? Oh ! non, personne au monde ne reconnaîtrait sous ce froc, ces traits pâles et ce front dépouillé, le jeune et brillant Arthur de Nevers... Non ! il n'existe plus, lui ; les chants de mort ont retenti sur lui, une croix s'élève sur sa tombe... Moi, je suis l'homme sans patrie et sans nom ; et sous ce vêtement, que Rome ordonne qu'on respecte, je puis aller, même à la cour ; je puis regarder en face le roi qui m'a dit : Il faut mourir ; et si la colère n'étouffait ma voix, je pourrais lui crier : roi de Navarre, qu'as-tu fait de l'enfant de la reine et d'Arthur de Nevers ?.. Je le ferais du moins trembler !.. (*Il revient s'asseoir, tout en réfléchissant.*) Mais, avant, il faut que je m'informe... Ce paysan pourra m'instruire... (*Tout en parlant, il prend machinalement sur la table la chronique.*) il saura du moins... Que vois-je ?.. *Chronique du royaume... dans une chaumière !.. On y sait donc lire ?.. Merveilles de la cour de Navarre... Ciel !.. à quelle époque ?... jusqu'en la présente année... et cette année ?.. (Il la cherche.) Ah ! ! grand dieu ! j'ai dans mes mains toutes les révélations que je demande... Voyons... je tremble... On n'inscrit pas les crimes des rois vivans, mais on enregistre la naissance et la mort des princes... je vais savoir... (Il cherche.) Voici la date... L'an de grâce... Ma vue se trouble... J'y suis !.. le troisième jour de Noël, la reine Aliénore mit au monde une fille... La mienne !.. A cette même heure, mourut de mal subit le comte Arthur de Nevers... Ah ! par un assassinat !.. et le jour d'après, l'enfant royal fut enlevé du palais, et disparut par maléfices et nécromancie. (*Le livre tombe de ses mains.*) L'infâme !.. il a violé son serment... Ah ! je le pressentais bien !.. le tigre a fait assassiner l'enfant après le père... (*Dans une profonde tristesse.*) Ainsi, plus d'espoir, tous les liens de ma vie sont brisés... si la reine existe encore, c'est qu'il n'aura point osé la tuer... elle est fille du roi de France !*

(Il reste abîmé dans sa sombre rêverie. Clète et Norbert reviennent par la montagne.)

## SCÈNE XII.

LE PÉLERIN, NORBERT ET CLÈTE.

(Le pèlerin est assis. Norbert et Clète s'arrêtent un peu au fond, et le regardent.)

CLÈTE.

Le voici ; tu vois qu'il nous a attendus... Je crois qu'il repose ou qu'il prie.

NORBERT.

Respecte sa méditation... Rentre, j'ai à lui parler ; laissez-nous.

(Clète sort par une des portes de la cabane.)

## SCENE VIII.

LE PÉLERIN, NORBERT.

LE PÉLERIN, *assis et se parlant à lui-même.*

Et le ciel est juste, dit à Rome le vicaire de Dieu!.. (Norbert, qui se trompe sur le sens de ces mots, se découvre et se signe.)  
Maintenant, où porterai-je mes pas?.. vers le cloître ?

NORBERT, *à part.*

C'est un saint homme! je peux lui confier mon secret, il éclairera ma conscience. (Au pèlerin.) Mon père, puis-je vous interrompre ?

LE PÉLERIN, *à part.*

Je me croyais seul. (Il se lève. A Norbert.) Je vais partir...  
Indiquez-moi, je vous prie, la route de l'Espagne ?

NORBERT.

Je vous mettrai moi-même sur la voie... Mais, mon père, avant, j'ai une grâce à vous demander.

LE PÉLERIN.

Une grâce?.. de moi!..

NORBERT.

Daignez accorder à un pauvre vieillard le secours des lumières que le ciel vous dispense.

LE PÉLERIN.

Que désirez-vous ?

NORBERT.

Un conseil. Vous avez vu près de moi deux jeunes gens ?

LE PÉLERIN.

Ce sont vos enfans, sans doute ?

NORBERT.

Non : l'un est le fils d'un de mes voisins, l'autre n'est que ma fille adoptive. Ils s'aiment : d'aujourd'hui, seulement, une protection puissante, inattendue, permet qu'on les unisse. C'est mon désir ; c'est celui de mon ami, et leur bonheur ne dépend plus que de mon consentement.

LE PÉLERIN.

Eh bien ?

NORBERT.

Je ne sais pas si je puis le donner.

LE PÉLERIN.

Comment ?



NORBERT.

La jeune fille ne m'appartient pas.

LE PÉLERIN.

Qui vous empêche de consulter ses parens ?

NORBERT.

On ne lui en connaît pas.

LE PÉLERIN-

De qui la tenez-vous donc ?

NORBERT.

D'une personne inconnue qui l'a jetée dans mes bras. Elle venait de naître.

LE PÉLERIN.

Et quand cela ?

NORBERT.

Il y a quinze ans ; le quatrième jour de Noël.

LE PÉLERIN, à lui-même.

Oh! ciel!..

NORBERT.

Clète, c'est l'enfant, n'avait qu'un jour ; elle ne saura jamais, me dit-on, de qui elle tient la vie... Mais pourtant, mon père, si ses parens existent, puis-je disposer de leur enfant ? et si cet enfant était d'un sang noble ?.. Vous comprendrez les scrupules qui m'arrêtent.

LE PÉLERIN, à part.

Quels rapports!.. (A Norbert.) Qui vous fait présumer qu'elle pourrait être d'un sang noble ?

NORBERT.

Une circonstance... Je trouvais dans ses langes la moitié d'un anneau d'or, du plus merveilleux travail.

LE PÉLERIN.

Ciel!.. La moitié d'une bague.

NORBERT.

Je pensai qu'on avait voulu, par ce signe, pouvoir un jour la reconnaître.

LE PÉLERIN.

L'avez-vous conservé ?

NORBERT.

Comme une relique ; mais je n'en ai jamais parlé, car on m'avait menacé...

LE PÉLERIN.

M'importe! n'importe!.. montrez-moi cette moitié d'anneau.

NORBERT.

Pourriez-vous, en le voyant...

LE PÉLERIN.

Oui!.. le ciel m'a donné la science d'éclaircir certains secrets. Courez! courez chercher cette bague.

NORBERT.

J'y vais... Mais, mon père, c'est sur la foi de votre saint caractère; il y va des jours de l'enfant.

LE PÉLERIN.

Je réponds de la jeune fille. Cet anneau!

NORBERT.

A l'instant.

(Il sort vite.)

## SCENE XIV.

LE PÉLERIN, *seul.*

Oh! hasard!.. destinée qui m'a conduit ici, est-ce pour y retrouver ma fille? Cette bague, unique et rare ouvrage que j'avais fait faire pour la reine, comme un symbole de notre union secrète et malheureuse; elle se partageait et formait deux anneaux, que des chiffres, connus de nous seuls, pouvaient réunir. Ah! si c'est l'une de ces deux moitiés qui se trouva sur l'enfant, plus d'obscurité, plus de doute, cette enfant est ma fille...

(Norbert rentre vite.)

## SCENE XV.

LE PÉLERIN, NORBERT.

NORBERT.

Voici l'anneau.

LE PÉLERIN,

Voyons... Ah! si ce n'allait être qu'un vain espoir... Non!.. je reconnais le travail... les chiffres... Oui! c'est cela!

NORBERT.

Que dites-vous ✓

LE PÉLERIN.

Oh! mon dieu! mais cachons mon trouble et ma joie.

NORBERT.

Eh bien! mon père?

LE PÉLERIN.

Je lis sur cet anneau ce que l'œil d'aucun autre mortel ne

saurait y voir; je connais maintenant le père de l'enfant que vous avez élevé.

NORBERT.

Ciel!.. Clète va donc périr?

LE PÉLERIN.

Périr!.. non! rassurez-vous. Mais vous ne pouvez plus disposer d'elle... avant que le ciel n'ait achevé d'éclaircir son sort.

NORBERT.

Que vais-je donc faire?

LE PÉLERIN.

J'y songe...

(Clète accourt.)

## SCENE XVI.

LES MÊMES, CLÈTE.

CLÈTE, *accourant joyeuse.*

Mon père! mon père! tu ne sais pas, je viens de revoir Urbain, il m'a dit...

NORBERT, *lui montrant l'ermite.*

Tais-toi.

LE PÉLERIN, *qui l'examine.*

La voilà?..

NORBERT.

Oui, mon père, la voilà, simple enfant de la nature, comme il m'a été prescrit de l'élever.—N'aie pas peur.

(Le pèlerin a pris la main de Clète; il la regarde et l'embrasse.)

LE PÉLERIN.

Pauvre enfant!..

CLÈTE, *étonnée.*

Moi!

LE PÉLERIN.

Innocente victime!..

CLÈTE, *regardant Norbert.*

Que dit-il?

LE PÉLERIN.

La Providence, enfin, jette un regard sur toi.

CLÈTE.

Oui, je vais épouser Urbain.

LE PÉLERIN.

Urbain?—(A Norbert.) Par votre amour pour elle, et sur le salut de votre âme, je vous défends de disposer de cette jeune

filie avanttrois jours... trois jours seulement... Point de questions... je pars à l'instant, vous me reverrez avant l'expiration du terme que j'ai fixé. Alors, vous apprendrez ce que le ciel ordonne de cette enfant.

NOBBERT.

J'attendrai... Mais, mon père, cet anneau ?

LE PÉLERIN.

Confiez-le moi. — Trois jours.

NOBBERT.

Paix !

LE PÉLERIN.

Adieu... priez que le ciel me seconde.

(Norbert fait signe à Clète de se mettre à genoux, pour recevoir la bénédiction du pèlerin. Le rideau baisse au moment où le pèlerin va partir.)

### LE THÉÂTRE CHANGE.

(Le rideau de manœuvres aura baissé pour le changement de décors. — La scène représente le cabinet du roi dans le palais de Pampelune. — Les portes sont masquées par des tapisseries qui se lèvent. — On voit sur une table des papiers, un écritoire, une boîte contenant le sceau royal et un demi-globe d'airain avec un marteau; qui servait alors de sonnette pour appeler. — Une fenêtre praticable est à la droite de l'acteur, faisant face à la table.)

## SCÈNE XVII.

CONTRIBERT, ARCHAMBAULT, RAOÛL ET LE PÉLERIN.

(A l'ouverture de la scène, le pèlerin est assis, son capuchon baissé sur les yeux.)

CONTRIBERT.

Que dites-vous de la cérémonie funèbre, Messieurs ?

ARCHAMBAULT.

Superbe ! on n'enterrerait pas plus magnifiquement un infant d'Espagne. Le clergé a fait merveille ; il a surtout chanté un *de profundis* admirable !

RAOUL.

Parbleu ! il l'étudiait depuis trois mois.

CONTRIBERT.

Le musicien eût été bien attrapé, si Notre-Dame se fût avisé de faire le miracle qu'on attendait de sa courtoisie.

ARCHAMBAULT, *riant.*

Veux-tu te taire, indiscret.

CONTRIBERT.

Enfin, Messieurs, voilà le vieux roi sans successeurs.

RAOUL.

L'état sans princes.

ARCHAMBAULT.

La couronne vacante.

LE PÉLERIN, *qui les écoute, se lève.*

Qui dit cela ? le roi vit encore. Vous parlez bien haut, messeigneurs. Les murs des demeures royales ont partout des oreilles, et les voûtes de celle-ci ont des profondeurs d'où ne sortent guère les imprudens qui les vont mesurer.

CONTRIBERT.

Merci de l'avis, bon pèlerin ; vous avez sans doute appris ces belles choses dans vos voyages.

LE PÉLERIN.

Et bien d'autres encore, sire de Contribert.

CONTRIBERT.

Vraiment ? Parbleu ! mon père, si parmi vos reliques vous en possédiez une dont la vertu pût rendre au vieux roi de Navarre un héritier, pour rattacher sur son chef royal la couronne prête à tomber, vous auriez là, saint homme, une précieuse amulette.

LE PÉLERIN.

Vous croyez ?.. Ce ne serait pourtant pas l'avis de l'ambassadeur du roi de France ; et quelqu'un que vous connaissez, pourrait y perdre un chapeau, d'une autre couleur que les vôtres, messeigneurs.

Les courtisans se regardent tout surpris. Le pèlerin va se rasseoir.)

CONTRIBERT.

Qui diable est donc cet homme ?

RAOUL.

Avez-vous compris ?

ARCHAMBAULT.

Parbleu !

CONTRIBERT.

Il veut parler du père Génovani, qui, dit-on, au moyen d'un testament qu'il ferait faire au roi, vendrait à la France la couronne de Navarre, pour un chapeau de cardinal.

ARCHAMBAULT.

Comment ce pèlerin l'a-t-il pu savoir ?

(Une musique lente et religieuse se fait entendre.)

CONTRIBERT.

Qu'est cela !

(Le pèlerin se lève et regarde par une fenêtre ouverte.)

LE PÉLERIN.

Le roi sort de l'église ; l'office des morts est fini... la Navarre n'a plus de prince royal, et le palais a pris le deuil... Pourtant, ne vous mettez point en peine, messeigneurs, de chercher d'où le ciel vous enverra un nouveau maître, et ne vous hâtez pas de changer vos visages de cour.

CONTRIBERT.

Voilà, parbleu ! de l'insolence...

ARCHAMBAULT.

Prends garde...

L'HUISSIER DE LA COUR, *annonçant.*

L'ambassadeur de France.

(Fardulfe entre.)

## SCENE XVIII.

LES MÊMES, FARDULFE.

FARDULFE.

Salut à vous, mes nobles seigneurs.

(Les trois courtisans s'inclinent profondément.)

CONTRIBERT.

Monseigneur...

ARCHAMBAULT.

Notre respect...

RAOUL.

Notre dévouement...

FARDULFE.

Je connais vos sentiments, messieurs, et ne les laisse point ignorer au roi, mon maître, qui vous tient tous à haute estime.

(Ils s'inclinent profondément.)

LE PÉLERIN, *à part, les observant.*

Courbez-vous bien bas, vils courtisans !

FARDULFE.

Voilà un grand événement, messeigneurs. La mort du prince royal laisse l'avenir de la Navarre à la merci de la providence, la France fera valoir ses titres ; et son roi serait

charmé de vous rencontrer dans les rangs de sa brillante noblesse. J'espère que l'équité la justice, et l'intérêt de chacun de vous, messieurs, dicteront la conduite de votre prince, et préviendront de sanglans débats...

(Il s'approche de l'oreille de Gontribert, pendant ce tems, Archambault et Raoul se parlent bas).

J'ai demandé pour vous la charge de gouverneur.

CONTRIBERT.

J'ai donné ma parole; je suis tout à votre roi.

FARDULFE, *de même, bas à l'oreille d'Archambault, pendant un jeu de scène semblable au premier.*

J'ai promise pour vous de l'emploi de grand veneur.

ARCHAMBAULT.

Comptez sur moi, foi de chevalier chrétien.

FARDULFE, *de même, à Raoul.*

Écuyer de la reine, et gobelet-vin du roi.

RAOUL.

A la vie, à la mort.

LE PÉLERIN, *à part.*

Qu'ils sont pressés de vendre!

(Il se rasseoit et n'écoute plus.)

FARDULFE.

Ainsi, messieurs, le roi, mon maître peut désormais compter sur votre loyauté.

CONTRIBERT.

Comme sur sa bonne épée. (*Bas à l'oreille de Fardulfe pendant la contre partie du jeu de scène précédente*). Défiiez-vous d'Archambault, il a vu ce matin, le ministre d'Espagne.

ARCHAMBAULT, *bas à l'oreille de Fardulfe, même jeu de scène.*

Ne comptez point sur Gontribert, il intrigue à Madrid. Pour Raoul, il tourne à tous vents.

FARDULFE, *à part, riant.*

Les excellens amis!.. J'ai un meilleur appui que vous, misérables valets de cour.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le confesseur du roi!

FARDULFE.

Le voici.

LE PÉLERIN, *se levant.*

Le père Génovani! c'est à lui que je dois m'adresser.

Génovani entre lentement, l'air morne, les regards baissés, les mains croisées sur la poitrine. Tout le monde le salue profondément, excepté le pèlerin.

## SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GÉNOVANI.

GÉNOVANI.

Salut messeigneurs. Vous attendez vainement la faveur de saluer le roi. Son âme est remplie de deuil; il ne recevra point aujourd'hui.

Génovani s'approche de l'ambassadeur. Les trois courtisans se trouvent ensemble.

CONTRIBERT.

Messieurs, retirons-nous.

ARCHAMBAULT, *aux deux autres.*

Allons voir le ministre d'Espagne, s'il nous offrirait davantage...

CONTRIBERT.

Nous verrions.

(Près de sortir, ils s'arrêtent et regardent le pèlerin qui demeure immobile. Il paraissent surpris).

FARDULFE, *à Génovani.*

Avez vous réussi, mon révérend père?

GÉNOVANI.

Presque complètement, mon seigneur; je dirige sa conscience: le testament est prêt depuis long-tems. Ce soir, j'espère lui faire signer le don de sa couronne. Tranquillisez-vous: demain, la Navarre appartiendra à votre maître.

FARDULFE.

Et à vous, mon père, le chapeau de cardinal.

GÉNOVANI.

Le secret jusque-là. (*Il se retourne*). Qui vous retient, messeigneurs?

CONTRIBERT.

La curiosité que nous inspire ce pèlerin.

GÉNOVANI, *le remarquant.*

Ce religieux?.. d'ou vient-il?..

CONTRIBERT.

De Jérusalem.

GÉNOVANI.

Que demande-t-il?

CONTRIBERT.

On ne sait.

GÉNOVANI.

Approchez mon frère. (*Le pèlerin approche*). Apportez-vous du saint tombeau quelque relique miraculeuse?



LE PÉLERIN.

Non.

GÉNOVANI.

Venez-vous de la part du commandant des croisés ?

LE PÉLERIN.

Non.

GÉNOVANI.

Quel motif vous amène donc ?

LE PÉLERIN.

Je ne le dois dire qu'au roi.

GÉNOVANI.

Au roi !.. Le roi vient de perdre son fils ; nul étranger ne peut être admis devant lui.

LE PÉLERIN.

Je le serai pourtant, mon père, et même aujourd'hui.

CONTRIBERT.

Vous entendez.

GÉNOVANI.

Personne ne parle au roi, sans ma permission.

LE PÉLERIN.

Vous me la donnerez.

GÉNOVANI.

Qui m'y forcera ?

LE PÉLERIN.

Votre intérêt. J'apporte de la terre du christ le don de révélation, je sais l'avenir...

FARDULFE, *bas à Génovani.*

C'est un fourbe.

LE PÉLERIN, *plus bas à Génovani.*

Je connais vos desseins... Vous ne réussirez pas sans le secours du ciel ; je sais le faire parler. moi ; et vous pouvez, vous, m'apprendre ce qu'il doit dire. Votre chapeau de cardinal est sous ma robe de pèlerin.

FARDULFE, *à Génovani.*

Que vous dit-il ?

GÉNOVANI.

Je crois le comprendre. — Qui vous envoie, mon frère ?

LE PÉLERIN.

Dieu !

GÉNOVANI.

Vous venez de Rome ?

LE PÉLERIN.

... Nous sommes entourés d'oreilles incrédules.

GÉNOVANI, *se tournant vers Fardulfe.*

Il a raison...

L'UISSIER, *annonçant.*

Le roi! — Messieurs retirez-vous.

GÉNOVANI, *au pèlerin.*

Suivez-moi dans ma cellule; vous verrez le roi je vous le promets.

CONTRIBERT, *à ses amis.*

Décidément cet homme est magicien.

LE PÉLERIN, *à part.*

Mon audace à réussi : je tiens le fourbe.

FARDULFE, *à Génovani.*

Je vous attendrai chez la reine. Mais, que ferez vous de ce pèlerin?

GÉNOVANI.

Un prophète. (*Bruit annonçant l'arrivée du roi.*) Le roi!.. le roi, Messieurs, respectons sa douleur. (*Au pèlerin.*) Venez.

(Sortie générale : Fardulfe et les trois courtisans par la porte du fond; Génovani et le pèlerin par une porte latérale. — Quand tout le monde a disparu, le roi, faible, cassé, marchant avec peine, entre par une autre porte. L'huissier a poussé son fauteuil près de la table; le roi le gagne péniblement, s'assied; puis fait signe qu'on s'éloigne. L'huissier sort, et le roi demeure seul.)

## SCÈNE XX.

LE ROI, *seul.*

Ce traître Génovani m'a trompé! Ses prières, disait-il, et certains dons à l'église, devaient me rendre le ciel propice, et la santé à mon fils. Je n'ai rien épargné; prières, jeûnes, macérations... j'en ai le corps tout meurtri.. J'ai payé ce qu'il a voulu à chaque saint du paradis, il a fait lui-même la liste; et tout cela pour rien... Le traître m'a donc joué, car le ciel peut tout, et je l'ai payé assez bien... Il faut qu'il ait traité avec mes ennemis. (*Il éprouve des douleurs, et se frotte les côtes et les genoux.*) Me voilà donc sans héritier, vieux et malade. Je sens déjà la couronne chanceler sur ma tête. L'Espagne, d'un côté, la convoite; de l'autre, plus hardie, la France la demande... Des deux parts, on me presse de nommer, pour mon successeur, mon frère d'Arragon, ou mon frère de Paris... Non pas! non pas!.. Notre-Dame m'en préserve! ils me feraient empoisonner pour hériter plus tôt; et je ne veux pas mourir, je veux régner

long-temps, pour le bonheur de mon peuple... Mais j'ai peur... que faire?.. Si je bâtissais une église à saint Michel, avec l'argent de mes sujets?.. Cela ferait plaisir au pape... mais cela n'empêcherait pas mes frères de France et d'Espagne d'en vouloir à ma tête, pour avoir ma couronne... A quels saints me vouer?.. Si Notre-Dame voulait! (*Il se laisse glisser du fauteuil sur les deux genoux, et prie les mains jointes et bonnet bas.*) Notre-Dame de Navarre! secourez un pauvre pécheur, qui, chaque fois qu'il a failli, en a fait pénitence comme le roi David, et n'a jamais commis d'autre crime que de tuer, en bonne intention, ceux qui l'avaient offensé... mea culpa! mea culpa!...

(Pendant qu'il continue mentalement sa prière, la draperie d'une porte latérale se lève, et Génovani paraît avec le pèlerin.)

## SCÈNE XXI.

### LE ROI, GÉNOVANI, LE PÉLERIN.

(Génovani et le pèlerin, voyant le roi en prière, s'arrêtent. Le dominicain fait signe au pèlerin de rester près de la porte et de l'attendre; puis il s'avance avec précaution, tandis que le roi continue de prier bas.)

GÉNOVANI.

Sire!

LE ROI, sans se déranger.

Attendez, je prie. (*Génovani attend. Le roi marmotte encore un moment, et finit en disant : Amen. Alors Génovani l'aide à se relever. — Quand il est debout, et qu'il a remis son bonnet.*) Que me voulez-vous?

GÉNOVANI.

Sire, un saint anachorète, un vénérable pèlerin, qui vient de Jérusalem, demande à présenter à Votre Majesté des consolations que le ciel lui envoie.

LE ROI.

Un pèlerin! il a pour moi un message?

GÉNOVANI.

On l'ignore; mais il dit avoir acquis en Arabie le don de lire aux astres. Il a passé par Rome, et prétend que Votre Majesté peut encore trouver de longs jours de règne et de bonheur.

LE ROI.

Il dit cela?.. (*A part.*) Serait-ce Notre-Dame qui vient à mon secours. (*Haut.*) Que me conseillez-vous?

GÉNOVANI.

Sire, de l'écouter.

LE ROI, à part,

Ouais! alors je m'en défierai. (*Haut.*) Qu'il vienne... Attendez! il n'a point d'armes?

GÉNOVANI.

Sire!.. c'est un serviteur de Dieu.

LE ROI.

Hum!.. (*A part.*) J'ai là du monde. (*Haut.*) Je l'attends.

(Il se remet dans son fauteuil. Génovani retourne vers la porte chercher le pèlerin, qui attend.)

GÉNOVANI, au pèlerin.

Approchez... Ne vous écartez pas de nos conventions. Dieu vous a révélé que la couronne de Navarre doit passer de sa tête sur celle du roi de France... la vôtre me répond du succès de cet entretien.

(Ils ont à moitié descendu la scène.)

LE PÉLERIN.

J'accepte.

GÉNOVANI, revenant au roi.

Sire, le voici.

(Le pèlerin, de sa place, examine le roi.. Le roi reste immobile dans son fauteuil. Génovani, d'un air inquiet et défiant, sort lentement.)

## SCÈNE XXII.

LE ROI, assis; LE PÉLERIN.

LE PÉLERIN, sans changer de place, à part.

Le voilà donc!.. le remords a flétri ses traits presque autant que la souffrance a changé les miens.

(Le roi tourne la tête; ils se regardent... Le roi a peur.)

LE ROI.

Mon père, voulez-vous que je m'agenouille?..

LE PÉLERIN, d'un ton ferme.

Roi, demeure!.. (*Le roi tressaille sur son fauteuil.*) Tu n'es déjà que trop descendu du trône. Je viens t'y replacer, et raffermir ta couronne.

LE ROI.

Vous feriez ce miracle!.. Non, mon père, vous ne me rendrez pas ce que la mort m'a pris.

LE PÉLERIN.

Peut-être.

LE ROI.

Peut-être?.. Vous pourriez faire ressusciter les morts?..

LE PÉLERIN.

Pourquoi pas?.. (*Le roi se signe.*) Tu retrouveras un héritier; non celui de ton choix, peut-être, mais celui que Dieu veut bien te rendre.

LE ROI, *très-interdit.*

Je n'ai eu qu'un fils.

LE PÉLERIN,

Et une fille.

LE ROI.

Non pas.

LE PÉLERIN.

Si fait... Parce que tu as voulu tuer l'un, Dieu t'a repris l'autre. Il t'a puni.

LE ROI.

Vous savez cela, mon père!

LE PÉLERIN.

Tu vas voir si le ciel m'éclaire. Roi, je sais tes secrets, comme ta propre conscience. Ecoute, et ne doute plus; car je vais te dire ce que toi seul et Dieu peuvent savoir.

LE ROI.

Vous m'effrayez, mon père.

LE PÉLERIN.

Il y a quinze ans, le troisième jour de Noël, le son des cloches annonçait la joie du palais; et, du balcon royal, ton clergé criait au peuple : Dieu protège la Navarre ! une princesse nous est née !

LE ROI, *bas, à part.*

Il mentait !..

LE PÉLERIN.

En même temps, ici, dans ce cabinet, éperdu de joie et de terreur, un jeune écuyer, Arthur de Nevers...

LE ROI.

Arrêtez ! mon père.

LE PÉLERIN.

Ecoute !.. Arthur de Nevers priait là, pour les jours de la reine. Dans ce moment Génovani remettait dans tes mains la preuve écrite d'un secret fatal, qu'il avait volé chez la reine... Est-ce vrai ?

LE ROI.

Oui, mon père.

LE PÉLERIN.

Tu entras seul ici, ces papiers terribles à la main; tu t'assis là. (*Le roi est dans un étonnement inexprimable.*) Arthur se mit à genoux devant toi, et tu lui dis : Je suis trahi, tu connais le coupable, je veux une vengeance; nomme-le.

moi ; je ne prendrai que sa vie. Si tu me le caches, je vais tuer la mère et l'enfant... Tu dis cela.

LE ROI, *tremblant.*

Oui, mon père.

LE PÉLERIN.

Arthur donna sa vie pour racheter celle de la reine et de sa fille. Alors, tu ajoutas : Nul homme, sur la terre, ne connaîtra le crime de la reine. Seul, avec toi seul, je vais être le juge, le prêtre et le bourreau. Juge, je te condamne. Prêtre, je te pardonne et t'envoie vers Dieu. Bourreau... tu poussas ce ressort secret...

(Il pousse un ressort secret. Le roi épouvanté recule avec son fauteuil. Une trappe s'ouvre à côté de l'endroit où il est assis.)

LE ROI.

Notre-Dame ! à mon secours !

LE PÉLERIN.

Ce gouffre s'ouvrit... Au fond, tu sais quelle mort on trouve ?

LE ROI, *tremblant, à genoux et tenant son fauteuil des deux mains.*

Grâce !.. grâce !

LE PÉLERIN, *poussant le ressort secret.*

Et l'abîme se referma sur Arthur de Navarre... (*La trappe se reforme.*) Te souviens-tu ?

LE ROI, *essuyant le front, et se raffermissant dans son fauteuil.*

Ouf !.. quelle frayeur il m'a faite !.. Saint homme, je vous reconnais pour un envoyé de Dieu, car nul être vivant n'a pu vous dire ce que ne sait nul être vivant.

LE PÉLERIN.

Je t'ai donc bien dit le passé. Maintenant, voici le présent. ton intérêt te fera comprendre l'avenir... (*Le roi encore agité, se lève et demeure debout.*) Malgré ton serment, qui t'engage jamais tes pareils, tu commandas le meurtre de l'innocent enfant. Mais la Providence eut pitié de toi, l'assassin épargna l'enfant royal ; il le jeta, il vécut... et Clotilde de Navarre existe.

LE ROI.

Elle existe !.. Je ferai prendre le traître...

LE PÉLERIN.

Non, tu le béniras, car il a sauvé la couronne. Moi, je te rendrai cette fille, cette héritière, sans laquelle on t'arracherait ton sceptre ; tu la reconnaitras... (*Le roi fait la grande.*) Et raffermi par elle sur ton trône, Dieu me révèle que tu régneras long-temps et heureux.

LE ROI.

Dieu vous révèle cela, mon père ?

LE PÉLERIN.

Comme il m'a dit les ormes.

LE ROI.

Génovani, mon confesseur, s'entend donc avec vous ?

LE PÉLERIN.

Non ; c'est un traître qui vend ta couronne à la France. Je l'ai trompé.

LE ROI.

Oh ! vous avez bien fait !.. Mais comment ferai-je reconnaître cette fille... de la reine ?

LE PÉLERIN.

La reine t'y aidera... Je t'expliquerai tout ce mystère.

LE ROI, réfléchissant.

Cela m'arrange... je les déjouerai tous... Mais reconnaître pour mienne la fille de l'infâme !

LE PÉLERIN.

Veux-tu vivre et régner ?

LE ROI.

Oui, oui, mon père ! je veux régner pour l'amour de mon peuple. Arrangez-moi tout cela ; je vous récompenserai ; je vous ferai chanoine, aumônier, grand prieur, évêque, tout ce que vous voudrez, et vous me confesserez. Par où faut-il commencer ?

LE PÉLERIN.

Par le secret... Ensuite, un ordre de toi d'abord, pour que l'enfant me soit remis.

LE ROI.

C'est juste. Écrivez-le vous-même, mon père ; j'y mettrai mon sceau.

LE PÉLERIN, allant à la table, à part.

Courage !.. pauvre reine, je te rendrai ta fille !

(Il s'assied et écrit.)

LE ROI, au pèlerin, pendant qu'il écrit.

Il faudra faire entrer secrètement cette jeune fille ; j'ordonnerai...

LE PÉLERIN.

C'est inutile... (*Montrant la trappe.*) Je connais de même les issues secrètes.

LE ROI, à part.

N'est-ce point le démon, que ce pèlerin ?.. N'importe, il me sert.

(Le pèlerin se lève, s'éloigne de la table, s'avance vers le roi; croise les mains sur sa poitrine, et s'incline respectueusement.)

LE FÉLÉRIIN.

Désormais, le prophète devient un serviteur fidèle et respectueux.

LE ROI.

J'aime mieux cela, mon père.

(Le pèlerin va prendre le sceau sur la table.)

LE FÉLÉRIIN.

Sire, voici le sceau royal.

LE ROI, *le prenant*

Ah! ah! mes frères de France et d'Espagne... c'est un bon tour de roi!

(Il appose le sceau sur l'écrit du pèlerin.)

LE FÉLÉRIIN, *à part*.

Elle sera reine!

Le rideau tombe.

*Fin du premier acte.*



## ACTE DEUXIÈME.

---

*La grande salle de l'appartement de la reine, dans le palais. Meubles de l'époque. On retrouve sur une table, le disque d'airain et le marteau pour appeler. C'est la nuit, la salle est éclairée par des lampes, selon l'usage du temps.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

FARDULFE, *il est en scène.*

C'est ici que je dois obtenir audience, attendons... (*Prenant sur une table, et feuilletant un livre d'Heures, richement relié*). Les heures de la reine... la fleur des saints... Fleur très édifiante, lorsqu'il faut renoncer à celle de la jeunesse. (*Il jette le livre sur la table*). Voici la nuit on a déjà partout allumé. Pas encore de réponse... Tout est silencieux, morne, immobile dans cet appartement. Quel abandon pour une reine !.. (*Bruit*). Pourtant, cette fois, j'entends marcher... enfin, quelqu'un s'approche. (*La draperie du fond se soulève. Géovani ne se montre qu'avec précaution*). Que vois-je ? le confesseur du roi !.. je le croyais banni de chez la reine.

(*Géovani s'est assuré que Fardulfe est seul, il entre*).

### SCÈNE II.

FARDULFE, GÉOVANI.

GÉOVANI, *inquiet.*

Je vous cherchais, seigneur Fardulfe.

FARDULFE.

Moi, mon père, je vous croyais occupé chez le roi.

GÉOVANI.

J'y devrais être à cette heure. Avez-vous obtenu l'audience que vous espériez.

FARDULFE.

Non ; mais j'attends.

GÉOVANI.

Vous ne verrez point la reine. Cessez de vous flatter d'aucun appui de ce côté. Quoiqu'habitant le même palais, depuis quinze ans les augustes époux ne se sont pas même entrevus ; toujours souffrante, et bien près du tombeau, la reine vit étrangère aux affaires de l'état. Cessez donc de perdre ici

des instans précieus, dans un moment où l'on trame contre nous une intrigue nouvelle.

FARDULFE.

Comment! qui donc ?

GÉNOVANI.

Qui?.. j'aurais dû m'en défier davantage... le pèlerin.

FARDULFE.

Qu'a-t-il donc fait ?

GÉNOVANI.

Je n'ai pu le savoir, mais j'ai les plus violens soupçons. Je l'attendais à l'issue de son entretien avec le roi; je ne l'ai point revu, personne n'a pu découvrir ce qu'il est devenu, et ce soir, pour la première fois de sa vie, le roi m'a fait défendre l'entrée de son cabinet.

FARDULFE.

C'est une disgrâce.

GÉNOVANI.

Tout cela cache un profond mystère. Il faudrait à tous prix retrouver d'abord la trace du pèlerin.

FARDULFE.

J'ai des hommes de guerre, bien armés, bien montés, qu'on peut mettre sur toutes les routes.

GÉNOVANI.

Bien! et...

(Bruit. — La draperie de la porte latérale de droite, se soulève. Berthe paraît).

FARDULFE.

Paix!.. on vient.

GÉNOVANI.

De chez la reine; je me retire.

FARDULFE.

Attendez, vous saurez si j'obtiens audience.

(Berthe est entrée.)

### SCÈNE III.

BERTHE, GÉNOVANI, FARDULFE.

BERTHE, s'arrêtant surprise.

Vous ici, mon père ?

GÉNOVANI.

Avez-vous jamais douté, ma fille, du sincère intérêt que je prends à votre royale maîtresse ? On dit sa santé bien chancelante ?

BERTHE.

Où, mon père. Si le roi désire s'en informer, vous pouvez lui dire que la vie de la reine achève de s'éteindre, et qu'elle en fait au ciel, sans murmurer, l'offrande et le sacrifice. — Seigneur Fardulfe, étrangère aux intérêts qui vous occupent, et qu'elle ignore, ma royale maîtresse m'a chargée de vous exprimer sa reconnaissance et son regret. Depuis longtemps la reine a pris la résolution de ne recevoir personne, sans la permission de son époux.

GÉNOVANI, *bas à Fardulfe.*

C'est une ordre du roi, décernement coloré.

FARDULFE.

Je n'insisterai plus. Daignez seulement, Dame Berthe, mettre aux pieds de la reine ma respectueuse obéissance.

(Berthe fait une profonde révérence.)

GÉNOVANI, *bas à Fardulfe..*

Occupons-nous du pèlerin.

FARDULFE.

Je vous suis.

(Pendant qu'il fait un dernier salut à Berthe, l'huissier du palais entre.)

L'HUISSIER, *annonçant.*

De la part du roi !

(L'huissier tient la draperie levée.)

BERTHE, *frappée de surprise.*

Du roi !

GÉNOVANI.

Qu'entends-je !

FARDULFE, *à Génovani.*

Que disiez-vous donc ?

GÉNOVANI.

Demeurons.

(Le chapelain entre, l'huissier sort.)

## SCENE IV.

LES MÊMES, LE CHAPELAIN.

LE CHAPELAIN.

Salut, dame Berthe. (*A Génovani.*) Mon père, Dieu vous garde. — Le roi, notre maître, fait informer la reine qu'il veut l'entretenir ce soir, chez elle, et sans témoins. Sa Majesté prendra, pour cette entrevue, l'heure que son auguste épouse voudra fixer. Je dois porter sa réponse?

BERTHE, *à part.*

Ai-je bien entendu ! le roi ! le roi revoir la reine ! je doute si je veille !

GÉNOVANI, *à part.*

Ceci passe toute ma pénétration.

FARDULFE, *à Génovani.*

Un rapprochement... cela nous serait favorable.

GÉNOVANI, *désistant.*

Peut-être...

LE CHAPELAIN.

J'attends.

BERTHE.

Pardon... mon étonnement est si grand!.. (*À Génovani.*)  
Vous ne le saviez pas, mon père ?

GÉNOVANI.

Non, sur mon âme.

BERTHE.

Je vais instruire la reine. (*À part.*) Mon dieu, préservez-nous !

(Elle sort, rentrant chez la reine.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ BERTHE.

GÉNOVANI, *à Fardulfe.*

Ne sortons pas sans connaître la réponse.

FARDULFE, *indiquant le chapelain.*

Si vous l'interrogez ?

GÉNOVANI.

Sire chapelain, vous m'avez, je crois, témoigné le désir d'être prieur de Saint-Ambroise ?

LE CHAPELAIN, *s'inclinant profondément.*

Ah ! mon père ! je vous ai quatre fois présenté ma requête.

GÉNOVANI.

Cela dépend de l'évêque.

LE CHAPELAIN.

Votre éminence n'aurait qu'un mot à dire.

GÉNOVANI.

Vous venez de chez le roi ?

LE CHAPELAIN.

J'en sors.

GÉNOVANI.

Était-il seul ?

LE CHAPELAIN, *surpris.*

Oui, seul.

GÉNOVANI.

Quel air vous parut avoir son visage ? était-il sombre, irrité ?.. Je songerai à votre demande.

LE CHAPELAIN.

Que de grâce... Non, le roi était... riant.

GÉNOVANI.

Riant!.. (*À Fardulfe.*) Il y a quelque noirceur. (*À W Chapelain.*) Et comment, de quel ton, vous parla-t-il au sujet de la reine ?.. Je prendrai note de votre affaire.

LE CHAPELAIN.

Ma reconnaissance ! mon dévouement!.. Le roi, en me parlant, avait l'humeur presque joyeuse ; il semblait réfléchir.

GÉNOVANI, à *Fardulfe,*

Nous avons tout à craindre.

LE CHAPELAIN.

Il s'est signé.

GÉNOVANI.

Alors, c'est une trahison.

FARDULFE.

Vous croyez ?

LE CHAPELAIN.

Le bénéfice en question...

FARDULFE, voyant la tapisserie se lever.

Vocif dame Berthe.

LE CHAPELAIN, à *Génovani.*

Si votre éminence le souhaite, je puis continuer d'observer...

GÉNOVANI.

J'appuierai votre demande... (*Le chapelain s'incline profondément.*) Paix!

(Berthe entre.)

## SCENE VI.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.

Sire chapelain, la reine obéira aux désirs de son époux.

GÉNOVANI, à *Fardulfe.*

Ils se verront.

LE CHAPELAIN.

Quelle heure Sa Majesté fixe-t-elle ?

BERTHE.

Mon auguste maîtresse n'ajoutera nul retard à l'entretien qu'on lui demande. Elle va se rendre ici ; le roi l'y trouvera.

LE CHAPELAIN.

Je vais l'en informer. (*A Génovani.*) Et vous rejoindre.

(Bruit.)

BERTHE.

J'entends la reine.

FARDULFE, à Génovani.

Retirons-nous, mon père.

(Ils sortent tous les trois. — Deux pages soulèvent la draperie de la porte latérale. La reine entre, suivie d'une dame d'honneur. Elle est plus abattue encore qu'au premier acte. — Elle s'assied, et, du geste, congédie la dame qui l'accompagne et les deux pages.)

## SCENE VII.

LA REINE, BERTHE.

LA REINE, assise.

Berthe, voit-on, sur mes traits, mon trouble et ma frayeur ?

BERTHE.

Depuis si long-temps, madame, la pâleur les couvre et les altère.

LA REINE.

Jé vais paraître devant lui!.. Devines-tu, prévois-tu ce qu'il peut me vouloir? Vient-il me reprocher encore, après tant d'années de pleurs et d'expiations, une faute... un crime, je l'avoue, mais qui m'a coûté tout ce qu'une femme peut endurer de honte, d'humiliation et de douleur ; qu'es-père-t-il donc ajouter à un si long supplice ?

BERTHE.

Vous vous effrayez trop, madame; peut-être, qu'à son tour, frappé par la Providence, il se repent, et veut pardonner.

LA REINE.

Lui!.. non, Berthe... Nous étions trois coupables, il n'en a été que deux : c'est peut-être mon tour.

BERTHE.

Quelle pensée !

LA REINE.

Je m'y suis préparée... Sais-tu ce qui m'inquite? Si je dois mourir, je regrette de n'avoir pu m'occuper du sort de cette jeune fille, que nous avons vue au village.

BERTHE.

De Cielte? vous y songez dans ce moment!

LA REINE.

L'image de cette aimable enfant s'est comme attachée à mon cœur... *(Bruit.)* Ciel!

BERTHE, montrant la tapisserie en face.

Ce bruit vient de là.

LA REINE

Oui; de cette porte secrète qui, depuis quinze ans, ne s'est plus ouverte... Elle n'était connue que du roi... et de lui.

BERTHE.

C'est donc le roi?

LA REINE.

C'est lui!

BERTHE.

Ordonnez-moi de rester.

LA REINE.

Non... que pourrais-tu? Laisse-moi sous la garde du ciel.  
*(Le roi paraît déjà, soulevant la draperie.)* Retire-toi.

*(Berthe sort.)*

## SCENE VIII.

LA REINE, assise; LE ROI.

LE ROI, avant d'approcher.

C'est elle!

LA REINE.

Que va-t-il me dire?

LE ROI, de même.

Je la reconnais à peine... Quel changement!.. Est-ce le remords qui tue ainsi?.. Heureusement, moi, je rachète mes péchés, et je n'ai point de remords.

LA REINE.

Qu'attend-il?..

*(Elle veut se lever.)*

LE ROI, s'avançant.

Demeurez assise, madame. Je vous dispense, à mon égard, de toute marque, peu sincère, de respect et d'affection. *(La reine se rasseoit.)* Nous ne nous aimons point, et nous ne nous trompons plus. Je ne viens vous rappeler, ni

comme roi, ni comme époux, un hymen qui n'existe plus qu'aux yeux du monde. Votre crime en a rompu le nœud dans nos cœurs et dans le ciel.

LA REINE.

Oui, je le sais; et si votre regard, que le mépris et la haine tiennent détourné de moi, un seul instant rencontrait mon visage, vous auriez la joie d'y lire que Dieu, même après vous, ne m'en a pas épargné le châtiement.

LE ROI.

Venons au fait, madame, et point de reproches inutiles. La haine nous a séparés; la raison d'état a maintenu notre mariage, et maintenant, mon intérêt, celui de ma couronne, exigent, de notre part, une apparente réconciliation.

LA REINE.

Entre nous, sire?

LE ROI.

Nous ne nous en aimerons pas davantage.

LA REINE.

Et dans quel but, ce mensonge?

LE ROI.

Dans le but de régner, madame. Dieu nous a repris notre fils; nous n'avons plus d'héritier... Il m'en faut un... (*La reine fait un mouvement de surprise.*) Le sang royal ne peut tarir; ou, si, par malheur, Dieu en laisse épuiser la source, alors, il se fait un miracle.

LA REINE.

Je ne vous comprends pas.

LE ROI.

Le ciel y voit de loin... (*Plus près et plus bas.*) Votre faute, dont le secret n'est connu que de nous, du ciel et de mon confesseur, ne m'a-t-elle pas aussi rendu, publiquement, le père d'une princesse royale?

LA REINE.

Ma fille?

LE ROI.

Oui, la vôtre. . . et... enfin, la mienne aussi.

LA REINE, pleurant.

Hélas! vous l'avez fait tuer!

LE ROI.

Je vous l'ai dit... et je l'ai bien voulu... mais ..

LA REINE.

Ciel!



LE ROI.

La Providence a eu ses raisons pour nous garder cet enfant.

LA REINE, se levant.

Ah!.. sire!.. Ah! grâce! vous ai-je entendu?.. ma fille?..

LE ROI.

Calmez-vous, madame; nous avons à parler des intérêts du trône.

LA REINE.

Ah! vous m'avez parlé de ma fille! je n'ai compris que ce mot; j'ai cru... ai-je rêvé?.. Ah! sire, si, dans votre intérêt, ma vie vous est encore nécessaire, seulement une heure, un jour, ne me laissez pas dans cette horrible angoisse, j'y mourrais.— Ma fille?..

LA ROI.

On assure qu'elle existe.

LA REINE.

Elle existe! Qui vous l'a dit?

LE ROI.

Un envoyé de Dieu, qui vient de la Terre-Sainte, pour me le révéler.

LA REINE.

A vous!

LE ROI.

Parce que j'ai foi. Vous-même, dit-il, vous en donnerez la preuve.

LA REINE.

Moi?

LE ROI.

N'avez-vous pas, en l'envoyant au baptême, attaché sur... votre fille, la moitié d'un anneau d'un travail merveilleux?

LA REINE, se souvenant.

Ah!.. oui!.. oui!.. cet anneau... il était béni, il devait préserver de mort... Dans ma frayeur, ma joie, ma crédulité de mère, j'en cachai la moitié dans les langes de Clotilde.

LE ROI.

Et l'autre moitié?

LA REINE.

Pouvais-je m'en séparer?

LE ROI.

Vous l'avez donc?

LA REINE.

La voici.

(Elle la tire de son sein. Le roi tire de sa poche l'autre moitié, et cherche à les réunir.)

LE ROI.

Donnez!.. voyons!.. Les deux moitiés doivent se rejoindre.

LA REINE.

Ouf...

LE ROI.

Je ne puis...

LA REINE.

C'est un secret.

LE ROI, *donnant l'anneau à la reine.*

Voyez donc!..

LA REINE, *réunissant les deux moitiés.*

Ah!.. c'est bien cela!.. Regardez, sire!.. Oh! mon Dieu!..

LE ROI, *regardant l'anneau.*

Plus de doute.

LA REINE.

Ainsi... ma fille?..

LE ROI.

N'a point péri.

LA REINE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! grâce! grâce encore pour elle! Sire, rendez-moi ma fille!

LE ROI.

Eh! sans doute, madamé!.. il le faut bien!.. Vous la verrez... demain.

LA REINE, *toujours à genoux.*

Demain! je la verrai!

LE ROI.

Vous la présenterez à la cour, à mon peuple.

LA REINE, *toujours à genoux.*

Oh! sire! oh! mon époux, mon roi! laissez mes pleurs inonder vos mains! toutes mes peines sont effacées, toutes mes douleurs sont oubliées! Vous me la laisserez nommer ma fille, et la presser sur mon cœur! Oh! oui, sire! oui! je fus une épouse bien coupable; vous m'avez justement punie, et j'ai souffert plus que la mort! Mais si vous avez été cruel, je vous pardonne, je vous bénis même! Je n'ai plus ni ressentiment, ni haine, ni malédiction pour personne! Je sens ma vie renaitre, et mon cœur n'est plus rempli que de joie et de reconnaissance!

LE ROI, *la relevant.*

Eh! madame... gardez ces transports pour d'autres yeux que les miens... J'accepte... c'est assez, le secours que le ciel m'envoie. — C'est encore un secret. Au milieu des traitres qui nous entourent, et qui voudraient s'emparer de ma couronne, il faut marcher avec discrétion. Que tout s'achève entre nous... On va m'amener cette enfant.

LA REINE.

Clotilde ?..

LE ROI.

Votre fille... la mienne... par miracle... Je la verrai d'abord. On vous appellera quand vous serez nécessaire.

LA REINE.

J'obéirai à tous vos ordres; accordez-moi seulement de l'embrasser.

LE ROI.

Il faut, d'abord, garder le silence.

LA REINE.

Je le promets.

(On frappe derrière la tapisserie.)

LE ROI.

Ah !..

LA REINE.

Que signifie ce signal ?

LE ROI.

Je le sais.

LA REINE.

Serait-ce ?..

LE ROI.

Chut !.. Quelqu'un que j'attends, et ne veux voir qu'ici, où je suis à l'abri des regards et des oreilles. — Tout est bien fermé ?

LA REINE, *très-émuë.*

Oui, sire.

LE ROI.

Rentrez chez vous, madame, et que personne n'approche de cette salle.

LA REINE.

Sire, je la verrai, n'est-ce pas ? vous ...

LE ROI.

Allez, madame, et priez le ciel qu'il nous exauce tous deux.

(La reine, craintive et soumise, fait un mouvement comme pour baiser la main du roi ; mais un geste de celui-ci la retient. — Elle salue et se retire. — Le roi, impatient, regarde la tapisserie.)

## SCENE IX.

LE ROI, et, peu après, LE PÉLERIN et CLÈTE.

LE ROI.

Ce doit être lui... Me l'amène-t-il ?

(Il soulève la draperie, et rend le signal. — Alors la porte secrète s'ouvre, et le pèlerin paraît.)

LE PÉLERIN.

Me voilà.

LE ROI.

Seul ?

LE PÉLERIN.

Ne peut-on nous surprendre ?

LE ROI

Non... Est-elle là ?

LE PÉLERIN, *faisant approcher Clète.*

La voici.

LE ROI.

Fermez vite !

(Clète est entrée. Le roi s'éloigne et l'examine en dessous.)

CLÈTE, *éblouis.*

Encore de belles chambres!.. comme tout cela brille!.. je suis éblouie!.. Serons-nous bientôt chez le roi ?

LE PÉLERIN, *qui voudrait faire taire la jeune fille étonnée.*

Oui.

LE ROI, *à part.*

C'est une paysanne.

CLÈTE.

Quel est ce vieil homme ?

LE PÉLERIN, *bas.*

Prenez garde ! il vous observe.

CLÈTE.

Je le vois bien... Il a de vilains yeux ; je n'aime pas cette figure-là.

LE ROI, *à part.*

Faire cela reine !

LE PÉLERIN.

Vous m'avez promis d'être prudente et réservée devant le roi : c'est lui.

CLÈTE.

Qui ?

LE PÉLERIN.

Le roi.

CLÈTE.

Ça ?

LE PÉLERIN.

Chut !

CLÈTE.

Oh ! je croyais qu'un roi était bien plus beau ! il est laid.

LE PÉLERIN.

Clète, je vous en prie...

CLÈTE.

J'en ai peur.

(Le roi, qui a bien examiné Clète, du doigt fait signe au pèlerin d'approcher de lui. — Le pèlerin quitte Clète, et vient au roi. — Clète se retourne, et regarde tout ce qui l'entoure et les meubles, comme un enfant ignorant.)

LE PÉLERIN.

Eh bien ! sire ? qu'en dites-vous ?

LE ROI.

Hum !.. pas trop mal... elle n'est point laide.

LE PÉLERIN.

Vous ne l'avez pas bien vue, sire, je vous atteste qu'elle est charmante ; voyez donc ?

LE ROI.

Oui... pour une fille d'écuyer... mais pour une princesse royale... cela sent un peu l'étable.

LE PÉLERIN.

On formera ses manières.

LE ROI.

Si c'est possible !.. Saint Nicolas ! quelle princesse !.. Voyons, je veux un peu connaître son caractère, c'est important.

LE PÉLERIN.

Une enfant si naïve et si simple ne peut exciter de défiance.

LE ROI.

Eh ! eh !., eau qui dort... nous verrons... Qu'elle approche... je suis curieux de l'interroger.

(Il s'assied dans le fauteuil où était la reine.)

LE PÉLERIN, à part.

Toujours défiant !

(Il va chercher Clète, qui regarde tout avec étonnement.)

CLÈTE, dont le pèlerin a pris la main.

Ah ! est-ce tout ? allons-nous partir ?

LE PÉLERIN.

Pas encore ; il veut nous parler.

CLÈTE.

Lui ?

LE PÉLERIN.

Le roi.

CLÈTE.

Répondrai-je ?

LE PÉLERIN.

Sans doute.

CLÈTE.

Comment parle-t-on à un roi ?

LE PÉLERIN.

Comme à tout autre; seulement, il faut toujours le flatter. Soyez aimable, et tâchez de lui dire que votre cœur le chérit.

CLÈTE.

Lui ? oh ! non.

LE ROI, qui attend.

Eh bien ! que lui dites-vous donc ?

LE PÉLERIN.

Qu'elle doit être sincère.

CLÈTE, à part, étonnée.

Il ment.

LE ROI.

Approchez... petite... (*Le pèlerin l'amène par la main. Elle reste à une certaine distance.*) Approchez donc !.. encore ! que je puisse vous entendre.

(*Elle va tout près de lui, si près, qu'il est obligé de la faire un peu reculer.*)

CLÈTE, tournant la tête vers le pèlerin.

Est-ce qu'il est sourd ? (*Le pèlerin lui fait signe de se taire. — Au roi.*) Suis-je assez près ? m'entendez-vous, comme cela ?

LE ROI.

Petite... ne vous écarter pas du respect. (*Clète regarde le pèlerin, toute surprise.*) D'abord, parlons de votre éducation. Que faites-vous habituellement, au village ? Quels sont, chaque jour, vos occupations, vos amusements, vos travaux ?

(*Pendant ce qui suit, le pèlerin est sur les épines... Il voudrait pouvoir interrompre ou souffler Clète... Ne l'osant, il s'approche petit-à-petit, et se place derrière le fauteuil du roi.*)

CLÈTE.

Chaque jour ?.. Oh ! c'est facile à dire. Quand le chant des oiseaux m'éveille, je me lève, et, d'abord, je vais embrasser mon père. Ensuite, je fais le ménage ; oh ! ce n'est pas long, un coup de balai, et le déjeuner. Après, s'il fait beau, je suis mon père aux champs ; et, pendant qu'il laboure, moi, je cours aux bois ; oh ! ils sont superbes, nos bois ! Urbain y vient aussi ; nous nous retrouvons toujours, nous savons tous tes chemins ; et puis nous cueillons des fleurs, des fraises, des noisettes, ou nous dénichons des oiseaux, jusqu'à l'heure où je reviens à la chaumière, pré-

parer le dîner de mon bon père... (*Le roi lui fait signe de la main que c'est assez.*) afin que...

Bien...

LE ROI.

CLÈTE.

Parce qu'il a bien faim quand...

LE ROI.

Assez !.. Le dîner, la cuisine... c'est à merveille ; je devine assez le reste de votre éducation... Qu'est-ce que c'est qu'Urbain ?

(*Le pèlerin, derrière le fauteuil du roi, fait inutilement des signes à Clète.*)

CLÈTE.

Urbain ? c'est un garçon.

LE ROI.

Je le pense bien ; quelque rustre. Quel âge a-t-il ?

CLÈTE.

Je ne sais pas... mais il est plus grand que moi.

LE PÉLERIN, *bas, au roi.*

Il faut excuser sa naïveté.

LE ROI.

Elle est assez visible. En voilà assez sur ce point ; laissons votre ménage, vos champs et vos troupeaux...

CLÈTE.

Je n'ai pas parlé de troupeaux, nous n'avons qu'une vache.

LE ROI.

Ah !.. une vache !

(*Clète recule, interdite.*)

LE PÉLERIN, *au roi.*

Ne l'intimidez point.

LE ROI.

Nous ne pourrions jamais faire une princesse de cela !

LE PÉLERIN.

Pardonnez-moi, sire ; quelques mois de cour suffiront.

CLÈTE, *à aprt.*

Ils n'ont pas l'air content ; j'ai pourtant bien répondu.

LE ROI, *répondant au pèlerin.*

Soit... Du moins, il faut espérer qu'on lui aura bien appris quelque chose, à son âge ! (*A Clète.*) Voyons, petite, que savez-vous ?

(*Le pèlerin, de plus en plus inquiet, quitte le fauteuil, et revient près de Clète.*)

CLÈTE, *d'un petit ton impatienté.*

Coudre, soigner la maison, battre le beurre, élever les poulets, et attraper les oiseaux au lacet et à la glu; c'est Urbain qui m'a montré cela, et c'est bien assez pour une fille de mon âge.

LE ROI, *presqu'en colère.*

Encore Urbain!

LE PÉLERIN, *bas, à Clète.*

Prenez garde.

LE ROI, *à part.*

Quelle héritière! (*Haut.*) Enfin, savez-vous lire, écrire, compter jusqu'à dix?

CLÈTE.

Moi?.. oh! pour cela non! j'en serais bien fâchée! Pourquoi faire?

LE ROI, *se levant*

Quelle sottise!.. Et prier Dieu?

CLÈTE.

Ah! oui, je sais mes prières.

LE ROI.

C'est heureux; et vous les dites?

CLÈTE.

Tous les jours, pour qu'il me conserve mon père, Urbain, et...

LE PÉLERIN, *à son oreille.*

Et les jours du roi.

(Clète le regarde, bien étonnée.)

LE ROI.

Eh bien?.. et quoi encore?

CLÈTE, *poussée par le pèlerin.*

Et les jours du roi.

LE ROI, *changeant de ton.*

Hein?.. comment?.. Vous priez Dieu de conserver les jours du roi?

LE PÉLERIN, *bas, à l'oreille de Clète.*

Oui, sire.

CLÈTE.

Oui, sire.

LE ROI, *réfléchissant.*

Ah! ah!.. c'est différent... ceci n'est pas mal: prier pour le roi est une excellente habitude...

(Le pèlerin passe entre Clète et le roi.)

LE PÉLERIN, *bas, au roi.*

Vous voyez... avec quelques soins, et surtout de la douceur...



LE ROI.

Eloignez-la un peu.

(Le pèlerin cherche des yeux, aperçoit sur la table les Heures de la reine, les prend, et retourne auprès de Clète.)

LE PÉLERIN, à Clète.

Le roi est content. Tenez, mon enfant, amusez-vous, maintenant... là... (Il lui indique un grand fauteuil gothique, qui se trouve du côté opposé à la table, et un peu au fond.) A regarder les belles images qui sont dans ce livre.

CLÈTE.

N'allez-vous pas m'emmener d'ici? Je suis sûre qu'il est tard, car j'ai bien sommeil, et mon père doit être inquiet.

LE PÉLERIN-

Attendez, et n'ayez point d'inquiétude : vous serez bien heureuse.

CLÈTE, allant s'asseoir sur le grand fauteuil.

En attendant, tout cela m'ennuie bien.

(Elle s'arrange, se blottit dans le fauteuil, et se met à regarder les images. — Le pèlerin revient trouver le roi, qui médite.)

LE ROI, méditant.

Oui... d'ailleurs...

LE PÉLERIN, au roi.

La voilà bien occupée...

(Pendant ce qui suit, Clète, après avoir regardé quelques images, s'endort petit-à-petit. Le livre tombe sur ses genoux. Elle est si ramassée dans le grand fauteuil gothique, qu'elle y disparaît presque.)

LE ROI, très-confidentiellement.

Dans le fait, mon père, puisqu'il nous faut absolument une fille, cette enfant, toute ignorante, offrira moins de danger qu'une autre plus rusée. Du moins, sottie et bornée comme elle est, elle ne songera point à ma couronne plus qu'il ne me convient... Qu'en pensez-vous?..

LE PÉLERIN.

Je pense que le ciel vous inspire et vous éclaire.

LE ROI.

Voilà qui est dit. Allons préparer l'acte qui doit lui rendre ses titres et ses droits.

LE PÉLERIN.

C'est le point essentiel.

LE ROI.

Mais, jusqu'à demain, où cacherons-nous cette enfant?

LE PÉLERIN.

Ici.

LE ROI.

Qui la gardera ?

LE PÉLERIN.

Moi.

LE ROI, *la regardant.*

Elle s'est endormie.

LE PÉLERIN.

Rentrez chez vous, sire ; qu'on ne soupçonne rien.

LE ROI.

Mais, pour rédiger l'acte que doit signer la reine, j'ai besoin de vous, mon père.

LE PÉLERIN, *examinant Clète*

Elle est profondément endormie ; vous avez défendu qu'on approchât d'ici ; nous pouvons la laisser un moment ; je reviendrai bientôt. Hâtons-nous,

(Un son de cor.)

LE ROI.

Minuit.

LE PÉLERIN, *regardant Clète.*

Point de danger... sommeil d'enfance... Je serai de retour avant son réveil.

(Ils la regardent un moment tous les deux.)

LE ROI, *soulevant la tapisserie.*

Marchez doucement.

(Ils sortent.)

(Clète, comme elle était placée dans le fauteuil, demeure un instant seule et endormie ; mais dans son sommeil, elle change d'attitude, et dans le mouvement qu'elle fait, le livre d'Heures tombe à ses pieds. Alors, et quand elle a repris son sommeil, la draperie de la porte de la reine se soulève très-lentement ; Berthe se montre avec précaution, et n'entre d'abord qu'à moitié.)

## SCENE X.

BERTHE, CLÈTE, *endormie.*

BERTHE.

Je n'entends plus aucun bruit. (*Elle entre tout-à-fait.*) La reine m'avait défendu de rentrer ici... Mais elle veut prier et ne sait ce qu'elle a fait de ses Heures... Je me souviens de les avoir apportées ici... je les ai mises sur cette table... Elles n'y sont plus... Qui peut les avoir prises... (*Elle cherche des yeux partout, et les voit à terre, près du fauteuil.*) Ah ! les voilà ! par terre ! un livre saint ! Qui donc a osé... (*Elle ramasse le livre, et aperçoit Clète endormie dans le fauteuil.*) Ciel !.. (*Elle demeure un moment à genoux devant le fauteuil, regardant la jeune fille ; puis elle se lève en parlant.*) Quelqu'un ici !.. une fem-

me!.. une jeune fille!.. endormie... Qui donc l'a pu faire entrer? Tout est fermé... C'est une paysanne... Que vois-je?... mais oui! c'est la petite fille de la chaumière!.. C'est incroyable!.. mais c'est bien elle... Il faut que j'en instruisse la reine; elle sera bien étonnée!

(Elle sort vite, rentrant chez la reine.)

## SCENE XI.

CLÈTE, seule, dormant.

(Elle se retourne encore dans le fauteuil, agitée par un rêve.)

Dt'h!.. laisse-moi donc!.. laisse-moi donc, Urbain!.. viens courir... tu m'embrasseras, si tu arrives le premier... Cours!.. cours!..

(Berthe amène la reine.)

## SCENE XII.

CLÈTE, endormie, LA REINE, BERTHE.

LA REINE.

Que dis-tu?

BERTHE.

Oui, madame; elle-même... Tenez, regardez-là.

LA REINE, très-ému.

Oui!.. c'est elle!.. je la reconnais aussi.

BERTHE.

Elle n'a pas même changé de vêtemens.

LA REINE.

Mon dieu!.. la jolie enfant!

BERTHE.

Mais, comprenez-vous, madame; comprenez-vous que cette petite fille soit ici?

LA REINE, troublée.

Si je comprends... non... mais... Oh! ciel!.. quelle pensée!..

BERTHE.

Qu'avez-vous?

LA REINE.

Elle!.. ici!.. son âge... il attendait... Oh! mon dieu! est-ce...

(Elle va pour saisir Clète dans le fauteuil, et s'arrête comme effrayée.)

BERTHE.

Quelle émotion!

LA REINE.

Mais... juste ciel!.. s'il avait voulu me tromper?.. si c'était un mensonge de leur politique?.. si l'on me donnait un autre enfant que. . Ah!.. (*En pleurant*) malheureuse! je n'y avais pas songé!

(Elle se penche de nouveau sur Clète pour l'examiner.)

BERTHE.

Que dites-vous, madame? d'où viennent vos pleurs en regardant cette jeune fille?

LA REINE.

Berthe, je ne puis te le dire... Ah! je touche au plus terrible moment de ma vie!.. Retire-toi... je veux être seule... seule avec cette enfant.

BERTHE.

Seule?.. Mais, madame, vous quitter... votre santé est si faible...

LA REINE.

Non... rentre... je t'appellerai, si j'ai besoin de secours... va, je te l'ordonne... ne crains point.

(Berthe sort.)

## SCENE XIV.

LA REINE, CLÈTE.

(Aussitôt que Berthe a disparu, la reine revient vite vers le fauteuil, comme pour éveiller Clète; mais la réflexion l'arrête de nouveau.)

LA REINE.

Allons!... Que vais-je faire?.. Cette enfant?.. Oui, cette jeune fille doit être celle que le roi vient de m'annoncer, celle que l'on devait cette nuit amener secrètement... C'est bien cela; c'est donc elle... Mais, oh! mon dieu! s'ils veulent me tromper, comment le découvrir?.. Quel supplice!.. j'interroge mon cœur, et je n'ose le croire... pourtant le cœur d'une mère ne doit pas se tromper... j'éprouve un si grand charme à la regarder!.. Oh! oui!.. oui!.. ce matin, sans rien prévoir, je l'aimais déjà, j'ai senti des larmes en l'écoutant, et maintenant toute mon âme semble s'attacher à cette douce créature, mon cœur voudrait s'échapper de mon sein, j'ai besoin de l'embrasser... Oh! si tu es ma fille!..

(Elle la prend dans le fauteuil et l'embrasse.)

CLÈTE, se réveillant dans les bras de la reine:

Ah!.. ciel!.. eh bien!.. (*Reconnaissant qui l'embrasse.*) Dieu! la grande dame!.. Comment?.. où suis-je donc?..

(Toute endormie encore, elle cherche ses souvenirs. La reine la tient toujours près d'elle, et l'examine en redoublant d'attention.)

LA REINE.

Tais-toi, tais-toi, mon enfant ; mais regarde-moi, fixe tes yeux sur les miens, que je voie leur forme, leur couleur.. Oh ! si tu pouvais me dire... si tu savais, toi?..

CLÈTE.

Moi ! Quoi, madame ?.. Attendez, je me souviens...

LA REINE.

Tu te souviens ? parles ! de quoi te souviens-tu ? Ah ! délivre donc mon cœur !

CLÈTE, *cherchant.*

Hier... au soir... avec un ordre du roi, on est venu m'enlever de notre chaumière.

LA REINE.

Plus de doute... mais... Pauvre petite ! tu n'as donc pas de mère ; puisqu'on a pu te prendre et t'emmenner ?

CLÈTE.

Non, madame, je n'ai pas de mère.

LA REINE, *serrant Clète plus près d'elle, et avec un mouvement de joie.*

Point de mère !.. Mais... je me souviens... Tu m'as parlé de ton père ?

CLÈTE.

Oui.

LA REINE, *éloignant l'enfant dont elle quitte la main.*

Tu n'est donc pas orpheline ?

CLÈTE.

Si ; je vous ai parlé de mon père qui m'a trouvée

LA REINE.

Ah !!!

(Elle ressaisit Clète, et la tient sur son cœur.)

CLÈTE.

Oh ! mais il m'aime autant que...

(Le bruit de la porte secrète qui s'ouvre sous la tapisserie, interrompt Clète.)

LA REINE, *effrayée.*

On vient !.. reste là, dans mes bras, sur mon cœur... Ah ! je ne te rendrai plus ! je crois que tu es ma fille !

(La tapisserie s'est soulevée.—Le pèlerin paraît.)

## SCÈNE XIV.

LA REINE, CLÈTE ET LE PÉLERIN. •

LE PÉLERIN, *sur le seuil.*

La reine !

CLÈTE, dans les bras de la reine.

N'ayez pas peur, je le connais.

LA REINE.

Tais-toi ! — Que voulez-vous ?

LE PÉLERIN, très-ému.

Et sa fille dans ses bras !..

CLÈTE.

C'est le bon pèlerin qui m'est venu chercher au village.

LA REINE.

Lui !.. c'est donc le confident du roi... Mon cœur se glace !

LE PÉLERIN, avançant.

Reine...

(Clète, par un mouvement brusque de surprise, sort des bras de la reine.)

CLÈTE.

Comment ?.. madame... la reine ?

LE PÉLERIN.

Oui ; la reine.

CLÈTE, tombant à genoux..

Oh ! madame, si je l'avais su !

(La reine fait un mouvement pour la relever, mais tout à coup se contient, et laisse Clète à genoux.)

LA REINE, au pèlerin.

Vous qui lui révélez ce que j'ai cessé d'être, me direz-vous à moi, sans m'abuser, le nom de cet enfant ? Mon cœur le cherche, mais se défie. Je n'ai plus à perdre que quelques jours de larmes et de souffrances ; pour si peu, je n'accepterais point ma part d'un mensonge, ni d'un sacrilège : que le roi le sache et vous aussi.

LE PÉLERIN.

Reine, Dieu vous envoie par moi, la preuve...

LA REINE.

Quelle est ma...

(Le pèlerin l'arrête du geste.)

LE PÉLERIN.

La preuve que votre cœur attend, pour retrouver la joie et la vie... (Pendant qu'il parle, la reine relève doucement et d'un air affectueux la jeune fille.) Mais je ne puis dire qu'à vous le secret qui n'appartient qu'à vous... (La reine se retourne et le regarde, frappée de surprise.) Eloignez un moment cette enfant. (Par un mouvement contraire, et qui peint sa défiance, la reine passa un bras autour de Clète, la serre avec crainte, et regarde le pèlerin.) Oh ! reine ! gardez-là.

(La reine, tenant Clète par la main, et la retenant avec elle, va jusqu'à la table et frappe sur le timbre. Elle se retourne aussitôt et continue de regarder le pèlerin. — Clète, que la reine guide elle-

même, passe devant la table, de sorte que la reine se trouve toujours entre elle et le pèlerin.)

CLÈTE, à part.

C'est la reine!.. Si j'osais lui rappeler ce qu'elle m'a promis pour Urbain.

(Pendant l'aparte de Clète, la porte de la reine s'ouvre, et Berthe paraît.)

## SCENE XV.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, presque de la porte.

La reine appelle!

LA REINE, reprenant Clète par la main.

Emmenez cette jeune personne chez moi, et veillez sur elle; je vous la confie... (Elle lui donne un baiser sur le front.) Allez, mon enfant, — Berthe, au prix de ma vie, nela remettez qu'à moi.

(Berthe s'avance pour recevoir Clète que la reine fait passer devant elle. Berthe l'emène.)

## SCENE XVI.

LA REINE, LE PÉLERIN.

LA REINE, dont le regard a suivi Clète jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

(A part) Est-ce ma fille?.. (Se sentant affaibli et s'asseyant.) Pardon, mon père... tant d'émotions ont épuisé mes forces, mais non pas mon courage. Parlez : l'incertitude, le doute achèveraient de me tuer.

LE PÉLERIN.

Hélas! madame, en regardant vos traits, il y a quinze ans à peine, si brillans de beauté, maintenant abattus, éteints par la souffrance, et vos jours, jeunes encore, plus qu'à demi-moissonnés par la faux du malheur; j'entends retentir une éternelle malédiction sur l'auteur de tant d'infortunes! et j'apprends enfin que le malheureux qui donna sa vie pour racheter la vôtre, n'a fait qu'un vain sacrifice.

LA REINE.

Juste ciel!.. de qui me parlez-vous, mon père?

LE PÉLERIN.

De celui que votre cœur, oh! reine! éleva plus haut qu'un roi; de celui qui n'eut qu'un seul amour, et un jour de bonheur, tel qu'il n'en espère pas de plus grand dans le ciel, quand du balcon royal on criait : La reine est mère!

LA REINE, se levant.

Arthur de Nevers!.. Oh! dieu du ciel! vous savez son sort, son dévouement... mon crime!.. Le roi parjure vous l'a donc réyé?..

LE PÉLERIN.

Non, reine, c'est de la tombe d'Arthur qu'on me l'a dit; et vous, pauvre mère! qui demandez à dieu, à la nature, aux battemens de votre cœur, si l'enfant que vous embrassiez tout à l'heure est sorti de votre sein, comment le saurez-vous jamais, si l'ombre de son père ne sort ici pour vous de sa tombe, et ne vient elle-même vous dire : Aliénore, oui, c'est notre fille.

LA REINE.

Ah! mon père! votre accent fait frémir mon cœur. Dieu pourrait-il faire ce miracle?..

LE PÉLERIN.

Dieu peut tout faire, madame. Si, dans l'abîme où le malheureux se jeta, un accident imprévu eût arrêté sa chute?.. si les glaives et les dards qui devaient déchirer son corps, n'eussent atteint que ses vêtemens, et l'eussent ainsi doucement suspendu sur le gouffre? Enfin, si les instrumens mêmes d'un horrible supplice, dans cette lutte effroyable du désespoir contre la mort, l'eussent aidé à descendre au fond des souterrains immenses, sépultures sans tombes, dédales de ténèbres, mais non pas sans issue... eh bien, serait-ce donc un miracle impossible à la Providence, même au simple hasard?

LA REINE.

Ciel! que me faites-vous entrevoir?.. Arthur?..

LE PÉLERIN.

N'a pas péri.

LA REINE.

Ah!.. ah! mon dieu! vous avez donc entendu les cris d'une âme au désespoir! Mais... oh! mon père, achevez!.. Arthur?.. il existe donc?..

LE PÉLERIN.

Non, pour le monde : condamné, il est mort aux yeux des hommes.

LA REINE.

Dans ces horribles cachots?

LE PÉLERIN.

Il a revu le ciel.

LA REINE.

Ah! comment? quelle main généreuse?..



LE PÉLERIN.

C'est un secret... terrible !.. qu'il a juré de garder.

LA REINE.

Il est libre ! et loin de la Navarre, n'est-ce pas ? loin de l'ennemi cruel ?..

LE PÉLERIN.

Ici même, dans ce palais, près du roi.

LA REINE.

Du roi ! il est perdu ! Oh ! pour l'amour du ciel ! par mes larmes et mes souffrances, conjurez-le de fuir.

LE PÉLERIN.

Il restera pour veiller sur sa fille... Rassurez-vous, ce n'est plus lui ; quinze années de tombeau l'ont encore plus changé que vous ; elles ont appelé un siècle sur sa tête.

LA REINE, commençant à deviner.

Ciel !

LE PÉLERIN.

Qui donc pourrait, même inspiré par la haine, retrouver sous le front chauve et ridé d'un vieillard ! ce jeune homme, que vos yeux, Aliénore, guidés par votre cœur, ne reconnaîtraient même pas.

LA REINE.

Grand Dieu !

LE PÉLERIN.

Mais lui, mort pour tous, et pour vous même, une seule fois, un seul instant, devant vous seule, il doit renaître, pour vous dire : Aliénore, l'enfant qui est là, est le nôtre.

LA REINE.

Le nôtre !

LE PÉLERIN.

Cette preuve, il vous la faut... (*La reine lui saisit la main, et cherche à le reconnaître*) Ne cherchez point mes traits, la douleur, la faim, les ténèbres, le froid de la tombe les ont détruits...

LA REINE.

C'est donc ?..

LE PÉLERIN.

Mais il existe une trace ineffaçable, dont la cause demeura le secret de nos cœurs ; tu la reconnaîtras.

(Il se met à genoux et rabat son capuchon.)

LA REINE.

Oui !..

LE PÉLERIN.

Regarde.

LA REINE.

Ciel !

LE PÉLERIN.

C'est par là que coula le sang qui manqua nous trahir.

LA REINE.

C'est lui !.. oh, oui !.. c'est toi, pauvre Arthur ! je te reconnais malgré la mort empreinte sur ton visage ! c'est toi !..

LE PÉLERIN, se levant.

Silence ! silence !.. *(Il restent un moment en pleurs dans les bras l'un de l'autre).* Aliénore !

LA REINE, se retournant tout à coup vers la porte de son appartement.

C'est donc ma fille !

LE PÉLERIN.

Oui, reine. *(Il remet son capuchon).* Mais Arthur de Nevers n'existe plus.

LA REINE, en pleurs.

Ah !.. ma fille, aumoins, ma fille !

*(La reine, épuisée, paraît chanceler. Le pèlerin la soutient et la conduit jusqu'au fauteuil qui se trouve à sa droite, et l'y fait asseoir ; puis il court frapper sur le timbre qui est sur la table de l'autre côté de la scène. — Aussitôt, Berthe paraît.)*

LE PÉLERIN.

Ramenez cette enfant !

LA REINE, assise.

Oui !.. qu'on l'amène... mon Dieu !.. hâtez-vous... mes forces me quittent.

LE PÉLERIN.

Aliénore !.. désormais, pour moi le courage ; pour vous la joie.

LA REINE.

Si Dieu permet que je vive.

*(Berthe entre avec Clète).*

LE PÉLERIN.

La voici !

## SCÈNE XVII.

LA REINE, assise, LE PÉLERIN, CLÈTE, ET BERTHE.  
LE PÉLERIN, allant au devant de Berthe, et prenant Clète par la main.

C'est bien. . allez chercher le roi.

BERTHE, *très surprise.*

Le roi!

(La reine impatiente se tourne vers Clète, et lui tend les bras, mais le pèlerin retient la jeune fille).

LE PÉLERIN, *à Berthe.*

De ma part. Je vous attends, hâtez-vous.

(Berthe obéit et sort).

## SCENE XVIII.

LA REINE *assise*, LE PÉLERIN, CLÈTE.

LA REINE, *aussitôt que Berthe a disparu.*

Clotilde!

CLÈTE.

Moi!

LE PÉLERIN.

Allez! allez, ma fille! dans ses bras!

(A partir de ce moment, la voix de la reine s'altère, s'affaiblit; elle parle péniblement, et ses mouvements indiquent que sa vie s'éteint).

LA REINE, *tenant Clète dans ses bras et près de son cœur.*

Écoute... écoute... chère enfant! je suis ta mère.

CLÈTE.

Vous!.. une reine!

(Elle se retire un peu par respect)..

LA REINE.

Que t'importe!.. Ma fille! (*Elle la rapproche de son sein.*)

Oui, je suis ta mère! aimes-tu ce nom?

CLÈTE.

Oh oui! oui, je l'aime! et vous aussi, je vous aimais déjà sans savoir... mais, Madame...

LA REINE.

Dis ta mère, que je l'entende une fois!

CLÈTE.

Je n'ose pas... vous êtes reine.

LA REINE.

Ah! je suis mourante, c'est tout.

CLÈTE.

Ma mère!

LA REINE.

Ah! viens plus près de mon cœur!.. j'ai tant versé de larmes sur toi! Je ne te demandais plus au ciel, et te voilà dans mes bras!.. Oh! que Dieu m'accorde encore quelques

jours! que j'aie seulement le tems de te voir, de t'embrasser, de t'appeler ma fille!.. Hélas!.. approche... encore... je ne te vois presque plus.

CLÈTE, *l'embrassant.*

Ma mère!.. (*Se redressant tout-à-coup en arrière.*) Ciel!.. mon père!

LE PÉLERIN, *approchant.*

Quoi donc ?

CLÈTE.

Sa bouche est glacée.

LE PÉLERIN.

Ah! (*S'oubliant.*) Aliénore!

LA REINE.

Je ne savois plus que souffrir ; le bonheur m'a tuée.

CLÈTE.

Oh! voyez comme elle pâlit! (*Tombant à ses pieds et en pleurs.*) Ma mère!

LE PÉLERIN.

Grand dieu! j'aurais dû prévoir... (*Il court aux portes.*) Accourez! accourez! du secours à la reine!

LA REINE, *prenant les mains de Clète, et l'attirant sur son cœur.*

Viens, viens... si je meurs, au moins, que mon dernier soupir te trouve près de mes lèvres... Ma fille!

LE PÉLERIN, *éperdu.*

Secours! secours! la reine se meurt!

(Toutes les femmes de la reine et les pages de son service entrent par les portes du fond et de la droiet. Les femmes courent à la reine. — Le bruit redouble à l'extérieur. — La reine perd de plus en plus connaissance. Au milieu de ce tumulte, le roi entre, suivi de Berthe. Il tient un rouleau de parchemin. — Berthe se précipite vers la reine. (Tout ceci doit présenter à l'œil un grand désordre, une grande confusion.)

## SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, BERTHE, Les Femmes de la Reine, Les Pages.

LE ROI, *en entrant.*

Que dites-vous, mon père! la reine?..

LE PÉLERIN.

Ah! Dieu nous aide!

CLÈTE, *reculant tout-à-coup avec effroi.*

Ah! !..

(Ce cri perçant de Clète fait précipiter tout le monde vers la reine.)

BERTHE.

Mon père! mon père!

LE PÉLERIN.

Paix!

(Il prend la main de la reine, et paraît écouter les battements de son pouls. Tout le monde attend en silence.)

LE ROI, *bas, à part.*

Si du moins elle avait signé cet acte.

LE PÉLERIN.

Non!

(Mouvement de joie.)

CLÈTE, *hors d'elle-même.*

Non!.. Oh! ma mère!.. non! non! ne meurs pas!.. ma mère!

(Elle se jette sur le corps de la reine, et demeure attachée à son cou jusqu'à la fin.)

TOUTES LES FEMMES, *avec étonnement.*

Sa mère!

LE PÉLERIN, *qui tient toujours la main et consulte le pouls de la reine.*

Encore de l'espoir... la vie n'est pas éteinte... Appelez des médecins.

(On court.)

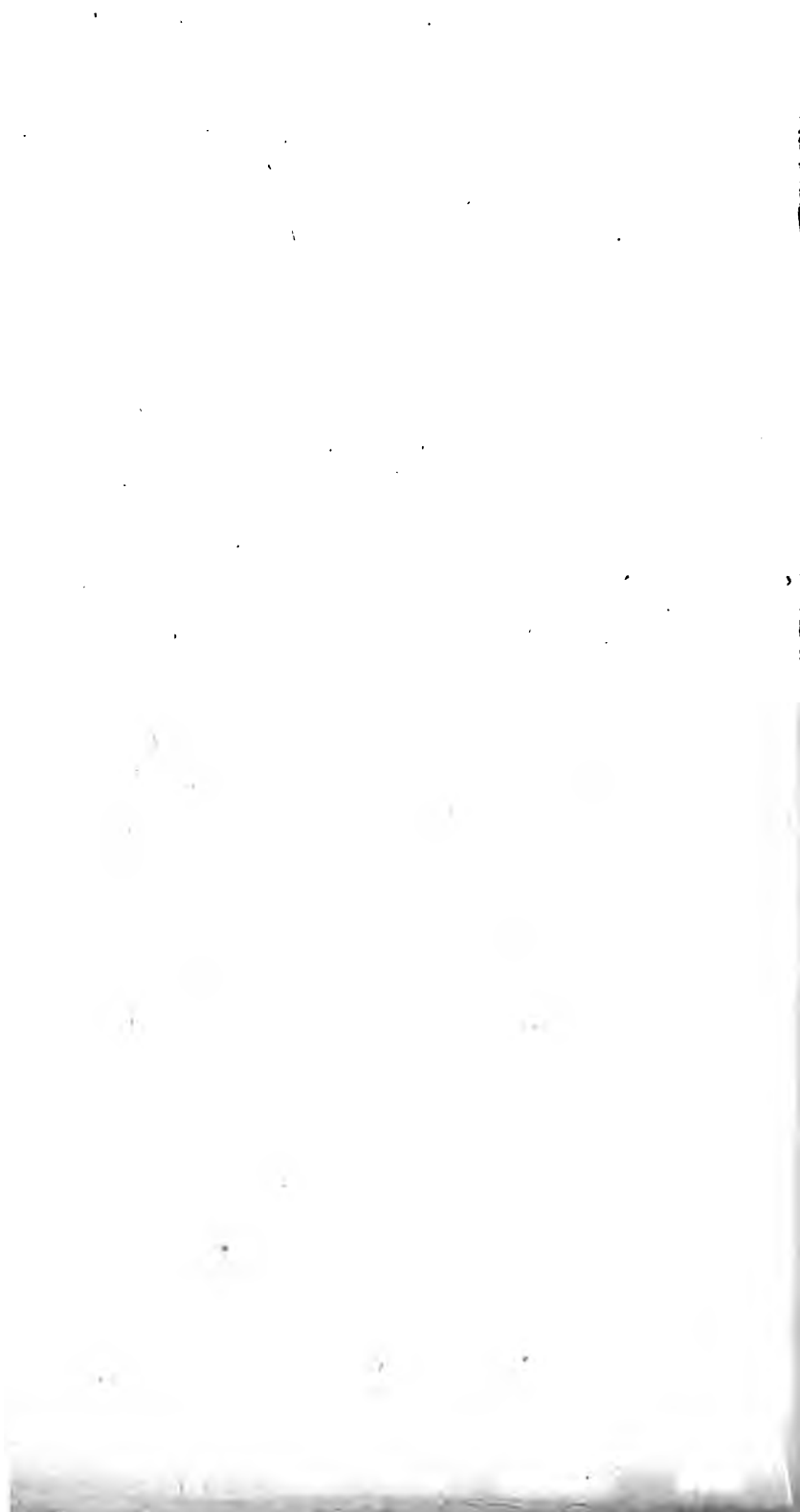
LE ROI.

Notre Dame! donnez-lui seulement le tems de signer! (*A tout le monde.*) A genoux! faites des prières.

(Tout le monde, à l'exception du pèlerin et de Clète qui reste dans les bras de la reine, se met à genoux. Le roi se découvre.)

Le rideau tombe.

*Fin du deuxième acte.*



# ACTE TROISIÈME.

*Le cabinet du roi, qu'on a vu au premier acte. Tout s'y retrouve dans le même ordre. On voit brûler du feu dans une cheminée.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, LE PÉLERIN et CLÈTE, *qui a toujours son même costume du village.*

(Au lever du rideau, le roi est assis, et tient l'acte que la reine a signé; il l'examine d'un air satisfait. Plus haut, vers le milieu de la scène, le pèlerin, hors de la vue du roi, tient et presse dans ses bras Clète, qui pleure.)

LE ROI, *regardant l'acte.*

Elle a signé... il était temps.

LE PÉLERIN, *embrassant Clète.*

Mon enfant, Dieu n'accorde pas, dans ce monde, tout le bonheur à-la-fois. Pleurez une mère qui vous eût chéri; mais remerciez aussi le ciel, car cette mère a pu vous bénir; et vous avez recueilli sur ses lèvres le doux nom de fille, avec son dernier soupir. (*Le roi écoute avec un air mécontent. — Le pèlerin continue.*) Conservez-en bien la mémoire; Dieu peut donner plus d'une couronne, mais il n'accorde qu'une mère.

(Clète continue de pleurer sur le sein du pèlerin.)

LE ROI, *tournant la tête.*

Que lui dites-vous donc là, mon père?

LE PÉLERIN.

Ce que ses larmes inspirent à mon cœur.

LE ROI.

C'est une enfant; on la consolera. — Il est bienheureux que la reine, avant d'expirer, ait retrouvé assez de connaissance pour signer cet acte: c'était toute ma crainte. (*Le regardant en souriant.*) Le voici.

LE PÉLERIN, *à part.*

Il a bien le cœur d'un roi!

(Bruit. Musique religieuse.)

LE ROI.

Qu'est-ce que cela?

(Le chapelain est entré.)

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAPELAIN.

LE CHAPELAIN.

Votre chapelain, sire.

(Il approche. Le roi demeure assis. — Clète s'est mise à genoux.)

LE ROI.

Eh bien! avez-vous donné mes ordres? Je veux qu'on rende à la reine défunte les plus grands honneurs.

LE CHAPELAIN.

Sire, tout est fait selon votre volonté. On prie, en ce moment, dans la chapelle ardente; les chants funèbres ont commencé. Deux fois, depuis hier, la cloche du palais a proclamé le deuil. Pussions-nous, sire, ne la plus entendre annoncer le trépas!

LE ROI.

Messire chapelain, je l'espère bien ainsi.

(La cloche sonne. Le roi se signe. Le chapelain se découvre.)

LE CHAPELAIN.

Sire, je vais prier.

LE ROI.

Priez pour moi, chapelain; Dieu vous en tiendra compte.

(Le roi se lève, se découvre, et prie debout, devant son fauteuil. — Clète est à genoux, tournée vers le fond du théâtre. — Le pèlerin est auprès d'elle. — Le chapelain sort lentement. — Le glas cesse après la sortie du chapelain, mais la musique, que l'on entend vaguement, continue)

## SCENE III.

LES MÊMES, excepté le chapelain; et, peu après, BERTHE.

(Après un instant, durant lequel il a prié, le roi se signe et remet son bonnet. Clète reste à genoux, et continue de prier.)

LE ROI.

(Il ne se rassied pas.)

C'est bien; tout marche au succès de notre plan. (Clète et le pèlerin ne prennent aucune part à ce qui se passe, et continuent de prier. — Berthe entre.) Il est temps d'agir. (Entendant Berthe, qui s'approche.) Hein?

BERTHE.

Je viens prendre les ordres du roi, ainsi qu'il me l'a prescrit.



LE ROI.

Vous faites bien... La plus grande discrétion, dame Berthe. Emmenez cette enfant... et qu'on l'habille convenablement...

BERTHE.

Elle prendra le deuil.

LE ROI.

Le jour de son couronnement?.. non ; demain. — Allez.

BERTHE.

J'obéis. (*Berthe va prendre Clète par la main, et la relève.*)  
C'est l'ordre du roi.

(Pendant que Clète paraît interroger Berthe, le pèlerin descend la scène, et s'approche du roi.)

LE PÉLERIN.

Vous ordonnez?..

LE ROI.

Oui.

LE PÉLERIN, à Clète, qui semble vouloir résister à Berthe.

Mon enfant, suivez madame. Ne craignez rien; désormais, princesse royale, chacun vous doit obéissance et respect.

CLÈTE.

Vraiment?.. on doit faire ce que vous ?

LE PÉLERIN.

Sans doute.

CLÈTE.

Eh bien ! je veux qu'on me reconduise au village, et qu'on me ramène chez mon père.

LE PÉLERIN, bas.

Que dites-vous!.. Votre père, c'est le roi.

CLÈTE.

J'aime mieux l'autre.

LE PÉLERIN.

Il est ici, vous le reverrez ce matin.

CLÈTE.

Bien vrai ?

LE PÉLERIN.

Si vous obéissez au roi.

LE ROI, se retournant, impatienté.

Eh bien ?

LE PÉLERIN.

Ne le fâchez pas.

CLÈTE, avec humeur.

On me dit que je suis maîtresse, et je ne fais pas ce que je veux.

LE ROI, brusquement.

Allons ! allons !

BERTHE.

Venez, mademoiselle ; il ne faut jamais résister au roi.

(Elle emmène Clète. La musique religieuse cesse.)

## SCENE IV.

LE PÉLERIN, LE ROI.

LE PÉLERIN, avec feu.

Sire, l'instant est venu, tout est prêt, il faut achever l'œuvre de la Providence. L'intérêt de l'état, votre sûreté personnelle, exigent que vous fassiez reconnaître sur-le-champ l'héritière de la couronne. J'ai fait, en votre nom, convoquer le conseil royal. Voici les actes. (*Il les montre sur la table.*) Le vieillard qui recueillit votre fille, d'autres habitants du village, témoins irrécusables, sont arrivés cette nuit au palais : enfin, toutes les preuves sont réunies pour démontrer l'existence et l'identité de l'enfant royal. Sire, ne perdons pas un instant, car c'est de la promptitude et de l'éclat, que dépendra le succès de ce miraculeux événement.

LE ROI.

Miraculeux, mon père, vous l'avez dit, car c'est bien un miracle que je sois le père d'une gardeuse de moutons... Si jamais... Enfin ! Dieu le veut... c'est convenu, et cela m'arrange. Mais vous, mon père, à qui le ciel a fait connaître, en Arabie, tous les secrets du royaume de Navarre, vous ne vous rappelez donc plus que c'est mon confesseur, ce traître, ce conspirateur, ce maudit dominicain... il confessait aussi ma femme... qui découvrit... ce que vous savez, et surprit, dans les papiers de la reine, la preuve bien réelle de l'affront conjugal fait à mon royal chef, comme au front d'un vilain.

LE PÉLERIN.

Je le sais, sire ; mais qu'importe ? Vous étiez l'époux : donc le père ; la loi le dit.

LE ROI.

Parbleu ! sans doute, en latin, et l'église aussi. Mais ce rusé confesseur, pour me mieux enlacer, a conservé, malgré moi, cette fatale preuve écrite ; et, en dépit de la loi et du latin, il peut dire à mon peuple, et lui montrer, que ma fille n'est pas ma fille, et que je...

LE PÉLERIN.

Quoi ! vous avez laissé entre les mains d'un tel fourbe les lettres de la reine et d'Arthur de Nevers ?

LE ROI.

Il les a... Mais ne vous mettez point en peine, mon père ; Dieu m'illumine aussi quelquefois. Vous concevez qu'avant tout éclat, il est indispensable de retirer des mains de Génovani, cette maudite preuve !

LE PÉLERIN,

Certainement ! Mais le moyen.

LE ROI.

J'ai médité... le ciel m'aidera ; Salomon a fait des choses plus difficiles. Allez, mon père, allez de ma part dire au dominicain que je l'attends ici, pour signer le testament.

LE PÉLERIN, *étonné.*

En faveur du roi de France ?

LE ROI.

Dites-le-lui... Et pendant notre entretien, tenez-vous près d'ici, avec...

LE PÉLERIN.

Qui ?

LE ROI.

Elle.

LE PÉLERIN.

La princesse ?

LE ROI, *montrant le timbre.*

Ce signal vous appellera. — Allez.

LE PÉLERIN, *inquiet.*

Sire... j'espère...

LE ROI.

Ne vous inquiétez point, et préparez toutes choses.

LE PÉLERIN, *à part.*

S'il cherche à me tromper...

LE ROI, *avec impatience*

Génovani ! mon père, le temps presse.

(Le pèlerin sort.)

## SCENE V.

LE ROI, *seul, marchant vivement.*

Ah ! méchant et fourbe dominicain ! traître Génovani, qui sers la France à mes dépens, vends ma couronne pour un chapeau de cardinal, et ne veux plus me donner l'absolution de mes péchés qu'au prix d'une abdication, qui mettrait mon trône et ma tête en grands périls et hasards ! Ah ! double traître, je te tiens à mon tour ; je puis secouer ton joug, te brayer, et me venger de toi comme des autres ! Je te ferai payer cher tes pénitences, tes jeûnes et les coups

de discipline, qui ne m'ont servi de rien, du moins jusqu'aujourd'hui. Grâce au ciel, je n'ai plus besoin de tes prières, ni de tes reliques; j'ai maintenant à mes ordres un saint homme d'hermite, un véritable anachorète, un prophète qui vient de Jérusalem, que Notre-Dame elle-même a daigné m'envoyer; qui devine le passé, qui prédit l'avenir, qui ait tout... même que ma femme... et qui me retrouve une fille... une fille... C'est égal. (*D'un air de componction.*) Saint homme du ciel! c'est vous qui me vengerez de tous mes ennemis! c'est vous qui me confesserez! c'est vous... (*Génovani parait.*) Voilà l'autre... A nous deux, mon cher confesseur, et prends bien garde à toi.

(Génovani s'est arrêté au fond. — Le roi, prenant un air tout maladif, tout cassé, va s'asseoir en toussant, et comme n'en pouvant plus.)

## SCENE VI.

GÉNOVANI, LE ROI.

GÉNOVANI, à part.

Il me fait demander... Sa santé paraît fort altérée... Pour peu qu'il craigne de mourir, je le tiens. (*Le roi toussé et se plaint — Génovani avance*) Ne serait-ce point une ruse? — (*Haut.*) Sire, banni depuis hier de la présence de mon auguste maître, je demandais vainement à mon cœur la cause d'une injuste disgrâce, lorsque tout à l'heure, il m'est venu, de mon gracieux souverain, l'ordre de me rendre auprès de lui.

LE ROI, d'un ton tout affaibli.

Oui, mon père; je me suis repenti de vous avoir, hier au soir, fermé ma porte, et Dieu m'en a puni. Privé de vos saintes paroles et de votre bénédiction, j'ai dormi d'un mauvais sommeil, et j'ai fait de vilains songes, qui ont attristé mon âme...

(Il toussé.)

GÉNOVANI.

Votre Majesté toussé fort, ce matin.

LE ROI.

Ma vie s'en va, mon bon Génovani; je ne me sens pas bien.

GÉNOVANI, lui tâtant le pouls,

Sire... vous avez en effet le teint pâle... la peau brûlante, et le pouls agité.

DE ROI, effrayé.

Hein?.. vraiment?.. vous me trouvez malade?

GÉNOVANI.

Beaucoup plus que d'ordinaire.

LE ROI.

Ah ! ah ! (*A part.*) L'ermite n'a pas vu cela.

GÉNOVANI, *à part.*

Il a peur.

LE ROI.

Mon père, croyez-vous que je sois en danger ?

GÉNOVANI.

Sire, Notre-Dame de Marcie ne laisse point mouir les rois qui ont une foi vive en sa miséricorde, et qui font des dons pieux à son égglise.

LE ROI.

C'est vrai : nous enverrons à la Vierge un fourreau d'argent garni de dentelles d'or... Tâtez-moi le pouls, mon père.

GÉNOVANI.

Il est mieux.

LE ROI.

Hélas ! le ciel est courroucé contre nous, mon bon Génovani. Vous le voyez, la mort frappe sans relâche autour de mon trône ébranlé ; cette nuit encore, elle a fauché bien près de moi ; la reine...

(Il lève les yeux, indiquant le ciel du regard, ôte son bonnet, et marmotte tout bas.)

GÉNOVANI, *à part.*

Où veut-il en venir ?

LE ROI, *finissant de marmotter.*

Amen.

GÉNOVANI, *croisant ses mains sur sa poitrine.*

Amen.

LE ROI.

Tout cela, mon bon Génovani, m'a fait faire de sérieuses réflexions. Je suis vieux et malade ; le poids d'une couronne devient lourd sur ma tête. J'ai mûrement pesé, mon père, vos sages conseils, et aussi d'après l'avis du saint homme que vous m'avez amené...

GÉNOVANI, *surpris.*

Le pèlerin ?

LE ROI.

Le pèlerin ; je me suis décidé à signer le testament.

GÉNOVANI.

Vraiment, sire ?

LE ROI.

En vérité, mon père.

GÉNOVANI.

Ah ! que tous les saints du ciel en soient loués, sire ! C'est un rayon d'en haut qui est venu éclairer Votre Majesté. Sire, puisqu'enfin Notre Dame vous inspire une si bonne résolution, ne la différez pas ; signez, sire ! signez sans hésiter ! La sagesse de l'homme est sujette à heurter... (*Il tire le testament de sa poche.*) Signez la paix de vos états, la prospérité de votre règne, et la prolongation de vos précieux jours, si chers à vos sujets !

(Il déploie le parchemin.)

LE ROI, à part,

Et ton chapeau, traître !

GÉNOVANI, à part.

Il est à nous !

LE ROI, à part.

Tu ne le tiens pas.

GÉNOVANI.

Voici cet acte, sire... (*Le roi le prend et lit des yeux.*) Le sceau royal est sur votre table.

LE ROI.

C'est bien cela. (*Lisant.*) « Par-devant Dieu, son fils Notre Seigneur, et la Vierge Marie, je donne et lègue à mon frère, le roi de France, mon royaume de Navarre. »

GÉNOVANI.

Après vous, sire.

LE ROI.

J'entends bien... il attendra plus qu'il ne pense.

(Il met l'acte sur la table.)

GÉNOVANI.

(*A part.*) Signe seulement, et nous verrons... (*Allant à la table, prenant le sceau, et le présentant au roi.*) Voilà le sceau ; il se trouve tout près.

LE ROI, se levant

Je vais le mettre là, mon père... Mais avant, j'ai fait un vœu, que ma religion et ma parole royale m'engagent à remplir.

GÉNOVANI.

Un vœu ?

LE ROI.

Cette nuit, à ses derniers momens, la reine m'a demandé pardon de la faute que vous savez, mon père.

GÉNOVANI.

Ni le ciel, ni l'Eglise ne sont inexorables, et le repentir efface...

LE ROI.

Vous croyez qu'il efface ?..

GÉNOVANI.

Oui, sire.

LE ROI.

Tant mieux. — J'ai pardonné, mon bon Génovani. De plus, pour tranquilliser la reine sur son honneur et sur le mien, j'ai promis d'anéantir la preuve que vous avez gardée; et pour cela, j'ai fait vœu, sur les saintes reliques, que ce serait, après sa mort, le premier acte de ma royale autorité. Vous voyez que je ne peux signer cela qu'après.

GÉNOVANI, *désiant*.

Mais, sire, c'est un dépôt que...

LE ROI.

Qu'ai-je besoin de garder, dans vos mains, la preuve que j'ai été...

GÉNOVANI.

Sire, c'est de vous à moi.

LE ROI.

Rendez, mon père.

GÉNOVANI.

Vous vous défiez de votre confesseur ?

LE ROI.

Dieu m'en préserve ! Mais j'ai juré sur les reliques.

GÉNOVANI.

Je vous relève de ce serment.

LE ROI.

Impossible ! ce sont des reliques de vrai bois.

GÉNOVANI, *à part*.

Pourquoi veut-il ravoïr...

LE ROI, *à part*.

Traître ! tu céderas.

GÉNOVANI, *à part*.

Tâchons... (*Haut*.) Eh bien ! sire, soit ; je vous rendrai ces lettres... je vais... Signez toujours ; tout à l'heure..

LE ROI.

Allez, avant, les chercher, mon père.

GÉNOVANI.

Vous signerez ?

LE ROI.

C'est convenu.

GÉNOVANI.

En ce cas, jugez donc, sire, combien était en sûreté l'honneur de mon roi... (*Tirant de dessous sa robe un paquet enveloppé d'un parchemin.*) Ces lettres, de votre épouse et de son séducteur, n'ont jamais quitté mon sein.

LE ROI.

Ah! ah!

GÉNOVANI.

Les voici...

LE ROI, *saisissant le paquet.*Donnez!.. (*Il l'ouvre. — A part.*) Je les tiens!GÉNOVANI, *à part.*

Après tout, elles n'ont plus d'importance, la reine et l'enfant sont morts.

LE ROI, *examinant les lettres avec vivacité.*Oui... c'est cela... toutes... je respire!.. (*Déchirant les lettres, mais gardant les morceaux.*) Mon père, je vous remercie; vous me rendez ma couronne.GÉNOVANI, *bien surpris.*

Comment? que signifie?

LE ROI, *allant vers la cheminée.*

Je vais vous le dire, mon bon Génovani.

GÉNOVANI.

Sire, vous allez signer...

LE ROI, *riant.*

Certes.

*(Il achève de déchirer en masse toutes les lettres, et les jette dans la cheminée, où le feu, qui est allumé, les dévore.)*GÉNOVANI, *courant*

Sire! que faites-vous!.. ces lettres!..

LE ROI, *le repoussant d'une main ferme.*

Laissez-les brûler, mon père...

GÉNOVANI, *surpris de la force du roi.*

Il n'est plus malade.

LE ROI.

Et maintenant, allez dire aux ambassadeurs de Rome, de France et de Castille, que le roi de Navarre n'a point de testament à faire; que son trône n'ira point aux mains de ses beaux cousins, et qu'un dominicain, qui s'est pris dans le piège, ne vendra point la couronne de son maître pour un chapeau de cardinal. Entendez-vous, mon père?

GÉNOVANI.

Sire!..

LE ROI.

Dites-leur encore, je vous prie, que le roi se porte à merveille; qu'il se sent de force à régner long-temps, et que Dieu et Notre-Dame lui ont fait l'insigne grâce de lui garder une fille, pour héritier de son trône.



GÉNOVANI.

Que dites-vous ? Quoi, sire ! vous avez une fille ?

LE ROI.

Que vous avez baptisée, mon père.

GÉNOVANI.

Celle ?..

LE ROI.

Oui, mon père, elle-même ; Dieu me l'a rendue... légitime, maintenant... (*Montrant la cheminée.*) grâce à vous. Je vais vous présenter la princesse de Navarre.

(Il frappe sur le timbre.)

GÉNOVANI, *à part.*

Je devine... malédiction !.. il m'a joué !.. C'est un infâme mensonge !.. j'aurai mon tour !

LE ROI, *à l'huissier.*

Ouvrez ces portes !

(L'huissier obéit.)

L'HUISSIER, *ayant ouvert.*

La princesse de Navarre !

(Deux pages, deux dames d'honneur, Berthe et le pèlerin, accompagnent Clète, qui entre. — Le pèlerin l'amène par la main. — Clète est parée, portant le diadème et le manteau de cour.)

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE PÉLERIN, CLÈTE, BERTHE, *Dames, Pages.*

GÉNOVANI, *les voyant entrer, à part.*

Avec ce traître de pèlerin !.. Je tiens toute leur fourberie.

LE PÉLERIN.

Sire, voici votre auguste fille ; et le conseil royal est assemblé.

(Le roi prend le milieu. — Le pèlerin conduit Clète à Berthe, et prend la gauche du roi, sans s'écarter de Clète.)

LE ROI, *à Génovani, d'un ton respectueux.*

Mon père, voilà l'enfant royal, qui reçut la lumière le troisième jour de Noël ; que vous offrites à Dieu sous le nom de Clotilde, et qui fut saluée princesse de Navarre. Le ciel a conservé cette fille à mon amour paternel, afin de rassurer sur l'avenir mes sujets alarmés ; et pour fixer sans retour le sort de mon royaume, je veux, dès aujourd'hui, la nommer mon héritière, et la couronner reine de Navarre. C'est à

vous, mon révérend père, que je réserve l'honneur d'accomplir cette auguste cérémonie; c'est de vos mains fidèles, que la jeune reine recevra, dans notre chapelle, le divin sacrement et l'onction royale.

GÉNOVANI, *à part.*

Votre... fille?

LE ROI, *d'un ton significatif.*

Vous entendez, mon père.

GÉNOVANI.

Mais, sire... la couronner... je n'ai point la preuve...

LE ROI.

De quoi?

GÉNOVANI.

Si ma foi, ma conscience et Dieu me défendaient...

LE ROI, *plus près de lui, et confidentiellement.*

Si tu veux conserver ta tête pour un chapeau de cardinal, fais en sorte que ta foi, ta conscience et Dieu te permettent de m'obéir. Je veux que ce soit toi qui couronnes ma fille, ou, par Notre-Dame de Murcie, à qui je donnerai un fourreau d'or au lieu d'argent, je t'enverrai dire une messe des morts aux âmes de ceux qui sont dans mes oubliettes.

GÉNOVANI, *s'inclinant profondément.*

Sire, tous les sacrements de la sainte Église sont aux ordres du roi.

LE ROI.

C'est bien comme cela que je l'entends... Vous n'oublierez pas de faire mettre, suivant l'usage, un missel sur le prie-dieu de ma fille...

GÉNOVANI, *frappé d'une idée subite.*

Un missel!

LE ROI, *à part.*

Je ne veux pas que mon peuple s'aperçoive que je lui donne une reine qui ne sait pas lire.

GÉNOVANI, *à part, et réfléchissant.*

Je le choisirai moi-même.

LE ROI.

Vous avez entendu.

GÉNOVANI.

J'obéirai... (*A part.*) Tu t'en repentiras!

LE ROI.

Allez tout ordonner. (*Au pèlerin.*) Nous, mon père, rendons-nous au conseil. — Et vous, mademoiselle ma fille, demeurez ici... Dame Berthe, fermez toutes les portes... (*A*

*Clète.*) On viendra vous chercher quand il faudra paraître.  
— Allons, mes pères.

(Il rit en regardant Génovani, qui enrage.)

LE PÉLERIN, à *Clète.*

Attendez.

CLÈTE, *boudant.*

Encore ?

(Il la calme avec douceur, et l'emmène vers le roi.)

LE PÉLERIN.

Ne l'embrassez-vous pas, sire ?

(Clète recule un peu. Le roi fait la grimace, mais se contraint, jette en dessous un regard sur Génovani, et donne, avec répugnance, un baiser à Clète, qui s'éloigne aussitôt. — Le roi, grémelant, va vite prendre les actes qui sont sur la table. — Berthe est venue prendre sa place près de Clète.)

BERTHE.

Princesse, prenez garde, avant la cérémonie, de ne rien déranger à votre parure.

CLÈTE, *boudant.*

C'est bon !

LE ROI.

Partons !

LE PÉLERIN, *préoccupé, et regardant Clète.*

Je vous suis, sire.

GÉNOVANI, *à part.*

Tu n'en es pas où tu penses. (*Haut.*) J'obéis.

BERTHE, *à Clète.*

Je vais prier pour la reine.

(Génovani, et, après lui, Berthe, les deux dames et les deux pages, sortent par une porte latérale. — En même temps, le roi et le pèlerin sortent par l'autre porte latérale, ainsi que l'huissier. — Clète demeure immobile et boudeuse sur l'avant-scène, ne regardant ni n'accompagnant personne. Mais le pèlerin qui suit le roi, s'arrête sur le seuil, et, dès que tout le monde a disparu, il revient précipitamment.)

## SCENE VIII.

CLÈTE, LE PÉLERIN.

LE PÉLERIN, *saissant Clète dans ses bras, et avec l'accent de la joie.*

Oh ! mon enfant ! tu vas donc être reine !

CLÈTE.

Ah ! mon père... vous êtes bon, et vous m'avez dit que vous m'aimiez. Oh ! je vous en prie, emmenez-moi d'ici !

LE PÉLERIN, *la pressant sur son cœur.*

Tais-toi!.. tais-toi! aimable et chère Clotilde! Laisse un moment mon cœur s'épancher et goûter la joie qui l'enivre. Quelle insupportable contrainte! Mais une fois, du moins, une fois, et tandis que ton front n'est pas encore sous la couronne, laisse-moi le couvrir de mes larmes d'amour, et de mes baisers de... Oui! le destin a prononcé! le ciel accepte mon ouvrage, il veut que tu sois reine! Oh! ma Clotilde! c'est pour toi que la main de Dieu m'a retiré de la tombe! Sors donc aussi, sors de la nuit qui t'a si bien cachée! Elève orgueilleusement ton cœur et ton âme!.. Fille d'Aliénore, aujourd'hui, tu seras reine!

CLÈTE, *qui d'écouté tout cela avec impatience.*

Mais, mon père...

LE PÉLERIN.

Silence! Attend, ma fille; encore une heure, et je te placerai sur le trône... Encore ce baiser... c'est le dernier, peut-être; mais tu seras couronnée!.. Attends!..

(Il sort précipitamment.)

## SCENE IX.

CLÈTE, *seule.*

Tu seras reine!.. tu seras couronnée!.. voilà tout ce qu'ils me disent... Et puis, on me gronde, on m'enferme, et je suis malheureuse... Ah ça! mais, qu'est-ce que tout cela veut dire? Moi, reine! dans un palais! avec ces riches habits!.. Et hier, une pauvre petite fille, élevée par charité!.. Ce n'est pas possible!.. Est-ce que je rêve?.. Suis-je bien Clète? est-ce moi?.. (*Elle se touche et se regarde.*) Ce ne sont plus mes habits, mais c'est bien moi... D'ailleurs, je me souviens bien de mon père, de notre cabane, de mon Urbain... Oh! oui, c'est bien moi, puisque je les aime toujours... Mais alors, comment suis-je la fille d'un roi et d'une reine?.. (*Avec colère.*) Ça m'ennuie!.. (*Après une courte réflexion, et essuyant une larme.*) Pauvre reine! je l'aimais déjà bien, elle, quoique je l'eusse si peu vue... Mais, par exemple, pour mon père, le roi, oh! je le déteste, lui! Il trouve que je suis sotte, mal élevée, et il me fait enfermer! Ah! c'est que je n'entends pas cela, moi! Je veux bien être reine, si ça leur fait plaisir, mais je veux retourner au village... (*Regardant de sa place vers une croisée ouverte, celle qui est en face de la table.*) Voyez! maintenant que le jour est si beau, le ciel si bleu, que les oiseaux volent et chantent partout, je suis enfermée, moi, et je ne peux pas courir. Ils

m'ont mise dans ces jupes, dans tout cela, qui m'empêche de courir; et pourtant, là, devant mes yeux... *(Tout en parlant, elle marche, et va jusqu'à la fenêtre.)* Oh! les beaux arbres! les belles fleurs! les beaux gazons! et des allées si longues! si longues! Que je courrais bien là, si je pouvais... si j'osais... *(Elle a envie de sauter par la fenêtre.)* On ne me voit pas, et ce n'est pas haut... J'ai bien envie de me sauver... *(Faisant brusquement, et avec un ~~cou~~ un mouvement en arrière.)* Ah! un homme, tout là-bas... Non, c'est un jeune garçon... Il court, lui; qu'il est heureux! On dirait qu'il a peur... qu'il fuit... qu'il cherche... Il m'a vue!.. Eh bien!.. il me fait des signes... Oh!.. oh! mon dieu!.. *(Avec une joie folle.)* Mais c'est lui! c'est lui, c'est mon Urbain! Mais oui, c'est lui! le voilà!.. *(iCrant par la fenêtre, en sautant de joie.)* Urbain! Urbain! c'est moi! oui! Clète! Viens donc! viens vite! Monte au treillage, donne-moi la main...

*(Elle se penche en dehors de la fenêtre, tend les mains, et aide Urbain à monter.)*

*La voix d'URBAIN.*

Clète! ma chère Clète!

CLÈTE.

Monte donc!

*La voix d'URBAIN.*

Attends! laisse-moi faire!

CLÈTE.

Vitel n'aie pas peur!.. te voilà!

*(Il est sur le châssis).*

## SCENE X.

URBAIN, CLÈTE.

*URBAIN, sur le châssis.*

Chut!.. es-tu seule?

*CLÈTE, le tirant par la main, et le faisant sauter à terre.*

Tu le vois bien!

URBAIN.

Oh Clète! ma petite Clète! ma chère Clète! c'est donc toi? c'est bien toi?

CLÈTE.

Oui c'est moi! mon cher Urbain! quel bonheur!

URBAIN.

Veux-tu que je t'embrasse?

CLÈTE.

Certainement.

URBAIN.

C'est que tu-es si bien mise.

CLÈTE.

Qu'est-ce que cela fait ? aime-moi toujours.

URBAIN, *l'embrassant.*

Ah oui !

CLÈTE.

Mais comment es-tu ici ? qui t'a amené ? viens-tu aussi pour être roi ?

URBAIN.

Roi ! qu'est-ce que tu dis ?

CLÈTE.

Dame ! je ne te le conseille pas, va !

URBAIN.

Si tu savais comme j'ai été en colère, au désespoir quand j'ai appris que ce maudit pèlerin t'avait enlevée. j'ai voulu courir après toi, mais on m'a enfermé. Oh ! j'ai pleuré de rage.

CLÈTE.

Pauvre Urbain ! et mon père ?

URBAIN.

Voilà qu'au milieu de la nuit, on vient aussi chercher ton père, le mien, le curé, le tabellion ; toutes les grosses têtes du village : on les fait monter dans des chariots superbes, on les enlève comme on t'avait enlevée, au nom du roi...

CLÈTE.

Et toi ?

URBAIN.

Moi ? on me laissait. Oh ! mais quand je vis tout cela, je pris tout de suite mon parti ; je sautai par la fenêtre, je suivis les gens du roi, et j'arrivai avec tout le monde.

CLÈTE.

Cette nuit ?

URBAIN.

Certainement. Alors, on nous fit passer par de longs souterrains.

CLÈTE.

Comme moi.

URBAIN.

Après cela, on nous a fait entrer dans dans des salles magnifiques, où il faisait clair comme au soleil.

CLÈTE,

Toujours comme moi.

URBAIN.

Et puis, on a mis autour de nous des sentinelles.

CLÈTE.

Voyez-vous!

URBAIN.

Ton pauvre père pleurait ; le mien avait bien peur ; moi , je ne pensais qu'à toi. Enfin , tout à l'heure , on vint changer les sentinelles qui nous gardaient. Moi , qui guettais toujours je profitai du mouvement des soldats , je me glissai derrière un peloton , et dès que je fus hors de la salle où nous étions gardés , je me mis à courir... je ne sais par où... Bref , j'ai trouvé , devant moi , des escaliers , des cours , des jardins ; je courais toujours dans l'espoir de t'apercevoir à quelque croisée , et je t'ai vue là...

CLÈTE.

Oh ! c'est notre bon ange qui t'a guidé.

URBAIN.

Oui , car tu me tendais la main. Ah ça ! mais , toi , qu'est-ce que tu fais ici ? que te veut-on ? pourquoi es-tu mise comme une dame de la cour ?

CLÈTE.

Tu ne le sais donc pas ?

URBAIN.

Non.

*CLÈTE , prenant un petit air fier.*

Je suis reine.

URBAIN.

Tu es reine ! toi... Clète ?..

CLÈTE.

On ne m'appelle plus Clète ; je me nomme Clotilde , je suis princesse de Navarre et fille du Roi.

*URBAIN , reculant interdit.*

Toi ?.. vous ?.. Ah ! mon dieu !.. En effet , tout ce qui se passe... Ce palais... ces habits... Vous , reine !.. Oh ! pauvre Urbain.

CLÈTES

Eh bien ! qu'as-tu donc ? cela te fâche ?..

URBAIN.

Non que vous soyez reine... mais que vais-je devenir ?..

CLÈTE.

Ce que tu es , toujours mon ami , mon frère , mon amant , et tu seras roi quand tu seras mon mari.

URBAIN.

Quoi ! tu m'aimeras encore ?

CLÈTE.

Es-tu fou d'en douter ? Mais non , oh ! non , va , je ne veux

pas être reine, je ne veux pas que tu sois roi; cela rend trop malheureux! Oh! mon ami, cela fait mourir!

URBAIN.

Mourir, d'être reine?

CLÈTE.

Oui, oui, mourir! Tu sais bien cette belle dame que nous avons vue au village; qui était si bonne! qui t'avait promis une grande place...

URBAIN.

Eh bien?

CLÈTE.

C'était la reine.

URBAIN.

La reine!

CLÈTE.

La reine ma mère: oui, je suis sa fille. Eh bien! cette nuit, elle est morte de chagrin

URBAIN.

Morte!

CLÈTE.

Tu vois! et moi, depuis que je suis ici, je n'ai fait que pleurer. Dans ces belles chambres dorées, on m'enferme, on me gronde; on me dit toujours: Taisez-vous. Je ne peux pas sortir, je ne peux pas courir, je ne peux pas jouer. Oh! je suis bien malheureuse!

URBAIN.

Toi, malheureuse!

CLÈTE.

Et puis, toutes les figures qu'on voit ici, oh! mon ami! ce n'est pas du tout comme ailleurs; ici, on ne rit jamais pour bon, on se regarde en dessous, on se fait de grandes révérences avec des yeux méchants; vrai, j'ai peur de tout ce monde-là, et surtout de mon père... (*Urbain fait un mouvement de surprise.*) Non pas mon bon père du village; quelle différence! de mon père le roi. Oh! lui, c'est le plus méchant de tous, et j'ai bien vu qu'il me déteste aussi, va!

URBAIN.

Toi! ciel!

CLÈTE.

Il a fait mourir sa femme, ma mère: et vois-tu bien Urbain, s'ils me gardent ici, m'enferment, me tourmentent, me chagrinent, et me font reine, je suis bien sûre aussi d'en mourir.

URBAIN.

Oh! Clète! ma chère Clète, renonce plutôt à la couronne, dis-leur que tu ne veux pas régner.



CLÈTE.

Eh! je l'ai déjà dit! ils me répondent que je suis une sottie. Vois, je suis déjà habillée... Cela me va-t-il bien?

URBAIN.

Pas mal.

CLÈTE.

J'ai déjà pensé à m'enfuir.

URBAIN.

T'enfuir?

CLÈTE.

Mais toute seule... Maintenant, te voilà! Si tu m'aimes, si tu l'oses, oh! sauve-moi, Urbain!

URBAIN.

Le veux-tu?

CLÈTE, *avec transport.*

Oui, oui! Oh! je t'en prie! mon frère, mon mari, emmène-moi de ce palais où je mourrais et toi aussi, puisque nous devons mourir ensemble. Rends-moi mon bon père, mes champs, mes bois, ma liberté! ma liberté, Urbain! et notre amour aussi, car, tiens, je le devine, je suis sûre qu'ils ne voudront pas non plus que tu m'aimes et que tu m'épouses.

URBAIN.

Tu as raison, oui, tu serais reine, et moi, un paysan.

CLÈTE.

Tu vois bien! et d'ailleurs, quand on le voudrait, que ferions-nous d'une couronne? cela nous empêcherait d'être heureux. Sauvons-nous, va!

URBAIN.

Oui, Clète; sauvons-nous! allons!

CLÈTE, *lui donnant sa main pour qu'il l'emmène.*

Partons vite.

URBAIN.

Par où? Sais-tu le chemin?

CLÈTE.

Non.

URBAIN.

Ces portes?

CLÈTE.

Elle sont toutes fermées, et il y a des gardes derrière.

URBAIN.

Ciel! comment donc?..

CLÈTE.

Qui t'embarrasse? cette fenêtre.

URBAIN.

Ah! oui, je t'aiderai à descendre, nous courrons par les allées. Viens...

CLÈTE.

Attends donc. (*Montrant sa parure de cour.*) Je ne pourrai pas courir avec tout cela, moi.

URBAIN.

Eh bien! ôte ce qui te gêne.

CLÈTE.

Oui, aide moi... Tout cela me gêne... Commence par ceci... (*Elle indique le manteau.*) Tire, arrache, n'aie pas peur... Moi, je vais me décoiffer... (*Urbain lui ôte son manteau, elle jette son diadème et ses bijoux.*) Avances-tu?

URBAIN.

Oui... (*Jetant le manteau.*) Au diable leur manteau royal et tes perles, et ta coiffure d'or!

CLÈTE, *jetant le reste.*

Tout cela ne vaut pas la liberté!

URBAIN.

Et tu es bien plus jolie, de ta beauté toute seule.

CLÈTE, *prenant sa jupe des deux mains.*

Ah! je me reconnais! et comme cela, je peux courir.

URBAIN, *lui tendant la main.*

Viens!

CLÈTE, *lui donnant sa main.*

Viens!

URBAIN, *s'arrêtant pour écouter.*

Prenons garde.

CLÈTE.

Nous sommes seuls, enfermés; n'aie pas peur... (*Indiquant la fenêtre.*) Regarde.

URBAIN *va regarder.*

Personne!

CLÈTE.

Allons!

URBAIN.

Allons! (*Ils se tiennent par la main.*) A la garde de Dieu, Clète!

CLÈTE.

Et de notre amour, Urbain!

(*Ils s'embrassent. — Dans ce moment, la tapisserie d'une des portes latérales se soulève, et Berthe paraît.*)

## SCENE XI.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, au fond, voyant Clète dans les bras d'Urbain. — D'une voix étouffée par la surprise.

Notre-Dame !..

URBAIN et CLÈTE ensemble.

Bon ange, sauvez-nous !

(Ils courent à la fenêtre, Urbain monte sur le châssis, et tend la main à Clète, qu'il enlève déjà.)

BERTHE.

Ah !.. que vois-je?.. Au secours!.. au secours!.. (*Elle court, saisit Clète, qui est déjà presque montée sur le châssis avec Urbain, et la tire par une main, tandis qu'Urbain la retient de l'autre.*) Arrêtez ! arrêtez !

CLÈTE.

Urbain, ne me lâche pas !

BERTHE.

Au secours ! au secours !

(*On cris au dehors.*) Aux armes ! aux armes !

CLÈTE, se défendant.

Laissez-moi !..

(Elle jette un cri, et suit Berthe, qui l'entraîne au milieu de la scène.)

BERTHE.

A l'aide ! au secours !

(Urbain se précipitant, et saisissant la main de Berthe pour dégager celle de Clète.)

URBAIN.

Vieille ! veux-tu que je t'étrangles ? Rends-moi Clète !

BERTHE.

A l'aide ! on enlève la reine !.. (*Dans ce moment, au milieu du fracas, des gardes entrent en criant*) : Aux armes !

(Le pèlerin se précipite après eux, en s'écriant.. (*Voyez à la scène.*) Puis après viennent les pages, d'autres gardes, Gontribert, Archambault, Raoul, et enfin le roi.)

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE PÉLERIN, puis Pages, Dames, Gardes, GONTRIBERT, ARCHAMBAULT, RAOUL ET LE ROI.

LE PÉLERIN, accourant.

La reine!.. trahison ! saisissez l'infâme ! (*Des gardes s'ap-*

*prochent ; lui-même a déjà saisi Urbain par le bras, et le regarde.)*  
Ciel!.. Urbain ! malheureux !

CLÈTE, *tendant les mains au pèlerin.*

Mon père !..

(Pendant ce temps, tous les autres personnages et le roi sont entrés.)

L'HUISSIER, *criant.*

Le roi !

(Aussitôt tout le monde demeure immobile et se tait.)

LE ROI.

Qu'est-ce donc , Messieurs ? d'où vient ceci ?

BERTHE.

Sire, ce jeune homme a osé porter la main sur la princesse royale, il tentait de l'enlever ; sans mes cris et mes efforts, Son Altesse Royale ne serait plus sous les yeux de Votre Majesté

LE ROI.

Par Notre-Dame !

BERTHE, *montrant à terre le manteau royal et le diadème.*

Regardez, Sire, voilà les preuves du crime.

LE ROI.

Violence ! rapt ! tentative de meurtre ! crime de lèse-majesté ? Quel est le traître ?

CLÈTE, *aux genoux du roi.*

Sire, Sire !.. c'est Urbain, c'est mon frère ; oui, c'est mon frère ! il n'est pas coupable !.. N'écoutez pas cette femme, elle ment ! C'est moi, moi seule qui voulais fuir ; Urbain me sauvait, voilà tout, Sire ! Ah ! je vous le jure devant Dieu !

LE ROI.

Relevez, relevez donc cette enfant ! (*Berthe et les dames relèvent Clète.*) Vous le voyez, messieurs, l'attentat est prouvé ; c'est un crime capital !.. Mesdames, emmenez la princesse royale, et réparez à l'instant le désordre que des mains sacrilèges ont osé commettre sur la personne sacrée de la fille du roi. (*A l'huissier.*) Annoncez au conseil royal que la séance est suspendue pour une heure. (*L'huissier sort.*) Monsieur le capitaine de mes gardes, faites votre devoir.

URBAIN, *au pèlerin.*

Quoi?..

LE PÉLERIN, *bas au jeune homme.*

Point de résistance ; je vous sauverai.

LE CAPITAINE, *à Urbain.*

Suivez-moi.

(Sur l'ordre du capitaine, deux gardes viennent s'emparer d'Urbain, et le gardent.)

CLÈTE, *se dégageant du milieu des dames qui l'entourent.*  
Urbain !..

(Berthe fait un mouvement pour la retenir, mais le pèlerin saisit la main de Clète, en faisant signe à Berthe d'être calme, et l'attire un peu à l'écart sur l'avant-scène. — Pendant ces mouvemens, le roi s'est assis à la table, et il écrit.)

LE PÉLERIN, à Clète, en l'écartant d'Urbain.

Silence !.. vous achevez sa perte.

CLÈTE.

Moi !.. mais, mon père, il n'est pas coupable ! Que va-t-on faire de lui ?

LE PÉLERIN-

Hélas !.. ce qu'il a fait conduit à l'échafaud !

CLÈTE.

Ah !..

LE PÉLERIN.

Mais vous pouvez l'y soustraire et le sauver.

CLÈTE.

Je le peux !.. Oh ! tout de suite !

LE PÉLERIN.

Non ; dans quelques heures, vous serez reine...

CLÈTE.

Je ne veux plus...

LE PÉLERIN.

Ecoutez... L'usage accorde à la nouvelle souveraine la grâce d'un criminel, d'un seul.

CLÈTE.

D'Urbain aussi ?

LE PÉLERIN.

Oui.

CLÈTE.

Et sans cela ?

LE PÉLERIN.

Il meurt.

CLÈTE, avec vivacité.

Je serai reine, mon père !

LE ROI, au capitaine.

Approchez ! (Le capitaine vient jusqu'à la table.) On jugera sans délai, sur-le-champ, et l'on fera justice royale. (Lui remettant un écrit et se levant.) A l'exécuteur des hautes-œuvres.

CLÈTE, se retournant vers Urbain.

N'aie pas peur !..

LE PÉLERIN, la retenant.

Taisez-vous.

LE ROI, qui s'est levé, voyant encore Clète et les dames.

Vous ne m'avez pas obéi ?

BERTHE.

J'attendais Son Altesse.

CLÈTE, *avec résolution.*

Madame, je suis prête, vous allez me suivre. — Sire, j'obéis. Ah !. (*Regardant le pèlerin.*) Pour le sauver... maintenant je veux être reine.

(Clète, jetant un regard à Urbain, que les gardes entourent, se dispose à sortir avec les femmes. — Tous les autres personnages la regardent. — Au moment où elle s'éloigne, suivie de Berthe et des dames, le rideau baisse.)

---

### LE THÉÂTRE CHANGE.

(Le théâtre, fermé au fond par un rideau qui en occupe toute la largeur et la hauteur, représente une espèce de galerie ou vestibule gothique. — Quand le rideau est ouvert, on voit la nef d'une église, à laquelle le vestibule où l'on se trouvait d'abord, sert comme de bas côté. — Au milieu de cette nef s'élève un trône, sur lequel sont deux fauteuils. — Le maître-autel, ainsi que le chœur de l'église, se trouvent hors de la vue du spectateur, à la droite du trône. — Quand le rideau d'avant-scène se lève, après l'entr'acte, les rideaux qui cachent l'intérieur de l'église sont fermés.)

## SCÈNE XIII.

GONTRIBERT, ARCHAMBAULT, RAOUL.

(Cris confus qui se perdent avec la fin de la musique.)

GONTRIBERT.

Paix !.. écoutez !.. n'ai-je pas entendu les cris de la foule, qui annonceraient que le cortège se rend à la chapelle pour le couronnement de la jeune reine.

ARCHAMBAULT.

Non, pas encore ; c'est toujours le peuple rassemblé sous le balcon royal, auquel, de temps en temps, on fait voir la princesse héréditaire, et qui pousse des cris d'allégresse et d'amour.

RAOUL.

Selon l'usage.

GONTRIBERT.

Par ordre.

ARCHAMBAULT.

Et pour la valeur de la monnaie qu'on lui jette.

GONTRIBERT.

Par Saint-Jacques et tous ses confrères ! il faut avouer, mes amis, que voilà une altesse royale bien à propos tombée du ciel !

ARCHAMBAULT.

On pourrait dire des nues.

RAOUL.

Pourquoi pas de la lune ?

GONTRIBERT.

Il paraît qu'on l'avait oubliée en nourrice.

ARCHAMBAULT.

Eh ! messieurs ! pour des hommes de cour, vous voilà bien surpris ! est-ce que les héritiers posthumes manquent jamais aux rois ?.. quand il n'y en a plus...

GONTRIBERT.

Le ciel en envoie... Malgré tout cela, notre vieux roi est bien malin, messieurs ! mais qui diable est sa dupe ?

ARCHAMBAULT.

Le confesseur.

GONTRIBERT.

On disait pourtant que le pèlerin n'était que son compère. En tout cas, la couronne nous reste, et pour surcroît d'agrément, nous aurons aujourd'hui, enterrement royal, couronnement, deuil, fête à la cour...

RAOUL.

Et le divertissement d'une tête coupée.

GONTRIBERT.

Chut ! sur ce chapitre de l'histoire de la jeune princesse, le roi ne badine pas. *(Il rit.)* Il paraît que le pauvre petit pastoureau du village, était l'amant champêtre de Son Altesse royale, quand elle battait le beurre.

*(Le chapelain entre.)*

ARCHAMBAULT.

Silence ; voici le chapelain, c'est l'espion du confesseur.

## SCENE XIV.

LES MÈRES, LE CHAPELAIN.

*(Le chapelain, venant de l'église, salue, et semble vouloir sortir de suite.)*

CONTRIBERT

Salut, maître chapelain... Vous semblez bien pressé,

LE CHAPELAIN.

L'heure de la cérémonie va sonner, messeigneurs, et je dois porter au père Génovani, ce précieux missel qu'on a tiré, tout exprès pour la princesse, du trésor de la couronne.

CONTRIBERT.

Qu'en veut-il faire ?

ARCHAMBAULT.

Le bénir, sans doute.

LE CHAPELAIN.

C'est un usage de la cour. Ce livre n'est employé que dans les grandes solemnités. Il n'avait plus servi depuis le mariage de la feue reine.

(Tous le regardent.)

CONTRIBERT.

Quelle richesse !

LE CHAPELAIN.

C'est un présent de Rome. Si vos seigneuries sont curieuses de jeter un coup-d'œil dans l'église, et de voir les préparatifs qu'on vient d'y faire, elles ont encore quelques minutes avant l'arrivée de la cour.

CONTRIBERT.

Très-volontiers, maître chapelain. Allons choisir nos places, messieurs.

(Ils entrent tous les trois dans l'église, tandis que le chapelain sort par la gauche. — Le pèlerin entre avec un page qu'il amène.)

## SCENE XV.

LE PÉLERIN, un Page, et peu après NORBERT et GONTRAN.

LE PÉLERIN, ému, agité, au page, après avoir regardé autour de lui.

Personne!. j'aurai le tems. — Courez et m'amenez les deux hommes que vous trouverez cachés là.

(Il indique la première coulisse de gauche. Le page court et disparaît.)

LE PÉLERIN.

Le cortège sort du palais; il faut qu'il traverse les galeries. (Le page revient en courant, et du geste indique que les hommes le suivent.) Bien ! (Lui donnant un écrit.) Courez maintenant porter cet ordre au gardien de la geble : montrez lui le sceau



royal : il faut qu'on obéisse.

(Le page sort en courant par la droite. En même tems Norbert et Gontran entrent par la gauche. Norbert et Gontran se précipitent aux genoux du pèlerin.)

NORBERT.

Mon père ! secourez-nous ! ayez pitié de deux vieillards ! rendez-nous notre Urbain ; ne laissez pas livrer notre fils au bourreau !

LE PÉLERIN, *les relevant.*

Levez vous ! levez vous, mes amis ! votre fils ne périra pas, je vous répons de lui, moi, de par le Ciel !

GONTRAN, *lui baisant une main.*

Ah ! mon père !

NORBERT.

Vous pourrez ?

LE PÉLERIN.

Ecoutez bien, et faites exactement ce que je vais vous dire. Restez ici, le cortège s'avance ; ces rideaux vont s'ouvrir. Vous verrez un trône ; plus loin, l'autel éclatant de lumières. Suivez constamment du regard la princesse...

NORBERT.

Clète ?..

LE PÉLERIN.

Clotilde... Après le Saint Mystère, on la conduira sur le trône. Alors, et pendant qu'on posera la couronne sur sa tête, percez la foule, jetez-vous aux pieds de la reine, et demandez grâce !

GONTRAN.

Grâce !

NORBERT.

Nous l'obtiendrons ?

LE PÉLERIN.

De Clotilde ? en doutez-vous ?

NORBERT,  *voulant baiser sa main.*

Ah ! mon père !

LE PÉLERIN.

Silence !.. Quelqu'un approche !.. jusqu'au moment évitez les regards.

NORBERT.

Où nous placer ?

LE PÉLERIN.

Là... derrière ces piliers. Suivez-moi...

(Il indique la gauche de l'acteur.)

ROBERT, entraînant Gontran.

Viens!

(LE pèlerin et les deux paysans sortent.)

(Génovani, méditatif, sombre, et d'un pas lent et grave, entre silencieusement, et vient ainsi jusqu'au bord de l'avant-scène. — Il tient sous sa robe un livre fermé. — D'un peu loin, et se tenant toujours à la distance de quelques pas, un diacre, la tête basse, et les mains croisées sur sa poitrine, le suit dans le plus profond respect.)

## SCÈNE XVI.

GÉNOVANI, LE DIACRE.

GÉNOVANI.

Midi... Voici l'heure... Ce que le ciel voit faire est laissé faire, il le permet, car il peut l'empêcher .. donc, il le veut... donc... (Il tient à la main le missel, et l'examine un moment. — La volonté du ciel est là... (Au diacre.) Approche... Prends avec respect ce livre saint; va le poser sur le prie-dieu de la princesse; ne t'en éloigne plus, ne le quitte point du regard, que nul n'en approche. C'est un présent du souverain pontife; et il n'appartient qu'à des mains royales de l'ouvrir. — Va.

(Le diacre, plein de respect et d'humilité, sort lentement, entrant dans l'église.)

## SCÈNE XVII.

GÉNOVANI, et peu après FARDULFE.

GÉNOVANI.

C'en est fait... L'enfant qui ouvrira ce livre n'aura pas la force de le refermer... Oui! ce sera pour tous un prodige, dont je ferai disparaître la cause... Roi misérable! tour à tour, lâche, audacieux, crédule, impie, et toujours menteur au Ciel comme aux hommes, tu ne m'auras pas impunément joué! tu me brave dans ce moment, et tu crois bien tenir ta couronne, parceque tu la jettes sur la tête d'un enfant... dont tu n'es pas le père... Tu veux tromper l'église!.. Tu verras ce que c'est que de se jouer de Rome... Allons!..

(Fardulfe entre et vient à lui.)

FARDULFE.

Mon père !

GÉNOVANI.

Ah !.. Eh bien ?

FARDULFE.

Ignorez-vous que tout est perdu ? Espérez-vous encore m'abuser par de folles promesses ? La princesse royale vient d'être reconnue, proclamée par le Conseil de Navarre ; le peuple, l'armée, la noblesse, enfin toute la nation, fière d'avoir une reine, se livre aux transports de la joie, et vous-même, tout-à-l'heure, n'allez-vous pas couronner l'enfant royal ?

GÉNOVANI, *froidement.*

Eh bien ?

FARDULFE, *avec emportement.*

Eh bien ! le ciel a fait un miracle, sans votre permission, mon père.

GÉNOVANI.

Si le ciel a fait un miracle, n'en peut-il pas faire deux ?

FARDULFE.

Comment ?

GÉNOVANI.

M'apportez-vous la garantie des conditions que j'ai faites ?

FARDULFE, *lui donnant un parchemin.*

Voici la promesse des vingt mille écus d'or, et du brevet du pape. Mais qu'importe ? la Navarre maintenant a une reine.

GÉNOVANI.

Pas encore... L'église fait les rois et ne les accepte pas.

FARDULFE.

Vous me confondez, mon père !.. Que dois-je encore espérer ?

GÉNOVANI.

Un miracle : nous en savons faire aussi. Ne manquez pas d'assister à la cérémonie, seigneur ambassadeur ; et tenez un courrier prêt à partir, pour aller dire au roi de France que la couronne de Navarre est à lui.

(Fardulfe ; surpris, va parler ; mais une musique grave, ayant le caractère d'une marche solennelle, se fait entendre.)

Silence !.. le cortège s'avance... Vous, allez vous y joindre...  
Moi, je vais à l'autel.

(A ce moment, les rideaux du fond s'ouvrent, et laissent

voir l'église, le trône, etc. — On doit voir, vers la gauche, la réverbération ardente des lumières du maître-autel. — Génovani, d'un pas grave, sort par l'ouverture des rideaux. — Fardulle reste en scène. — Tout le cortège entre.

## SCENE XVIII.

**LE ROI, LE PÉLERIN, GÉNOVANI, FARDULFE, GONTRIBERT, ARCHAMBAULT, RAOUL, NORBERT, GONTRAN, LE CHAPELAIN, Pages, Clergé, Huissiers, Gardes; CLÈTE, BERTHE, les Dames de la Cour, les jeunes Filles; et, tout à la fin, URBAIN.**

(Le cortège se range d'abord tout autour du vestibule, sans entrer dans l'église. — Le roi, Clète et le pèlerin occupent un moment le milieu de l'avant-scène. — Fardulle se tient toujours à portée d'être vu du public. Norbert et Gontran, contre le pilier où ils s'accôtent, suivent Clète du regard, et se la montrent du geste. — Le cortège se paraît pas s'arrêter dans l'intention de faire une pause; mais seulement sa marche est un instant suspendue. Au moment où le roi et Clète, passent devant le pèlerin, ils s'arrêtent.)

**LE ROI, au pèlerin.**

Mon père, donnez-moi votre bénédiction.

(Clète se met à genoux devant le pèlerin.)

**LE PÉLERIN.**

Fille d'Aliénore, Dieu vous protégera.

*CLÈTE, au pèlerin, pour n'être entendue que de lui.*

Mon père, je sauverai Urbain, n'est-ce pas?

**LE PÉLERIN.**

Oui; courage.

(Il relève Clète, dont le roi prend la main. Le pèlerin marche immédiatement derrière eux. — Le roi, Clète et le pèlerin, remontant le théâtre par le milieu, se dirigent ainsi vers l'intérieur de l'église, et tournent vers le maître-autel. — Tout le cortège suit leur mouvement. — Les principaux personnages seuls disparaissent (Ils sont censés devant le grand autel.) Tout le monde remplit l'église, tourné, selon l'usage, vers le chœur. — Fardulle seul est demeuré sur l'avant-scène, inquiet et réfléchissant. — De leur côté, Norbert et Gontran, toujours à leur place, ont fait seulement un pas en avant, pour mieux voir. — Lorsque tout le cortège est dans l'église, et aussitôt qu'il est censé que Clète est à genoux devant la sainte table, la musique devient piano. Tout le cortège se met à genoux dans la nef.)

GONTRAN, à Norbert.

Tenez... regardez... la voyez-vous encore?..

NORBERT.

Oui... Elle se met à genoux devant l'autel.

GONTRAN.

Quel est ce prêtre?

NORBERT.

Génovani. Le pèlerin est à côté de la reine.

FARDULFE, réfléchissant.

Je ne puis deviner... concevoir... Me trompe-t-il?..

GONTRAN.

Que fait-on, maintenant?

(Le son d'une cloche argentine se joint à la musique.  
C'est alors que tout le cortège (les femmes seules  
étaient à genoux), se prosterne.)

NORBERT, ôtant son chapeau.

Silence!.. découvrons-nous... A genoux, mon ami.

(Ils se mettent tous les deux à genoux, en baissant le front.  
— La musique se tait, et tout demeure immobile et silencieux.)

FARDULFE, pendant le silence général.

Non, il ne peut vouloir m'abuser... Cependant, la cérémonie suit son cours; ni bruit ni tumulte n'annonce aucun événement. Quel peut donc être l'espoir... le moyen... le miracle de Génovani?..

(Pendant qu'il parle encore, Gontribert, venant de l'église, s'avance rapidement vers Fardulfe. — En même temps aussi, tout le monde, dans la nef, se lève spontanément. Norbert et Gontran ont suivi ce mouvement, et se sont levés.)

NORBERT.

Continuons de regarder; ne la perdons pas de vue.

(Sans avancer, ils se lèvent sur la pointe des pieds. A partir de ce moment, il règne de l'agitation dans le cortège, qui remplit la nef. — On semble regarder avec inquiétude du côté du grand autel.)

GONTRIBERT, qui a joint Fardulfe.

Seigneur Fardulfe!

FARDULFE, inquiet.

Qu'est-ce?

GONTRIBERT.

Un événement étrange!.. Voyez...

(Il montre l'agitation, qui commence à se faire remarquer.)

FARDULFE.

Quoi donc?

CONTRIBERT-

Le saint mystère s'accomplissait : au moment où la jeune princesse, agenouillée devant son prie-dieu, se prosternait sur son livre d'Heures, elle s'est évanouie.

FARDULFE, frappé.

A l'instant, dites-vous ?

CONTRIBERT.

C'est un sinistre présage... (*Archambault vient précipitamment, comme est venu Contribert.*) Tenez, ce seigneur va nous dire... (*A Archambault.*) Eh bien ?..

ARCHAMBAULT.

Elle a repris connaissance ; mais ses traits se contractent, son teint devient livide ; on serait tenté de croire...

(Contribert le fait taire.)

FARDULFE, à part.

Se pourrait-il ?.. Quel soupçon !..

NORBERT, à Gontran.

On la ramène.

GONTRAN.

Je la vois... on la soutient...

NORBERT.

Ciel !.. pauvre enfant !.. qu'elle est pâle !

(Tout le cortège, qui remplit l'église, reflue des deux côtés du trône. — Le roi, tenant Clète par la main, la conduit sur le trône. — Génovani et le pèlerin les suivent. Des gardes sont rangés au fond de l'église. — Fardulfe, Contribert et Archambault sont demeurés sur l'avant-scène, à droite (de l'acteur.) — Norbert et Gontran sont maintenant sur l'avant-scène, du côté opposé. — Clète est debout sur le trône ; le roi à côté d'elle ; Génovani et le pèlerin chacun d'un côté.)

LE ROI.

Peuple de Navarre, et vous, messeigneurs, saluez votre reine. Que Dieu et Notre-Dame conservent notre trône, et protègent notre fille ! (*Génovani, tenant la couronne, monte et se place derrière Clotilde, et lève la couronne au-dessus de sa tête. — Continuant.*) Clotilde de Navarre, je vous couronne reine !

TOUT LE MONDE, deux fois, avec fanfares.

Vive la reine de Navarre !..

(Au moment de ce cri général, Urbain accourt, sortant des groupes.)

URBAIN, accourant au milieu du théâtre.

Mon père !

ROBERT et CONTRAN, *le prenant chacun par la main.*

Viens.

TOUS TROIS ENSEMBLE, *courant se jeter à genoux devant le trône.*

Grâce! grâce!

CLÈTE, *debout sur le trône.*

Urbain... Mon père!.. Oh!.. ciel!.. Ah!..

(Elle tombe sans connaissance dans les bras du pèlerin. — Cri général. — Le roi descend du trône et recule effrayé. Génovani le suit et l'entraîne vers la droite de l'avant-scène.)

LE PÉLERIN.

Ma fille!.. ma fille!..

GÉNOVANI, *entraînant le roi.*

Fuyez! dieu punit le parjure!.. Elle se meurt!

LE PÉLERIN, *sur le trône qu'il ne quitte pas.*

Assassinat! vengeance! sire, vengeance!

GÉNOVANI, *du milieu de la scène.*

Contre le ciel?.. Voyez, sire!

LE ROI, *tombant dans un fauteuil qu'on a poussé pour lui de la coulisse.*

Pardonnez-moi, mon père!

LE PÉLERIN, *au désespoir.*

Peuple! la reine est morte!

(Il demeure penché sur le fauteuil où Clète est expirée.)

TOUT LE MONDE.

Morte!

ROBERT et CONTRAN, *tendant leurs mains vers le roi.*

Grâce! grâce!

URBAIN.

Point de grâce pour Urbain; nous devons mourir ensemble!

(Il s'évanouit au pied du trône. Norbert et Gontran cherchent inutilement à le rappeler à la vie. — Le pèlerin descend du trône, et s'avance accablé de douleur.)

LE ROI, *à Génovani, après un silence.*

Je signerai demain le testament.

GÉNOVANI.

Ce soir, sire, *(Passant près de Fardulfe.)* Eh bien?

(Le pèlerin suit tous les mouvemens de Génovani.)

FARDULFE.

Par quel prodige?

GÉNOVANI, *tirant le livre fermé de dessous sa robe, et le lui montrant.*

L'arrêt du ciel était là.

LE PÉLERIN.

Qu'entends-je ? *(Il se saisit du livre.)* Là, dis-tu ?

GÉNOVANI, *voulant reprendre le livre.*

Arrête !.. ce livre...

LE PÉLERIN.

Prêtre, ta mission n'est pas accomplie... Il te reste à dire les prières des morts. Ouvre à ton tour ce livre, et dis-les.

GÉNOVANI, *pâlissant.*

Moi !

LE PÉLERIN.

Sire, ordonnez le lui.

GÉNOVANI

Arrière !..

LE PÉLERIN.

Tu as peur?.. Ce livre donne donc la mort ?

TOUT LE MONDE.

Ce livre !..

LE ROI, *qui s'est levé.*

Je te l'ordonne !

LE PÉLERIN, *ouvrant le livre et le lui mettant sous les lèvres.*

Lis donc !..

GÉNOVANI, *tombant.*

Ah !..

*(Il meurt. — Crie et mouvement général.)*

LE PÉLERIN.

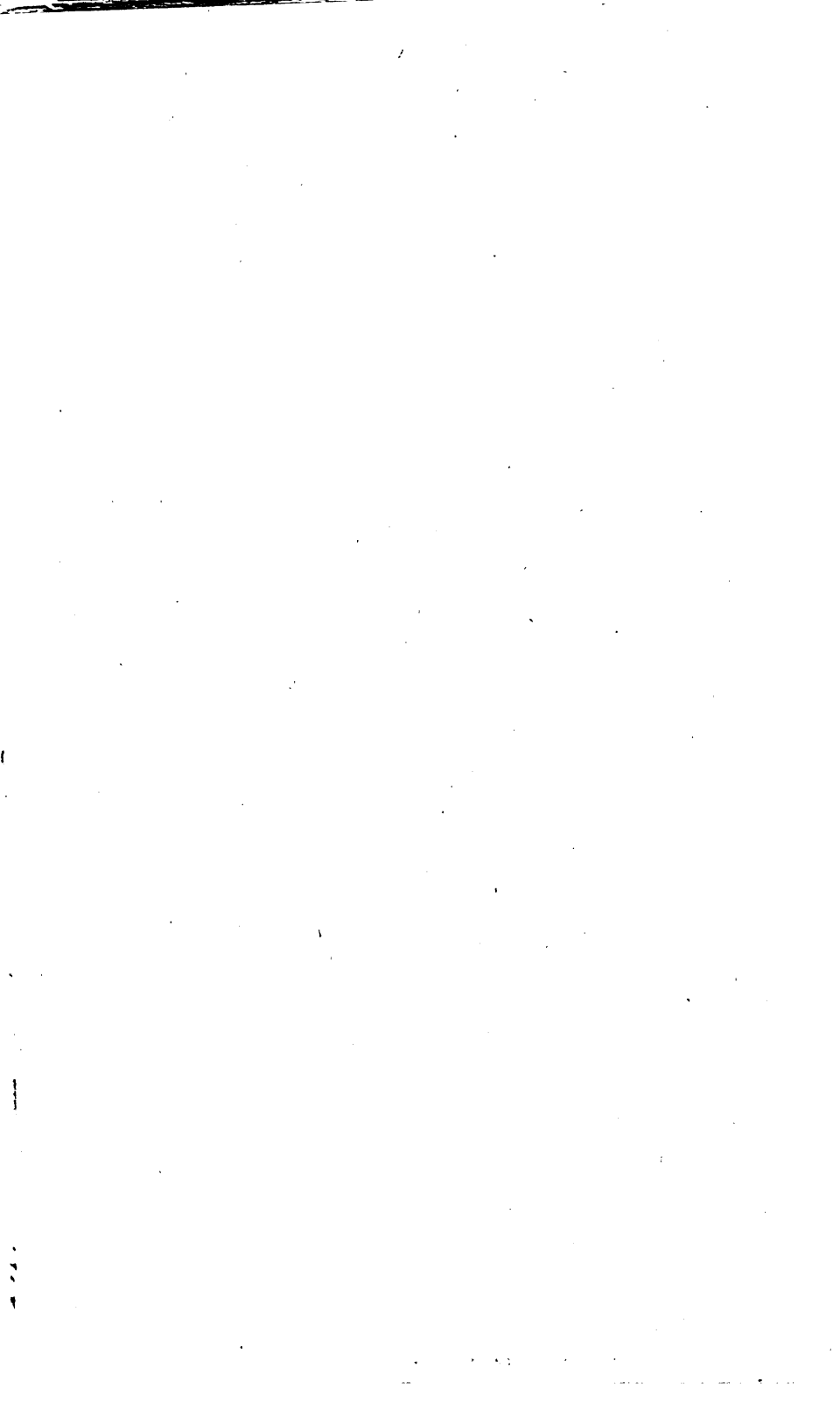
Ma fille !.. Du moins je t'ai vengée !

Le rideau baisse.

FIN.







CLÉMENTE

ET

WALDÉMAR,

OU

LE PEINTRE PAR AMOUR,

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Présenté avec succès, à Paris, le 21 brumaire  
an 10.

Par <sup>Benoît</sup> M. PELLETIER-VOLMÉRANGES.

---

La vérité m'a fourni le sujet, et le sentiment  
a guidé mes pinceaux.

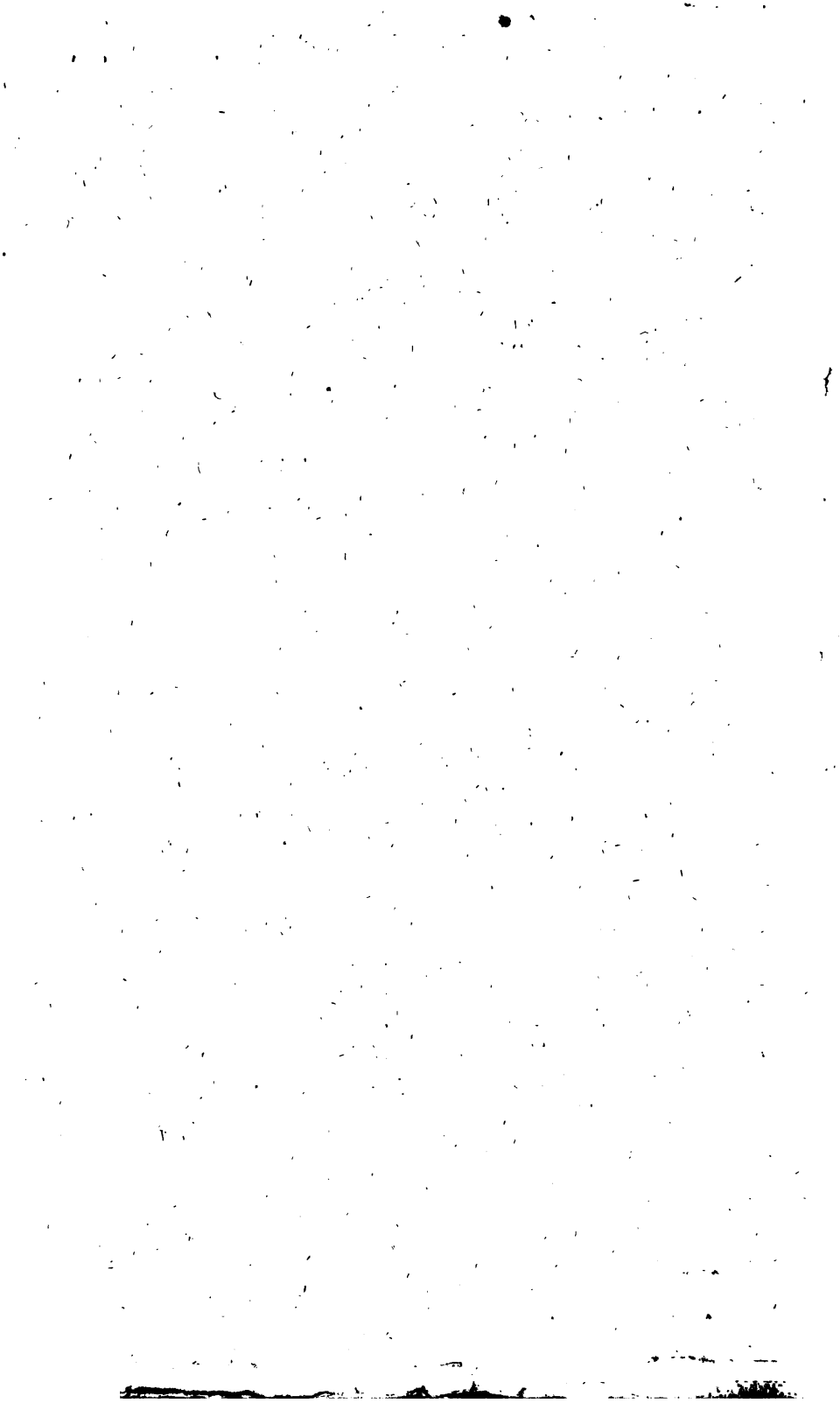
ACTE Ier., scène X.

---

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière  
le Théâtre-Français, N<sup>o</sup>. 51.

AN XI. — 1803.



A M O N S I E U R

LE PRINCE JOSEPH JABLONOSKI.

P R I N C E ,

Ce n'est point à la grandeur que je dédie cet ouvrage ; c'est à l'ami des arts , au protecteur des talens ; c'est à vous , PRINCE , qui les possédez tous , et qui m'avez honoré de vos bontés et de votre bienveillance.

Dans nos lectures et dans nos entretiens j'ai souvent admiré votre science et votre érudition : les langues étrangères , les belles-lettres , la musique , la sculpture , les connaissances approfondies de l'antique , tels sont les titres qui vous mettent au rang des hommes supérieurs. La pureté de vos mœurs , la noblesse de vos sentimens , votre affabilité vous font révéler par tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître , et vous gagnent tous les cœurs.

Recevez donc , PRINCE , l'hommage de cette faible production : le public a daigné l'accueillir ; imitez son indulgence. Pour moi je serai trop heureux si , quand vous serez de retour dans votre patrie , elle peut me rappeler quelquefois à votre souvenir , et vous persuader que mon attachement et ma reconnaissance ne finiront qu'avec ma vie.

J'ai l'honneur d'être , avec le plus profond respect ,

PRINCE ,

Votre très-humble , très-obéissant  
et tout dévoué serviteur.

PELLETIER-VOLMÉRANGES.

---

---

## PERSONNAGES ET LEURS COSTUMES.

**M. DE MERFORT**, ancien officier attaché au service de la Compagnie des Indes. Habit bleu croisé, semblable à ceux de nos généraux; doublure, revers et veste rouges, le tout galonné en or; culotte bleue et bas blancs; perruque blanche, les cheveux de derrière flottans et noués avec une rosette de ruban noir. Au troisième acte le chapeau sous le bras, et l'épée au côté.

**WALDÉMAR**, (1) sous le nom de **VOLNEY**, époux de Clémence. Frac de drap noir, gilet de bazin, culotte de casimir jaune, bas blancs, et une coiffure poudrée.

**CLÉMENCE**, épouse de Waldémar, et fille de monsieur et de madame de Merfort. Robe de mousseline blanche, ceinture de ruban ponceau, coiffure en cheveux.

**Mlle. BERTHE**, femme de charge dans le château: elle est âgée de 50 ans, curieuse et bavarde. Une robe de soie à l'antique, un tablier de taffetas noir, un grand honnet monté, un toupet lisse poudré à blanc.

**SIMON**, vieux valet-de-chambre, et ami de M. de Merfort: son âge est de 60 ans. Habit gris foncé, doublure et veste vertes, boutons et boutonnières en argent tout au long de la veste et de l'habit; la culotte pareille à l'habit, et les bas gris roulés sur les genoux; sa perruque est un bonnet bien peigné.

**URBAIN**, fils de Clémence: il est âgé de six ans. Un petit matelot de nankin jaune foncé, collet, paremens, revers et ceinture de taffetas bleu de ciel; une chemisette qui fait collerette, garnie en dentelle.

**ÉLOI**, domestique. Habit rouge, veste, culotte, paremens, collet jaunes, galonnés en argent.

*La scène se passe dans le château de M. de Merfort, à dix lieues de Paris.*

---

(1) Quoique l'on écrive Waldémar, on prononcera Valdémar.

---

CLÉMENTE  
ET  
WALDÉMAR,  
DRAME.

---

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un salon magnifique : à la droite de l'acteur est une porte de cabinet ; du même côté une table , sur laquelle est une sonnette.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle. BERTHE, ELOI,

Mlle. BERTHE, *d'un air important.*

**L**E vieux Simon arrivera sûrement aujourd'hui : que tout soit en ordre ici.

ELOI.

Qui, mademoiselle.

Mlle. BERTHE.

Il y est difficile ; prenez-y garde.

Il est bon , et ce n'est pas lui qui tracasse le plus les gens de monsieur de Merfort.

Mlle. BERTHE, *rapidement.*

Vous croyez cela ? Hé bien , vous êtes dans l'erreur. Quand quelque chose va mal , c'est à moi qu'il s'en prend , c'est sur moi que tombe sa mauvaise humeur. (*Elle contrefait Simon.*) « Mademoiselle Berthe est femme de charge ; mademoiselle Berthe doit veiller à tout : mademoiselle Berthe ne fait rien. » (*Elle reprend son premier ton.*) Et mille autres raisons que je suis obligée d'entendre de ce valet-de-chambre , qui est plus maître ici que monsieur ; ( car il a une confiance aveugle en lui ) et ce malicieux vieillard s'en sert pour chicaner tout le monde. — Oh ! patience , patience ; je l'observe , et si je puis le prendre en défaut il verra que mademoiselle Berthe n'est pas femme à souffrir tranquillement les propos et les remontrances d'un homme de son espèce.

E L O I.

Savez-vous ce qu'il est allé faire à Paris ?

Mlle. BERTHE.

Monsieur l'a envoyé chercher un peintre.

E L O I.

Pourquoi ?

Mlle. BERTHE, *vivement.*

Que sais-je. — Il est si inconstant dans ses projets et dans ses goûts ! Ce qui lui plaît aujourd'hui lui déplaît demain : il fait faire , défaire , raccommoder ; il est indéfinissable : brusque , doux , sensible , impétueux , il change de caractère vingt fois par jour. (*Elle s'approche , et dit tout bas.*) On voit qu'il a besoin d'occupation pour dissiper un fonds de mélancolie dont rien ne peut le distraire.

E L O I.

D'où peut provenir sa tristesse ?

Mlle. BERTHE.

Je présume qu'elle vient du regret d'avoir perdu sa fille.

E L O I.

Il a perdu sa fille !.... Et comment ?



Mlle. BERTHE, *d'un ton grave.*

Ecoutez.... je vais vous conter cela; (*Vite.*) mais vous n'en parlerez pas au moins, car je ne voudrais pas passer pour une babillarde.

E L O I.

Vous connaissez ma discrétion.

Mlle. BERTHE.

J'y compte. (*D'un ton lent et mystérieux*) Vous savez que monsieur de Merfort était officier de la Compagnie des Indes : hé bien, pendant son dernier voyage, sa fille s'est mariée sans son consentement. Son mari, jeune lieutenant, (dans je ne sais quel régiment) l'a emmenée en pays étranger, où l'on dit que les chagrins et la misère ont terminé ses jours.

E L O I.

Apparteniez-vous alors à mademoiselle ?

Mlle. BERTHE, *avec fierté et pédantisme.*

Non, monsieur, non ; je ne la connais pas : si j'eusse été sa gouvernante, elle serait encore dans la maison de son père.

E L O I.

Ce que vous m'avez appris me fait de la peine ; car monsieur est le meilleur des maîtres.

Mlle. BERTHE.

J'en conviens.

E L O I.

Depuis quelque tems il vit dans la solitude, et ses amis le négligent.

Mlle. BERTHE.

Je n'en suis point étonnée : monsieur est confiant, il conte ses malheurs au premier venu qui veut les entendre ; cela n'amuse pas : on a l'air de le plaindre ; mais on s'ennuie, et on l'abandonne.

E L O I.

C'est abominable.

Mlle. BERTHE.

Allez mettre tout en état : soutenons-nous contre le bourru de Simon, et fermons-lui la bouche en faisant toujours bien.

E L O I.

Mes camarades et moi nous allons redoubler de zèle , et quand il reviendra il n'aura rien à dire.

Mlle. BERTHE, avec une joie grave.

C'est cela!... c'est cela! (*Eloi sort.*)

## S C È N E I I.

Mlle. BERTHE, seule.

Attention, mademoiselle Berthe ; attention... réfléchissez sur la manière dont vous devez vous conduire envers M. de Merfort. (*Elle pense un moment.*) M'y voici. — Il me faut agir politiquement ; gagner son estime, surveiller ses gens, me rendre utile dans sa maison , au point qu'il ne puisse se passer de moi. Par ce moyen , je resterai toujours avec lui , et je ferai comme Simon, je m'enrichirai de ses bienfaits..., Supérieurement calculé! — Il est à son aise ce Simon..... Son maître lui a fait présent d'une métairie.... J'en aurai peut-être une aussi... Hem ! hem ! c'est possible. — Monsieur m'a dit qu'il me ferait une pension ; mais il ne m'en re-parle plus ; il l'a sans doute oublié. Je vais le lui rappeler : il est tems , bien tems qu'il se décide. Il n'est plus jeune : marin dès son enfance, il a beaucoup fatigué ; d'un moment à l'autre il pourrait me jouer le tour de me quitter sans penser à moi, et j'en serais la dupe : c'est ce qu'il faut prévoir. (*M. de Merfort ouvre la porte du fond.*) Le voici.

## S C È N E I I I.

Mlle. BERTHE, M. DE MERFORT.

M. DE MERFORT, d'un ton sombre et un peu brusque.

Mademoiselle Berthe, Simon est-il revenu ?

Mlle. BERTHE, avec une politesse affectée.

Non, monsieur, pas encore.

M. DE MERFORT.

Qui peut donc le retenir ? il sait que sa présence m'est nécessaire.

Mlle. BERTHE.

Je crois que monsieur ne s'est pas aperçu de son absence ; nos soins....

M. DE MERFORT, *sèchement.*

Ne valent pas les siens.

Mlle. BERTHE.

C'est une prévention ; car je vous assure....

M. DE MERFORT.

Plait-il ?

Mlle. BERTHE, *changeant la conversation.*

Monsieur vient du parc ?

M. DE MERFORT.

Oui.

Mlle. BERTHE.

Il me paraît que les travaux n'avancent guère.

M. DE MERFORT.

Mais je n'en suis pas mécontent.

Mlle. BERTHE.

Votre économe emploie un tas de fainéans qui n'en prennent qu'à leur aise.

M. DE MERFORT, *durement.*

Oh ça ! vous faites-vous un plaisir de ne rien trouver de bien ?

Mlle. BERTHE.

Je dois prendre les intérêts de monsieur.

M. DE MERFORT.

Sans nuire à ceux des autres.

Mlle. BERTHE.

C'est que je vois des choses !...

M. DE MERFORT.

Que je veux ignorer.

Mlle. BERTHE.

Qu'il faudrait que vous sussiez. En conscience, je suis forcée de vous prévenir que vos ouvriers travaillent peu, et qu'ils gagnent beaucoup.

M. DE MERFORT.

Mais je ne vois pas cela.

Mlle. BERTHE.

Je le vois, moi : tout va d'une lenteur !... On se repose... ah !

M. DE MERFORT.

Il faut bien se reposer quand on est fatigué.

Mlle. BERTHE.

On ne se fatigue point.

M. DE MERFORT, *d'un ton d'autorité.*

Je le veux ainsi.

Mlle. BERTHE.

Cependant...

M. DE MERFORT.

Je hais les flatteurs, je vous en avertis.

Mlle. BERTHE, *un peu confuse.*

Monsieur...

M. DE MERFORT.

C'en est assez : faites votre besogne ; c'est tout ce que j'exige de vous. Mes lettres sont-elles arrivées ?

Mlle. BERTHE.

Je n'ai pas vu le facteur.

M. DE MERFORT, *à part.*

C'est inconcevable ! (*Haut.*) Envoyez à la poste : s'il y a quelques paquets à mon adresse, lorsqu'on vous les aura remis, vous me les apporterez de suite.

Mlle. BERTHE, *faisant l'agréable, et parlant très-vite.*

Monsieur sait que je fais mon devoir : exactement : depuis que je suis dans sa maison, certainement il n'a jamais eu de reproche à me faire. Hé bien ! j'ai toujours été comme cela, et j'ose dire que mes certificats....

M. DE MERFORT.

Si vous parliez un peu moins, vous seriez un assez bon sujet.

Mlle. BERTHE.

Si trop parler est un défaut, on peut s'en corriger.

M. DE MERFORT.

Allez, et n'accusez plus personne.

Mlle. BERTHE *fait quelques pas pour sortir ; elle revient et dit d'un ton patelin.*

Monsieur n'est pas fâché ?

( II )

M. DE MERFORT.

Eh non.

Mlle. BERTHE, *du même ton.*

C'est que je crains que Simon ne vous ait parlé à mon désavantage.

M. DE MERFORT, *surpris.*

Lui!

Mlle. BERTHE, *continuant.*

Et qu'il n'ait détourné monsieur de me faire la petite rente qu'il m'a promise.

M. DE MERFORT.

Il ne m'a rien dit. Si je dois faire quelque chose pour vous je ne l'oublierai pas.

Mlle. BERTHE.

Vous êtes un homme juste.

M. DE MERFORT, *d'un ton ferme.*

Et vous soyez plus circonspecte. Souvenez-vous qu'il y a trente ans que Simon est à mon service, et qu'il est mon ami : retenez bien ces mots, et sortez.

Mlle. BERTHE.

Oui, monsieur. (*Elle fait une révérence, remonte la scène, se retourne, et dit à mi-voix, en traînant ses mots :*) J'aurai ma rente.

---

SCÈNE IV.

M. DE MERFORT, *seul.*

Point de lettres!... Toutes mes recherches sont inutiles ; et je ne pourrai voir la fin de mes tourmens ! Malheureux père ! je n'ai qu'un enfant, et j'en suis abandonné ! Perfide Clémence ! je punirai ton ingratitude et ton insensibilité. Tu m'as ravi ton cœur ; je t'ai chassée du mien ; je te priverai de ma fortune, et je trouverai ton séducteur, dussé-je l'aller chercher au bout de l'Univers. — On vient : remettons-nous, et ne laissons rien paraître. (*Simon entre.*) Eh!..... c'est Simon.

SCÈNE V.

M. DE MERFORT, SIMON.

SIMON. *gaiement.*

Bonjour, mon cher maître: me voilà revenu.

M. DE MERFORT, *ayant perdu sa tristesse. Il prend la main de Simon.*

En parfaite santé ?

SIMON.

Je ne me suis jamais mieux porté. Et vous ?

M. DE MERFORT.

Je suis bien. La fatigue de ton voyage....

SIMON.

Ne m'a rien fait. Pour vous servir le zèle me tient lieu de force.

M. DE MERFORT;

As-tu fait ma commission ?

SIMON.

J'ai trouvé ce qu'il vous faut.

M. DE MERFORT;

Le peintre....

SIMON.

Est arrivé.

M. DE MERFORT.

Tu as bien tardé, mon ami.

SIMON.

C'est que je voulais bien choisir.

M. DE MERFORT.

Qui m'amènes-tu ?

SIMON.

Un jeune homme dont l'amabilité vous conviendra.

M. DE MERFORT.

Quelles sont ses mœurs ?

S I M O N.

Bonnes.

M. D E M E R F O R T.

Et ses talens ?

S I M O N.

Sublimes !

M. D E M E R F O R T.

Comment le sais-tu ?

S I M O N.

J'ai vu un grand tableau qu'il venait d'achever ; la composition m'en a paru savante , ingénieuse , attendrissante.

M. D E M E R F O R T.

Il est donc bien beau ?

S I M O N , avec enthousiasme.

Superbe !... Il m'a fait verser des larmes.

M. D E M E R F O R T.

Est-ce un sujet d'histoire ?

S I M O N.

Oui... et d'une histoire fort touchante !... vous en jugerez.

M. D E M E R F O R T.

Il l'a donc apporté ?

S I M O N.

Assurément. Je lui ai dit que vous étiez connaisseur , et son dessein est de vous en faire hommage.

M. D E M E R F O R T.

Nous verrons. D'après mon plan , as-tu fait prix avec lui ?

S I M O N.

Oui , monsieur.

M. D E M E R F O R T.

Combien lui donnerai-je ?

S I M O N.

Tout ce qu'il m'a demandé.

M. D E M E R F O R T , surpris.

Tout !

S I M O N.

Tout ; Un homme comme vous n'est pas fait pour marchander les talens.

M. DE MERFORT.

Tu as raison ; je dois payer les siens.

SIMON.

Il en a beaucoup ; et..

M. DE MERFORT.

Tu ne m'as pas dit son nom.

SIMON, *gravement.*

Vous verrez ses ouvrages.

M. DE MERFORT.

Comment s'appelle-t-il enfin ?

SIMON.

Volney.

M. DE MERFORT.

Il n'est point sur la liste de nos habiles peintres.

SIMON.

Qu'importe ?

M. DE MERFORT.

Mais tous les gens de mérite sont connus par leur réputation.

SIMON.

Pas toujours, monsieur : la Renommée est capricieuse, et ne publie que les noms de ses favoris.

M. DE MERFORT.

Cela n'est que trop vrai.

SIMON.

Volney parviendra ; un succès éclatant le tirera bientôt de son obscurité.

M. DE MERFORT.

Tu es bien prévenu en sa faveur.

SIMON.

Lorsque vous l'aurez vu vous le serez autant que moi.

M. DE MERFORT.

Quand viendra-t-il ?

SIMON.

Dans un moment. Je l'ai laissé dans une auberge du bourg pour s'ajuster un peu, et paraître décemment devant monsieur.



M. DE MERFORT.

Je suis prêt à le recevoir. D'après l'éloge que tu m'en fais, je serai charmé de le connaître.

SIMON, *changeant la conversation.*

Comment vous êtes-vous amusé pendant mon absence?

M. DE MERFORT, *reprenant sa tristesse.*

Amusé!... J'ai traîné mon ennui partout.

SIMON, *se redressant.*

Aurait-on manqué d'égards pour vous?... vos gens...

M. DE MERFORT.

Je n'ai point à m'en plaindre.

SIMON.

Bon cela!

M. DE MERFORT, *douloureusement.*

Mais une fille coupable!... mais des souvenirs cruels!...

SIMON.

Bannissez-les de votre mémoire.

M. DE MERFORT.

Il faudrait les arracher de mon cœur.

SIMON.

Il est un terme à tout. Vous fûtes offensé... mais si j'étais à votre place, le chagrin ne resterait pas long-tems avec moi.

M. DE MERFORT, *vivement.*

Comment ferais-tu?

SIMON.

Je pardonnerais.

M. DE MERFORT.

Je ne peux suivre ton conseil.

SIMON.

Tôt ou tard vous le suivrez.

M. DE MERFORT.

Non; il est des outrages qui ne méritent ni l'indulgence ni le pardon.

SIMON.

Ainsi, pour vous venger, vous ferez votre malheur.

**M. DE MERFORT.**  
Que dis-tu ?

**S I M O N.**

La vérité. Croyez-moi, vous avez besoin de pardonner.

**M. DE MERFORT, avec force.**  
Fille ingrate et dénaturée !

**S I M O N.**

Elle vous aime, et n'aspire peut-être qu'à se réconcilier avec vous.

**M. DE MERFORT, ému.**

Tu le crois ?... Qu'est-elle devenue ?... (*Avec colère*). Eh ! que m'importe ?... Je ne veux jamais la revoir... ma haine...

**S I M O N, l'interrompant.**

Un père haïr son enfant !... cela n'est pas possible.

**M. DE MERFORT.**

Cela est.

**S I M O N.**

Vous n'avez pas une âme féroce... Ah ! si elle revenait... (*M. de Merfort fait quelques pas pour sortir.*) Vous sortez ?

**M. DE MERFORT, en se retournant.**

Quand le peintre sera arrivé, tu me le présenteras.

**S I M O N.**

Oui, mon cher maître.

**M. DE MERFORT affectueusement en lui prenant la main.**

Rafraichis-toi.... va te reposer.... et conserve-toi pour ton ami.... Ton ami, mon cher Simon !

(*Simon lui baise la main, et il sort.*)

---

## S C E N E V I.

**S I M O N, seul, avec sentiment.**

Oui, mon ami.... mon bienfaiteur, et pour lequel je donnerais ma vie !.... Il connaîtra l'amitié de son fidèle serviteur, et je ferai son bonheur malgré lui.

SCÈNE VII.

SIMON, Mlle. BERTHE.

Mlle. BERTHE, *d'un ton mignard.*

Vous voilà de retour, monsieur Simon.

SIMON, *d'un ton dur, laconique, et restant en place sans la regarder.*

Oui.

Mlle. BERTHE.

L'économe vous a vu passer, et m'a prié de vous dire d'aller chez lui.

SIMON.

J'irai.

Mlle. BERTHE.

Nous vous attendions avec impatience.

SIMON, *ironiquement.*

J'en suis persuadé.

Mlle. BERTHE.

Vous êtes resté long-temps à Paris.

SIMON.

Tant que j'ai eu affaire.

Mlle. BERTHE.

Depuis votre départ nous avons eu bien soin de monsieur.

SIMON.

Vous avez fait votre devoir.

Mlle. BERTHE.

Le peintre que vous avez amené est-il bon?

SIMON.

Vous n'avez pas assez de connaissance pour en décider.

Mlle. BERTHE.

Peut-être. Dans quel endroit faudra-t-il le mettre?

SIMON.

Cela ne doit pas vous embarrasser.

Mlle. BERTHE, *piquée.*

C'est-à-dire que vous me regardez comme...

S I M O N d'un ton fort et sec.

Nulle. ( Il tourne le dos , et s'en va lentement. )

Mlle. BERTHE.

( Elle se ravise , et court après Simon. )

Monsieur Simon n'a pas autre chose à me dire ?

S I M O N s'arrête , la regarde , et dit après avoir réfléchi :  
Pardonnez-moi..... j'ai un avis à vous donner.

Mlle. BERTHE.

Parlez.

S I M O N la ramène sur le bord du théâtre , et dit en pesant ses paroles :

A l'avenir.... c'est de tout voir.... tout entendre.... de ne vous mêler de rien , ( Plus fort ) et de vous taire. ( Il sort. )

---

### S C E N E V I I I.

Mlle. BERTHE , seule , rapidement.

Voilà le moyen d'exciter ma curiosité. Je verrai tout , j'entendrai tout , je me mêlerai de tout , et je ne me tairai pas. ( Volney paraît. ) Que veut ce jeune homme ?

---

### S C E N E I X.

Mlle. BERTHE , VOLNEY , s'arrêtant au milieu du théâtre , et regardant de tous côtés.

Mlle. BERTHE , d'un air dédaigneux.

Cherchez-vous quelqu'un ?

V O L N E Y , poliment.

On m'a dit que Simon était ici , et je venais pour le voir.

Mlle. BERTHE.

Cela ne se peut ; il est chez l'homme d'affaires , et vous ne pouvez lui parler.

V O L N E Y.

Pourrai-je avoir l'honneur de saluer monsieur de Merfort ?

Mlle. BERTHE , en le regardant attentivement.

Ah !... vous être le peintre , à ce qu'il me paraît ?

VOLNEY.

Vous l'avez dit.

Mlle. BERTHE.

Je ne sais pas si monsieur sera visible.

VOLNEY.

Voudriez-vous vous en informer ?

Mlle. BERTHE, *aigrement.*

Vous trouverez des domestiques dans l'anti-chambre.

VOLNEY.

Madame n'est donc pas de la maison ?

Mlle. BERTHE, *fièrement.*

Je n'annonce jamais.

VOLNEY.

Je ne savais pas.....

Mlle. BERTHE.

Mais je vais le faire avertir.

( Elle va à la table, prend la sonnette, et sonne. )

VOLNEY.

Vous êtes bien bonne.

( Eloi entre. )

Mlle. BERTHE, à Eloi.

Allez chez monsieur : vous lui direz que son peintre le demande. ( Eloi sort. ) Il faudra que vous me rendiez un petit service.

VOLNEY.

Tout ce qui dépendra de moi.....

Mlle. BERTHE.

Très-honnête, en vérité.

VOLNEY.

Que faudra-t-il que je fasse ?

Mlle. BERTHE, *d'un ton agréable.*

Un joli travail. Je me fis peindre il y a vingt-cinq ans ; l'humidité a tellement terni les couleurs de mon portrait, qu'il est presque impossible de pouvoir distinguer ma figure. Il faudra ( par-dessus le marché de ce que vous ferez ici, bien entendu ) que vous lui donniez.... une touche.... la.... qui lui rende.... son coloris.... sa fraîcheur.... afin que l'on me reconnaisse.

V O L N E Y , *un peu malignement.*

Je ne peins que les grands sujets.

Mlle. B E R T H E , *avec colère et rapidité.*

Voilà une réponse bien inepte ! apprenez que ce portrait est le chef-d'œuvre d'un grand homme, et qu'il lui a fait sa réputation. Vous n'y toucherez point ; car je crois que vous acheveriez de le gâter plutôt que de lui rendre son lustre.

V O L N E Y .

Ne vous fâchez pas. Peindre en grand , c'est rendre les faits héroïques, les batailles.... les....

Mlle. B E R T H E , *l'interrompant.*

Allez donc, allez donc avec vos batailles ! voilà un fameux peintre qui ne sait faire que des batailles.

V O L N E Y .

Ce genre....

Mlle. B E R T H E .

Est détestable. Vous ne conviendrez point à monsieur.

V O L N E Y .

Le pronostic n'est pas flatteur.

Mlle. B E R T H E .

Et si vous lui parlez de vos batailles , c'est une affaire finie. — Le voici.

---

## S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, M. DE MERFORT.

V O L N E Y , *à M. de Merfort.*

Monsieur je vous salue

M. D E M E R F O R T , *gaiement.*

Est-ce vous qui venez peindre les appartemens de mon château ?

V O L N E Y .

C'est moi-même.

Mlle. B E R T H E .

Où, il vous fera des batailles.

M. D E M E R F O R T , *lui lançant un regard foudroyant.*

Hen !

*( Il lui fait signe de se retirer. )*

Mlle. BERTHE, à part, en remontant la scène.

Voilà un original de plus dans la maison.

( M. de Merfort se retourne, et, la voyant encore, lui réitère le signe de se retirer. ) ( Elle fait une révérence, et sort. )

---

SCENE XI.

VOLNEY, M. DE MERFORT.

M. DE MERFORT, gaiement.

Simon m'a dit que vous aviez du talent.

VOLNEY.

Mettez-moi à l'épreuve, et vous verrez ce que je sais faire.

M. DE MERFORT.

On ne peut mieux répondre : je suis amateur, je vous en prévient.

VOLNEY.

Cela m'annonce que vous êtes le protecteur des artistes.

M. DE MERFORT.

N'en doutez pas. — Je voudrais que les quatre lambris de mon nouveau salon représentassent quelques scènes neuves, agréables.

VOLNEY.

J'ai plusieurs dessins que je fais graver pour insérer dans un roman dont je suis l'auteur : ils pourront vous convenir.

M. DE MERFORT.

Vous êtes auteur ?

VOLNEY.

De ma propre histoire.

M. DE MERFORT.

Vous avez donc eu beaucoup d'aventures ?

VOLNEY, d'un ton pénétré.

J'ai éprouvé bien des revers, et je ne sais quand j'en verrai la fin.

M. DE MERFORT.

Pourquoi donc divulguer vos malheurs ?

V O L N E Y.

Pour effrayer les jeunes gens sur les suites de leurs passions ,  
et les empêcher de m'imiter.

M. DE MERFORT.

Votre but est louable. — Vous avez reçu de l'éducation.

V O L N E Y.

C'est le plus bel héritage que mes parens m'aient laissé.

M. DE MERFORT.

Ils vous ont donné de la science ; ils ont rempli leur  
tâche envers vous. Les lettres ! la peinture !... En parcour-  
rant ces deux carrières vous devez vous enrichir.

V O L N E Y.

Jusqu'à présent le sort m'a peu favorisé.... et je ne suis  
pas heureux.

M. DE MERFORT.

C'est qu'il faut que les gens de votre profession aient de  
l'économie.

V O L N E Y.

Quand ils ne prospèrent pas , la calomnie les accuse de n'en  
point avoir.

M. DE MERFORT.

Sa langue envenimée n'épargne personne ; je le sais.  
— La fortune, dites-vous , ne vous est pas favorable ?.....  
Vous êtes jeune... et peut-être quelque étourderie...

V O L N E Y , avec force , et entraîné malgré lui.

Je n'ai fait qu'une faute , et... ( *Se retenant.* ) Mais par-  
don , monsieur ; j'allais vous entretenir de mes peines , lors-  
que je ne dois vous parler que de mon art.

M. DE MERFORT , avec sentiment.

Ah ! si vous me connaissiez !... Les malheureux me sont  
chers ; et quand par mes secours je puis en compter un de  
moins , cela me fait du bien.

V O L N E Y.

Oui , vous êtes leur soutien , leur père ; votre domestique me  
l'a dit.

M. DE MERFORT.

Travaillez.... restez au château.... je vous promets que  
vous serez satisfait d'y être venu.

V O L N E Y.

Je le desire.



M. DE MERFORT.

Comptez sur ma promesse.

VOLNEY.

Puisse-je me rendre digne de vos bontés !

M. DE MERFORT, *reprenant sa mélancolie.*Je me plains à faire le bonheur de tout ce qui m'entoure....  
mais il n'en est plus pour moi.VOLNEY, *avec intérêt.*

Comment se peut-il....

M. DE MERFORT, *du ton le plus sombre.*C'est un secret... c'est un fardeau que je porte là ( *Il met la main sur sa poitrine.* ) depuis six ans.VOLNEY, *ému, et en hésitant.*

Il ne m'appartient pas de vous demander le motif de....

M. DE MERFORT, *bas et concentré, et prenant la main de Volney.*Vos travaux seront longs ici.... nous nous verrons.... sou-  
vent. — Vous avez des chagrins.... j'en ai.... beaucoup.... J'ai  
des connaissances.... point d'amis. Ceux qui me rendent  
visite sont tous heureux.... et je ne puis verser des larmes  
devant des êtres indifférens. ( *En lui prenant la main.* ) Nous  
nous reverrons.

VOLNEY.

Volney est tout à vous.

M. DE MERFORT, *reprenant un ton plus dégagé.*Vous me ferez voir votre grand tableau ; Simon prétend  
qu'il est admirable.

VOLNEY.

Il est le fruit d'une longue étude, et d'un travail réfléchi.

M. DE MERFORT.

Est-ce un trait de la fable ?

VOLNEY, *avec le plus vif intérêt.*Non : ( *Avec beaucoup d'intention.* ) la vérité m'a fourni  
le sujet, et le sentiment a guidé mes pinceaux.

M. DE MERFORT.

Ce doit être un ouvrage intéressant ?

VOLNEY.

S'il obtient votre suffrage, je n'aurai rien à désirer.

M. DE MERFORT.

Que d'en recevoir la valeur.

VOLNEY.

Vous la fixerez d'après l'impression qu'il vous fera : s'il peut vous plaire, il est à vous.

M. DE MERFORT.

Je suis flatté de la préférence que vous me donnez ; vous verrez que je sais récompenser les talens.

---

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, SIMON.

SIMON.

Monsieur, le notaire vous demande.

M. DE MERFORT.

J'y vais.

SIMON, *bas en désignant Volney.*

Hé bien !

M. DE MERFORT, *avec joie et à demi-voix.*

Bravo, Simon ! bravo !

SIMON.

Vous êtes content ?

M. DE MERFORT, *toujours à demi-voix.*

Oh!... enchanté ! (*Haut.*) Ayez soin de monsieur : je l'estime.... et je veux qu'on le regarde comme un ami de la maison. (*Volney s'incline.*)

SIMON.

Laissez-moi faire.

M. DE MERFORT, *en s'en allant.*

Bravo, Simon!... bravo ! bravo ! (*Il sort.*)

---

## SCENE XIII.

VOLNEY, SIMON.

SIMON.

Vous avez été bien accueilli ?

V O L N E Y, *hors de lui.*

Au-delà de mon espérance. Quel homme !

S I M O N.

La honte même : je vous en avais prévenu.

V O L N E Y.

Où est mon épouse ?

S I M O N.

Elle est avec son fils dans un appartement qu'elle a souvent occupé.

V O L N E Y, *voulant sortir.*

Conduis-moi.

S I M O N, *le retenant.*

Il n'est pas tems : la caisse qui renferme votre tableau est dans ma chambre ; il faut l'ouvrir.

V O L N E Y.

Mais...

S I M O N, *l'interrompant vivement.*

Ne laissez pas refroidir l'enthousiasme, ou vous perdez tout.

V O L N E Y, *avec la plus grande chaleur.*

Viens : le bonheur de mon épouse dépend de la démarche pénible que je vais faire ; il n'y a point à balancer : la tentative est périlleuse ; mais j'ai pour soutien ton amitié, mon courage et l'amour.

F I N D U P R E M I E R A C T E.

---



---

 A C T E S E C O N D .
 

---

*Le théâtre représente une jolie salle basse. A la porte du fond on ajoute une grande croisée depuis le haut jusqu'en bas : les carreaux doivent être très-larges et faits avec une gaze claire en place de vitres, pour compléter l'illusion. Au-dessus de la croisée est une draperie avec des rideaux de taffetas, que l'on peut tirer à volonté. De la croisée on découvre un superbe jardin en perspective : pour qu'il produise de l'effet, il faut qu'il soit plus éclairé que la salle. A la droite de l'acteur est une porte de cabinet ; à la gauche est celle par où doivent se faire toutes les entrées.*

---

 S C E N E P R E M I È R E
 

---

**CLÉMENTE**, seule, assise dans un fauteuil à la première coulisse, à la droite de l'acteur. Elle se lève, fait quelques pas, regarde autour d'elle, et dit douloureusement :

Me voilà donc dans les lieux de ma naissance!.. voilà la chambre où je fus élevée... ( Elle regarde vers la fenêtre du fond. ) ce jardin où mon père guidait les premiers pas de mon enfance... où j'allais si souvent cueillir des fleurs pour les lui offrir... Tout me rappelle combien il me chérissait... et combien je suis coupable... ( Ici mademoiselle Berthe traverse le jardin, regarde par la croisée, aperçoit Clémence, l'observe d'un air de surprise et de curiosité, fait un geste menaçant et se retire ). Waldemar ne revient pas... mon inquiétude est extrême... comment aura-t-il été reçu?... son trouble ne l'aura-t-il point trahi?... il est difficile de paraître devant ceux que l'on a offensés. ( Elle va entr'ouvrir la porte du cabinet. ) Mon fils repose... et c'est cet enfant infortuné qui, j'espère, servira à me faire obtenir un pardon qui m'est si nécessaire, et sans lequel je ne puis plus vivre. ( Ici M. de Merfort traverse le jardin. Clémence le voit, se cache derrière un

*des rideaux de la croisée, et avance la tête pour regarder son père : elle s'écrie :*) Que vois-je!... je ne me trompe point... Clémence... c'est ton père!... Ah! tout mon cœur vole vers lui. Il s'arrête... il soupire... Malheureuse! et c'est moi peut-être qui suis la cause de sa douleur!

*( Elle tombe dans un fauteuil qui est auprès de la grande croisée du fond, et se met à pleurer. )*

---

## SCÈNE II.

CLÉMENTE, URBAIN.

URBAIN, *sortant la tête hors du cabinet, et restant sur le seuil de la porte.*

Maman!... maman!... où es-tu?

CLÉMENTE, *plongée dans la rêverie.*

Que deviendrai-je s'il est inflexible?

URBAIN, *apercevant sa maman, et courant à elle.*

Maman, me voilà... qu'as-tu donc? tu pleures!

CLÉMENTE *se lève et descend la scène lentement.*

Non, mon ami.

URBAIN.

Oh! je le vois bien.. Embrasse-moi, bonne maman! pourquoi es-tu toujours si triste? est-ce moi qui t'afflige?

CLÉMENTE, *le pressant dans ses bras.*

Toi?... non... non, mon cher enfant.

URBAIN.

Est-ce papa?... où est-il?... je ne le vois point.

CLÉMENTE.

Il va venir; je l'attends.

URBAIN.

Qu'il se dépêche donc. *( Il regarde par la croisée. )* Oh! maman, le beau jardin!

CLÉMENTE, *en soupirant.*

Oui... il est bien beau!

URBAIN.

Allons nous y promener; nous ferons un joli bouquet.

*( Urbain va auprès de la croisée; Clémence le suit. )*

C L É M E N C E .

Nous irons dans un autre instant.

U R B A I N , regardant encore dans le jardin.

Maman, quel est ce vieux monsieur qui se promène? il a l'air bien aimable.

C L É M E N C E .

Oh! très-aimable... et il faudra bien l'aimer.

U R B A I N .

Oui. Vois donc, maman, qu'il a de beaux cheveux blancs!... il regarde par ici.

C L É M E N C E , vivement.

Ne te montre pas. ( Elle tire un cordon , et les rideaux se ferment ).

U R B A I N , voulant r'ouvrir les rideaux.

Laisse-moi le saluer.

C L É M E N C E , le retenant.

Restez, monsieur.

U R B A I N , faisant une petite moue.

La, voyez; quand je ne salue pas, tu me grondes, et à présent tu m'en empêches.

C L É M E N C E , avec bonté.

Ecoute-moi, Urbain; voilà quel est mon motif. Ce monsieur est le maître du château, et la bien-séance veut que nous lui rendions visite. Le saluer de cette croisée lui paraîtrait trop libre: cette politesse, n'étant point à propos, serait ridicule, décèlerait notre peu d'usage, et le ferait mal augurer de nous.

U R B A I N :

J'entends cela. ( On entend le bruit d'une clef dans la serrure de la porte de la salle. )

C L É M E N C E , effrayée.

Qui peut donc ouvrir cette porte? cache-toi. ( Elle se fait rentrer dans le cabinet ).

---

### S C E N E I I I .

C L É M E N C E , Mlle. B E R T H E .

Mlle. B E R T H E .

Je ne me suis pas trompée... Ha! ha! voilà du neuf.

C L É M E N C E , *à part.*

Que veut cette femme ?

Mlle. B E R T H E .

Que fait ici mademoiselle ?

C L É M E N C E .

Madame, je...

Mlle. B E R T H E , *vivement.*

Voulez-vous quelque chose ? demandez-vous quelqu'un ? d'où venez-vous ? qui êtes-vous ? qui vous a fait entrer ici ?

C L É M E N C E .

Avant de répondre, pourrais-je savoir par qui j'ai l'honneur d'être interrogée ?

Mlle. B E R T H E .

C'est-à-dire qu'il faut que je réponde la première à vos questions ?

C L É M E N C E .

Mais je crois...

Mlle. B E R T H E .

Vous croyez, vous croyez ! je vous trouve plaisante de me parler ainsi !

C L É M E N C E .

J'imagine que madame ne vient pas dans le dessein de me dire des choses désobligeantes ?

Mlle. B E R T H E .

J'imagine qu'on ne doit pas beaucoup se gêner avec une inconnue.

C L É M E N C E .

Que l'on devrait connaître avant de l'insulter.

Mlle. B E R T H E .

Hé bien, voyons, faisons connaissance : je suis mademoiselle Berthe, femme de charge dans le château ; et la prépondérance que le maître m'y accorda me donne le droit de tout voir, tout savoir, et de vous demander enfin qui vous êtes.

C L É M E N C E , *d'un ton ferme.*

Vous ne m'inspirez pas assez de confiance pour vous en rendre compte.

Mlle. BERTHE.

Ah, vous le prenez ainsi! en ce cas, ma belle demoiselle, donnez-vous la peine de sortir de cet appartement:

C L É M E N C E.

Avez-vous le droit de m'en exclure?

Mlle. BERTHE.

Assurément; car je suis sûre que monsieur ignore que vous y êtes.

C L É M E N C E.

Quand il le saura, je crains qu'il ne vous punisse de votre témérité.

Mlle. BERTHE.

Ma témérité!... vous parlez d'un ton!...

C L É M E N C E.

Qui me convient.

Mlle. BERTHE.

Comment! je ne saurai pas qui vous a conduite ici?

C L É M E N C E.

Non.

Mlle BERTHE.

Ha! ha! y resterez-vous long-tems?

C L É M E N C E.

C'est ce que je ne vous confierai pas.

Mlle. BERTHE.

Non ?

C L É M E N C E.

Non.

Mlle. BERTHE.

On pourra le découvrir.

C L É M E N C E.

Si cela est, on fera bien d'avoir de la discrétion.

Mlle. BERTHE.

Sans doute; il y aurait grand risque d'en manquer.

C L É M E N C E.

Peut-être plus que vous ne le croyez.



Mlle. BERTHE.

Désobéir à mademoiselle serait un crime capital.

CLÉMENTINE.

Faire punir l'insolence de mademoiselle serait une justice qui lui serait bien due.

Mlle. BERTHE.

En attendant, on peut dire à madame ce que l'on en pense.

CLÉMENTINE.

Vous pouvez vous en dispenser.

Mlle. BERTHE.

On croit, avec juste raison, qu'elle est attachée à ce peintre que Simon a été chercher à Paris ?

CLÉMENTINE.

Vous le supposez ?

Mlle. BERTHE.

J'en jurerais.

CLÉMENTINE.

Quand on a le talent de deviner les secrets, l'honneur engagé à les garder.

Mlle. BERTHE.

C'est ce que je ne ferai pas. — Ah ! j'ai donc deviné ? C'est bon ! c'est bon ! je vais vous apprendre à venir vous établir ici sans l'avéu des maîtres.

CLÉMENTINE.

Me fallait-il le vôtre ?

Mlle. BERTHE.

Pourquoi pas ? En vérité, mademoiselle agit sans façon ; on dirait qu'elle est chez elle.

CLÉMENTINE, à part.

Quelle humiliation !

Mlle. BERTHE.

Êtes-vous l'épouse de ce peintre ?

CLÉMENTINE, outrée.

Mademoiselle, je vous prie de vous retirer ; je n'ai plus rien à vous répondre.

Mlle. BERTHE, avec la plus grande volubilité.

Ah ! vous n'avez plus rien à répondre ! Je vous ferai bien

parler. Me dire de me retirer! comme si l'on avait des ordres à recevoir de mademoiselle. Oh! nous saurons qui de nous deux se retirera. La, voyez s'il n'est pas scandaleux que des étrangers viennent ainsi dans une maison respectable pour parler aux gens avec orgueil et mépris! Je vous ferai repentir de manquer d'égards pour une personne comme moi. Je vais porter mes plaintes à monsieur, et j'espère qu'il me fera raison de vos impertinences. ( *Elle va pour sortir.* )

CLÉMENTINE, *allant après elle, et d'un ton suppliant.*  
Mademoiselle, je vous prie....

Mlle. BERTHE, *s'arrêtant, dit avec hauteur.*  
Ah! vous changez de ton.

CLÉMENTINE.  
Excusez....  
Mlle. BERTHE.  
Je n'excuse jamais.

CLÉMENTINE.  
Ne dites point à M de Merfort...  
Mlle. BERTHE.  
Je vais tout découvrir.

CLÉMENTINE.  
Je vous demande en grâce....  
Mlle. BERTHE.

Point de grâce ; on va savoir qui vous êtes.  
CLÉMENTINE, *reprenant sa fierté.*  
Tremblez de l'apprendre.

Mlle. BERTHE.  
C'est vous qui tremblez d'être connue.  
CLÉMENTINE.  
Avant la fin du jour vous me connaîtrez.

Mlle. BERTHE.  
Encore des menaces! Oh! je n'y tiens plus, et ma patience est à bout. Au revoir, ma petite; je cours de ce pas annoncer à monsieur que vous êtes chez lui, et vous n'y resterez pas long-tems.

CLÉMENTINE.  
Plus long-tems que vous peut-être.

Mlle. BERTHE.

Nous verrons qui sortira la première.

CLÉMENTINE.

Nous le verrons.

Mlle. BERTHE.

Nous allons le voir.

---

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SIMON.

SIMON, d'un ton brusque et colére pendant toute la scène.

Comment! c'est vous?

Mlle. BERTHE, d'un ton aigre et vif pendant toute la scène.

Certainement c'est moi.

( Ici Clémence va s'asseoir. )

SIMON.

Qui vous a fait venir dans cette salle?

Mlle. BERTHE.

Le desir de connaître cette belle dame qui veut faire la maîtresse ici.

SIMON.

Elle a raison.

Mlle. BERTHE.

Elle a osé me dire...

SIMON.

Vos vérités. Elle a bien fait.

Mlle. BERTHE.

Elle m'a impatientée.

SIMON.

Elle aurait dû vous chasser.

Mlle. BERTHE.

En a-t-elle le pouvoir?

SIMON.

Je le crois.

C'est singulier. Mlle. BERTHE.

SIMON.

C'est vrai.

Mlle. BERTHE.

Ah! (*Elle reste en attitude, la bouche ouverte.*)

SIMON, *après un petit tems.*

Deviez-vous venir ici sans y être demandée?

Mlle. BERTHE.

Ne m'est-il pas permis...

SIMON.

Non.

Mlle. BERTHE.

Mais...

SIMON.

Je vous défends d'y revenir sans mon ordre.

Mlle. BERTHE.

Dois-je en prendre de vous?

SIMON.

Un peu.

Mlle. BERTHE.

Je vais tout conter à monsieur.

SIMON.

En agissant ainsi, vous ne risquez rien de faire votre malle.

Mlle. BERTHE.

Pourquoi?

SIMON.

Parce que s'il vous échappe un seul mot sur madame je fais votre compte, et vous renvoie.

Mlle. BERTHE.

Êtes-vous le maître ici?

SIMON.

Vous verrez ce que j'y suis.

Mlle. BERTHE.

Et vous ce que j'y ferai.

SIMON, *fort.*

Finirez-vous?

Mlle. BERTHE.

Vous ne m'imposerez pas silence.

SIMON.

Je vous l'ordonne.

Mlle. BERTHE.

Il est bien dur de se voir traiter de la sorte par une...

SIMON, s'approchant d'elle; dit en serrant les dents.

Vieille insensée! savez-vous ce que vous dites, et de qui vous parlez?

Mlle. BERTHE.

Moi une vieille insensée! — Moi!... La belle jeunesse pour traiter une femme comme moi de vieille insensée!...

SIMON, avec colère.

Voulez-vous vous en aller? bavarde infernale!

CLÉMENTINE, se levant.

Simon, ne vous emportez pas.

SIMON.

C'est qu'il n'est point de patience qui tienne contre ce démon féminin.

Mlle. BERTHE.

J'étouffe de colère.

SIMON.

Puisse-t-elle vous ôter à jamais la parole!

Mlle. BERTHE, étouffant de colère.

Je la retrouverai.... je la retrouverai.

---

## S C È N E V.

CLÉMENTINE, URBAIN, SIMON.

SIMON.

Je venais voir si rien ne vous manquait : où donc est le petit?

CLÉMENTINE,

Dans le cabinet. ( Elle va au cabinet. ) Viens, Urbain.

URBAIN.

Cette méchante femme m'a fait bien peur.

SIMON.

Elle ne l'a pas vu.

CLÉMENTINE.

Non.

S I M O N.

C'est bien.

C L É M E N C E.

Que vais-je devenir si elle va avertir mon père de mon arrivée ?

S I M O N.

Elle ne vous connaît pas, et votre père croira que vous êtes la femme de son peintre.

C L É M E N C E.

Comment a-t-il reçu mon mari ?

S I M O N.

A merveille.

C L É M E N C E.

Ah Dieu ! s'il était possible....

S I M O N.

Oui, oui, c'est possible : aujourd'hui réconciliation complète.

C L É M E N C E.

Tu l'espères ?

S I M O N.

Je l'assure.

C L É M E N C E.

Que fait mon époux ?

S I M O N.

Il est occupé à déballer son tableau : il va venir.... Le voici.

---

## S C È N E V I.

LES PRÉCÉDENS, VOLNEY.

URBAIN, *courant à son papa.*

Papa, te voilà ?

V O L N E Y, *se baisant.*

Oui, mon ami.

C L É M E N C E, *vivement.*

Hé bien, quel espoir ?

V O L N E Y.

J'en ai beaucoup.

C L É M E N C E .

Ah ! tu me rends la vie.

V O L N E Y , *vivement.*

Et le bonheur peut-être. M. de Merfort m'a reçu avec une franchise !... Il m'a fait un accueil dont je suis pénétré ; je lui ai inspiré la plus grande confiance ; il m'a appelé son ami... Tout va bien.

C L É M E N C E .

Je crains....

S I M O N .

Allons, allons, plus de tristesse ; vous voilà ici ; vous n'as sortirez pas. Je vous en promis de faire votre paix avec M. de Merfort ; je tiendrai ma parole.

C L É M E N C E .

Que le ciel t'entende !

S I M O N .

Il m'a entendu ! De la constance, de la fermeté ; et dans une heure nous serons tous heureux.

( *Il fait quelques pas pour se retirer.* )

V O L N E Y .

Tu nous quittes ?

S I M O N .

Je vais donner des ordres pour votre dîner... Vous souperez en famille.

V O L N E Y .

Que d'obligations nous t'avons ! Si nous réussissons... si jamais la fortune.... va , tu recevras le prix de tes services.

S I M O N , *noblement.*

Souvenez-vous qu'un ami ne doit pas les faire payer.

( *Il sort.* )

---

## S C È N E V I I .

LES PRÉCÉDENS, hors SIMON.

C L É M E N C E .

Enfin mon père t'a paru...

V O L N E Y .

Sensible et malheureux.

CLÉMENTINE.

Malheureux! — Ah! c'est moi...

VOLNEY.

Retiens tes pleurs.... n'affaiblis pas mon courage : le moment approche où je vais en avoir besoin.

CLÉMENTINE.

Et si mon père....

VOLNEY.

« Braye jeune homme, m'a-t-il dit, allez m'attendre chez vous.... j'ai besoin de causer avec un ami. » — Il va venir ; retire-toi : s'il te voyait avant d'exécuter ce que nous avons projeté, tout serait perdu.... On frappe!... Entrez dans ce cabinet. (*Ils entrent.*) Ouvrons.

---

## SCÈNE VIII.

VOLNEY, M. DE MERFORT.

M. DE MERFORT.

C'est moi.

VOLNEY.

Pardon, monsieur; je vous ai fait attendre.

M. DE MERFORT.

Point du tout : vous vouliez être seul peut-être, et je vous dérange.

VOLNEY.

Non, monsieur.

M. DE MERFORT.

Êtes-vous bien ici ?

VOLNEY.

On ne peut mieux.

M. DE MERFORT.

Vous avez la vue du jardin; cela doit vous plaire.

VOLNEY.

Ici tout est charmant. — Vous devez être ravi d'occuper un séjour aussi beau.



M. DE MERFORT, *en soupirant.*

Il n'y manque que le bonheur.

VOLNEY.

S'il n'est point en ces lieux, où donc le trouverez-vous?

M. DE MERFORT, *sombre et lent.*

Nulla part. — Jadis cette retraite me paraissait délicieuse... à présent tout m'y devient insipide. — Ah, mon ami ! j'y cherche en vain un objet que je n'y rencontrerai plus.

VOLNEY.

Si j'avais cru troubler votre tranquillité... je....

M. DE MERFORT, *l'interrompant.*

Non... c'est moi qui n'ai pas été maître... Vous êtes sensible... vous avez des droits à ma confiance.

VOLNEY.

Si vous me l'accordez, je ferai tout pour la mériter.

M. DE MERFORT, *en la regardant fixément.*

Oui, vous la mériterez..., je connais les hommes, et je ne me suis pas trompé sur votre compte.

VOLNEY.

Puissiez-vous ne jamais perdre la bonne opinion que vous avez de moi!

M. DE MERFORT.

Je ne la perdrai pas. — Depuis quand exercez-vous la peinture?

VOLNEY.

Dès ma plus tendre jeunesse : je l'appris par goût, et je ne croyais pas être obligé d'en faire mon état.

M. DE MERFORT.

Qui vous y a contraint?

VOLNEY.

L'amour et la nécessité.

M. DE MERFORT.

Le besoin a souvent fait éclore les talents. Heureux celui les possédè ! — Avez-vous beaucoup voyagé?

VOLNEY.

Beaucoup.

M. DE MERFORT.

L'Italie, Rome ont des écoles que vous avez sans doute fréquentées ?

VOLNEY.

Oui, monsieur.

M. DE MERFORT.

Mais la Hollande a-t-elle de grands maîtres ; n'avez-vous jamais été en ce pays ?

VOLNEY, *à part.*

Où veut-il en venir ? (*Haut*) J'y ai passé quelques mois.

M. DE MERFORT.

Y a-t-il long-tems ?

VOLNEY.

Je n'en suis de retour que depuis un an.

M. DE MERFORT.

Depuis un an !... Vous pouvez me donner des éclaircissemens....

VOLNEY.

Si je le puis, vous devez tout attendre...

M. DE MERFORT, *lentement.*

Le hasard pourra vous avoir procuré la connaissance d'une personne... à laquelle je fus très-attaché.

VOLNEY.

Je connaissais fort peu de monde : livré à l'étude....

M. DE MERFORT.

On n'étudie pas toujours. — Quelle est la ville que vous avez le plus habitée ?

VOLNEY.

La Haye.

M. DE MERFORT.

La Haye ? — C'est bien cela. — N'auriez-vous point entendu parler dans cet endroit d'une madame Waldémar ?

VOLNEY.

Madame Waldémar ? — Oui, oui, monsieur.

M. DE MERFORT.

Vous l'avez connue ?

VOLNEY.

Beaucoup. — J'étais intimement lié avec son époux.

M. DE MERFORT, *avec indignation.*

Quoi ! vous avez été l'ami de ce monstre ?

VOLNEY.

Je crois qu'il ne mérite pas ce nom.

M. DE MERFORT.

Si vous saviez ce dont il fut capable , vous rougiriez de votre liaison.

VOLNEY.

Quand vous connaîtrez Waldémar , peut-être penserez-vous différemment.

M. DE MERFORT , *avec fureur.*

Ah ! le traître ! qu'il se garde bien de se présenter à ma vue.

VOLNEY.

Permettez-moi de...

M. DE MERFORT.

Vous ignorez combien je dois le haïr !... Apprenez qu'il est la cause de tous mes maux... connaissez-le , et repentez-vous d'avoir accordé votre-estime au plus perfide des hommes.

VOLNEY.

Monsieur...

M. DE MERFORT , *l'interrompant vivement.*

Ecoutez-moi... et vous verrez si mon ressentiment est fondé. — Attaché au service de la Compagnie des Indes , je fus chargé d'une mission importante. Ayant perdu mon épouse , obligé de m'expatrier , je confiai ma fille à ma sœur , et je partis — Fatal voyage ! qu'il m'a coûté cher ! — Je rapportai des trésors... et je perdis le bonheur.

VOLNEY.

Et comment ?

M. DE MERFORT , *avec force et sensibilité.*

A mon retour je ne trouvai plus mon enfant.

VOLNEY.

Hélas !

M. DE MERFORT , *plus fort , et pleurant.*

L'indigne Waldémar l'avait arraché des bras de sa tante , et fut l'épouser en Hollande.

VOLNEY , *vivement.*

Sans doute on l'a forcé de....

M. DE MERFORT , *l'interrompant d'un ton sec et ferme.*

Ne l'excusez point ; vous connaissez son crime , vous pouvez le juger.

V O L N E Y.

Je suis loin de l'approuver. — Mais.... avez-vous su ce qui a pu le porter à cette extrémité ?

M. DE MERFORT.

Oui : ce fut l'obstination de ma sœur, qui ne voulut point consentir à son hymen avec Clémence.

V O L N E Y.

Waldémar n'est pas sans reproche, j'en conviens ; mais ses intentions étaient pures.... et le nœud qu'il a formé atteste....

M. DE MERFORT.

Sa faute. — Et la fille ingrate qui a pu porter le désespoir dans le cœur du plus tendre des pères, éprouvera bientôt les effets de sa vengeance.

V O L N E Y.

Ne parlez pas si haut.

M. DE MERFORT.

Pourquoi ?

V O L N E Y.

Je crains qu'on ne puisse vous entendre.

M. DE MERFORT, *avec ame.*

Ah ! que le cri de ma douleur ne peut-il retentir jusque dans le cœur de la cruelle !

V O L N E Y.

Elle en serait bien touchée !

M. DE MERFORT, *fort, et douloureusement.*

Non.... elle ne pense plus à son père. (*L'interrogeant en hésitant.*) Dites.... dites-moi.... quel est son sort.

V O L N E Y.

Si vous connaissiez sa douloureuse situation, vous ne pourriez lui refuser votre pitié.

M. DE MERFORT, *avec la plus grande force.*

Elle est malheureuse ? — Elle est punie.

V O L N E Y.

Vous êtes vengé.

M. DE MERFORT, *du ton le plus concentré, et vivement.*

Non ; je souffre.

V O L N E Y, *avec transport.*

Vous avez le cœur d'un bon père.... Elle a trop tardé à vous demander son pardon.

M. DE MERFORT.

Moi lui pardonner!

VOLNEY.

Vous la haïssez donc ?

M. DE MERFORT, *en soupirant.*

Je voudrais l'estimer.

VOLNEY, *avec le plus grand intérêt.*

Nul être sur la terre n'est exempt d'erreurs. — Le délire de l'amour égare, entraîne : vous devez plaindre ses déplorables victimes.

M. DE MERFORT, *au comble de la fureur.*

Je leur dois ma haine. L'infame Waldémar versera mon sang, ou je lui arracherai la vie. — Si je succombe, l'odieuse Clémence sera poursuivie par le repentir d'avoir causé la mort d'un père qui l'adorait, et j'expirerai en l'accablant de ma malédiction. (1)

CLÉMENCE *fait un grand cri.*

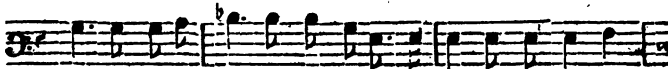
Ah !

(*M. de Merfort et Volney restent stupéfaits ; M. de Merfort a les yeux fixés sur le cabinet. Volney, saisi de frayeur, a les regards tournés vers le public. Ils restent un moment en attitude : cela doit faire tableau.*)

M. DE MERFORT, *revenant à peine de sa surprise, dit lentement, et à demi-voix.*

Il y a quelqu'un dans cette chambre.

(1) Souvent on manque le cri de Clémence, faute d'en avoir la tradition ; ce cri étant du plus grand effet, je n'ai pu trouver de meilleur moyen de l'indiquer juste, et comme il doit être rendu, qu'en faisant noter ce qui suit :

M. DE MERFORT, *avec la plus grande force.*

Et j'ex-pi-re - raï en l'ac-cablant de ma ma-lé-dic-ti-

CLÉMENCE.



on.

Ah !

V O L N E Y.

Monsieur.....

M. D E M E R F O R T.

Un cri s'est fait entendre.

V O L N E Y.

Monsieur....

M. D E M E R F O R T.

Quel est ce mystère?..... Je veux savoir.... ( *Il va à la porte du cabinet.* )

V O L N E Y , *se mettant au-devant de lui , et l'empêchant d'entrer.*

Arrêtez, monsieur: cela doit peu vous inquiéter.

M D E M E R F O R T.

Comment ! lorsque je vous confiais mes secrets....

V O L N E Y.

Soyez tranquille, vous n'avez point commis d'indiscrétion.

M. D E M E R F O R T.

Je n'en suis pas certain.... et je veux savoir....

( *Il va droit au cabinet , et met la main sur le bouton de la porte.* )

V O L N E Y , *le retenant.*

Demeurez, je vous en supplie: je vais vous satisfaire.

M. D E M E R F O R T , *revenant à sa place.*

Parlez.

V O L N E Y.

Cette voix que vous venez d'entendre....

M. D E M E R F O R T.

Hé bien ?

V O L N E Y.

C'est celle.... de mon enfant.

M. D E M E R F O R T.

Vous êtes père ? je vous plains ! — Faites - moi voir votre enfant.

V O L N E Y.

Peut-être en ce moment...

M. DE MERFORT.

J'espère que vous ne me refuserez pas.

V O L N E Y.

Vous me l'ordonnez ?

M. DE MERFORT.

Je le desiré.

V O L N E Y.

Vous le desirez ? — Je vais vous l'amener à l'instant :

( *Il entre dans le cabinet, et referme la porte après lui.* )

---

### S C È N E I X.

M. DE MERFORT, *seul.*

Volney pourra m'être utile, et me faire retrouver ce que je recherche depuis si long-tems. — Cependant il est l'ami de ce Waldemar, et cela me contrarie. — Ah ! l'on est encore en Hollande. — J'irai : ils me verront, et je suis sûr à présent qu'ils ne pourront m'échapper.

---

### S C È N E X.

M. DE MERFORT, VOLNEY, URBAIN.

V O L N E Y ; *tenant Urbain par la main, lui dit tout bas, en refermant la porte.*

Attention. ( *Haut.* ) Urbain, salue monsieur, et va l'embrasser, s'il veut le permettre.

U R B A I N, *d'un ton mignard et traîné.*

Le voulez-vous ?

M. DE MERFORT, *le prenant dans ses bras.*

De tout mon cœur, mon petit ami.

VOLNEY, à part, avec transport.

Il embrasse mon fils !

URBAIN, en tendant les bras.

Je voudrais bien vous rendre votre baiser.

M. DE MERFORT.

Pourquoi donc avez-vous crié ?

URBAIN.

Je croyais que vous grondiez papa.

M. DE MERFORT.

Il est charmant !.... Et où est sa mère ?

VOLNEY.

Tout près d'ici.

M. DE MERFORT.

Il faut la faire venir.

VOLNEY.

J'attendais vos ordres.

M. DE MERFORT.

Simon pouvait bien prendre cela sur lui ; il sait ma façon de penser.

VOLNEY.

Il ne me l'a pas laissé ignorer ; mais mon épouse a des chagrins.... et les malheureux craignent d'importuner.

M. DE MERFORT.

Elle a des chagrins ?

URBAIN, vivement.

Oh oui ! car elle pleure toujours.

VOLNEY.

Paix, Urbain.

M. DE MERFORT.

Je vous laisse : vous êtes dépositaire de mes secrets.....  
Quand vous voudrez me confier les vôtres, vous me trouverez prêt à vous entendre.



VOLNEY.

Vous n'attendrez pas long-tems.

M. DE MERFORT.

Bien. — Gardez le silence sur ce que je viens de vous dire, et pardonnez-moi de vous avoir affligé par le récit de mes malheurs.

VOLNEY.

Croyez, monsieur, que j'y prends le plus vif intérêt. Conservez-moi votre confiance; je partagerai vos peines, je les adoucirai, je les ferai cesser peut-être... et je serai trop heureux si je puis parvenir à mériter le beau titre d'ami dont vous avez daigné m'honorer.

M. DE MERFORT, lui presse la main.

Les artistes sont des hommes bien estimables! vous m'en donnez la preuve. (*En regardant Urbain avec attention.*) J'aime votre fils..... il me rappelle des traits... Faites venir votre épouse; elle sera bien reçue.

VOLNEY.

J'aurai l'honneur de vous la présenter.

M. DE MERFORT, à Urbain, en le pressant dans ses bras.

Viens... viens me voir, mon petit ami.

URBAIN, gaiement.

Oui, j'irai tous les jours.

M. DE MERFORT.

Tu me feras plaisir.

URBAIN.

Je n'y manquerai pas.

M. DE MERFORT.

Je t'en prie. — Adieu.

URBAIN.

Un baiser.

M. DE MERFORT, après l'avoir embrassé, dit à part, en s'en allant.

A son âge Clémence était comme cela. (*Haut.*) A tantôt. (*Volney a l'air de vouloir le reconduire.*) Restez, je le veux. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , hors MERFORT, CLÉMENCE.

VOLNEY va fermer la porte de la chambre , et revient ouvrir celle du cabinet. Il appelle.

Clémence ! ma chère Clémence !

CLÉMENCE sort du cabinet , et s'appuie sur Waldémar.

A peine je respire. — Ah , Waldémar ! tu as entendu mon père !

VOLNEY.

Oui , et ta sensibilité a failli nous perdre.

CLÉMENCE.

Chaque mot qu'il proférait enfonçait le poignard dans mon cœur. Tout est fini pour nous : fuyons , fuyons loin de ces lieux , évitons sa colère.

VOLNEY.

Non , il faut la fléchir.

CLÉMENCE.

Ne l'espérons pas : il en veut à tes jours. — S'il s'armait contre toi !... — Ah Dieu ! j'en frémis.

VOLNEY.

S'il en veut à mes jours , je ne les défendrai pas : il est ton père ; je l'ai offensé , il sera mon juge : mon sort dépend de lui.

CLÉMENCE , avec force et délire.

Oui , ton juge ! le mien ! un juge sévère , terrible , irrité ; il doit l'être. — Malheur aux enfans ingrats qui méconnaissent l'autorité paternelle ! le ciel les punit... je l'éprouve.

VOLNEY.

Il faut tout entreprendre pour regagner la tendresse de ton père.

CLÉMENCE.

Je l'ai perdue ; il ne pardonnera point : ses paroles sont là.

— Emportée par les mouvemens de mon cœur, je voulais aller me jeter à ses pieds..... J'y courais : sa malédiction m'a fait trembler; j'en mourrai.

V O L N E Y.

Que dis-tu ? Clémence... regarde ton fils.

C L É M E N C E,

Mon fils, mon époux, — cher Waldémar ! voilà les seuls liens qui m'attachent à la vie.

( Elle se jette dans les bras de Waldémar. On frappe, et ils marquent leur frayeur. )

V O L N E Y, avec effroi.

Qu'entends-je !

S I M O N, en dehors.

Ouvrez ; c'est Simon. ( Volney va ouvrir. )

## S C E N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, SIMON.

S I M O N.

Venez chez moi ; vous êtes servis, le dîner vous attend.

C L É M E N C E.

Je n'ai besoin de rien.

U R B A I N.

Mais, maman, il faut bien dîner.

S I M O N.

Il a raison ; dépêchez-vous.

C L É M E N C E.

Ah ! si tu savais ce qui vient de se passer avec mon père ! si tu avais vu sa fureur quand il a parlé de moi

S I M O N.

Il s'est emporté ? — Je n'en suis pas surpris : qu'il gronde et qu'il pardonne, c'est tout ce qu'on lui demande. Venez, venez.

C L É M E N C E.

Non, je ne pourrais....

S I M O N.

Ce soir nous aurons tous de l'appétit.

C L É M E N C E .

Mais si mon père....

S I M O N .

Il sera content de vous revoir. Ah! quel jour pour lui!

C L É M E N C E , *alarmée.*

Je doute....

S I M O N , *avec enthousiasme et gaiété.*

J'affirme. — Morbleu, le beau souper! le joli coup-d'œil! Je vous vois à table, vous d'un côté, votre fils de l'autre, et votre père au milieu. Il vous embrasse, vous presse contre son sein, vous appelle ses enfans. — Je suis là, moi! je sers, je regarde, je jouis, et je me dis tout bas: « voilà, voilà mon ouvrage! »

V O L N E Y .

Oui, ton ouvrage, mon digne ami!

C L É M E N C E , *avec joie.*

Tu me donnes de l'assurance.

S I M O N .

Vous, ne perdez pas de tems; en sortant de table, exposez votre tableau: mon maître aime les talens, et les vôtres feront un grand effet.

V O L N E Y .

Et si notre attente était trompée!

S I M O N , *avec force.*

Impossible; l'art plaidera la cause de la nature. Partons.

( *Simon prend l'enfant dans ses bras, et part le premier; Clémence s'appuie sur Waldemar, et ils sortent lentement.* )

F I N D U S E C O N D A C T E .

---

(1) En disant : *Je suis là, moi!* Simon se courbe, met ses deux mains sur ses genoux, avance la tête en avant, et reste en attitude.

---

---

ACTE TROISIEME.

*Le théâtre représente le salon du premier acte.  
A la première coulisse, à droite de l'acteur,  
est un grand tableau monté sur trois gradins;  
il est placé obliquement, et couvert d'un voile  
de serge verte.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLNEY, seul ; *achevant de couvrir le tableau, et descendant  
du gradin.*

Tout est prêt... Allons, voilà le moment décisif... Ah !  
combien je redoute la colère de monsieur de Merfort ! Si  
je ne puis le fléchir, plus d'espoir pour nous. Fasse le ciel  
que nous échappions aux traits de sa juste vengeance ! —  
Simon ne revient point. — On frappe... c'est lui.

---

SCÈNE II.

VOLNEY, Mlle. BERTHE.

Mlle. BERTHE.

Pourquoi donc avez-vous fermé cette porte ?

VOLNEY, *avec humeur.*

Parce que j'avais besoin d'être seul.

Mlle. BERTHE.

C'est tout à fait commode. (*Apercevant le tableau.*) Eh  
mon Dieu ! qu'est-ce que tout cet embarras ?

VOLNEY.

Je ne crois pas que cela doive vous regarder ;

Mlle. BERTHE, *ironiquement.*

Vous ne le croyez pas ?

V O L N E Y.

Non.

Mlle. BERTHE, *d'un ton d'autorité.*

Débarrassez le passage; il faut que j'entre dans ce cabinet.

V O L N E Y.

Il m'est nécessaire : vous ne pouvez y entrer.

Mlle. BERTHE.

Mais j'y viens chercher quelque chose.

V O L N E Y, *impatiente*

Vous reviendrez une autre fois.

Mlle. BERTHE.

Vous êtes sans façon.

V O L N E Y.

Comme vous.

Mlle. BERTHE, *aigrement.*

Il est aussi poli que son épouse.

V O L N E Y.

Je sais l'horrible manière dont vous l'avez traitée : que cela ne vous arrive plus.

Mlle. BERTHE.

On y prendra garde. — Le salon de monsieur est-il fait pour vous servir d'atelier? Allons, allons, ôtez cet attirail, et décamppez.

V O L N E Y.

Je resterai malgré vous.

Mlle. BERTHE.

Malgré moi! — Mais ce petit monsieur répond avec une arrogance!...

V O L N E Y.

Ce petit monsieur, si vous n'êtes honnête, pourra vous faire chasser.

Mlle. BERTHE.

Il est fort celui-là! — Je vous trouve bien singulier de me tenir de pareils discours!

V O L N E Y.

Redoutez-en l'effet.

Mlle. BERTHE.

Oh! j'ai de quoi rabattre votre audace; et vous et votre

femme orgueilleuse. vous me le paierez. — Laissez venir monsieur; vous verrez, vous verrez! Je vous servirai de manière qu'il vous enverra peindre ailleurs vos grands sujets et vos batailles.

---

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SIMON.

SIMON, *avec surprise et froidement.*

C'est encore vous ?

Mlle. BERTHE.

Certainement.

SIMON.

Et toujours en dispute ?

Mlle. BERTHE.

C'est ce peintre qui vient s'établir dans le salon, et qui prétend me faire mettre dehors, parce que j'y trouve à redire.

SIMON.

Il fera bien.

Mlle. BERTHE.

Je sais que vous le protégez; mais je ne vous crains ni l'un ni l'autre.

SIMON.

Vous êtes bien brave! Voudriez-vous avoir la complaisance de nous laisser ?

Mlle. BERTHE, *avec rapidité.*

Oui, je m'en vais; car je n'y puis plus tenir. — On se cache de moi... Il y a dans tout ceci une énigme dont on ne veut pas me donner le mot: mais si je le devine!... Je suis femme; c'est vous en dire assez.

---

### SCÈNE IV.

VOLNEY, SIMON.

VOLNEY.

Elle m'inquiète, et je crains.....

S I M O N.

Soyez tranquille : elle est bonne femme ; elle n'a que le défaut d'être un peu curieuse et de parler à tort et à travers. ( *En montrant le tableau.* ) C'est donc cela ?

V O L N E Y.

Oui : tu peux avertir monsieur de Merfort.

S I M O N.

Non pas à présent ; il est d'une humeur effroyable ! Je ne sais ce qui lui a passé par la tête ; il m'a brusqué pour la première fois, et s'est enfermé dans son cabinet..... Il paraît occupé de quelque nouveau projet.

V O L N E Y.

Qu'allons-nous devenir ?

S I M O N.

Du courage, morbleu ! du courage. Je suis ici, moi ; et, au péril de ma vie, il faut que tout réussisse.

M. DE MERFORT, *en dehors.*

Simon.

S I M O N.

Il m'appelle. Retirez-vous, et laissez-moi essayer la première bourasque.

V O L N E Y, *en montrant son tableau.*

Mais laissez ainsi !....

S I M O N.

Je vous réponds de votre tableau.

V O L N E Y.

Es-tu bien sûr que monsieur....

S I M O N.

Il vient... Rentrez, et ne vous éloignez pas.

V O L N E Y.

Je te confie tout.

---

## S C E N E V.

S I M O N, M. DE MERFORT.

M. DE MERFORT, *durement.*

Où diable vous tenez-vous donc ? voilà une heure que j'appelle.



S I M O N.

J'ignorais que vous eussiez besoin de moi.

M. D E M E R F O R T, *en regardant le tableau.*

Qu'est-ce que cela ?

S I M O N.

C'est le tableau du peintre.

M. D E M E R F O R T.

Pourquoi donc l'a-t-il couvert ?

S I M O N.

Il a cru devoir prendre cette précaution, afin que personne n'y touchât.

M. D E M E R F O R T.

Il a bien fait. Voyons-le. (*Il va au tableau.*)

S I M O N, *le retenant.*

Ah, monsieur ! vous lui ôteriez le plaisir de vous le montrer.

M. D E M E R F O R T.

Je l'attendrai. Va-t-il venir ? (*Il pose son chapeau sur un fauteuil.*)

S I M O N.

A l'instant.

M. D E M E R F O R T.

Il est aimable ce jeune homme.

S I M O N.

Avez-vous vu son fils ?

M. D E M E R F O R T.

Oui : il m'a caressé avec beaucoup d'amitié.

S I M O N.

Je gagerais que cela vous a fait plaisir.

M. D E M E R F O R T.

Mais....

S I M O N.

Oui, oui, j'en suis sûr. — Il est si doux d'être aimé, caressé par un joli enfant ! qu'il faudrait avoir le cœur bien dur pour n'en être pas attendri.

M. D E M E R F O R T.

Ils sont tendres quand ils sont petits, ingrats quand ils deviennent grands.

S I M O N.

Hé bien, s'ils se repentent, on leur pardonne, et tout rentre dans l'ordre.

M. DE MERFORT, *avec force*:

On leur pardonne ! ( *Concentré.* ) Ce n'est pas là mon dessein.

S I M O N.

Quel est donc celui que vous avez formé ?

M. DE MERFORT.

Il est terrible.

S I M O N.

Puis-je le savoir ?

M. DE MERFORT.

Je déshérite ma fille.

S I M O N.

Qui vous a donné ce conseil ?

M. DE MERFORT.

La vengeance et mon cœur.

S I M O N.

La vengeance, je le crois ; mais votre cœur, cela ne se peut pas.

M. DE MERFORT, *avec colère*.

Morbleu ! ne me contrarie point.... J'ai bien assez de mes peines.

S I M O N.

Il me semble que non, puisque vous voulez les augmenter.

M. DE MERFORT.

Simon !

S I M O N.

Prenez-y garde ; vous vous repentiriez demain de ce que vous auriez fait aujourd'hui.

M. DE MERFORT.

Mon parti est pris, et de ce pas je vais chez le notaire. ( *Il fait quelques pas pour sortir.* )

S I M O N.

Il ne dressera point cet acte fatal.

M. DE MERFORT, *se retournant*.

Pourquoi ?

S I M O N.

Parce que je m'y oppose.

M. DE MERFORT.

C'est plaisant.

S I M O N.

C'est juste.

M. DE MERFORT.

Tu prends le ton...

S I M O N.

De l'amitié.

M. DE MERFORT.

Dois-tu donc abuser de celle que j'ai pour toi?

S I M O N.

Non ; je m'en sers.

M. DE MERFORT.

Peut-elle te donner le droit de m'empêcher...

S I M O N.

De faire une action indigne d'un père, et qui troublerait le repos de vos jours.

M. DE MERFORT.

Ma résolution est prise.

S I M O N.

Il faut en changer.

M. DE MERFORT.

Jamais.

S I M O N, *avec sentiment et fermeté.*

O mon maître! qu'allez-vous faire? Vous êtes outragé; mais la vengeance doit-elle entrer dans le cœur d'un père? votre fille est plus malheureuse que vous: elle est punie de son erreur; cela devait être. (*Avec ame et la plus grande sensibilité.*) Mais son enfant! un enfant intéressant, à qui elle apprend à vous chérir, à vous respecter, qui demande sans cesse à vous voir, à se jeter dans vos bras, à vous prodiguer ses innocentes caresses, et qui ferait le charme de vos vieux jours, sera donc la victime d'une faute qu'il n'a pas commise? Quand la douleur aura fait descendre sa mère dans la tombe, et que le désespoir aura terminé l'existence de son père, que deviendra-t-il? Une maison de charité sera donc l'asile de cet enfant du malheur? et vous le souffririez! vous seriez insensible à sa misère et à ses larmes! C'est impossible;

votre cœur ne se fermera point aux cris de l'innocence et de l'humanité. Pour votre bonheur, pour votre repos, renoncez à ce cruel projet ; si la vengeance vous dit de l'exécuter, la nature vous le défend.

M. DE MERFORT, *avec une colère concentrée.*

Simon, c'en est assez. Il me paraît que vous êtes dans la confiance de ma fille, et que sans doute vous savez où elle peut être.

S I M O N.

Oui, monsieur, je le sais.

M. DE MERFORT.

Hé bien, instruisez-moi ; dites, où est-elle ?

S I M O N, *avec ame.*

Voulez-vous lui pardonner ?

M. DE MERFORT, *avec force.*

Je veux la punir.

S I M O N, *d'un ton sec et ferme.*

En ce cas je garde mon secret,

M. DE MERFORT.

Simon, je vous croyais mon ami, et vous n'êtes qu'un traître.

S I M O N, *avec dignité.*

Simon est votre ami ; mais il n'est point fait pour être un lâche délateur.

M. DE MERFORT.

Vous avez abusé de ma confiance pour me trahir.

S I M O N.

Je vous ai mieux servi que vous ne le pensez.

M. DE MERFORT.

Sortez ; je n'ai plus besoin de vos services.

( Il va se jeter dans un fauteuil qui est auprès de la première coulisse à gauche de l'acteur. )

S I M O N, *étonné, après un petit tems.*

Vous me renvoyez ?

M. DE MERFORT, *sans le regarder.*

Vous m'avez entendu ; ne me faites pas répéter.

S I M O N.

J'ai rempli le devoir d'un honnête homme, et vous m'en punissez !

M. D E M E R F O R T.

Retirez-vous.

S I M O N, *avec attendrissement.*

Je sors. Je comptais finir mes jours ici... et je vais mourir loin de vous ! (*Il sort lentement.*)

M. D E M E R F O R T.

Écoutez... tenez, prenez cela : (*Il lui présente une bourse.*)  
je ne voudrais pas vous savoir malheureux.

S I M O N, *d'un ton ferme.*

Je suis plus que payé ; je ne prendrai rien.

M. D E M E R F O R T.

Rien ?

S I M O N, *affirmativement.*

Rien.

M. D E M E R F O R T, *avec force.*

Vous êtes un orgueilleux.

S I M O N, *d'un ton pénétré.*

Je suis délicat. Adieu, monsieur : vous trouverez beaucoup de serviteurs , mais pas un ami.

---

## S C È N E I V.

M. D E M E R F O R T, *seul et se levant, avec dépit et attendrissement.*

Il s'en va ! Voilà l'amitié que ces gens-là ont pour nous !  
Je ne m'attacherai plus à personne.

---

## S C È N E V I I.

M. D E M E R F O R T, V O L N E Y.

V O L N E Y.

Monsieur, qu'est-il donc arrivé ? j'ai rencontré le pauvre  
Simon noyé dans ses larmes.

M. DE MERFORT.

Je viens de le chasser.

VOLNEY.

Vous renvoyez ce bon homme?... et pourquoi?

M. DE MERFORT.

Il était d'intelligence avec ma fille; il l'a dérobée à ma vengeance.

VOLNEY.

Il a cru bien faire.

M. DE MERFORT.

Il a osé me dire qu'il s'opposait au projet que j'ai de la déshériter.

VOLNEY, *vivement.*

Vous voulez la déshériter?... (*Réticence.*) Si elle vous aime, la perte de votre tendresse la punira plus que celle de vos biens.

M. DE MERFORT.

Je n'en demeurerai pas là. Je me suis consulté : son mariage est illégal ; je le romprai, et je poursuivrai Waldemar devant tous les tribunaux.

VOLNEY.

Vous le réduirez au désespoir.

M. DE MERFORT.

A-t-il craint de faire le mien? Je suis décidé : je vendrai mes possessions, et j'irai finir ma carrière au-delà des mers. D'après ce calcul, je ne serai rien faire ici, et je n'ai plus besoin de vos talens.

VOLNEY.

Qu'entends-je!

M. DE MERFORT.

Vous n'y perdrez pas ; je vous achète votre tableau, et je vous le paierai plus que sa valeur : vous n'aurez point à vous plaindre de votre voyage.

VOLNEY.

Vous me l'avez promis.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. BERTHE.

Mlle. BERTHE, avec des lettres à la main.

Monsieur, voici vos lettres.

M. DE MERFORT.

Donnez.

Mlle. BERTHE.

Monsieur...

M. DE MERFORT.

Quoi ?

Mlle. BERTHE.

On dit que vous avez renvoyé le vieux Simon.

M. DE MERFORT, regardant une adresse.

Je sais ce que renferme ce paquet ; je l'ouvrirai dans un autre moment. (*A mademoiselle Berthe.*) Qu'est-ce que cela vous fait ?

Mlle. BERTHE.

Beaucoup, monsieur.

M. DE MERFORT. (*Il ouvre un autre paquet.*)

Bon, voilà mes effets rentrés. (*A mademoiselle Berthe.*) Pourquoi ? (*Il lit.*)

Mlle. BERTHE.

Parce qu'il était plus maître ici que vous, qu'il nous tyrannisait tous, et qu'il n'était plus possible de vivre avec ce maudit vieillard.

M. DE MERFORT, durement.

Faites votre devoir aussi bien qu'il a rempli le sien. — Amsterdam ! (*Il ouvre.*)

Mlle. BERTHE, bas, à M. de Merfort.

Vous ignorez sans doute qu'il y a une femme cachée dans l'appartement du peintre, et que c'est par l'ordre de Simon ?

M. DE MERFORT.

(*A Volney.*) Votre épouse est arrivée ?

VOLNEY.

Oui, monsieur.

Mlle. BERTHE, *vivement et à part.*  
Il le savait!

M. DE MERFORT.  
( *A Volney.* ) Vous ne me l'avez point présentée. ( *Il lit.* )

VOLNEY.

Je n'ai pas encore trouvé le moment favorable.

Mlle. BERTHE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE MERFORT.

( *Il lit.* ) Bordeaux. — Ce n'est pas ce que j'attends : ma surprise sera grande si cela tourne à bien. ( *A Volney.* ) Est-elle fatiguée? ( *Il décrochète.* )

VOLNEY.

Elle est très-faible, et craint de se montrer.

Mlle. BERTHE, *à part, très-vite.*

Il ment; elle se porte bien.

M. DE MERFORT.

Quand la verrai-je?

VOLNEY.

Elle se prépare à vous rendre sa visite.

M. DE MERFORT, *lisant.*

Boston. ( *A Volney.* ) Elle me fera plaisir.

Mlle. BERTHE, *à part.*

Voyons tout ce que ceci deviendra.

M. DE MERFORT *témoigne la plus grande surprise.*

Paris! — Quelle est cette écriture? Je ne me trompe point; c'est celle de ma fille.

VOLNEY, *à part.*

Je tremble!

Mlle. BERTHE, *à part, vivement.*

Je soupçonne....

M. DE MERFORT, *à mademoiselle Berthe.*

Que faites-vous ici? Retirez-vous, et à l'avenir ne vous mêlez que de ce qui vous regarde.

Mlle. BERTHE.

Oui, monsieur. ( *En s'en allant.* ) Écoutons.



SCENE IX.

M. DE MERFORT, VOLNEY.

M. DE MERFORT.

La perfide ! elle ose m'écrire ! que me veut-elle ? que peut-elle attendre de moi ?

VOLNEY.

Son pardon peut-être.

M. DE MERFORT.

Je ne lirai pas.

VOLNEY.

N'écoutez point le premier mouvement de votre colère ; lisez, monsieur ; lisez, je vous en conjure pour elle.

M. DE MERFORT.

Hé bien oui. Voyons ce qu'elle va dire pour se justifier. (*Il décachète.*) Tenez, lisez ; mes yeux ne pourraient se fixer sur ces caractères.

VOLNEY, à part.

O moment terrible ! (*Il lit.*)

« Mon père, je ne sais si j'ai encore le droit de vous donner ce nom.

M. DE MERFORT.

Elle l'a perdu pour la vie.

VOLNEY.

« Ce n'est qu'en tremblant que j'ose entreprendre de vous demander ma grâce : l'amour m'éloigna d'auprès de vous ; le sentiment m'y ramène.

M. DE MERFORT.

Où la nécessité peut-être.

VOLNEY.

Attendez, et voyez avant de la juger. (*Il lit.*) « Je sens combien vous devez être irrité ; mais vous avez été bien vengé par les remords que j'ai éprouvés, et par ceux que je ressens encore.

M. DE MERFORT.

Langage ordinaire.

VOLNEY.

Non ; chaque ligne vous peint son repentir. (*Il lit.*) « Victime de mon imprudence, le malheur m'a poursuivie, et

« souvent j'aurais excité votre pitié si vous eussiez pu voir  
« tout ce que j'ai souffert.

M. DE MERFORT.

Et moi!

VOLNEY.

« Les adversités, la détresse la plus affreuse m'ont acca-  
« blés sans cesse, et sans votre fidèle Simon, qui pour  
« me secourir a vendu la petite métairie que vous lui  
« aviez donnée, la plus affreuse indigence aurait terminé  
« mes jours.

M. DE MERFORT, *vivement.*

Simon a fait cette action!

VOLNEY, *avec force.*

Et vous l'avez chassé!

M. DE MERFORT, *avec la plus grande sensibilité:*

Le malheureux! que lui reste-t-il?

VOLNEY, *après un silence.*

« Je suis mère : les lois et la religion m'ont donné ce titre ;  
« mon père, daignez l'approuver.

M. DE MERFORT.

Non, jamais, jamais.

VOLNEY.

Vous la ferez mourir de douleur.

M. DE MERFORT, *portant une main sur son front.*

Ah!... achevez donc.

VOLNEY.

« Mon époux a pour vous les sentimens d'un fils...:

M. DE MERFORT, *avec indignation.*

Son époux!

VOLNEY, *avec sentiment.*

Cela se peut, monsieur, et j'en suis persuadé.

M. DE MERFORT, *avec colère.*

Vous le défendez!

VOLNEY, *doucement.*

Non; je cherche à vous attendrir.

M. DE MERFORT.

Vous n'y parviendrez point.

V O L N E Y, (*Il lit.*)

« Et les torts que j'ai envers vous: il les eut envers sa mère ;  
« elle vient de lui pardonner.

M. D E M E R F O R T.

Quelle faiblesse !

V O L N E Y, (*Il lit.*)

« Elle l'avait privé de sa fortune ; elle va la lui rendre :  
« et pour être heureux il ne nous manque plus que votre  
« pardon. Mon fils et mon époux l'implorèrent avec moi, et  
« nous n'attendons que votre réponse pour tomber à vos  
« pieds.

« Adieu, mon père : prononcez l'arrêt de votre tendre et  
« repentante CLÉMENTE. »

M. D E M E R F O R T, *en pleurant, et entraîné malgré lui.*

Malheureuse ! qu'as-tu fait ?

V O L N E Y.

Vous pleurez !

M. D E M E R F O R T.

Oui... mais... c'est fini : ne m'en parlez plus.

V O L N E Y.

Ainsi vous ne voulez pas la revoir ?

M. D E M E R F O R T.

Non, non.

V O L N E Y, *avec attendrissement.*

Votre cœur n'est pourtant point insensible ; j'ai vu couler  
larmes.

M. D E M E R F O R T.

Vous en versez vous-même.

V O L N E Y, *avec la plus grande énergie.*

Eh ! qui n'en répandrait en voyant Clémence, son époux,  
et le fruit de leur union, écrasés sous le poids de votre sévé-  
rité ? Vous leur fermez votre cœur.... (*Avec le cri de l'ame,  
et s'adressant au public.*) mais interrogez les hommes sensibles ;  
ils intercédèrent tous pour ces infortunés.

M. DE MERFORT.

S'ils intercèdent pour Clémence, justifieront-ils son ravisseur ?

VOLNEY, *noblement.*

Il l'a épousée.

M. DE MERFORT.

Finissons. Je vais chez mon notaire, et demain tout sera terminé. — Ensuite je ne ferai pas un long séjour en France.

VOLNEY, *l'arrêtant.*

Monsieur, avant d'aller chez votre notaire, voulez-vous voir mon tableau ?

M. DE MERFORT.

Je suis si agité!...

VOLNEY.

Sa vue pourra vous distraire.

M. DE MERFORT.

J'y consens; voyons-le.

VOLNEY.

Avant de le découvrir, je réclame votre indulgence.

M. DE MERFORT.

En avez-vous besoin ?

VOLNEY.

Oh! grand besoin! — Si le sujet ne vous plaît pas, je suis perdu.

M. DE MERFORT.

Il me paraît que vous comptez beaucoup sur ce tableau.

VOLNEY.

C'est ma dernière ressource.

M. DE MERFORT, *en lui prenant la main.*

Allez: vous êtes malheureux, je ne verrai pas ses défauts. Découvrez-le.

VOLNEY *va au tableau, et arrache le voile.*

J'obéis... Regardez.

M. DE MERFORT, *avec un grand cri.*

Que vois-je ? ma fille ! — Ah ! grand Dieu !

VOLNEY, *avec explosion.*

Vous l'avez reconnue !

M. DE MERFORT.

Et cet enfant ! cet enfant !....

VOLNEY.

C'est le vôtre.

M. DE MERFORT.

C'est lui que j'ai vu tantôt....

VOLNEY.

Daignez lire ce qu'il vous présente : « *Bon père, pardonnez  
à vos enfans.* »

M. DE MERFORT, *avec fureur.*

C'en est trop : répondez, et positivement : qui vous a fait  
faire ce tableau ?

VOLNEY.

Votre fille.

M. DE MERFORT.

Et son séducteur où est-il ?

VOLNEY.

À vos pieds. (*Il tombe à genoux.*)

M. DE MERFORT, *en tirant son épée.*

Traître ! redoute ma vengeance : ta mort est assurée si tu  
ne me rends mon enfant.

VOLNEY, *présentant sa poitrine.*

Frappez, et pardonnez-lui.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. BERTHE et SIMON, entrant en courant.

Mlle. BERTHE.

Quels cris !

SIMON, retenant M. de Merfort par le bras :

Monsieur, qu'allez-vous faire ?

M. DE MERFORT.

Réponds ; où est-elle ?

VOLNEY, sans se relever, tire la cheville du tableau : la toile s'enlève, et l'on voit la mère et son fils dans la même attitude où ils sont peints.

La voilà.

M. DE MERFORT.

Ciel ! ( *Il reste stupéfait.* )

( *Grand silence. — Simon tient le bras de M. de Merfort : Volney est à genoux, et montre le tableau avec sa main. Mademoiselle Berthe est dans l'admiration. Ceci bien exécuté doit former un double tableau.* )

( *M. de Merfort lève les yeux sur le tableau, laisse tomber son épée, se cache la tête dans la poitrine de Simon, qui le conduit à un fauteuil que mademoiselle Berthe avance à trois pieds de distance de la première coulisse, à gauche de l'acteur : elle reste derrière M. de Merfort, Simon va s'appuyer sur le dos du fauteuil, et observe tout avec intérêt.* )

VOLNEY, avec la plus grande force.

Sa main est désarmée ; il faut attendrir son cœur. Venez.

( *Il va au tableau, prend son enfant dans ses bras, présente la main à sa femme, qui descend, et va se jeter aux pieds de son père. Volney se met à genoux, en tenant Urbain élevé dans ses bras, et le présentant à M. de Merfort.* )

C L É M E N C E.

Mon père, je mouille vos pieds de mes larmes.

M. D E M E R F O R T, *avec force.*

Téméraire! vous osez....

C L É M E N C E, *en prenant son enfant.*

Voilà mon fils que je vous présente; il vous demande la grâce de sa mère.

M. D E M E R F O R T.

Laissez-moi.

C L É M E N C E.

Si vous m'abandonnez, au moins ne le méconnaissez pas, et recevez-le dans votre sein.

U R B A I N, *lentement et attendri.*

Mon papa, voulez-vous m'embrasser comme vous m'embrassiez tantôt?

M. D E M E R F O R T.

Ils me feront mourir!

S I M O N, *appuyé sur le fauteuil où est M. de Merfort.*

Embrassez-le donc, et pardonnez.

M. D E M E R F O R T, *fort à Simon.*

Tais-toi. (*En prenant Urbain dans ses bras.*) Viens, mon enfant.

C L É M E N C E, *lui tendant les bras.*

Votre enfant.... Et moi, mon père?

M. D E M E R F O R T, *la relevant, et se levant lui-même.*

Eh!.... pourquoin'es-tu pas venue plutôt? (*Elle l'embrasse.*)

C L É M E N C E.

Ah!.... mon repentir....

M. D E M E R F O R T, *vivement.*

Ne me rappelle rien.

C L É M E N C E, *lui montrant Volney qui est resté à genoux.*

Mon époux est encore à vos pieds,

M. DE MERFORT, à Volney, en lui tendant les bras.  
Eh ! venez donc, vous.

VOLNEY court se jeter dans ses bras.  
Mon père ! ( M. de Merfort le presse contre son sein. )

SIMON, au comble de la joie.  
Voilà qui est bien !

VOLNEY, à M. de Merfort.  
Croyez que nous avons plus souffert....

M. DE MERFORT, l'interrompant.  
Paix, morbleu ! paix ! — La plaie est fermée ; ne la r'ouvrez pas.

SIMON s'approche, salué, et tire des papiers de sa poche.  
( A part. ) A mon tour. ( Haut. ) Monsieur.

M. DE MERFORT.  
Quoi ?  
SIMON, lui présentant les papiers.

Voilà vos comptes.  
M. DE MERFORT.

On s'en va donc ?  
SIMON.  
Vous êtes heureux, vous n'avez plus besoin de moi.

M. DE MERFORT.  
Où va monsieur ? A sa métairie sans doute ?

SIMON.  
Mais....  
M. DE MERFORT.

Je sais de vos tours.... Hé bien non, je n'ai plus besoin de vos services.... mais j'ai besoin de mon ami, et tu resteras. Ta main.

SIMON, lui baisant la main.  
Mon cher maître !

M. DE MERFORT.  
C'est la dernière fois que ce nom sortira de ta bouche ; souviens-t'en, et mille écus de pension....



S I M O N.

Que dites-vous ? Ah !

M. D E M E R F O R T.

Il faut bien que je paie les dettes de ma fille.

C L É M E N C E.

Et je me charge des intérêts.

M. D E M E R F O R T, *gaiement.*

C'est cela.

Mlle. B E R T H E, *bas à Clémence.*

Madame, j'ai eu bien tort....

C L É M E N C E, *bas, sans la regarder.*

Je ne m'en souviens pas.

S I M O N, *finement, à monsieur de Merfort.*

Le notaire est là ; il attend votre signature.

M. D E M E R F O R T, *lui donnant des petits soufflets.*

Ah ! vieux malin ! Oui, je vais signer... sur le contrat de mariage de mes enfans.

( *Clémence et Volney baisent la main de monsieur de Merfort.* )

S I M O N, *avec force et au comble de l'enthousiasme.*

J'ai réussi !

M. D E M E R F O R T.

Je vous ai pardonné ; mais j'exige que vous restiez avec moi.

C L É M E N C E.

Oh oui ! toujours ! Nous avons été trop punis d'être séparés de vous ! Notre faute avait accumulé sur nous tous les malheurs : le ciel s'était chargé de votre vengeance. Puisse notre exemple prouver aux enfans qu'ils ne doivent jamais oublier leur devoir, qu'il n'est de bonheur que dans l'estime de soi-même, et combien il est dangereux d'offenser un bon père !

F I N.

---

## CONSTRUCTION DU TABLEAU.

*Un cadre de sept pieds de hauteur sur six de large, la bordure de sept pouces de largeur, le fond noir d'ivoire, et les moulures dorées.*

*La toile du tableau est montée sur un store, (1) fortement attachée en haut et derrière le cadre. Au milieu de la traverse d'en bas on fera un trou pour recevoir une cheville de fer de six pouces de longueur, avec une boucle à la tête, laquelle cheville entrera dans un anneau attaché à une tringle de fer qui sera cousue au bas du tableau, afin de le bien faire tendre. Quand Waldémar dira : la voilà, il tirera la cheville, et la toile s'enlèvera avec rapidité.*

*Le tableau doit être posé solidement sur trois gradins, sur lesquels il y aura un parquet de trois pieds de large, pour y placer la mère et l'enfant, qui auront soin de se mettre dans les mêmes attitudes où ils sont peints, sans oublier même la légende que le fils de Clémence tient dans sa main.*

*Le tableau sera placé obliquement attendant à la première coulisse à droite de l'acteur. (2) On fera peindre un double fond et un jour semblables à ceux du tableau, pour que l'illusion soit complète; que les personnages soient enfermés dans le cadre sans être vus, et que le public n'aperçoive pas les coulisses, ce qui ferait un mauvais effet.*

*Le tapis de serge verte qui couvre entièrement le tableau sera attaché légèrement sur le dessus du cadre avec des petites broquettes très-fines, pour que Waldémar puisse l'arracher facilement et sans la moindre résistance.*

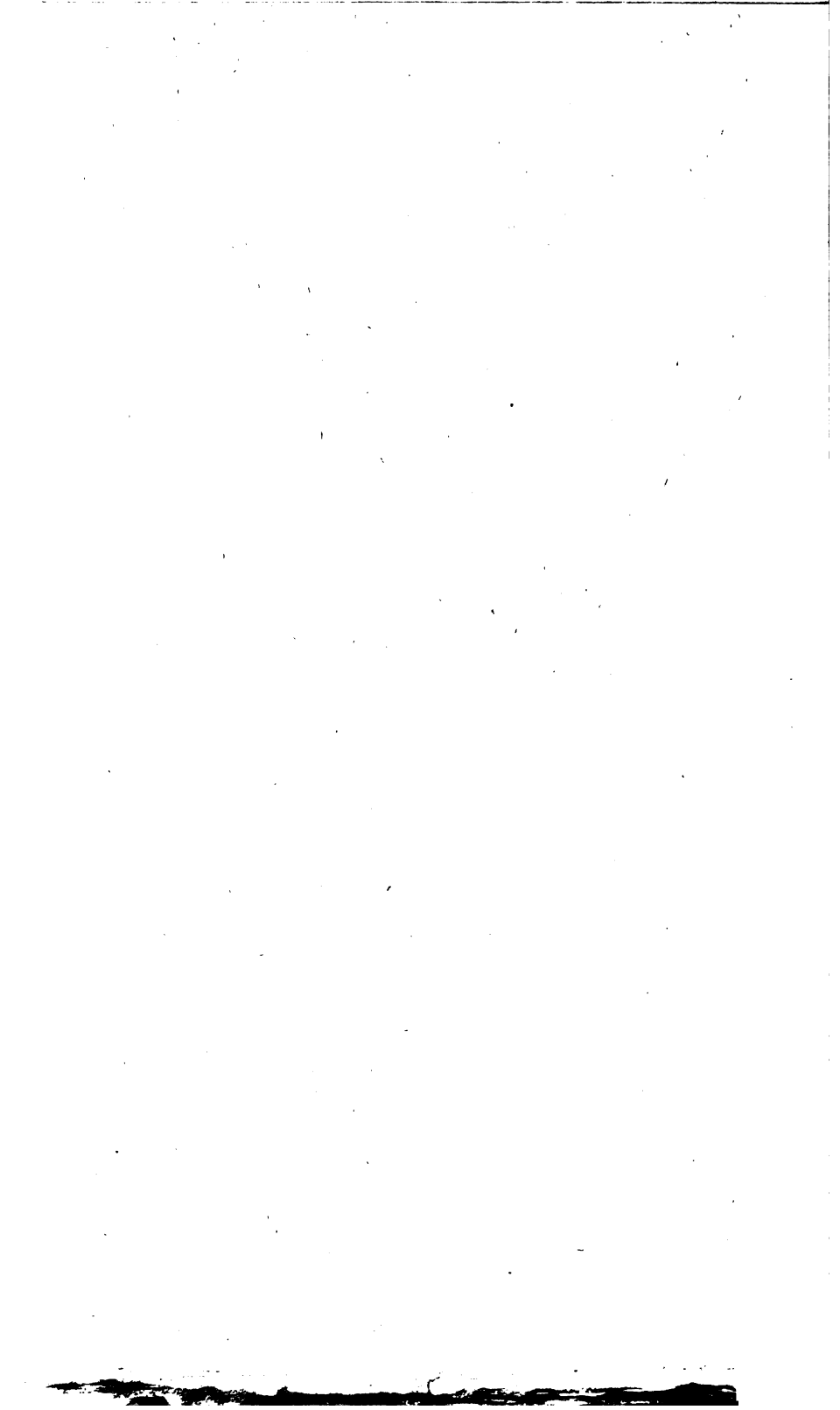
*Le peintre imitera parfaitement les ressemblances de Clémence et de son enfant : il faudra que la peinture soit soignée, parce qu'on l'annonce au spectateur dans le courant de la pièce. Les attitudes sont dessinées dans l'esquisse ci-jointe : le peintre observera exactement les costumes des acteurs.*

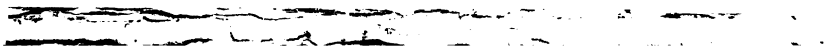
*Il faut que le tableau soit peint à la détrempe, et non à l'huile.*

---

(1) Tel que ceux que l'on voit aux portières des carrosses, sans rien omettre, même les fils de côté passés dans les boucles, pour empêcher la toile de dévier.

(2) Pour que l'illusion soit complète, il vaut mieux placer le tableau à la seconde coulisse.





# CLODOMIRE,

O U

## LA PRÊTRESSE D'IRMINUS,

### MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE.

Paroles de MM. <sup>p. J.</sup>NOEL et HENRI LEMAIRE;

Musique de M. BLASIUS;

Ballets de M. AUMER.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte  
Saint-Martin ci-devant Opéra, le 15 floréal an XI.

---

A P A R I S,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière  
le Théâtre-Français, N<sup>o</sup>. 51.

AN XI. — 1803.

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.****WITIKIN**, roi des Saxons ;**RÉVALARD.****CLODOMARK**, prince norvégien, grand

prêtre d'Irminsul, sous le nom d'Abdaly,

**DUGRAND.****CLODOMIRE**, fille de Clodomark, grande

prêtresse d'Irminsul, sous le nom d'Euthelinde,

**M<sup>me</sup> PELLETIER.****ÉRIC**, jeune prince norvégien ; neveu de Clodomark,**ADENET.****LISBERTE**, prêtresse, ennemie de Clodomire,**M<sup>lle</sup> FLORIGNY.****TIRINDE**, prêtresse, amie de Clodomire,**M<sup>me</sup> RÉVALARD.****ARASPE**, norvégien, ancien serviteur de Clodomark,**BIGNON.****LOVEL**, favori de Witikin,**PARISOT.****UN GUERRIER DE WITIKIN,****RÉVOL.****UN AUTRE GUERRIER DE WITIKIN,****CREUSTON.****COMMANDANT DE LA GARDE DE WITIKIN.****PRÊTRES D'IRMINSUL.****PRÊTRESSES D'IRMINSUL.****SOLDATS DE WITIKIN.****COMMANDANT ET GARDES DU TEMPLE DES PRÊTRES.****COMMANDANT ET GARDES DU TEMPLE DES PRÊTRESSES.****SOLDATS DE CHARLEMAGNE.****PEUPLES, etc.**

*La scène est en Saxe, dans l'enceinte du temple d'Irminsul, situé au bord de la forêt qui avoisine la ville capitale.*

---

# C L O D O M I R E ,

## M É L O D R A M E .

---

### A C T E P R E M I E R .

*Sur la gauche du théâtre est le temple des prêtres d'Irminsul ; sur la droite , celui des prêtresses ; au fond , celui du dieu même : on monte plusieurs marches pour entrer dans ces trois temples. La statue du dieu est placée au milieu de la scène ; en avant , un autel pour le sacrifice : un anneau de fer doré est scellé dans cet autel pour attacher la victime. Les coulisses en avant des temples représentent l'entrée d'une forêt ; près de l'avant-scène est un trône pour le roi.*

---

### S C È N E P R E M I È R E .

C L O D O M A R K , seul.

*(Clodomark sort du temple en portant des regards inquiets sur l'autel et sur l'horizon.)*

Encore quelques jours , et je suivrai de ces lieux habités par des tigres altérés de sang. Depuis quinze ans , jété sur cette rive par un naufrage affreux , ce n'est que d'hier seulement que j'ai senti quelque adoucissement à mes peines. Araspe , ce fidèle ami qui partagea mon infortune , et fut comme moi victime de la tempête , m'a reconnu dans l'exercice de mes tristes fonctions , malgré ces vêtements qui me déguisaient à ses yeux. Le peu de tems qu'a duré notre entrevue ne m'a pas permis de l'instruire de mes malheurs : il n'a pu lui-même m'apprendre l'évènement funeste qui le sépara de ma fille ; de ma chère Clodomire !... Les premiers rayons du soleil commencent à colorer l'horizon ; c'est dans cet instant que ce zélé serviteur m'a promis de se rendre en ces lieux... Le voici.

## SCÈNE II.

CLODOMARK, ARASPE.

CLODOMARK, *allant à la rencontre d'Araspe.*

Hé bien, mon cher Araspe..

ARASPE, *mystérieusement.*

Mon prince, la fortune seconde vos projets, et le souterrain qui conduit de ce temple aux bords de l'Imel sera bientôt praticable.

CLODOMARK.

Oh! qu'il me tarde de fuir ces lieux abhorrés!

ARASPE.

Tout ici se dispose pour un sacrifice...

CLODOMARK.

Le roi, avant d'accepter les propositions de paix qui lui sont faites par l'ambassadeur de Charlemagne, veut se rendre propice le dieu qui préside au destin de son empire; et dans cette enceinte un taureau va être immolé à Irminsul.

ARASPE.

Cette fois du moins le sang des hommes ne coulera donc pas sur son autel.

CLODOMARK.

Les vœux des cruels Saxons ne seront point encore exaucés aujourd'hui... Les barbares!... chaque jour, assemblés sur le rivage de la mer, ils invoquent du ciel une tempête qui puisse leur envoyer des victimes.

ARASPE.

Quel horrible fanatisme!...

CLODOMARK.

C'est ainsi qu'ils honorent la divinité dont je suis le premier ministre. Heureusement, depuis deux mois que je porte le fardeau de cette dignité, aucun naufrage n'a eu lieu sur cette côte... Qu'aurais-je fait? grands dieux!... Moi frapper d'un fer homicide celui que l'infortune seule eût amené à mes pieds!... Non, non, jamais... jamais... La mort est pour le crime; l'intérêt est pour le malheur.

ARASPE.

Un prince issu du sang des rois de Norwège réduit à cet excès d'humiliation! un guerrier qui vit tout trembler devant lui réduit à trembler lui-même devant de tels hommes! l'illustre Clodomark, enfin, pour échapper à la proscription, contraint d'encenser une idole qu'il abhorre!



C L O D O M A R K.

Mon ami, le cruel Arolde ne sait pas à quel tourment il m'a voué en me banissant de la Norwège.

A R A S P E.

O mon prince ! son cœur féroce en palpiterait de plaisir.

C L O D O M A R K.

Le ciel en me jetant sur cette terre inhospitalière fit-il ce qu'il devait à mon malheur ?

A R A S P E.

Il vous sauva, en vous forçant à faire oublier, sous ces habits, un prince que la haine du roi de Norwège eût poursuivi, atteint dans les pays les plus éloignés. Mais, dites-moi, à quel effet de la Providence dîtes-vous la vie en abordant sur ce rivage, où la mort attend tous les étrangers ? Et comment se fait-il que je voie en vous le chef d'une religion qui prononçait votre arrêt ?

C L O D O M A R K.

Après le naufrage qui me sépara de ma chère Clodomire et de toi, je luttais depuis long-tems contre la fureur des flots, et l'espérance commençait à fuir de mon cœur... Tout à coup j'aperçois sur le rivage des hommes que j'y crois attirés par le désir de sauver les victimes de la tempête... Bientôt, grâce à leurs soins, je suis hors de danger... mais je reconnais alors que ces soins perfides n'ont point eu pour but le noble sentiment que je leur attribuais... On veut me charger de chaînes... on parle de mort, de sacrifices... L'indignation réveille mes sens, et me rend mes forces : j'écarte mes bourreaux, et suis, à travers une grêle de flèches, par le premier chemin qui s'offre à mes regards. Arrivé dans cette enceinte, je me jette aux pieds de la statue d'Irminsul ; je l'embrasse étroitement... Dieu tuteur de cet empire, m'écriai-je dans mon désespoir, sauve-moi de la fureur de ces barbares : je m'attache à tes autels, je me voue à ton culte. A ces mots, les prêtres d'Irminsul sortent en foule de leur temple, se précipitent au-devant de mes assassins, et les menacent de la vengeance céleste, s'ils osent porter une main sacrilège sur celui qui vient de se consacrer à leur divinité. Initié aux mystères de ce culte, sous le nom d'*Abdaly*, le sombre chagrin qui me dévorait me donna parmi le peuple une haute réputation de piété. Ma qualité d'étranger me valut l'amitié du roi, qui, depuis long-tems, voyait avec inquiétude le bandeau sacerdotal ceindre le front d'un de ses premiers sujets ; et quand la mort vint le ravir à celui qui le portait, la religion du peuple et la politique du monarque le placèrent sur ma tête.

A R A S P E.

Et vous eûtes l'imprudence d'accepter ?

C L O D O M A R K.

Le supplice eût suivi de près mon refus... Eh! mon cher Araspe, ce n'est que furtivement, et par ton secours, que je puis m'arracher de ces funestes lieux, pour me réfugier à la cour de Charlemagne. Eric, mon neveu, que la faveur du prince attache à la suite de l'ambassadeur français, et que tes soins vigilans ont ramené dans mes bras, m'y promet un asile assuré.

A R A S P E.

Que ne puis-je vous faire partager cet asile avec votre fille chérie, cette aimable Clodomire que j'arrachai à la fureur de la tempête, et que, sous ce déguisement, j'avais dérobée à la cruauté de ce peuple féroce!

C L O D O M A R K.

Ah! c'est surtout depuis que j'ai retrouvé Eric que je ressens plus vivement la douleur d'être séparé de ma fille. Tu sais que dès l'enfance elle fut destinée à ce jeune prince: leur hymen eût du moins adouci les chagrins que me cause encore la mort de mon épouse.

A R A S P E, *lui présentant un portrait.*

Vous m'aviez confié ce portrait au moment de votre proscription.

C L O D O M A R K, *couvrant le portrait de baisers.*

Ce portrait!... ah! c'est celui de cette épouse adorée qui perdit la vie en la donnant à ma fille.

A R A S P E.

Cette fille vertueuse le portait religieusement sur son cœur. Elle le perdit, il y a deux ans, en parcourant avec moi les campagnes, où, depuis notre naufrage, je la servais sous les habits d'un berger. Aussitôt que nous nous en aperçûmes, nous courûmes le chercher. Nous revenions pleins de joie d'avoir retrouvé ce dépôt précieux, quand nous fûmes assaillis par une horde inconnue qui nous sépara. Je n'ai pu suivre les traces de ses ravisseurs: j'ai quitté mon habitation pour les chercher dans les contrées les plus éloignées; toutes mes recherches ont été infructueuses. Hélas! j'avais caché son rang sous les habits d'une simple bergère; mais je ne pouvais cacher ses charmes, et ses charmes nous ont trahis.

C L O D O M A R K.

Depuis quinze ans je la pleure dans cet odieux séjour.

A R A S P E.

La fête brillante que donne le farouche Witikin doit attirer en ces lieux une foule innombrable. — J'espère y recueillir quelque indice sur le sort de l'objet chéri qui, depuis si longtemps, fait couler vos larmes. Je vous ai retrouvé, seigneur;

j'ai pressé contre mon cœur le prince Eric. Ah! j'espère tout d'une entreprise commencée sous d'aussi heureux auspices.

C L O D O M A R K.

Puisse le ciel secondar nos projets! Mais j'entends du bruit... On vient de ce côté... il serait dangereux qu'on nous vit ensemble.

*(Il rentre dans le temple. Araspe le suit jusque sur les degrés.)*

### S C E N E I I I.

E R I C , A R A S P E.

*(Eric entre en scène par la gauche du théâtre. Il paraît saisi d'une émotion extraordinaire à la vue du temple des prêtresses. Araspe l'apercevant : C'est le prince Eric ! Il fait un mouvement pour aller à lui ; mais , voyant son extrême agitation , il regarde de tous côtés , dans la crainte qu'Eric ne soit aperçu. Eric exprime la violence de son amour , et le désespoir d'être séparé de ce qu'il aime , et va tomber sur les marches du temple.)*

A R A S P E , courant à lui , et le tirant par le bras.

Ah, seigneur! que faites-vous? Si-quelqu'un était témoin de ces transports imprudens...

E R I C.

Je trouverais la fin de mes tourmens dans la rage des barbares habitans de ce pays.

A R A S P E.

Votre raison s'égare.

E R I C.

Araspe, tu sais de quel feu je suis consumé.

A R A S P E.

Venez, venez, mon prince.

E R I C , lui résistant.

Non, laisse-moi; laisse-moi mourir à cette place; laisse-moi couvrir de baisers les degrés de ce temple: ils portèrent plus d'une fois celle que j'adore.

A R A S P E , cherchant toujours à l'entraîner.

Mais, seigneur, songez que vous avez dans Witikin un rival puissant et dangereux; songez que votre amour sacrilège pour une prêtresse est un outrage à votre oncle lui-même, qui vous destine sa fille.

ERIC.

Sa fille !... Et dans quels lieux espère-t-il la retrouver ?

ARASPE.

L'honneur ne vous permet pas...

ERIC.

Ah ! je le sens, le trait qui m'a blessé ne peut m'être arraché qu'avec la vie.

ARASPE.

Mon prince...

ERIC, *se relevant.*

Mon ami, sais-tu braver la mort ?

ARASPE.

Si quelque danger vous menace, puissé-je le prouver à vos côtés !

ERIC, *courant vers le temple.*

Hé bien ! suis-moi...

ARASPE, *se jetant entre lui et la porte du temple.*

Dieux !

ERIC, *parcourant le théâtre comme un furieux.*

Oh ! c'est vainement que tu t'opposes à mes desseins ; je franchirai tôt ou tard l'injuste barrière que la superstition met entre nous, et je l'arracherai à cet indigne esclavage.

ARASPE.

Mais, seigneur, songez qu'il s'agit d'une femme qui s'est volontairement consacrée au culte des autels ; et quoiqu'elle ne l'ait fait que pour se soustraire aux criminels transports du roi...

ERIC.

Elle voit mon amour sans déplaisir :

ARASPE.

Qui vous l'a dit ?

ERIC.

Elle-même.

ARASPE, *étonné.*

Vous lui avez parlé ?

ERIC, *mystérieusement.*

Non loin de ces lieux est un bois sacré, dans lequel les prêtresses prennent quelquefois le plaisir de la chasse...

ARASPE.

Hé bien ?

ERIC.

Las de confier à mes yeux le soin de faire connaître mon

amour à la belle Euthelinde, je franchis un jour les limites  
de ce bois : je le parcourais depuis long-tems, lorsque...

( *Musique et marche guerrière.* )

A R A S P E.

Qu'entends-je ? Cette musique annonce l'approche du roi.  
( *Wantant entraîner Eric.* ) Fuyons.

E R I C, résistant.

Moi fuir !

A R A S P E.

C'est dans ce lieu que va se célébrer la cérémonie.

E R I C.

Je le sais.

A R A S P E.

La prêtresse y va paraître.

E R I C.

Le désir de la voir m'a seul amené.

A R A S P E.

Vous vous trahirez.

E R I C.

Ne craints rien.

A R A S P E.

La raison...

E R I C.

Peut-elle étouffer la voix de l'amour ?

A R A S P E.

Vous courez à votre perte.

E R I C, avec une intention marquée.

Clodomark s'est reposé sur toi des préparatifs de son évai-  
sion.

A R A S P E.

Mais, seigneur...

E R I C.

Il te croit sur les bords de l'Infernal.

A R A S P E.

Mon prince...

E R I C.

Laisse-moi, je te l'ordonne.

A R A S P E, en se retirant.

Grandifien, prends pitié de sa jeunesse, et modère l'excès  
de son courage.

( *La musique annonce l'arrivée de Wuikin. Eric se retire  
dans la coulisse pour être témoin de la cérémonie.* )

## SCÈNE IV.

WITIKIN, LOVEL; GARDES DE WITIKIN, etc.

*(Witikin entre en scène au milieu de ses gardes, et appuyé sur le bras de Lovel. Les gardes s'arrêtent au fond du théâtre. Le roi amène son favori sur l'avant-scène.)*

WITIKIN, à Lovel en jetant des regards furtifs sur le temple des prêtresses.

Lovel, je vais donc jouir encore une fois du plaisir de contempler ses charmes !

LOVEL.

Hé quoi ! verrai-je toujours le vaillant, l'intrépide Witikin prêt à tomber aux genoux d'une femme qui ose dédaigner son hommage ! Seigneur, vous auriez dû la bannir de votre mémoire depuis le tems qu'elle méprisa vos feux en fuyant de votre palais.

WITIKIN.

Cette femme a fait sur mon cœur une impression que rien ne pourra jamais détruire. Que dis-je ? ses refus ont augmenté mon amour : oui, sa vertu excite mon admiration, et sa noble fierté lui donne encore plus de prix à mes yeux. Elle dédaigne mon hommage, elle refuse de se rendre à mes desirs : mais sais-tu, Lovel, sais-tu quel rival Euthelinde m'a donné ? — Irminsul. — Oui, un dieu seul pouvait être le rival de Witikin, un dieu seul était digne de me disputer son cœur. Mais dans cette noble rivalité je ne m'avoue point encore vaincu : mes soins, ma constance parviendront sans doute à lui faire oublier les sermens qui l'attachent aux autels ; et alors rien, non, rien ne pourra m'empêcher de lui faire partager mon trône.

LOVEL.

Prince, songez du moins à dissimuler vos transports pendant cette cérémonie consacrée au dieu tutélaire de l'empire, par le traité de paix que vous allez conclure avec l'ambassadeur de Charlemagne.

WITIKIN.

Un traité de paix !... Tu n'as pas su lire dans mon cœur... je ne feins de me prêter aux propositions de l'ambassadeur français que pour donner à mes troupes le tems de se rallier ; et cette fête servira ma politique autant que mon amour. Moi fléchir lâchement sous le joug d'un vainqueur orgueilleux ! attacher à mes drapeaux un opprobre ineffaçable ! Non, non,

jamais, jamais. Je sens que mon courage peut défier encore le fer ennemi : mais je veux aussi que mon amour triomphe, et qu'il soit promptement couronné.

*( Un trait de musique annonce l'arrivée du peuple. )*

L O V E L.

Le peuple s'empresse autour de cette enceinte. Au nom de vos intérêts les plus chers, mon prince, cachez l'homme à ceux qui cherchent le monarque.

---

## S C È N E V.

LES PRÉCÉDENS, PEUPLE.

*( Des jeunes garçons et des jeunes filles , portant des corbeilles de fleurs , entrent en scène à la tête du peuple. Les jeunes filles et les jeunes garçons , agréablement groupés , présentent à Witikin une couronne de roses. Les autres jeunes filles et garçons élèvent dans des attitudes gracieuses leurs corbeilles et leurs guirlandes de fleurs vers la statue d'Irminsul. Cependant Eric , simple spectateur , se tient à l'écart , laissant échapper pendant la danse des signes d'impatience. )*

*Ballet ; à la fin duquel Witikin va poser une couronne sur l'autel.*

*Un trait vigoureux de musique se fait entendre : les portes des deux temples s'ouvrent à la fois. Witikin et Eric manifestent leur joie. )*

---

## S C È N E V I.

LES PRÉCÉDENS , CLODOMARK , CLODOMIRE , LISBERTE , PRÊTRES ET PRÊTRESSES , GARDÉS DES PRÊTRES ET DES PRÊTRESSES.

*( Les prêtresses descendent lentement les degrés de leur temple ; au milieu d'elles marche Clodomire. Lisberte porte une couronne pour la victime ; une autre prêtresse porte l'encens ; une autre le fer sacré sur un plat d'argent ; une autre une paire de colombes. Le bandeau sacré brille sur le front de Clodomire : elle porte en écharpe un tissu de soie blanche parsemé d'étoiles d'or , et présentant en pareilles lettres le mot IRMINSUL. )*

*En même tems les prêtres descendent les degrés de leur*

temple : au milieu d'eux marche Clodomark. Les deux premiers prêtres portent un trépid en cassolette pour brûler l'encens ; deux autres les coupes des libations ; un autre les vases ; un autre une corbeille de fruits , etc. Clodomark est magnifiquement vêtu. L'habillement des prêtres , comme celui des prêtresses , est blanc ; les prêtresses sont couronnées de roses blanches , et les prêtres de couronnes de chêne. Quand ce double cortège est sorti , les prêtres et les prêtresses font pas pour pas , et descendent la scène. Eric ne peut contenir sa joie : il se fait remarquer de Clodomire , qui lui recommande la prudence par un geste furtif. Quand Clodomire arrive près de Witikin , elle s'incline légèrement pour le saluer. Witikin ne peut cacher l'impression que sa vue fait sur lui : il lui rend profondément son salut , et cherche à lui adresser un signe d'intelligence. Clodomire se détourne avec dédain. Le roi rentre tristement en lui-même. La marche continue : les prêtres et les prêtresses filent par derrière l'autel d'Irminsul , et se croisent. Arrivés près de l'autel , chaque corps s'agenouille , et forme un groupe vers la statue d'Irminsul , les mains levées vers elle. Clodomark et Clodomire sont debout , les mains aussi élevées. Le peuple est prosterné ; Witikin aussi. Ses soldats ont un genou en terre , et la pique sur le flanc droit. Les soldats des prêtres et des prêtresses sont debout. On place le trépid pour brûler l'encens. Clodomire présente l'encens au grand prêtre , qui , invoquant Irminsul , verse l'encens dans la cassolette. Clodomire donne la liberté aux deux colombes , après en avoir fait hommage à Irminsul.)

## S C È N E V I I .

LES PRÉCÉDENS , LA VICTIME , SACRIFICATEURS.

( On fait approcher le taureau sacré : on l'attache pour le sacrifier de manière qu'il ne soit qu'entrevue par les spectateurs. Il est couvert d'une housse bleue brodée en argent ; ses cornes sont dorées , et l'on a enlacé son corps de guirlandes fleuries. Clodomire prend la couronne des mains de Lisberte , qui la donne en exprimant sa jalousie. Clodomire saisit le fer sacré qui a été placé sur l'autel , et se prépare à frapper la victime. Eric , délirant à la vue de ses charmes , fait un mouvement



vers elle. Clodomire se trouble à cette imprudence ; et le coup qu'elle portait à la victime tombe sur le câble qui la tenait attachée à l'autel. Le câble est à demi rompu , et Clodomire , par l'effet du faux coup , tombe en altitude auprès du taureau. Cependant le peuple s'éloigne avec terreur ; les prêtres et les prêtresses ont fui sur les degrés de leurs temples respectifs. Les soldats , la pique en arrêt , ont formé un cercle autour du roi. Pendant que Lisberte , ayant descendu la scène , témoigne sa joie du péril que court Clodomire , les sacrificeurs viennent au secours de la prêtresse. Eric , aveuglé par le danger de son amante , oublie tout ce qui l'environne : il s'élance sur le taureau , le terrasse , prend le fer sacré , le frappe mortellement , et paraît triomphant. Chacun fait un mouvement d'admiration , mais , en arrivant à sa place , chacun aussi détourne les yeux avec douleur. Les gardes se jettent sur Eric , et l'arrêtent. Clodomire se cache la figure avec ses mains ; Clodomark paraît violemment agité ; et Lisberte est furieuse. }

L I S B E R T E , à Witkin.

Monarque , la victime consacrée à Irminsul n'est pas tombée sous les coups de la prêtresse : une main profane s'est appesantie sur le fer sacré. Tu sais ce que la loi ordonne de l'audacieux qui , par un zèle indiscret , vient d'outrager le dieu de cet empire. Puisque la reconnaissance éteint dans l'âme d'Euthelinde le sentiment du devoir ; puisqu'une lâche admiration glace les esprits de ceux de la religion ; je réclame , au nom de ton peuple entier , au nom du dieu dont tu tiens ta couronne , l'exécution de cette loi vengeresse. Demain au lever de l'aurore le sang du coupable doit couler sur l'autel dont il a violé les droits.

C L O D O M A R K , s'avancant.

Prêtresse , l'on ne m'accusa jamais d'avoir sacrifié mon devoir à aucune considération ; que cet étranger soit remis à ma garde , tu verras demain si je suis digne de desservir les autels d'Irminsul.

C L O D O M I R E , s'avancant aussi.

Pourquoi vous disputer l'honneur de venger le dieu puissant de ces contrées ? cet honneur n'est-il pas un des attributs de ma dignité ?

E R I C.

J'ignorais la loi qui me condamne , quand le danger de la prêtresse m'a fait voler à son secours , et porter une main

profane sur la victime consacrée à Irminsul : je n'aurais jamais pensé qu'on pût outrager la divinité en défendant du trépas les mortels qui l'approchent le plus... Mais je l'eusse connue cette loi barbare, que vous n'en auriez pas moins à punir l'attentat qui excite en ce moment votre indignation. Oui, je m'aperçois avec orgueil que le sentiment qui m'a rendu coupable est plus puissant que jamais sur mon cœur : servir l'humanité fut toujours mon ambition, et si quelque belle action honora ma jeunesse, j'en trouve la récompense en me sacrifiant à une si belle cause... J'ai vécu infortuné; je meurs heureux : ce trépas me sert trop bien pour que j'entreprenne de le repousser! (*Donnant son épée à Clodomire.*) Prêtresse, voilà mon épée; termine mes jours, et par ma mort triomphe de tes rivaux. J'ai sauvé ta vie; que je sauve encore ta gloire.

C L O D O M A R K, *à part.*

Sa raison est-elle égarée?

C L O D O M I R E, *remettant l'épée d'Eric au chef de la garde des prêtresses.*

Prêtre ambitieux! tu vois que le coupable lui-même se remet en mes mains.

C L O D O M A R K.

En vous rappelant... que pour vous... il a bravé la mort.

C L O D O M I R E.

Me crois-tu capable de trahir la rigueur de mon ministère?

C L O D O M A R K.

Prêtresse, ton zèle m'est suspect... tu veux le sauver.

C L O D O M I R E.

Tu me prêtes ton dessein : ton empressement à m'arracher cet étranger prouve que tu veux toi-même le dérober à la mort.

C L O D O M A R K, *cherchant à prendre les dehors de la férocité.*

Monarque, vois son trouble.

C L O D O M I R E, *de même.*

Prince, jette les yeux sur lui.

C L O D O M A R K.

Décide.

C L O D O M I R E.

Je m'en rapporte à toi.

E R I C, *se préparant à suivre Clodomire.*

Mets enfin un terme à mon supplice.

WITIKIN, *hésitant.*

Soldats... que le criminel soit remis au pouvoir d'Abdaly.

CLODOMIRE, *faisant usage du pouvoir de ses charmes sur la loi.*

Souverain...

WITIKIN.

Arrêtez... et que la prêtresse...

LISBERTE.

Prince, qu'une salutaire défiance te tienne également éloigné de ces deux ministres d'Irminsul ; ils te trompent peut-être l'un et l'autre. Euthelinde doit la vie au criminel ; Abdaly l'admirait. Confie à tout autre le soin de venger la religion : je t'offre mon bras.

CLODOMARK, *retournant à Eric.*

Qu'entends-je!

CLODOMIRE.

Une simple prêtresse oserait...

CLODOMARK.

Sacrificateurs, saisissez l'étranger. (*Les sacrificateurs font un mouvement vers Eric.*)

CLODOMIRE, *se jetant au-devant.*

Téméraire !... (*Les Prêtresses suivent ce mouvement.*)

WITIKIN, *passant de la droite à la gauche du théâtre.*

Soldats, éteignez dans son sang ces semences de discorde.

(*Les soldats se précipitent vers Eric. Clodomire se met au-devant d'eux, lève son voile et en couvre Eric. Les soldats reculent aussitôt, ainsi que les prêtres et les prêtresses. Les sacrificateurs entourent l'autel. tableau.*)

CLODOMIRE, *en attitude.*

Malheur au profane qui osera porter la main sur cet objet sacré!

WITIKIN, *tirant son sabre à la tête de ses gardes.*

Obéissez.

CLODOMARK, *dans la plus grande émotion, se jetant au-devant du roi.*

Qu'allez-vous faire ? Puisque je ne saurais soutenir mes droits sans exposer la religion à un pareil outrage, je les abandonne à la prêtresse ; mais que je conserve celui de veiller sur la victime jusqu'au moment du sacrifice.

WITIKIN.

Qu'il se fasse à l'instant même.

## C L O D O M A R K .

Monarque, rappelez-vous qu'il faut que cette enceinte ait été purifiée avant que nous songions à venger Irminsul.

*(Clodomark fait signe à Clodomire de s'assurer de la victime.*

*Les sacrificateurs s'emparent d'Eric, et le conduisent dans le temple des prêtresses. Les prêtres et les prêtresses se retirent dans leur temple. Clodomark suit des yeux Eric. Clodomire, en passant devant Witkin, lui fait un salut gracieux. Witkin s'apptaudit de sa complaisance pour elle. Lisbérte, furieuse, semble reprocher à Witkin sa faiblesse : il la rassure. Quand les prêtres et les prêtresses sont rentrés dans leurs temples, Witkin se retire avec suite.)*

*( La toile tombe. )*

F I N D U P R E M I E R A C T E .

---



---

 ACTE SECON D.

*Le théâtre représente une partie du parc et des jardins du temple des prêtresses ; sur la gauche est une tour antique dans laquelle est renfermé Eric ; les coulisses sont des bosquets.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LISBERTE, seule.

*( Elle arrive sur le théâtre en regardant derrière elle. )*

Demain le lever de l'aurore éclairera le nouveau triomphe de ma rivale ! Lisberte, dois-tu perdre courage ?... Non ; il te reste encore de l'espoir. L'orgueilleuse Euthelinde vient de sortir furtivement du temple avec une amie , sans doute pour lui confier un secret important. Je les ai vues prendre le chemin qui conduit vers ce bosquet ; et cette tour renferme le coupable qui ce matin a troublé le sacrifice. Si j'en crois mes soupçons jaloux , un intérêt puissant parle dans le cœur de la prêtresse pour ce jeune étranger. Aurait-elle le dessein de le sauver ?... Lisberte, surveille ton ennemie ; si tu parviens à la surprendre dans un complot criminel , sa perte est assurée , et le bandeau sacré , que tu ambitionnes depuis si long-tems , ne tombera du front de la perfide que pour devenir le prix de ton zèle... Les voici... Écoutons à l'écart.

---

## SCÈNE II.

GLODOMIRE, TIRINDE, LISBERTE.

*( Clodomire et Tirinde entrent en scène par la même coulisse que Lisberte. )*

TIRINDE.

Oui, madame, le chef de la garde des prêtresses a juré entre mes mains de servir aveuglément vos projets. Un ancien outrage a aigri son cœur contre le roi , et il paraît saisir avec empressement cette occasion de se venger.

LISBERTE, à part.

Qu'ai-je entendu ! Courons au palais du souverain pour déjouer cette infame trahison.

TIRINDE, *continuant son récit.*

Tous les postes sont gagnés et prêts à favoriser la fuite du prisonnier.

CLODOMIRE.

Tu me rends à la vie!.. Et l'ambassadeur français ?

TIRINDE.

A vainement réclamé, au nom de son maître, le jeune étranger qui s'est voué à la mort en vous conservant la vie : le féroce witiKin a répondu qu'aucun mortel, quel qu'il pût être, n'aurait le privilège d'enfreindre impunément les lois de son empire. L'ambassadeur s'est retiré précipitamment, et l'on s'attend à voir bientôt paraître l'armée française sous les murs de cette ville. Mais à présent que je vous ai tranquilisé sur le sort de celui qui vous intéresse, il faut que je m'acquitte d'un autre devoir : non loin de ces lieux le grand prêtre m'a chargée de vous prévenir qu'il desire avoir avec vous un entretien particulier.

CLODOMIRE.

Le grand prêtre !

TIRINDE.

Lui-même.

CLODOMIRE.

Je ne l'entendrai point.

TIRINDE.

Sa dignité ne vous permet pas ce refus ; elle lui donnerait le droit d'exiger l'entretien qu'il sollicite.

CLODOMIRE.

Fais donc qu'il s'approche, et reste un moment éloignée,

---

### SCÈNE III.

CLODOMIRE, *seule.*

Quel est le motif de cette démarche ? pourquoi ce mystère, et que me veut ce barbare ? (*En l'apercevant.*) Le voilà.

---

### SCÈNE IV.

CLODOMARK, CLODOMIRE.

CLODOMARK, *avec noblesse.*

Prêtresse, ne détourne pas les yeux avec horreur ; le motif qui m'amène est noble autant que généreux.

C L O D O M I R E.

Viens-tu me disputer, jusque dans cette enceinte, le droit de frapper l'étranger confié à ma garde ?

C L O D O M A R K.

J'y viens solliciter la grâce de cet infortuné.

C L O D O M I R E.

Que signifie ce langage ?

C L O D O M A R K.

Il te révolte peut-être : mais avant de me désespérer par un refus, descends dans ton cœur : le jeune homme en faveur duquel je t'implore t'a sauvé la vie ; auras-tu la barbarie de lui donner la mort ?

C L O D O M I R E.

Perfide ! voilà donc le véritable but de cette étrange démarche ! Tu cherches par tes discours insidieux à exciter dans mon cœur un mouvement de sensibilité, pour m'accuser ensuite d'avoir violé mes sermens.

C L O D O M A R K.

Peux-tu me croire capable d'un projet si horrible !

C L O D O M I R E.

Un prêtre ambitieux ne voit partout que des victimes.

C L O D O M A R K.

Hé bien ! connais donc mon dessein : c'est un parent chéri que je veux arracher au supplice.

C L O D O M I R E.

Renonce à l'espoir de m'attirer dans ce piège affreux : ta perfidie sera sans succès ; je vas informer le roi de ta conduite, et tourner contre toi-même l'arme dont tu voulais te servir pour me sacrifier.

C L O D O M A R K.

Mais écoute un moment.

C L O D O M I R E.

Je ne puis t'entendre davantage.

C L O D O M A R K.

Si tu connaissais mon cœur, tu me traiterais avec moins de cruauté.

C L O D O M I R E.

Laisse-moi, laisse-moi.

C L O D O M A R K.

Non , je ne te quitte pas... j'embrasse tes genoux... je les baigne de mes larmes.

C L O D O M I R E , *faisant effort pour lui échapper.*

C'est vainement que tu cherches à enchaîner mes pas.

C L O D O M A R K.

Traîne-moi donc sur la poussière... déchiré sur les ronces cette tête qu'ont illustrée soixante ans de vertus et d'honneurs ; étouffe dans des flots de sang cette voix qui eut si long-tems le privilège de commander aux hommes ; (*En se renversant dans une belle attitude , et sans quitter ses vêtements*) foule aux pieds un vieillard sans force et sans défense : cette action barbare pourra seule t'ouvrir le passage.

C L O D O M I R E , *vivement émue.*

Hé quoi ! me serais-je trompée ?

C L O D O M A R K , *en se relevant.*

Tu t'attendris!.. des larmes sont prêtes à couler de tes yeux! Ah! ne repousse pas cette généreuse émotion ; cède au mouvement de ton cœur. en servant l'humanité , tu vas servir ton intérêt... Euthelinde , la renommée veut que , pauvre et d'un rang obscur , tu n'aies pris cet habit que pour sauver ta vertu des criminels transports du roi. Hé bien ! suis cet asile détesté ; rends-toi à la cour de Charlemagne : une rançon considérable te sera payée pour le prisonnier dont j'implore la grâce.

(*Clodomire fait un mouvement par lequel elle semble douter de la sincérité de Clodomark.*)

Tu doutes de ma franchise ? reçois pour gage de ma sincérité ce chiffre. C'est celui d'un illustre proscrit : il te procurera chez les Français une retraite assurée , des secours , des honneurs : prends , accepte.

C L O D O M I R E.

Non , cet homme n'est point un traître.

C L O D O M A R K.

Prends , prends , Euthelinde.

C L O D O M I R E.

Quel est ce portrait ?

C L O D O M A R K.

C'est celui d'une épouse adorée.



C L O D O M I R E.

Grand Dieu ! qu'ai-je vu !

C L O D O M A R K.

Ses traits t'intéressent ? Hé bien, elle perdit la vie en la donnant à une fille que je devais unir au prince que tu veux immoler.

C L O D O M I R E.

En croirai-je mes yeux !...

C L O D O M A R K.

Pourquoi cette émotion ? ces larmes ?

C L O D O M I R E.

Depuis quand ce portrait est-il entre vos mains ?

C L O D O M A R K.

Il y a deux ans il fut perdu par ma fille : un fidèle serviteur me l'a remis dans ce jour même.

C L O D O M I R E.

Le nom de ce serviteur fidèle ?

C L O D O M A R K.

Araspe.

C L O D O M I R E.

Celui de votre fille ?

C L O D O M A R K.

Clodomire.

C L O D O M I R E.

O Providence !... Euthelinde résistait au grand prêtre... Clodomire embrasse les genoux de son père.

C L O D O M A R K, *la relevant.*

Toi ma fille ! ma bien aimée !... (*La pressant sur son cœur.*) Ah ! viens, viens te placer sur mon cœur. (*L'écartant soudain.*) Mais tu as voulu verser le sang..

C L O D O M I R E.

L'épargner, mon père.

C L O D O M A R K.

Ainsi, le même sentiment régnait dans nos cœurs.

C L O D O M I R E.

Et nous nous craignons tous deux. Pourquoi le désir d'une bonne action ne se lit-il pas sur un front vertueux ?

C L O D O M A R K.

Mais comment se fait-il qu'Eric...

C L O D O M I R E.

Sans le connaître je l'aimais, et tout est disposé pour sa fuite .. (On entend un grand bruit dans les coulisses.) Mais quel bruit.. Eloignez-vous, mon père.

C L O D O M A R K.

A peine réunis, déjà nous séparer!

C L O D O M I R E.

Pour nous rejoindre bientôt, et ne nous quitter jamais.

C L O D O M A R K.

Adieu, ma fille. Nous nous reverrons sur les bords de l'Imel : le vertueux Araspé y guidera tes pas et ceux de ton époux.

## S C E N E V I I I.

CLODOMIRE, TIRINDE, LE CHEF DES GARDES DES PRÊTRESSES, ET GARDES DU TEMPLE.

(Tirinde entre précipitamment, suivie du chef des gardes du temple et de plusieurs gardes.)

T I R I N D E.

S'il en est tems encore, Euthélinde, sauvez le prisonnier, et fuyons nous-mêmes sous la garde de ces braves... Tout est découvert.

C L O D O M I R E.

Que dites-vous?

T I R I N D E.

Le palais du roi retentit des cris de fureur et de vengeance : on y parle de secret surpris, de prêtresse parjure; le nom de Lisberte se mêle à ces cris, et des soldats vont marcher vers cette enceinte.

(Clodomire fait signe au chef de la garde des prêtresses d'aller promptement chercher Eric. Le chef de la garde remet à Clodomire l'épée d'Eric, et entre dans la tour. Clodomire parcourt le théâtre dans les angoisses de la douleur et de l'inquiétude. Le chef de la garde sort de la tour, et entraîne rapidement Eric sur le milieu du théâtre.)

---

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ERIC.

ERIC, *mettant un genou en terre.*

Eric eût défendu sa vie contre tout autre : Eric l'abandonne encore à vos coups.

CLODOMIRE, *lui donnant le sabre.*

Et Clodomire fonde sur la conservation de cette vie tout l'espoir de la sienne.

ERIC, *se relevant.*

Clodomire !

CLODOMIRE,

Prince, à la tête de ces braves guerriers, conduis-moi vers les lieux où m'attend un père chéri.

ERIC.

Mais expliquez-moi....

CLODOMIRE, *l'entraînant vers la droite du théâtre.*

Les momens sont précieux....

---

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LISBERTE, GARDES DE WITIKIN.

*(Lisberte s'élançe des coulisses à la tête d'un peloton de soldats.)*

CLODOMIRE, *tombant dans les bras de Tirinde.*

Dieux !...

*(Tirinde fait ce qu'elle peut pour entraîner Clodomire dans sa fuite : n'en pouvant venir à bout, elle la laisse au milieu des soldats qui la défendent, et fuit par la gauche du théâtre.)*

---

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté FIRINDE.*

*(Le nombre l'emporte sur la valeur : les gardes des prêtresses sont dispersés, et la majeure partie poursuivie par les gardes de Witikin, Clodomire tombe au pouvoir de Lisberte, qui la fait garder par des soldats. Eric, à la tête de quelques braves, fait de vains efforts pour parvenir jusqu'à elle.)*

---

S C È N E I X.

LES PRÉCÉDENS, ARASPE, GARDES DES PRÊTRES.

*(Araspe entre en scène, suivi de quelques gardes des prêtres, et vêtu lui-même comme le chef de ces gardes. On combat avec une nouvelle fureur : mais le seul but d'Araspe, qui ne voit pas Clodomire cachée par Lisberte et quelques soldats, est de tirer Eric de la mêlée ; il s'oppose donc à lui quand il veut se jeter au milieu des ennemis pour arriver jusqu'à Clodomire ; et, aidé des siens, finit par l'entraîner malgré lui. Par cet effet de la résistance qu'Eric oppose, sa toque et son épée lui échappent, et tombent sur le théâtre près de la coulisse.)*

---

S C È N E X.

CLODOMIRE, LISBERTE, GARDES DES PRÊTRESSES,  
GARDES DE WITIKIN, etc.

*(Bientôt le chef de la garde des prêtresses est tué, et va tomber dans la coulisse ; tous ses soldats sont terrassés par ceux de Witikin.)*

---

S C È N E X I.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT DES GARDES DE  
WITIKIN.

LE COMMANDANT, à Lisberte.

Madame, les rebelles sont vaincus ; et ces dépouilles sanglantes trouvées sur le champ de bataille annoncent que l'étranger qui est cause de tant de désordres a lui-même péri dans le combat.

CLODOMIRE, reconnaissant l'épée dont elle avait armé Eric.

Grands dieux !

L I S B E R T E.

Je triomphe.

---

S C È N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, WITIKIN.

L I S B E R T E, à Witikin.

Prince, tu arrives au moment où le laurier ceint le front

de tes soldats fidèles. Les révoltés, dont les cris séditieux ont sans doute retenti jusque dans ton palais, n'auront plus le pouvoir d'en troubler la tranquillité; ils sont tombés sous le glaive vengeur de ces hommes intrépides: et te montrer le panache et l'épée du traître qui ce matin a troublé le sacrifice, c'est te dire assez qu'il a payé de sa vie le nouvel attentat qu'il allait commettre. Pour qu'Irminsul soit entièrement vengé, il ne nous reste plus qu'à punir cette prêtresse parjure: son but était de fuir avec le sacrilège. J'ai dévoilé ce complot criminel: monarque, tu sais que son châtement doit suivre immédiatement son crime.

W I T I K I N.

Lisberte, c'est au grand prêtre qu'il appartient de punir ce crime... Que je doive à vos soins de le voir bientôt en ces lieux. (*Lisberte sort.*) Soldats, éloignez-vous.

### S C E N E X I I I.

W I T I K I N, C L O D O M I R E.

W I T I K I N.

Euthélinde, tu m'as trompé: pendant que tu feignais de ne repousser l'amour de ton roi que pour demeurer fidèle à ton dieu, tu partageais les transports d'un vil étranger. Le sort m'a vengé de cet indigne rival; il est tombé sous le fer de mes soldats, et je m'applaudis du coup qui punit à la fois son orgueil et tes dédains.

C L O D O M I R E, à part.

Ame féroce!

W I T I K I N.

Mais mon cœur, mon faible cœur, entraîné par le pouvoir de tes charmes, me parle encore pour toi. Euthélinde, la mort t'environne: je puis t'arracher aux horreurs du supplice... ouvre enfin les yeux.. vois sans colère ton souverain à tes pieds... promets-lui de récompenser sa constance, et tous les dangers amoncelés sur ta tête disparaîtront soudain... Tu es sur le bord du précipice.. un mot de ta bouche, et la mort ne menacera plus que tes ennemis.

C L O D O M I R E.

Tyran! je n'ai d'ennemi que toi... Tu parles de dangers amoncelés sur ma tête!... Eh! à qui dois-je tes périls qui menacent aujourd'hui ma vie? où est le monstre qui me force d'embrasser les autels, pour échapper à ses odieux transports? Ces sermens que j'ai violés, qui m'a contraint de les

faire?... Réponds, barbare! réponds! ces sermens je les fis pour t'échapper; je les violai pour suivre le généreux étranger qui est tombé sous les coups de tes satellites; et puisqu'il n'existe plus, ne me parle pas de prolonger ma vie.

W I T I K I N.

Mourir pour un étranger obscur!

C L O D O M I R E.

Il compte des aïeux plus illustres que les tiens.

W I T I K I N.

Sans gloire.

C L O D O M I R E.

L'Europe entière retentit du bruit de ses exploits.

W I T I K I N.

Tu m'outrages!.. Hé bien! je t'abandonne à toute la rigueur de ton sort, et loin de songer à adoucir les tourmens qui te sont destinés, je vais chercher encore à rendre tes derniers momens plus affreux.

C L O D O M I R E.

Ce soin est bien digne de toi.

W I T I K I N.

Pour prix de tes refus insultans que pouvais-tu donc espérer?

C L O D O M I R E.

La mort.

---

## S C E N E X I V.

LES PRÉCÉDENS, C L O D O M A R K.

W I T I K I N, montrant *Clodomark*.

Voilà qui te la donnera.

C L O D O M I R E, à part.

Ciel! mon père!

W I T I K I N.

Abdaly, je remets en tes mains cette prêtresse parjure: que son supplice ne tarde pas à apaiser le dieu de cet empire.

C L O D O M A R K.,

Monarque, la prêtresse est coupable; mais sa jeunesse... son inexpérience... Les ministres de la religion croyant Irmin-

sul suffisamment vengé par la mort de l'étranger, m'ont chargé de remettre son sort entre vos mains.

WITIKIN, *fixant Clodomire.*

Euthelinde..

C L O D O M I R E.

La mort, la mort.

WITIKIN, *furieux.*

Abdaly, le peuple est effrayé, mes guerriers sont consternés : il faut rendre à l'un l'espérance, et aux autres le courage, en perdant celle qui a offensé le dieu dont ils redoutent la vengeance. Sa mort ranimera leur confiance, et par cet exemple solennel je les trouverai disposés à vaincre... Ordonne les apprêts de son supplice, puisqu'il s'agit de toi de fermer la tombe où la coupable doit attendre la mort dans les horreurs d'une lente et pénible agonie.

(*Witikin fait signe à Clodomark de conduire Clodomire dans la tour. Clodomark va vers elle en frémissant.*)

WITIKIN, *aux soldats.*

Qu'une garde nombreuse veille au pied de cette tour.

(*Clodomire, arrivée sur le seuil de la porte de la tour, jette des regards attendrissans sur son père. Clodomark ému se retourne vers Witikin. Witikin fait un geste impérieux.*)

( *La toile tombe.* )

F I N D U S E C O N D A C T E.

---

---

## ACTE TROISIÈME.

*Le théâtre représente l'intérieur du temple d'Irminsul ; à chaque colonne de ce temple est un candelabre ; le temple est drapé au pourtour, et des lampes antiques attachées à la voûte éclairent la scène ; dans le fond est un autel sur lequel s'élève la statue d'Irminsul : cette statue est voilée d'un crêpe noir ; l'autel est entouré de quatre colonnes de marbre blanc, traversées d'un cartel noir. L'écharpe qu'on a vue à Clodomire au premier acte est déposée sur l'autel, ainsi que le fer sacré. Sur le devant du théâtre, et le plus près possible de l'avant-scène, est un fauteuil antique pour le roi ; il est placé sur trois degrés couverts d'un tapis noir.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLODOMARK, PRÊTRES.

*( Au lever du rideau, les prêtres d'Irminsul tiennent la pierre de la tombe qu'ils ont déposée au bas des marches de l'autel. Clodomark, au milieu d'eux, est pâle. Clodomark fait signe aux prêtres de s'éloigner. Ils se retirent tous. )*

---

### SCÈNE II.

CLODOMARK, seul.

*( Clodomark est violemment agité, et jette les yeux en frémissant sur ce qui l'environne : il reste un moment incertain ; cependant il se décide, et va se rendre, en chan-*



*celant, vers la pierre, où il lit ces mots : Ci-git Euthelinde. A la fin de ce dernier mot il tombe étendu sur les marches de l'autel.)*

---

SCÈNE III.

CLODOMARK, ARASPE.

ARASPE, *entrant avec précaution, enveloppé d'un manteau.*

Quel lugubre appareil !... O père infortuné ! (*Apercevant Clodomark.*) Le voici, je crois... Seigneur....

CLODOMARK.

*(Il se relève précipitamment, entraîne Araspe de la main gauche sur le bord de la fosse, et de la main droite lui montre cette fosse.)*

ARASPE, *voulant le détourner de ce spectacle.*

O mon prince !...

*(Clodomark, gardant son attitude, d'une voix affectée et sans mouvement.)*

J'ai creusé le tombeau de ma fille.

ARASPE.

Daignez...

CLODOMARK, *toujours immobile.*

Ma main la précipitera dans ce sombre séjour.

ARASPE.

Ah ! par pitié...

CLODOMARK.

Cette même main poussera sur elle la pierre qui doit la renfermer vivante dans la nuit éternelle. *(Il tombe anéanti dans les bras d'Araspe.)*

ARASPE, *l'entraînant sur la droite du théâtre.*

O mon prince ! écoutez-moi ; rappelez votre raison égarée par l'excès de la douleur : je viens vous arracher de ces funestes lieux.

CLODOMARK, *lui échappant, et courant sur le bord de la fosse, et s'y fixant.*

M'arracher de ces lieux quand ma fille doit y périr !

A R A S P E.

Ne pouvant empêcher son supplice , voulez-vous donc en être témoin ?

C L O D O M A R K , *lui serrant le bras.*

Le témoin !... (*Avec une rage concentrée.*) J'en dois être le ministre. Si, dans le cours de mes déchirantes fonctions, je ne puis la soustraire aux tigres altérés de son sang, du moins je saurai bien quel chemin suivre pour la rejoindre. (*Avec sensibilité.*) Eric, tu es tombé sous le fer de nos bourreaux ! pourquoi tes cendres ne pourront-elles pas se mêler aux cendres de ton épouse, à celles de ton père !

A R A S P E.

Que dites-vous , seigneur ? Eric , sauvé par moi , vous attend sous les drapeaux de Charlemagne.

C L O D O M A R K.

Tu l'as sauvé, dis-tu ! tu l'as sauvé !... Va , cours l'informer des dangers qui nous menacent.

A R A S P E.

Quoi ! vous refusez de suivre mes pas ?

C L O D O M A R K.

Puis-je abandonner ma fille !

A R A S P E.

L'abandonner un moment pour venir bientôt la délivrer à notre tête.

C L O D O M A R K.

Araspe, quand celle qui nous doit le jour, ou qui nous l'a donné, marche au supplice, le poste de ses amis est partout où ils espèrent pouvoir la secourir ; mais le nôtre à nous c'est au pied de l'échafaud.

A R A S P E.

J'admire en gémissant la vertu qui peut vous perdre.

C L O D O M A R K.

Il s'agit du salut de ma fille ; mon ami , cours auprès d'Eric , peins-lui notre péril extrême. (*Araspe fait quelques pas pour sortir. Clodomark courant à lui.*) Songe à lui communiquer le mot d'ordre que je t'ai confié pour pénétrer dans ce temple.

A R A S P E.

Si, par le souterrain qui doit servir à votre évasion, nous pouvons arriver jusqu'à vous, trois fois vous entendrez soudainement le son des trompettes.

(*Il sort en s'enveloppant de son manteau.*)

## S C È N E I V.

C L O D O M A R K, *seul.*

La voix de ce fidèle serviteur m'a rassuré, et je me sens pénétré de la plus douce espérance. Non, Clodomire, je ne te verrai point sacrifiée à la barbarie des monstres qui nous environnent; ton père ne se sera pas inutilement voué à tous les tourmens que cet instant lui prépare : bientôt les valeureux Français, guidés par ce brave norvégien... Mais si cet ami, abandonné de ces guerriers, allait renoncer à son généreux dessein!..... Clodomark, tu l'outrages; nos revers n'ont point étouffé dans son cœur le souvenir de la fortune qu'il a partagée avec son prince.... Ils sont rares les amis que l'on doit à ses bienfaits!

( *Un coup de tam-tam annonce la cérémonie.* )

Déjà! ( *Montant à l'autel.* ) A l'approche du moment terrible je sens l'espérance fuir de mon cœur, et tout mon courage m'abandonner.

## S C È N E V.

C L O D O M A R K, W I T I K I N, G A R D E S D E W I T I K I N, *etc.*

( *Des coups précipités de tam-tam succèdent aux premiers.* )

( *Witikin entre à la suite d'un peloton de guerriers; il s'arrête au bas de l'autel, exprime le sombre sentiment qui le dévore, et va se placer sur le fauteuil antique.* )

( *Des jeunes filles et des jeunes garçons viennent border les coulisses de droite et de gauche. Les jeunes garçons ont en mains des branches de cyprès, et les jeunes filles des couronnes de roses blanches.* )

## S C È N E V I.

L E S P R É C É D E N S, C L O D O M I R E, L I S B E R T E, P R Ê T R E S, P R Ê T R E S S E S, G A R D E S D U T E M P L E, *etc.*

( *Une musique lugubre se fait entendre. Les prêtres, les prêtresses, Clodomire et Lisberte entrent par le fond du théâtre, en ordre de marche, défilent devant le roi,* )

et viennent terminer leur marche aux pieds de Clodomark. Clodomire, vêtue d'une simple robe blanche, marche avec noblesse et sécurité au milieu des prêtres, qui ont en main des branches de cyprès; et Lisberte marche au milieu des prêtresses d'un air triomphant. Les prêtresses ont en main des couronnes de roses blanches; les jeunes filles et les jeunes garçons qui sont entrés avec le roi se sont jetés sur le côté, et forment une ligne depuis l'autel jusqu'à une coulisse quelconque. Les soldats ont un genou en terre, et la pique sur le flanc droit. Clodomire et Lisberte sont entièrement à genoux. Lisberte est magnifiquement vêtue: l'arrangement de ses cheveux est le même que celui de Clodomire. Le bandeau sacré orne encore le front de Clodomire.)

## C L O D O M A R K.

(A Clodomire.) Prêtresse parjure, tu as cherché à sortir de l'enceinte sacrée pour fuir avec un coupable étranger: je t'en blâme en mon nom, au nom du monarque, au nom du peuple entier.

(A Lisberte.) Prêtresse fidelle, tu as surveillé la perfide, et empêché sa fuite: je t'en remercie en mon nom, au nom du monarque, au nom du peuple entier.

(A Clodomire.) Tu as mérité d'être punie.

(A Lisberte.) Tu as mérité d'être récompensée.

(Bas, à Clodomire, en lui arrachant le bandeau sacré.) Ne crains rien. (Haut.) La mort sera ton châtiment.

(A Lisberte, en plaçant le bandeau sacré sur sa tête.) Voilà ta récompense.

(Il reste en attitude.)

(Les prêtresses et les prêtres qui sont du côté de Clodomire élèvent leurs branches de cyprès au-dessus de sa tête, en se tournant à demi vers elle. Les prêtresses et les prêtres qui sont du côté de Lisberte exécutent le même tableau avec leurs couronnes de roses blanches. Les jeunes garçons et les jeunes filles forment des groupes auprès d'elles. Clodomark rompt le tableau pour faire enfermer Clodomire et Lisberte dans une double haie, et il monte à l'autel.)

## C L O D O M A R K.

Ministres d'Irminsul, gardes de ses temples, roi, peuples qui m'entendez, soyez tous témoins de cet acte de justice, et conservez-en précieusement le souvenir; qu'il rappelle sans

cesse à chacun de vous que parvenir au faite des honneurs n'est point acquérir le droit de faire le mal; que plus on est élevé, plus on doit montrer de vertu, et qu'enfin les fautes du vulgaire sont des crimes chez ceux que la confiance a revêtu d'un caractère public.

CLODOMARK, *reste au milieu de ces deux personnages.*

(A Clodomire.) Coupable, descends au tombeau.

(A Lisberte.) Prêtresse, monte à l'autel.

(Clodomire et Lisberte marchent effectivement, l'une vers le tombeau, l'autre vers l'autel. Elles font pas pour pas. Clodomire disparaît quand Lisberte atteint la dernière marche de l'autel. Chacun jette ses branches de cyprès dans la fosse. Lisberte lève le crêpe qui couvrait la statue d'Irminsul.)

CLODOMARK, *de plus en plus inquiet.*

On ne vient point au secours de ma fille !

(Deux prêtres ont été chercher, sur la droite, la pierre qui doit fermer ce tombeau : ils l'ont placée sur le bord de la fosse, où elle est tenue des deux côtés par un prêtre. Clodomark, très-agité, pousse cette pierre, que les prêtres laissent tomber doucement. Invitée par Clodomark, Lisberte s'agenouille sur cette pierre.)

CLODOMARK, *d'un ton solomnel.*

Lisberte, tu es sur la tombe d'une prêtresse condamnée à descendre vivante dans le séjour de la mort, pour avoir violé ses sermens... Tu jures de remplir fidèlement les devoirs rigoureux dont l'oubli lui a mérité ce supplice terrible.

L I S B E R T E.

Je le jure.

CLODOMARK *lui ceint l'écharpe sacrée, et dit :*

Peuple, Irminsul a retrouvé son épouse : elle attend votre hommage.

(Tableau dont le but est de rendre hommage à Lisberte.)

CLODOMARK, *en redescendant la scène, et à part.*

Eric, m'as-tu donc abandonné ?

## SCÈNE VII.

L E S P R É C É D E N S , U N G U E R R I E R .

L E G U E R R I E R , *entrant par la droite.*

O vous qu'un motif religieux réunit dans cette enceinte, rendez grâce au dieu qu'on y révère, élevez vers lui vos mains reconnaissantes; la victoire vient de couronner les dra-

peaux de votre souverain ; ses ennemis cherchent leur salut dans la fuite.

Ensemble. } CLODOMARK, *consterné et à part.*  
 Qu'entends-je!....  
 WITIKIN, *quittant sa place avec joie.*  
 Qu'entends-je!

LE GUERRIER.

Oui, prince, les soldats de Charlemagne nous ont attaqués sur tous les points ; mais il n'a fallu qu'un moment pour renverser leurs bataillons. Une partie de ces guerriers, guidés par un jeune homme intrépide, avait pénétré dans la ville à la faveur d'une surprise : j'ai bientôt volé à sa rencontre avec l'élite de tes soldats, et ces audacieux étrangers ont tous été victimes de leur témérité.

CLODOMARK, *vivement.*

Leur chef...

LE GUERRIER.

Est tombé sous le glaive vengeur.

CLODOMARK, *à part.*

O ma fille!

WITIKIN, *pressant le guerrier contre son sein.*

Brave guerrier, que je te presse dans mes bras! ( *Le mettant dans les bras de Clodomark* ) Abdaly, qu'il reçoive de vous le même honneur ; il l'a bien mérité.

CLODOMARK, *le serrant dans ses bras avec un sourire affreux.*

Oh oui!

LE GUERRIER.

Les vainqueurs sont à la poursuite des troupes ennemies ; qui, après s'être montrées sur les bords de l'Imel, ont soudain disparu : on les cherche dans la forêt voisine, où sans doute elles se sont retirées. Les dieux mêmes sont intéressés à leur perte. Nos gardes avancés prétendent avoir reconnu le sacrilège étranger qui ce matin a outragé Irminsul.

CLODOMARK, *tombant à genoux.*

O ciel! je te rends grâces.

WITIKIN.

Abdaly, j'aime à voir l'enthousiasme qu'excite en vous le succès de nos armes.

CLODOMARK.

( *A part* ) Cherchons à l'éloigner. ( *A witikin.* ) Prince, mon zèle m'engage à vous donner un avis salutaire : ne perdez point un tems précieux ; sachez user de la victoire,

marchez à la tête de vos soldats , et que votre bras , leur donnant l'exemple , achève la défaite de nos ennemis. Peuples , laissez-moi seul dans cette enceinte que mon devoir ne me permet pas de quitter ; volez sur les remparts , encouragez les héros qui vont combattre pour vous. ( *On entend un bruit souterrain , et sourdement le son de la trompette.* )

C L O D O M A R K , à part.

Dieu !

W I T I K I N .

De quel bruit retentissent les voûtes souterraines de ce temple ?

C L O D O M A R K , à part.

Que faire ?

( *Le son de la trompette se répète une seconde fois.* )

W I T I K I N , fixant tout à coup Clodomark.

Hé quoi!.... Traître , tu pâlis.

L I S B E R T E .

Witikin , méfie-toi de ce prêtre hypocrite.... Les souterrains de ce temple dont il connaît l'issue...

( *Le signal se répète une troisième fois.* )

W I T I K I N , à ses soldats.

Saisissez ce perfide.

( *Des soldats s'emparent de Clodomark. On entend au-dehors le son de la trompette et le cliquetis des armes.* )

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS , UN GUERRIER.

LE GUERRIER , entrant précipitamment.

Aux armes ! aux armes ! La retraite des Français n'était que feinte : le mot d'ordre a été surpris ; nos postes sont égorgés , l'ennemi est au milieu de nous.

W I T I K I N , se mettant en défense.

Soldats....

( *Tout le monde sort du temple ; il ne reste en scène que Witikin et ses soldats , dont une partie entoure Clodomark.* )

## SCÈNE IX.

WITIKIN , CLODOMARK , SOLDATS DE WITIKIN.

( *De chaque côté du théâtre une trappe s'ouvre , et des guerriers français paraissent , ayant à leur tête , ceux-*

ci Eric , ceux-là Araspe. Witikin et ses soldats courent vers ces trappes pour empêcher les Français d'en sortir , pendant que Clodomark fait effort pour se débarrasser des mains de ceux qui le tiennent. Dans le moment où Witikin et ses soldats arrivent aux trappes , des guerriers français se précipitent des coulisses de droite et de gauche , et croisent le fer avec eux. Witikin et les siens sont repoussés vers le milieu de la scène. Eric , Araspe et leurs soldats s'élancent sur le théâtre , débarrassent Clodomark , et se jettent parmi les combattans. Araspe et Clodomark courent vers l'autel , et se disposent à démolir les marches qui ferment la tombe où est renfermée Clodomire , et à desceller la pierre. Bientôt tous les combattans de Witikin , et Witikin lui-même , sont mis en fuite. Au même moment une voûte ruinée , à la place des marches démolies , laisse voir Clodomire sortant de la tombe. Clodomark l'aide à en sortir : elle se précipite dans les bras de son père. Eric , Araspe et tous les soldats restent en attitude autour de Clodomark et de sa fille , et forment un tableau.)

C L O D O M A R K , montrant Clodomire à Eric.

Eric ! Eric ! voilà pour nous le plus doux prix de la victoire !

E R I C .

Mon prince ! mon épouse !

C L O D O M A R K .

Oui , ton épouse ! Clodomire te fut de tout tems destinée , et maintenant elle te doit la vie. (Aux guerriers français.) Braves Français ! leur salut est l'ouvrage de vos armes : que leur hymen s'accomplisse à l'ombre de vos drapeaux.

(Eric et Clodomire s'agenouillent enlacés aux pieds de Clodomark. Clodomark est debout derrière eux , les mains élevées vers le ciel. Plusieurs officiers français tiennent leurs drapeaux inclinés sur leurs têtes. Tous les guerriers se groupent autour d'eux , en agitant leurs sabres. Araspe , sur le devant du théâtre , exprime sa joie à la vue de ce tableau intéressant.)

(La toile tombe sur le tableau.)

F I N .

---

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AÎNÉ,  
RUE DE LA HARPE , N<sup>o</sup>. 477.



